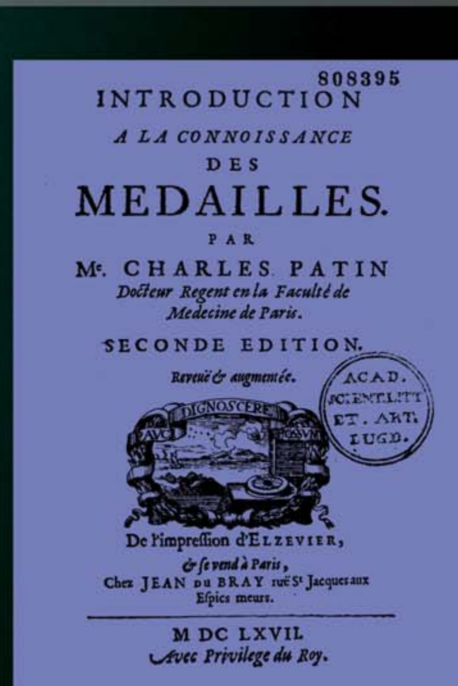
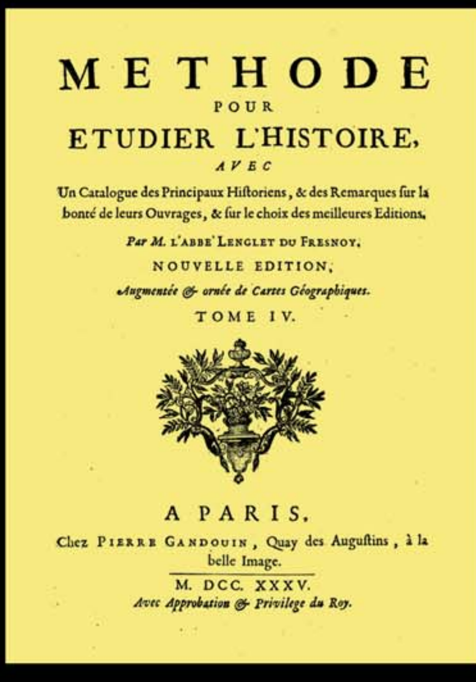


808395

INTRODUCTION
A LA CONNOISSANCE
DES
MEDAILLES.
PAR
Mr. CHARLES PATIN
Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris.
SECONDE EDITION.
Reveuë & augmentée.

De l'impression d'ELZEVIER,
& se vend à Paris,
Chez JEAN DU BRAY ruë St Jacques aux Espics meurs.

M DC LXVII.
Avec Privilege du Roy.



METHODE
POUR
ETUDIER L'HISTOIRE,
AVEC
Un Catalogue des Principaux Historiens, & des Remarques sur la bonté de leurs Ouvrages, & sur le choix des meilleures Editions.
Par M. L'ABBE' LENGLET DU FRESNOY.
NOUVELLE EDITION,
Augmentée & ornée de Cartes Géographiques.
TOME IV.

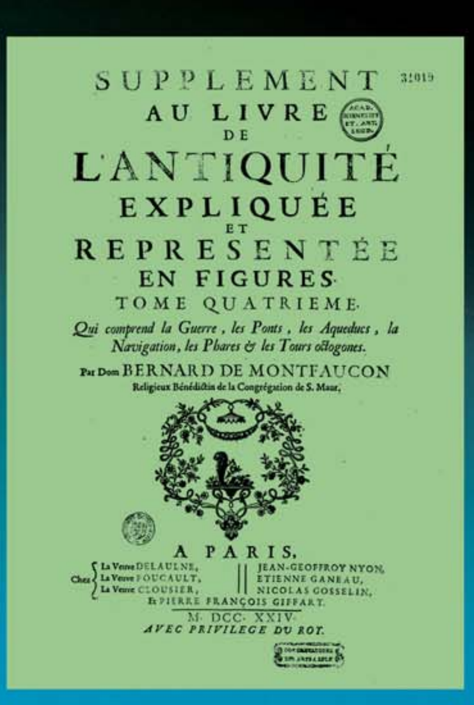
A PARIS,
Chez PIERRE GANDOUIN, Quay des Augustins, à la belle Image.

M. DCC. XXXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Brigitte Lépinette

TRADUCCIÓN E HISTORIA

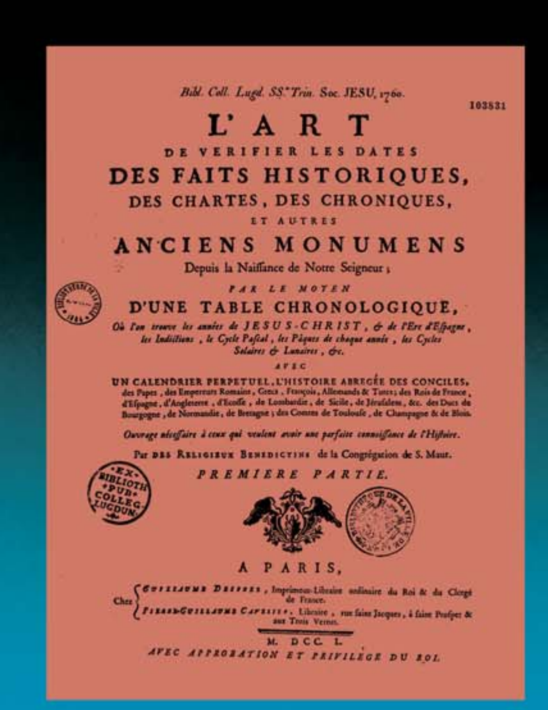
La historiografía francesa en español (siglo XVIII)



SUPPLEMENT
AU LIVRE
DE
L'ANTIQUITÉ
EXPLIQUÉE
ET
REPRESENTÉE
EN FIGURES.
TOME QUATRIEME.
Qui comprend la Guerre, les Ponts, les Aqueducs, la Navigation, les Phares & les Tours octogones.
Par Dom BERNARD DE MONTFAUCON
Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.

A PARIS,
Chez La Veuve DELAULNE, La Veuve FOUCAULT, La Veuve CLOUSIER, JEAN-GEOFFROY NYON, ETIENNE GANEAU, NICOLAS GOSSELIN, Et PIERRE FRANÇOIS GIFFART.

M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



L'ART
DE VERIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES,
DES CHARTES, DES CHRONIQUES,
ET AUTRES
ANCIENS MONUMENS
Depuis la Naissance de Notre Seigneur;
PAR LE MOYEN
D'UNE TABLE CHRONOLOGIQUE,
Où l'on trouve les années de JESUS-CHRIST, & de l'Ere d'Espagne, les Indictions, le Cycle Pascal, les Pâques de chaque année, les Cycles Solaires & Lunaires, &c.
AVEC
UN CALENDRIER PERPETUEL, L'HISTOIRE ABREGÉE DES CONCILES, des Papes, des Empereurs Romains, Grecs, François, Allemands & Turcs; des Rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Ecosse, de Lombardie, de Sicile, de Jérusalem, &c. des Ducs de Bourgogne, de Normandie, de Bretagne; des Comtes de Toulouse, de Champagne & de Blois.
Ouvrage nécessaire à ceux qui veulent avoir une parfaite connoissance de l'Histoire.
Par DES RELIGIEUX BENEDICTINS de la Congrégation de S. Maur.
PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi & du Clergé de France. PIERRE-GUILLAUME CAVELIER, Libraire, rue saint Jacques, à saint Prosper & aux Trois Vertus.

M. DCC. L.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

VNIVERSITAT DE VALÈNCIA

TRADUCCIÓN E HISTORIA

TRADUCCIÓN E HISTORIA

La historiografía francesa en español (siglo XVIII)

Brigitte Lépinette

Maquetación y diseño de cubierta: Celso Hernández de la Figuera
Corrección: Xavier Llopis

ISBN: 978-84-9133-408-8 (papel)
ISBN: 978-84-9133-409-5 (PDF)

Edición digital



A Inés, Carlos y Rafael

Un fait n'existe pas isolément.
Un événement n'a de sens que dans une série
(Paul Veyne, 2002, 29)

ÍNDICE

PREFACIO

«La vida te da sorpresas...» Oui, il arrive que la vie vous joue un tour... Il y a trop longtemps pour le dire..., j'ai commencé à étudier l'histoire de la traduction au Venezuela et en Amérique latine, un peu par hasard puisque rien ne m'y préparait; il s'agissait d'une commande-surprise pour la *Routledge Encyclopedia of Translating Studies*. Les débuts furent timides et surtout assez naïfs. Il me manquait une assise méthodologique pour aller au-delà de mon objectif premier de «rescate». C'est alors que m'est tombé dans les mains l'opuscule de Brigitte Lépinette, publié dans Lynx 14 en 1997. Et la lumière fut! Une caractérisation claire et efficace des objets et méthodes de l'historiographie de la traduction. Cet opuscule n'a jamais cessé de m'accompagner depuis lors et j'en ai fait le mantra de mon groupe de recherche (www.histal.net). Ma dette envers Brigitte est impayable. Et voilà qu'aujourd'hui elle me fait l'honneur de préfacer son livre!

L'histoire de la traduction est vraiment toute une histoire! À raison, Brigitte Lépinette la considère comme une science auxiliaire de l'Histoire aux côtés d'autres disciplines, malheureusement cette dernière ne la reconnait pas comme telle. Notre auteure avoue toutefois que «los historiadores de la traducción parecen (...) relegados a los márgenes del campo de la historia». Je confirme. Mais si d'aventure nous participons à une rencontre d'historiens, alors ils nous accueillent ébahis. Il revient par conséquent à la traductologie de, certes, emprunter les outils de l'histoire, mais aussi de se doter d'outils propres. Ce que fait admirablement Brigitte Lépinette dans le présent ouvrage qui est une sorte de mise en abîme: l'historiographie des traductions espagnoles d'ouvrages historiographiques français au 18^e^ siècle.

L'ouvrage que nous tenons entre les mains n'est pas un manuel, ni un traité théorique et encore moins une compilation de données empiriques.

Pourtant, il tient des trois... Un regard rapide à la table des matières nous le confirme.

Les données empiriques foisonnent au gré de cinq chapitres thématiques consacrés à l'archéologie et la numismatique, l'histoire ancienne, l'histoire moderne, l'histoire sainte et ecclésiastique, et les histoires d'Espagne. Il y a profusion de citations, parfois longues mais combien riches, de répertoires (d'auteurs et d'ouvrages) toujours pertinents et agréablement contextualisés.

Le traité théorique –et surtout méthodologique, devrais-je dire– se niche dans les deux premiers chapitres. On y trouve tout ce qu'il faut savoir à propos de l'histoire de la traduction, mais qu'on n'avait jamais exposé aussi clairement. En abordant le concept même d'histoire de la traduction, les objectifs et les méthodes de la discipline, les outils d'analyse, les disciplines associées, la périodisation, les sources –en l'occurrence les documents– la construction d'un corpus et la prise en compte des contextes source et cible, Brigitte Lépinette nous livre une «théorie» de l'histoire de la traduction, sa théorie *socio-culturelle*.

Quant au manuel, il est partout, de la première à la dernière page. La clarté et la précision de l'écriture, la présentation simple des concepts difficiles et des données fastidieuses, et l'organisation intelligente du contenu font de cet ouvrage un régal pour le lecteur intéressé. Quelle belle histoire!

Certains pourront reprocher à Brigitte Lépinette de n'avoir pas adopté l'équation classique de Genette: paratexte = péritexte + épitexte. D'autant que ces concepts sont de plus en plus fréquemment employés en traductologie et en particulier en histoire de la traduction. Une nouvelle équation ne ferait que semer la confusion... Et pourtant, le fait de réduire l'équation à deux concepts seulement, paratexte (= péritexte chez Genette) et péritexte (= épitexte chez genette) tient de la logique et sert parfaitement l'appareil analytique utilisé par Lépinette qui est passée maître dans l'art de «poser les conditions du travail de recherche en histoire de la traduction» (Bastin 2005: 1051). La connaissant, je suis convaincu que toutes les citations et références issues du paratexte et du péritexte ont été scrupuleusement vérifiées et contre-vérifiées.

Cette «historiographie française en espagnol» ne manquera pas de ravir nos collègues historiens par sa rigueur et sa complétude. Autant de données mais aussi de réflexions, issues de la vision traductologique, qui, nous l'espérons, enrichirons les leurs. Ils comprendront que, comme l'affirment Urzainqui (91) y Burke et al. (2010) cités par Lépinette, que les textes dont ils se servent, notamment des traductions, se présentent de très différentes façons, que les interventions des traducteurs –que j'appelle délibérées– sont

multiples et que, partant, il est crucial que ces historiens problématisent le phénomène et le résultat de la traduction qu'ils utilisent tous les jours. Brigitte Lépinette en fait une démonstration éloquente.

Les plus récentes recherches en histoire de la traduction se penchent heureusement sur la traduction en contexte et non plus seulement en textes, et sur la traduction en tant qu'agent de changement politique, social ou culturel. Comme l'écrit Àlvaro Faleiros dans sa recension de l'ouvrage récent d'Africa Vidal Claramonte (2018):

D'où son importance [de la traduction] pour d'autres disciplines, comme l'histoire, qui, grâce à la traduction, développent d'autres outils d'analyse, menant, selon Backmann-Medick (2009), à une sorte de «translation turn» dans les sciences humaines. Ce rapprochement à l'histoire nous dirige vers une historiographie critique pour laquelle l'histoire est narration. [...] Ainsi, écrire l'histoire c'est réécrire des réalités, ce qui ferait de l'historien un traducteur. (Faleiros, sous presse)

Mais c'est en toute humilité que Lépinette nous donne une leçon d'histoire, en historienne imbue de traductologie. Elle fait la démonstration que, au-delà de la manière dont ont fait usage les traducteurs pour rendre les ouvrages, c'est avant tout l'environnement social et culturel –le péritexte– qu'il convient d'étudier pour rendre compte des processus transculturels dans l'histoire. Cette approche –pour ne pas dire théorie– proprement lépinettienne, l'historien de la traduction doit la faire sienne afin de réhabiliter une fois pour toutes le rôle de la traduction dans l'histoire de nos sociétés. C'est bien beau de contraster deux ou plusieurs textes pour en repérer les divergences et ensuite spéculer sur la démarche du traducteur, mais combien plus instructif et productif de voir en la traduction l'agent de mutations principalement socio-culturelles. À n'en pas douter, la traduction est transculturation au sens de Fernando Ortiz (1940). Et Brigitte Lépinette l'a compris depuis longtemps. Il est d'autant plus paradoxal que trop rares sont les historiens de la traduction qui la citent. Le présent ouvrage prouve, s'il en était encore besoin, que Brigitte Lépinette occupe une place de premier plan dans le domaine de la recherche en traductologie historique.

Georges L. Bastin
Université de Montréal

RÉFÉRENCES

BACKMANN-MEDICK, Doris (2009): Introduction: The Translation Turn. *Translation Studies* 2, 1:2-16.

BASTIN, Georges L. (2005) : Compte rendu de LÉPINETTE, B. y A. MELERO (eds.) (2003) : *Historia de la traducción*, Valencia, Quaderns de Filología, Estudis Lingüístics VIII, Universitat de València, META 50 (3) :1051–1053.

FALEIROS, Àlvaro (sous presse): Compte rendu de VIDAL CLARAMONTE, María Carmen África (2018): *La traducción y la(s) historia(s). Nuevas vías para la investigación*. Granada : Comares. META 64(3).

LÉPINETTE, Brigitte (1997): *La historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos*. Lynx, Vol. 14.

ORTIZ, Fernando (2002 [1940]): *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, Madrid: Cátedra.

PRÓLOGO

Este volumen surge a partir de una primera constatación: el muy significativo número de traducciones de tipo historiográfico vertidas del francés al español durante el siglo XVIII. Pero hay una segunda constatación: los medios informáticos actuales posibilitan que los historiadores de la traducción hispanistas y francesistas reúnan y organicen este vasto corpus bibliográfico con relativa fiabilidad.

Por estas dos razones, nos pareció interesante inventariar de la manera más exhaustiva posible, el conjunto de estos textos históricos vertidos del francés al español para, *in fine*, comprender las diversas causas de estas *transferencias* de un saber historiográfico foráneo en un momento dado –el siglo XVIII francés– y en una sociedad –la española del mismo período– delimitadas ambas cronológica y temáticamente.

Esta investigación, como un Jano de dos caras, pertenece al mismo tiempo al campo de la historia y al de la traducción. La historia de la traducción con sus objetos, sus objetivos y su metodología constituye una subdisciplina de la historia, cercana a otras de sus ramas con las que está conectada: la historia del libro y la historia de la lectura y, al tener en cuenta obligatoriamente un doble pasado nacional, la historia de la cultura y de las mentalidades francesas en su interfaz con la historia de la cultura y de las mentalidades españolas. Hemos querido considerar estas últimas en su especificidad en relación con las del país de origen a través de los libros de tipo histórico que los españoles optaron por verter a su propia lengua. Por ello, nos ha parecido pertinente, sobre todo, el *peritexto*[1] en medio del cual se tradujeron primero y luego se

[1] Los conceptos *peritexto* y *paratexto* que tienen su origen en la retórica han sido ampliamente difundidos y utilizados en literatura y los adaptamos, como se puede comprobar, a nuestra visión histórico-traductológica particular. Véase la nota 14, cap. I, *infra*.

recibieron en España los libros traducidos, con el propósito, por nuestra parte, de llegar a conocer en la medida de lo posible primero, el por qué y gracias a quién se seleccionaron esos libros inicialmente franceses para que se tradujeran al español; luego, el cómo, cuántos y quiénes en España se interesaron, leyeron, tradujeron o compraron dichos libros en su versión castellana y, finalmente, qué cultura historiográfica se transmitió a los historiadores del país receptor y cómo estos la asimilaron, la rechazaron o bien la interpretaron. De esta manera, descartamos de forma expresa buscar en una traducción la *manera*[2] específica según la cual el traductor ha transferido un texto origen en la lengua meta, desde una óptica que podríamos considerar esencialmente *textual*.

En consecuencia, el objetivo que nos hemos marcado nos ha llevado a interrogar el *peritexto* en el cual arraigaron estas obras nacidas en otra cultura –la francesa en este caso– y cuya recepción tuvo lugar en una sociedad –la española del siglo XVIII. Este «entorno» social y cultural en el que se tradujeron obras de carácter histórico se considera desde nuestro punto de vista el elemento determinante para que pudieran llevarse a cabo los procesos *transculturales* que aquí nos han interesado.

De esta manera, la cita de Paul Veyne que abre estas páginas es una síntesis significativa del fin que nos hemos propuesto y es coherente con el planteamiento subyacente en cada uno de los capítulos que siguen: una traducción del pasado es genéricamente un acontecimiento histórico que no existe sino es en el interior de otros acontecimientos y son estos últimos los que van a permitir delimitar el primero, definirlo y, si es posible, explicarlo. En efecto, en la perspectiva de Paul Veyne, un acontecimiento histórico no puede ser considerado si no dentro de una «serie» de hechos que permitirán comprender su antes, su porqué y su después y, es precisamente, dicho de forma sintética, la concepción que subyace en este estudio histórico-traductológico.

Desde un punto de vista teórico, esta presencia del texto origen surgido en –de– su cultura propia frente al texto meta producido en la otra cultura, nos parece en coherencia con los principios básicos de la corriente abierta por Itamar Even-Zohar (entre otras fechas, 1990, 2011),[3] que si bien sitúa su objeto de estudio, principalmente en el ámbito de la investigación en literatura y en ciencias sociales, se detuvo también en el campo de la traductología.

2 En el sentido en que emplea este concepto, Etienne Dolet en su célebre obra: *La maniere de bien traduire d'une langue en autre* (Lyon, 1540).

3 También va en el mismo sentido Milan Dimic (1999) o Miguel Gallego Roca (1994*:* 51) aunque este último enfocado a la creación literaria: «El pensamiento sobre la traducción proporciona interesantes documentos que ayudan a definir el gusto literario […] en un determinado momento histórico».

Recordemos brevemente que, según Even-Zohar, los textos generados en la cultura origen (en contraste con las traducciones, nacidas dentro de otra cultura y destinadas a influir sobre esta última, por ejemplo, cuando una de ellas es innovadora y la otra no), determinan un tipo dado de «producción» por parte del autor inicial, y también de recepción. En este caso, el traductor suele asumir el «modelo» inicial de la cultura origen o, por el contrario, transformarlo.

Por otra parte, considerar a qué «modelo» corresponde cada cultura en el caso de los textos iniciales frente a los traducidos, como pone de relieve Even-Zohar, permite explicar que las discrepancias entre enfoques y resultados en el paso de una cultura a otra en las traducciones provienen de las *normas internas* propias de cada cultura. Por lo tanto, la traducción constituye un instrumento idóneo para poner de relieve las diferencias interculturales.

Esta teorización del papel de la traducción como revelador de las divergencias entre textos origen y textos meta, al integrarse en el marco amplio de un estudio de base contrastivo-cultural, nos reafirma en nuestra decisión de situar los textos traducidos dentro de la cultura origen de la que emana y que constituye *lato sensu* su peritexto.

Por último, el lapso de tiempo que hemos privilegiado en este volumen es el siglo XVIII. En este período fueron numerosas las traducciones del francés al español en el campo de la historiografía de dos culturas distantes (aunque menos alejadas una de la otra de lo que se ha pensado a veces). Por todo lo que antecede, aquí se considerarán, en sus entornos respectivos, los acontecimientos traductológicos ocurridos entre Francia y España durante el período comprendido entre 1700 y 1800 en el campo de la historiografía. Es evidente que ambas fechas (*a quo* y *ad quem*) no tienen ningún significado particular. Se deben a la necesidad de establecer fronteras, como se sabe, artificiales en el *continuum* del tiempo histórico.[4]

Precisemos sin embargo que la historia difícilmente «explica» la historia y que buscar una relación causa-efecto unívoca entre, por una parte, acontecimientos sociales y culturales –editoriales– y, por otra, la elaboración y publicación de traducciones seguirá siendo a veces muy hipotético. Como afirmaba, de forma harto tajante y quizá demasiado escéptica P. Veyne, (2002: 9): «Non, [l'histoire] n'explique rien du tout, si le mot expliquer a un sens; quant à ce qu'on appelle ses théories, il faudra y voir de près».

[4] Esta cuestión se encuentra desarrollada con mayor detalle en el primer capítulo de este libro.

1. CONSIDERACIONES GENERALES PREVIAS

EL CONCEPTO DE 'HISTORIA DE LA TRADUCCIÓN'. EL PAPEL INTELECTUAL Y SOCIAL DE LOS TRADUCTORES

La Academia Real de las Inscripciones y Buenas Letras de París, en un alarde de realismo y reconocimiento de lo foráneo –algo no muy frecuente, en el siglo XVIII, en un país que se consideraba el centro del mundo científico y cultural–, manifestaba en 1782 la conveniencia de conocer mejor lo que escriben autores de otras naciones y no limitarse a la lectura de las obras francesas: «No parece que puede ser dudoso el servicio que se hace a la Nación en ofrecerle las mejores obras extranjeras».[1] La razón aducida por el académico francés es predominantemente pragmática, aunque también moral (ibíd.): «Todos los hombres somos hermanos, y unos debemos participar de los conocimientos de los otros, siendo el entendimiento el vínculo más fuerte de todos». Los libros constituyen de esta manera los instrumentos que permitirían que desapareciesen los particularismos culturales y lingüísticos y se crease una verdadera solidaridad entre los hombres (ibíd.):

> Y habiendo la admirable diversidad que existe en costumbres, caracteres y lenguas, es indispensable el vencer estos obstáculos, y aproximar quanto sea posible esta diversidad, para ser útiles reciprocamente.

Gracias a los libros y como respuesta al deseo del académico francés, estos intercambios se produjeron en Francia, aunque sin la intensidad que

[1] *Disertaciones de la Academia Real de las Inscripciones y Buenas Letras de París. Traducidas del idioma francés* (1782, t. I). Madrid: Antonio de Sancha.

tuvieron en otros países europeos. En España donde fueron los vectores de la transmisión de saberes de todo tipo, tanto técnicos como científicos, filosóficos o literarios, significaron en gran medida la europeización de la cultura hispánica, al estar en el origen de los cambios culturales que, al menos en las últimas décadas del Siglo de las Luces, fueron determinantes para su historia y su historiografía.[2]

No es baladí considerar que en estos intercambios intelectuales y culturales los traductores tuvieron un papel de primer nivel al abolir en sus traducciones la barrera lingüística y *adaptar* textos foráneos para que los leyeran los españoles inmersos en una cultura diferente, aun cuando existía un patrimonio cultural común, el de los textos de la Antigüedad que el Renacimiento difundió por toda Europa.

LA RECONSTRUCCIÓN DEL PASADO Y LA HISTORIA DE LA TRADUCCIÓN

Como consecuencia de lo que se acaba de afirmar, la historia de la traducción como disciplina que tiene un corpus de investigaciones ya notable,[3] desempeña paralelamente un papel imprescindible en la reconstrucción del pasado, según puso de relieve un reconocido estudioso del campo, Antoine Berman, pues no puede separarse la traducción (1984: 12-13) «[de l'histoire] de celle des langues, des cultures et des littératures –voire de celle des religions et des nations–».[4] Por su parte, otro especialista de la historia de la traducción, Julio C. Santoyo (2009: 489),[5] en una declaración que ya nadie pone en duda, afirmó que «la historia de la literatura, la de la ciencia, de la religión, de la cultura [en este caso] medieval peninsular […] no pueden seguir ignorando la deuda contraída con la traducción».

[2] Debe subrayarse que desde hace ya algunos años se ha estudiado la historia del libro del siglo XVIII en España. Entre estos estudios, obviamente se incluyen las obras traducidas del francés durante dicho siglo. Destaquemos, por ejemplo, F. Lopez (1981 y 1998), Benoît Pellistrandi y Jean-François Sirinelli (2008), G. Lamarca Langa (1994), J. M: Buigues (2002 y 2003). Todos estos autores figuran en la bibliografía del presente estudio.

[3] Citaremos aquí, sin querer ser exhaustiva, algunos de los estudios fundamentales del campo de la historia de la traducción en España: M. L. Donaire y F. Lafarga (1991); F. Lafarga y L. Pegenaute (2004); F. Lafarga y L. Pegenaute (2009). Véase también la bibliografía final de este libro (2010). El resto de las aportaciones sobre este campo genérico se encuentran citadas en los capítulos siguientes.

[4] Antoine Berman (1984).

[5] Julio C. Santoyo (2009).

Sin embargo, los historiadores de la traducción a veces parecen (o, al menos, así lo parecían hasta fechas relativamente recientes) relegados en los márgenes del campo de la historia y, paralelamente, del campo del hispanismo, en investigaciones y análisis en los que no siempre se han tenido en cuenta y reconocido estos objetos *transfronterizos* que son los libros traducidos como parte del acervo cultural español. Pensamos especialmente en las traducciones especializadas o científicas y técnicas llegadas de fuera del país y, más concretamente de Francia en los siglos XVIII y XIX. Ante esta tendencia, no está de más recordar que, como afirmó –programático y algo tajante en su formulación– John H. Elliott:[6]

> Todos los hispanistas corren el riesgo de convertirse en anticuarios de vía estrecha si no miran más allá de España. Deben ser capaces de encontrar los vínculos entre la península y el ancho mundo y trazar paralelismos y comparaciones, para adquirir claridad respecto a eventos de su historia.

Sin aludir directamente al fenómeno de la traducción, Elliott apoya así el interés por situarse en el campo de la historia de la traducción que reúne, como mínimo, dos ámbitos lingüístico-nacionales, y, ello, con una metodología que tiene en cuenta el contexto cultural español en el que se editaron los libros traducidos (del francés en este caso), así como, obligatoriamente, el contexto cultural de Francia, el país de 'origen'.

LA HISTORIA DE LA TRADUCCIÓN. ASPECTOS CUANTITATIVOS

Para calibrar la dimensión de la traducción de tipo historiográfico –nuestro objeto de estudio– en la totalidad del corpus de traducciones del francés al español llevadas a cabo en el siglo XVIII y editadas en España, conviene primero tener presentes algunas cifras totales, es decir, considerar desde un punto de vista cuantitativo el conjunto de los libros traducidos en este país y en dicho siglo XVIII.

En lo que respecta al número total de traducciones, una de las primeras estimaciones precisas en este campo, la de Manuel-Reyes García Hurtado (1999: 39), apuntaba la cifra siguiente: entre el medio millón de volúmenes publicados en España en el siglo XVIII, se podían contabilizar 2.401 ediciones de obras traducidas, es decir entre el 2,5 % y el 5 % del total de los libros

[6] Citado por M. Lucena Giraldo (2015) en el periódico *El Mundo*. Véase también Lucena Giraldo (2002).

editados.[7] Evidentemente, se trata solo de estimaciones, aunque *in fine* difieren poco de las que hace ya algún tiempo manejó Francisco Lafarga (2004, vol. III, 85):

> Entre 1700 y 1810 se han detectado 2.237 ediciones de obras traducidas, las cuales repartidas por lenguas de origen arrojan los siguientes porcentajes: 54 % del francés, 22 % del italiano, 14 % del latín, 5 % del inglés y 2 % del portugués.

Cabe recordar que el Projet NICANTO, desarrollado por Jean-Marc Buiguès (2014), da lugar a una base de datos de aproximativamente 25.000 fichas de traducciones, seleccionadas en Francisco Aguilar Piñal (1981-2001).

También desde el mismo punto de vista cuantitativo, respecto a la totalidad de las traducciones del francés en el siglo XVIII en España, los datos aportados por Julia Osca (2014) coinciden con los trabajos no tan recientes de Fernández y Nieto (1991) y los de García Hurtado (1999). En su estudio sobre las obras traducidas al español entre 1750 y 1808, Osca destacaba que las cuatro temáticas principales de las obras traducidas, en su gran mayoría del francés, en el siglo XVIII son por este orden: religión, literatura, historia y medicina, y que, en España, se tradujeron en esa época más obras que en el resto de los países europeos (2014: 63):

> España es el país que lidera el número de obras traducidas (89,36 %), seguido de Francia (3,10 %) y Bélgica (0,92 %). Entre las localidades españolas, destacan Madrid y Barcelona, responsables de la edición del 81,35 % de las obras traducidas.

En cuanto a la categorización temática de las traducciones, encontramos datos en el extenso proyecto sobre el conjunto de las traducciones del francés al español del hispanista Jean-Marc Buiguès. Este tomó como base de sus estudios (2003: 317-325 y 2014: 123-135) la misma clasificación de François Furet (1965: 3-32) y la aplicó a su propio repertorio.[8] Recordemos que en su clasificación, elaborada para las bibliotecas del Antiguo Régimen, este hispanista e historiador francés del libro (1965: 3-32) había incorporado, entre las obras inventariadas (no específicamente traducciones), la categoría de «Historia» (junto a otras cuatro: «Religión», «Derecho», «Ciencias y artes» y

[7] Cálculo muy aproximado.

[8] Buiguès (2003: 317-325 y 2014: 123-135) maneja una categoría «Memorias», aunque esta corresponda a un género que, metodológicamente, hemos considerado distinto del de la «Historia». Además, en sus evaluaciones cuantitativas la historia está incluida entre las «Bellas Letras».

«Bellas Letras»). Esta última referencia no puede sino enfatizar que la historia del libro y la historia de la traducción ocupan áreas del saber contiguas y comparten objetos similares, aunque el tratamiento de esta última área necesariamente tendrá otros fines que definiremos más adelante.

En lo que se refiere en particular a la historiografía traducida durante el siglo XVIII en España y a su evaluación cuantitativa, J. F. Fernández Gómez y N. Nieto Fernández (1991: 579-591) habían estimado que solo el 10 % de las traducciones que fueron publicadas en la Península durante el siglo XVIII eran de naturaleza historiográfica. Por su lado, Manuel-Reyes García Hurtado (1999: 95) calculó que el volumen de las ediciones en ese mismo campo de la historiografía alcanzó la cifra de trescientas ediciones en el siglo XVIII, justo por detrás de las de religión (800) y de literatura (400).

OBJETIVOS Y MÉTODOS EN HISTORIA DE LA TRADUCCIÓN

En Lépinette (1997),[9] ya se precisaron los objetivos que desde entonces también fueron los nuestros en historia de la traducción y se explicitó cómo concebíamos los fines y la metodología de esta disciplina. Propusimos en aquel momento modelos de análisis aplicables a este campo y mostramos interés desde varios puntos de vista, en particular, desde el modelo histórico «sociocultural», que «toma en consideración el contexto social y cultural [… del] fenómeno [de la traducción] en el momento de su producción y en el de su recepción», y no, primordialmente, en su componente textual (aunque este elemento, es evidente, no puede estar excluido como fuente de información en sus paratextos). Recordaremos en este contexto los trabajos de Even-Zohar que, en esencia, coinciden con estas opciones.

[9] Señalemos también que, en Lépinette (1998), figura un corpus de más de medio centenar de obras traducidas del francés al español que pertenecen al campo de la historia. El corpus *bruto* (clasificado alfabéticamente por nombres de autores) que se puede considerar extenso en cuanto a número, nos pareció en su momento que remitía a uno de los lugares culturales idóneos para indagar sobre la visión que se tenía en España de su propio pasado y también del pasado europeo, y la relación entre ambos. Desde el punto de vista de las fuentes concretas utilizadas, la principal –e imprescindible, tratándose del siglo XVIII– para constituir dicho conjunto fue en aquel momento el repertorio de Francisco Aguilar Piñal (1981-1992), así como el catálogo de la Biblioteca Nacional de Madrid (BNE) y el de REBIUN (<http://www.catalogo.rebiun.org>)· Sin embargo, en el presente estudio hemos tenido que consultar otros catálogos de épocas anteriores que nos han aportado una información que no proporcionaban en todos los casos los repertorios citados. Estos catálogos –inventarios de bibliotecas privadas, en general–, del siglo XVIII y repertorios de obras de historiadores o eruditos del siglo XIX, quedarán recogidos en la bibliografía final.

Cabe recordar que los *últimos* trabajos en historia de la traducción, y en particular, un número monográfico de la revista *MonTi* (2013), ponían el *énfasis* en la metodología (Pérez Blázquez, 2013: 117-137):

> López Alcalá […], apoyando las posturas de Jean Delisle y Anthony Pym, sostiene que la Historia de la traducción carece aún de solidez metodológica y que se hace imprescindible una aproximación historiográfica de esta disciplina, donde la propia Historia debe ocupar un lugar de honor (López Alcalá, 2001; citado en Cáceres, 2004: 22).

Siguiendo con el mismo texto de Pérez Blázquez:

> […] En época más reciente han reanimado el debate sobre la metodología, entre otros, Sabio Pinilla (2006), Mourad Zarrouk (2006 y 2007) y, de nuevo, Vega Cernuda […]. Lo cierto es que, ante el desarrollo que han experimentado los estudios sobre la Historia de la traducción, resulta paradójico que todavía no se haya establecido una periodificación ni una clasificación consensuada que siente las bases de la teoría historiográfica de la traducción en España y permita adoptar una perspectiva sintética sobre la historia.

Consideramos que frente a la *paradoja* denunciada por este último estudioso ante lo que le parece falta de «solidez metodológica» en historia de la traducción, ya se definieron bases relativamente consistentes en este campo. Se está produciendo en España –y nuestro propio trabajo muy modestamente contribuye a demostrarlo– una reflexión y un interés innegables en esta vertiente metodológica (v*éase*, por ejemplo, P. Ordoñez López & Antonio Sabio Pinilla, 2015). Además, la metodología empieza a tener en cuenta –no exclusivamente, aunque sí de forma fecunda– lo que se puede considerar ámbito social, intelectual y cultural de las traducciones. En cuanto al deseo de Pérez Blasco, aunque apreciamos su interés teórico, nos preguntamos si sería posible establecer «fronteras» cronológicas (véase *supra* su «periodificación»), *universales*, válidas para todo tipo de traducciones.

EL 'PERITEXTO'. ANCLAJE SOCIAL, INTELECTUAL Y CULTURAL DE LA HISTORIOGRAFÍA TRADUCTOLÓGICA

Si, como destacó Paul Veyne (2002: 28), «*un* fait n'existe pas isolément [et] un *événement* n'a de sens que dans une série», la traducción debe enmarcarse en el proceso de *producción* en un medio cultural, intelectual y social dado y su recepción en otro, categorizado de forma similar, en un proceso

de transferencia. La producción y la recepción son las claves de este modelo, siempre encuadradas en dos contextos culturales dispares y que, obviamente, utilizan medios lingüísticos diferentes para la transmisión de un *mensaje* emitido «por otros agentes y para otros destinatarios que los originales».

En esta perspectiva, el objeto es esencialmente el *peritexto*[10] considerado como conjunto de acontecimientos y fenómenos que acompañan la producción de un texto traducido (o de un conjunto de textos traducidos) y su aparición en un contexto sociocultural receptor que determinará varias de las características de la traducción y permitirá explicar la influencia de esta en dicho contexto. De esta manera, la traducción se encuentra en el centro de una relación causa-efecto. Este modelo considera *in fine* las «mutaciones socio-culturales de las cuales las traducciones son presumiblemente responsables». Añadiré a este respecto la consideración pertinente de López Alcalá (2001: 101): «En realidad [...], las traducciones se alternan como «efectos», como resultado del medio en el que se producen [...] y después, como causas, como agentes [...]».

Por ello, como enumeramos entonces en una declaración de principios (Lépinette, 2003: 69), la historia de la traducción debe(ría) ser el relato de *acontecimientos* que contempla(se):

1. la producción del texto con su finalidad (social, cultural, científica, técnica, etc.) en el país de origen (peritexto 1);
2. la recepción individual de un editor en el país de llegada o meta (peritexto 2), cuando puede conocerse;
3. la recepción individual de un traductor (acontecimiento enmarcado en el peritexto y en ocasiones materializada en el llamado *paratexto*);
4. la recepción individual de un traductor en cuanto que modifica las significaciones textuales para el público que, según cree, lo leerá en la lengua de llegada;

[10] Acerca del concepto de *peritexto* aquí manejado, quizá sea inútil precisar que nace del que acuñó en su día Gérard Genette (por ejemplo, 1987, vol. LXIX, *Poétique. Revue de théorie et d'analyses littéraires* París: Seuil) y que integra para este teórico todos los elementos que se encuentran en contacto físico con el texto mismo, mientras que, para nosotros, el peritexto corresponde a una noción más amplia, externa al texto y relacionada con el proceso de edición y publicación así como de recepción. Los acontecimientos que llamamos *peritexto* se enmarcarían para Genette en lo que sería su «epitexto». Por lo tanto, el concepto de *peritexto* en el presente estudio se referirá al conjunto de *peritexto + epitexto* genetianos. Nos ocuparemos pues, principalmente, del binomio peritexto + epitexto y se considerará este en su conjunto. Denominaremos *paratexto* a las censuras, los prólogos, las notas a pie de página, los posfacios, la organización física del texto, las supresiones, adiciones, etc., en definitiva, lo que está ligado al propio texto en su materialidad y que, por otra, es de naturaleza puramente textual.

5. la acogida por parte del grupo social constituido por los lectores del texto traducido.

Por todo ello, interesará particularmente en un estudio de esta naturaleza encontrar información concreta sobre:

1. quién es el editor, cuántas ediciones se hicieron de un título dado, dónde se imprimió este, si existen reediciones, etc., informaciones que atañen a la historia del libro.

También interesará (tratar de) saber:

2. quién es el autor –en su biografía–, y su finalidad al escribir su obra;
3. quién es el traductor –igualmente en su biografía–, cuál fue su profesión, sus razones para traducir el libro, etc., datos todos estos que atañen también a la historia del texto, puesto que ambos, autor y traductor, son actores o agentes en el acto de la traducción de un texto foráneo (francés en este caso) y que, por ello, contribuye a explicar el proceso de traducción como fenómeno social, con algunas de las características textuales de la traducción.

Cabe señalar que la finalidad de una investigación de este tipo no pertenece al género de la «microhistoria», puesto que, si enfocamos lo que podría parecer lo particular, sin embargo, se procede de esta manera para alcanzar lo general (al menos en un periodo dado).

LAS CONVERGENCIAS DE LA HISTORIOGRAFÍA TRADUCTOLÓGICA CON LA HISTORIA DEL LIBRO

En la historiografía traductológica, al igual que ocurre en la historia del libro, existen obstáculos *externos* y materiales para realizar *íntegramente* el (muy) ambicioso programa que acabamos de esbozar. Una de las razones es la distancia en el tiempo desde que vieron la luz tales obras, lo que hace inevitable la falta de datos tanto históricos como bibliográficos. Es el caso, por ejemplo, de las tiradas de las obras traducidas:[11] solo tenemos datos indirectos sobre ello (por

[11] Sin embargo, sobre algunas tiradas de traducciones de novelas, véase F. López (2003: 265- 274). Este autor declara que la *Pamela* de Richardson por ejemplo tuvo una tirada de 2.500 ejemplares y se reimprimió inmediatamente. El hecho está relacionado con un incremento notable del número de lectores en la época referida y en el interés de la obra para una clase de lectores españoles.

ejemplo, las reseñas o las reediciones), no siempre fáciles de interpretar, que permiten plantear algunas hipótesis sobre quiénes y cuántos fueron los lectores de ciertas obras, aunque solo accedamos a estos datos. Hay que añadir las dificultades inherentes a la comercialización y al comercio de libros.

F. Aguilar Piñal enumeró algunas de estas variables (2005: 199): «El número de ejemplares de cada tirada era muy distinto según el público lector, la calidad y la extensión del libro». El investigador se apoyaba en Rodríguez-Moñino (1971) para ilustrar las diferencias desde este punto de vista. Recordaba que (ibíd.) «Sancha imprimió mil quinientos ejemplares de su edición del *Quijote*, mientras que a Ibarra se le encargaban cuarenta mil del popularísimo Catón. [...]».

En cuanto al precio, también es muy variable, por ejemplo (ibíd.):

> La *Poética* (1737) de Luzán cuya influencia en el cambio del gusto literario parece fuera de toda duda, es el libro español más caro de la primera mitad del siglo (22.59 reales), lo que quizá explicara la lentitud de la evolución estilística.

Por otra parte, y a título de ejemplo, el volumen de los *Orígenes de la poesía castellana* de Luis José Velázquez (1754), tenía un precio de venta la mitad que el *Quijote* de Sancha.[12]

A pesar de estos *agujeros* en la información actual, en la medida de lo posible, intentaremos tener en cuenta los parámetros que hemos enumerado, aunque será difícil que el plan aquí propuesto, por su mera extensión y por las dificultades inherentes a las lagunas y dificultades históricas que acabamos de apuntar, pueda detallar cada una de las fases en su totalidad y ver cumplido este programa «ideal» en todas sus aspectos, como precisaremos a continuación.

LA PERIODIZACIÓN EN HISTORIA Y EN HISTORIOGRAFÍA TRADUCTOLÓGICA

Como hizo notar de forma pertinente, López Alcalá (2001: 106, que cita a J. Delisle 2000), la historia de la traducción es, con todas sus características propias y obras, historia de historiadores (aunque *sui géneris*) cuando sus

[12] Véase paralelamente en Lépinette/Pinilla (2019), el precio de varios libros de medicina traducidos del francés por Juan y Félix Galisteo Xiorro hacia 1780.

metas son las que acabamos de definir. Por ello, si en cualquier estudio histórico existe la necesidad de establecer fechas que limiten este, que sea en la *longue durée* o no, es absolutamente imperioso (y es imposible en la práctica no hacerlo), efectuar cortes en el *continuum* del devenir, a pesar de que indudablemente estos cortes se reconocen muchas veces como arbitrarios –incluso cuando se apoyan en la tradición mayoritariamente admitida por los estudiosos de un campo dado–.

La obligación de efectuar cortes en el tiempo del pasado, así como en el período tomado en consideración, naturalmente también rige en la historia de la traducción. Sin embargo, nos parece que en este último ámbito histórico –véase nuestro breve comentario sobre Pérez Blázquez (2013) *supra*–, la periodización ya no puede ser definida de manera tan nítida en la medida en que la traducción implica muchas veces un desfase entre la aparición del original y la de la traducción, y, en algunos casos, pueden pasar muchos años entre la publicación del original y su versión en otra lengua. Este lapso de tiempo –un dato esclarecedor a tener en cuenta en relación con la recepción de un documento, de las ideas que vehicula o de las corrientes en las que se inscribe–, sin embargo nos lleva necesariamente a no establecer una frontera entre épocas y a contemplar aquí obras del siglo XVII, e incluso, ocasionalmente, de época anterior, como es el caso, por ejemplo, de la *Historia* del padre Mariana, que contará con reediciones en los siglos XVIII y XIX. Desde la perspectiva de la historia del libro traducido, esta periodización será obligatoriamente *laxa* a veces, y se harán algunas incursiones tanto en épocas anteriores como posteriores al siglo XVIII. Por otra parte, es inevitable tener en cuenta las fechas de las reediciones, que a veces sobrepasan el marco temporal que hemos predeterminado, pero que se deben citar por ser significativas.

FUENTES PRIMARIAS Y SECUNDARIAS

Las fuentes en el género de la historiografía traducida son genéricamente las secundarias o críticas sobre la historia en/de Francia y en/de España que permitirán una mejor comprensión de los peritextos francés y español respectivamente. En un segundo momento, se presentará un inventario de las fuentes primarias –textos históricos traducidos–, recurriendo a catálogos de impresores, en particular, del siglo XIX (véase la bibliografía final), inventarios de bibliotecas, bibliografía de manuales de historia y, sobre todo, catálogos informatizados, en particular *Google books*): estos representan el acervo

obligado dónde actualmente y con un manejo adecuado se pueden recabar datos para constituir *corpora* de traducciones del francés al español, de tipo historiográfico así como otros datos que puedan servir para una mejor comprensión del peritexto de estos *corpora* de textos traducidos.[13]

Si, como hemos señalado, la bibliografía secundaria o crítica sobre obras traducidas en general empieza a ser cuantitativamente significativa en España y algo menor en Francia,[14] los inventarios de traducciones históricas, en particular, y sus análisis no son ni de lejos los más numerosos y, sobre todo, las traducciones del campo de la historia pocas veces han sido tratadas de forma específica.[15] Sí lo hicieron, por ejemplo, P. Burke & R. Po-Chuia Hsia (2010). Estos autores se fijaron un campo más vasto y otro objetivo, diferente al nuestro, tanto en el tiempo como en el espacio. Además, su modelo es, según ellos mismos aclaran, «antropológico» (2010: 153): «las traducciones se analizan en cuanto que manifestaciones de aquello que los lectores de diferentes países consideraban particularmente interesante o extraño de otras culturas durante la época moderna».

Por esta razón Peter Burke et al. (2010: 157-8) analizan con detenimiento la obra de los historiadores más *exitosos* y toman como referencia, entre otras, la *Historia de Italia* de F. Guicciardini (1483-1540,[16] traducida en nueve ocasiones) y la *Historia del concilio tridentino* de Paolo Sarpi (Londres, 1619, seudónimo de Pietro Soave Polano, en una obra traducida en ocho ocasiones), porque precisamente ambos originales fueron objeto de múltiples traducciones. Sin embargo, el enfoque de estos autores es puramente cultural: consideran en el mencionado estudio el hecho de que existan traducciones (o que tengamos conocimiento de su existencia) y no las condiciones de su edición, ni sus responsables –los traductores y los editores. Nuestro planteamiento difiere por lo tanto de este conocido trabajo de P. Burke & R. Po-Chuia Hsia, aunque también es *in fine* cultural y llegamos a nuestra meta por vías que en

[13] La bibliografía crítica figura al final de este volumen, las fuentes primarias, al pie de página.

[14] Para matizar esta afirmación, hay que señalar el importante estudio sobre la traducción de obras al francés, de ámbito «generalista» –trata tanto de la traducción literaria como de la científica o la historiográfica, etc., y, ello, desde diferentes perspectivas–: *Histoire des traductions en langue française.* <www.editions-verdier.fr>.

[15] En *Noticias de antigüedades de las actas de sesiones de la Real Academia de la Historia (1792-1333)* de Maïer Allende (Madrid: Real Academia de la Historia, 2003), se encuentra un inventario que incluye la relación, entre obras autóctonas, de las traducciones del campo de la historia reseñadas por los académicos.

[16] La *Historia de Italia de Micer Guichardino* tiene una traducción al castellano de 1683. En la BNE figura el ms. 2433 cuyo traductor al castellano fue Felipe VI.

ocasiones se asemejan a la historia del libro y a la historia de la traducción «convencional», es decir en cuanto análisis paratextual y textual.[17]

En igual situación nos encontremos ante las obras puramente históricas que nos aportan datos y análisis valiosos y que retomamos en numerosas ocasiones, aunque es evidente que la finalidad de los historiadores difiere de la nuestra: si consideran el ámbito cultural y editorial español, no toman como objeto de estudio la propia transmisión de las obras, ni en general, su difusión.

ESTRUCTURACIÓN DE UN CORPUS HISTORIOGRÁFICO TRADUCIDO

La actividad historiográfica del siglo XVIII en España, en lo que se refiere específicamente a las traducciones del francés, puede estructurarse, *grosso modo*, según los ejes temáticos siguientes: la cuestión de los documentos históricos, la arqueología y la numismática, la historia antigua, la historia moderna, la historia santa y la historia eclesiástica, y las historias de España.

Ante estos ejes, conviene tener presente que toda clasificación, especialmente en el campo humanístico, es en cierta medida arbitraria: si es verdad que puede considerarse aceptable en lo que es su *núcleo duro*, inevitablemente suscitará objeciones cuando se trate de textos historiográficos traducidos, situados en los *márgenes* del género, precisamente al no ser estos típicos en su objeto y/o tratamiento.

Convendría también recoger aquí la reflexión de P. Burke & R. Po-Chuia Hsia sobre lo que es historia y lo que es traducción. En lo que se refiere a la historia (2010: 153-4):

> Concretar lo que se puede considerar exactamente una obra de historia no es tan fácil como podría pensarse. El mismo término «historia» en diferentes lenguas, desde la noción de historia en la Grecia clásica en adelante supone un desafío para los traductores.

Burke & R. Po-Chuia Hsia constataban también que (ibíd.) «la frontera es porosa entre historia y ficción» y, añaden, que también lo es entre historia y

[17] Señalemos que las fuentes de los datos calificativos aportados no figuran en Burke & R. Po-Chuia Hsia (2010). Por ejemplo, tratándose de las memorias de Commynes se ofrece solo el dato cuantitativo. Se afirma que fue traducido once veces (en el ámbito europeo), pero Burke no precisa ni con qué título, ni en qué países ni en qué fechas ni por qué traductores, etc. Véase a este respecto: Lépinette (2000: 255-257) que cita una de las traducciones de Commynes al español (impresa por Pedro Agullón: Pamplona, 1587).

biografía. Según estos autores, la noción misma de traducción es problemática, pues puede presentarse, en relación con la fuente, «reducida» (presencia de solo parte del texto fuente), «abreviada» (parcial y/o reescrita en algunas partes para otros *destinatarios*), *trasladada* a otro género (texto en verso traducido en prosa, exposición transformada en diálogo), «aumentada» en su mismo texto o con textos independientes o con notas del traductor, etc. Se suelen clasificar genéricamente estas *intervenciones* del traductor en el texto original como «adaptaciones», y su tipología es extensa.[18] Sin embargo, la más frecuente es la que se titula «compendio», abundante en el ámbito de la historia, especialmente la pedagógica, y que se subsume en la clasificación de Burke antes citada.

En nuestro caso, es decir tratándose del siglo XVIII, aunque no es raro encontrar dichas «adaptaciones» en el campo de las traducciones, en algunas situaciones es fácil constatar que existe una atención a las modalidades de *transferencia* del texto fuente al texto traducido: el traductor tiende a indicar a cuál de estas modalidades corresponde su versión. En todo caso, el tipo de «intervención» (adaptar, aumentar, reducir, compendiar, corregir, etc.) que el traductor lleva a cabo en el texto fuente está relacionado con la finalidad que él mismo atribuye a su traducción y la clase de lectores a los que se dirige, con sus intereses, hábitos de lectura, uso que harán del libro, etc., y forma parte de las modalidades de la recepción de la obra.

[18] Véase Inmaculada Urzainqui (1991) que propone una tipología de textos traducidos que incluye «intervenciones» de diversos tipos por parte de los traductores que transforman su texto fuente. Esta autora distingue unos doce tipos.

2. LA HISTORIA DE LA HISTORIOGRAFÍA. LOS DOCUMENTOS: SU CONOCIMIENTO Y METODOLOGÍA DE INTERPRETACIÓN EN FRANCIA Y EN ESPAÑA

INTRODUCCIÓN

En el *Supplément au livre de l'Antiquité expliquée et présentée en figures (tome premier): les dieux des grecs et des romains* (París, 1725), el benedictino Bernard de Montfaucon (1655- ?) declaraba (prefacio ij):

> La connoissance de l'Antiquité est l'entrée à tous les arts & à toutes les sciences [...]. Comme elles ont pris naissance dans les siècles de la Gentilité, les précieux monumens que les naufrages des tems ont épargnez, nous mettent sur les routes pour les acquerir. Ces monuments se divisent en deux clases; celles des livres, & celle des statues, bas-reliefs, inscriptions & médaillles; deux clases, dis-je, qui se prêtent des secours mutuels. Les livres nous apprennent l'histoire, & nous instruisent de tous les progrès que ces anciens profanes avoient faits dans la philosophie, dans toutes ses parties & dans la théorie de toutes sortes de disciplines. L'autre classe de monumens nous représente comme un tableau, une bonne partie de ce que les auteurs décrivent, & perfectionnent nos idées sur des choses, dont nous n'avions d'autres peintures que celle que nous nous étions formée sur un récit quelquefois malentendu. [...] Toutes deux sont importantes & ont tant de liaisons ensemble, que nous ne pouvons nous dispenser ici de parler de l'une & de l'autre.

El historiador francés, reconocido a ambos lados de los Pirineos (véase el capítulo III) constataba que la historiografía se nutre de dos fuentes y, por ello, pertenecía a dos campos diferenciados: los objetos (materiales) y los

documentos escritos del pasado. En nuestro caso, puesto que tratamos la historia de la traducción, nos centraremos en la segunda clase, aunque en algunas ocasiones encontraremos en el recorrido textos traducidos relacionados con los «objetos», principalmente las estatuas o las medallas.

LA HISTORIOGRAFÍA ESPAÑOLA ANTERIOR AL SIGLO XVIII

Si se quiere analizar la traducción historiográfica del francés al español que se llevó a cabo en España durante el siglo XVIII, es indispensable describir su *antes* historiográfico. Cabe también recordar que, desde el siglo XVI, historiadores y cronistas españoles habían emprendido un inmenso trabajo de recopilación y ordenación de datos, especialmente durante los reinados de Carlos V y Felipe II. Esta labor requería planteamientos –aunque no siempre explícitos– sobre el «modo» de escribir la historia (Forner, 1788-92)[1] y la necesidad de atenerse a hechos que tuvieran una base documental.

Forner describió este período de la historiografía española con clarividencia al recordar que aquellos que la hicieron, como Morales,[2] Zurita, Sandoval

1 *Discurso sobre el modo de escribir y mejorar la Historia de España*. ms. Véase la edición de este *Discurso* por François López (Barcelona, 1973).

2 «Ambrosio de Morales (1513-1591, Córdoba), humanista, historiador y arqueólogo», cronista oficial a partir de 1563. Autor de *Relación del viaje que Ambrosio de Morales Chronista de S.M. hizo por su mandato el año de 1572 a Galicia, Asturias y León* [...]. En su «continuación de la *Crónica* iniciada por Florián de Ocampo [...] examina meticulosamente las fuentes de información [...]». Visitó los lugares reales de los hechos que narra en busca de una información más directa y utiliza informaciones epigráficas. Y no se limita a referir los hechos, sino que procura contextualizarlos ofreciendo una información más amplia sobre el período estudiado que incluye las costumbres, el arte, la lengua, la economía y otros temas. <https://cordobapedia.wikanda.es/wiki/Ambrosio_de_Morales>. Jerónimo Zurita y Castro (1512-1580) elaboró los *Anales de la Corona de Aragón* (1562-1580). «Es incuestionable su autoridad como cronista moderno y su método historiográfico riguroso. Muestra una nueva concepción de los deberes de un historiador y, no contento con los amplios materiales guardados en los archivos de Aragón, buscó sus fuentes en los Países Bajos, Roma, Nápoles y Sicilia, para encontrar documentos de primera mano que le permitieran replantear la historia desde sus materiales más fidedignos». <https://es.wikipedia.org/wiki/Jer%C3%B3nimo_Zurita#Bibliograf%C3%ADa>. Fray Prudencio de *Sandoval* (*c.* 1552-1620) clérigo benedictino, continuó la crónica iniciada por Florián de Ocampo y Ambrosio de Morales, recopilando gran cantidad de fuentes documentales, sin demasiada crítica. Utiliza muchos datos de Guevara y Mejía. Su *Vida y hechos del emperador Carlos V* es considerada como fuente fundamental por los historiadores del período. Gozó de prestigio internacional como historiador. <https://es.wikipedia.org/wiki/Prudencio_de_Sandoval>. Esteban de Garibay y Zamalloa (1533-1600) es autor de *Los quarenta libros del compendio historial* (1556-1566, Plantino, Amberes, 1570-1572), además de *Origen, discursos e ilustraciones de las dignidades seglares de estos reynos* que publica parcialmente en 1596. [...]. Fue nombrado cronista de Su Majestad en 1592. <https://es.wikipedia.org/wiki/Esteban_de_Garibay>. Señalemos que, en los cinco casos de historiadores del siglo XVI, utilizamos las fuentes en línea estos.

y otros que escribieron historias de reinos y provincias particulares, entre los cuales [Forner] cuent[a] a Estevan de Garivay (ibíd.):

> apuraron la verdad valiéndose de cuantos medios suministra la razón para averiguarla y afianzarla. Descubrieron nuevos tesoros hundidos y desconocidos en los archivos y bibliotecas. Descifraron letras y guarismos en papeles viejos que yacían tranquilamente sirviendo de pasto à la polilla. Verificaron datas purificaron hechos dieron à conocer infinitos que se ignoraban en suma barrieron, digámoslo así, cuantas noticias concernientes duraban esparcidas en libros y papeles de todas clases, juntáronlas y distinguiéndolas, después las ordenaron é ilustraron. [...]. El trabajo de estos hombres es el mayor y más útil que se puede haber hecho jamás para acendrar la memoria de los sucesos. Tal fue el trabajo inmenso y utilísimo de los cronistas que crio el siglo XVI.

Al mismo tiempo que rinde este homenaje sincero a estos historiadores del pasado, el ilustrado deplora, también con lucidez, que este trabajo sobre la historia de España no se desarrolló como hubiera sido deseable, a causa de (ibíd.):

> el interés por las cosas modernas [y porque] se enderezó todo à la averiguación é ilustración de las cosas pasadas [y así] perdió tanto la historia moderna cuanto ganó la antigua por haberla manejado hombres de admirable doctrina y talento. A ejemplo de ellos se derramó por toda España la afición à la historia antigua de modo que apenas se hallará provincia ciudad ó pueblo notable que no posea historia particular de sus orígenes establecimientos y casos sucedidos en ella.

La historia antigua habría concitado, según se desprende del discurso de Forner, los esfuerzos de los historiadores en detrimento de la historia de la España moderna. El capítulo IV, dedicado a esta cuestión, muestra lo acertado del juicio de Forner.

Esta afirmación parece razonable por cuanto se refiere al siglo XVII, período en que la monarquía por razones varias, no pudo dar más importancia al pasado relatado por historiadores españoles que al pasado romano *reescrito* (*de segunda mano* en la inmensa mayoría de los textos).

En todo caso conviene subrayar que, al parecer, hubo en Francia cierto desconocimiento de la historiografía española. A modo de ejemplo, recordemos un acontecimiento significativo: en 1735, en su muy amplía «bibliografía», Nicolas Lenglet Dufresnoy (1674-1755), historiador del que volveremos a citar las obras, no menciona ninguno de los sin duda muy notables historiadores españoles que luego recogería Forner, ni tampoco aparecen en su

recopilación de traducciones de obras historiográficas españolas, si exceptuamos Salazar (1612), traducido del español al francés, y Esprit Fléchier (1632-1710), –que también tuvo numerosas traducciones al español–. (Véase el capítulo VII en el que volveremos a comentar esta última obra.)

LA HISTORIA 'CRÍTICA': ORIGEN Y DESARROLLO. LA CUESTIÓN DE LA METODOLOGÍA EN FRANCIA

Si los historiógrafos españoles del siglo XVII –que acabamos de mencionar– contribuyeron en muy distintas medidas a desterrar[3] las «viejas fábulas» y «a servir a la verdad», preparando así la renovación de la historia en España, la historia «erudita» francesa se había desarrollado algunos años antes en el monasterio benedictino de Saint-Maur: se caracterizó por la presencia novedosa de un espíritu crítico que, precisamente, permitió denunciar las ya mencionadas «fábulas» con el fin de tratar de alcanzar la «verdad» histórica. No hace falta tampoco abundar en que este cambio en la consideración de cómo la historia debía «practicarse» tendrá especial importancia en el siglo XVIII español y también en el XIX, como veremos directamente en las reediciones de algunas traducciones situadas en esta «nueva» corriente.

A este respecto, hay que mencionar aquellos textos que inicialmente en Francia se situaron en la dirección marcada por el benedictino Dom Jean Mabillon (1632-1707, *De re diplomática*, 1681),[4] por Louis Sebastien Le Nain de Tillemont[5] (1637-1698), que se manifestó, por ejemplo, en *Monuments de la Monarchie française* (1729-1733), de Bernard de Montfaucon en *Rerum Galicarum et Francicarum Scriptores* (1738), así como en el *Recueil des historiens*

[3] Véase R. García Cárcel (2004: 170). Según este autor, el «primer estatuto de la futura Real Academia de la Historia pedía "purificar y limpiar la [historia] de nuestra España de las fábulas que la deslucen, e ilustrarla de las noticias que parecen más provechosas". Solo parte de este proyecto iniciado en 1740, se hizo realidad en los cuatro volúmenes publicados del *Diccionario geográfico-histórico de España* (Madrid, 1802-1854), debido a las muchas dificultades que atravesó [...]».

[4] *De re diplomática*, París: Ludovic Billaine. Otras ediciones de la misma obra: *De re diplomatica*, París, 1704 y también *De re diplomatica*, París: Charles Robustel, 1709. El texto de Pedro Rodríguez Campomanes (1723-1803) (*c.* 1772) [*Informe de Pedro Rodríguez Campomanes a Miguel de Ruete, Padre General de San Benito, sobre el plan del Padre Ibarreta para la formación de una Diplomática española y publicación de varios artículos*, presentado en la Real Academia de la Historia] atestigua el interés por la diplomacia en España. Véase también *infra* el capítulo III sobre la numismática en España en el siglo XVIII.

[5] Véase Bruno Neveu (1996) y también el capítulo de Mirella Romero Recio (2010: 33-43).

des Gaulles et de la France, empezado por Dom Martin Bouquet (1685-1754) en 1738.

Cabe citar también el título de la siguiente obra, que consideramos interesante desde el punto de vista metodológico para esta perspectiva crítica: *Art de vérifier les dates des faits historiques, des chartes, des Chroniques et anciens monuments, depuis la naissance de Notre-Seigneur* (1783, el primer volumen; 1787, el último), del mismo Dom Bouquet, en cuya nota de la reedición que se llevó a cabo en 1818, se subraya –quizá interesadamente por parte del editor– su importancia así como su vigencia todavía en el siglo XIX («Avertissement des éditeurs de cette nouvelle édition», 1818):

> Dans un moment où toutes les nations de l'Europe se prêtent si généreusement à favoriser la réimpression des ouvrages qui tendent à la propagation des Lumières, elles verraient avec beaucoup d'intérêt, reparaître celui-ci qu'on peut à juste titre, appeler la Clef de l'Histoire générale. Car, point de bons livres sans l'Art de vérifier les Dates; point de bibliothèques s'il n'en occupe la première place, point d'homme savant s'il ne connaît à fond ce précieux travail.[6]

Constatemos al respecto que no sorprenden estos principios en las fechas en que aparece esta reedición, es decir en el siglo XIX considerado el «Siglo de la Historia» (Engler, 1980).

También conviene destacar que si la historia «crítica» debía apoyarse en documentos, además, el historiador ya tenía presente que tenía que abstraerse de su relato y presentarlo «objetivamente» (Romero Recio, 2010: 33-4):

> Aux yeux de Tillemont [spécialement], l'historien devait s'effacer et laisser parler seulement les Anciens dignes de foi, Tillemont prit soin de mettre scrupuleusement ses interventions entre parenthèses [...]. Il entendait aligner les témoignages pour obtenir un récit continu, sans les mettre en perspectives ni les interpréter [...]. Les histoires romaines realisées selon le príncipe du récit événementiel fleurirent dans la première partie du XVIIIe siècle

Esta misma consideración se leerá en Feijoo (véase *infra*). En la misma época se planteará la cuestión del estilo en la que tomará partido el propio Feijoo. En Francia, en fechas cercanas, en concreto en la tercera y cuarta décadas del siglo XVIII, Lenglet du Fresnoy (1674-1755) tampoco comulgaba con

[6] En paralelo, según Bourdé y Martin (1989), la historia debe (p. 137) «rendre un service essentiel à la République des Lettres [qui est celui] d'établir des règles générales et sûres pour vérifier les dates des monuments historiques, marquer les époques des événements et concilier entre eux, quand ils le peuvent, les auteurs qui ne sont point d'accord les uns avec les autres [...]».

una historia cuya finalidad fuese solo divertir, cultivar el «beau style» o relatar acontecimientos (1735: 1):

> Nous sommes dans un siècle où l'on s'applique avec soin à l'étude de l'histoire; mais de tous ceux qui s'y adonnent, il en est peu qui s'en forment une juste idée. On la regarde comme une honnête occupation qui fait passer agréablement quelques heures. D'autres la considèrent un moyen propre à satisfaire leur curiosité; ils s'imaginent être fort habiles quand ils connaissent les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Et ceux qui se piquent de literature et d'érudition, se persuadent qu'ils ont beaucoup fait, quand ils ont remarqué dans les historiens tout ce qui concerne la propriété des termes, l'élégance et la politesse du discours; les coutumes & les usages des anciens, la description de lieux particuliers, la suite et la vicissitude des empires; les commencemens de toutes les religions.

El francés enuncia ya principios que, por ejemplo, pondrá en práctica Voltaire en la misma época. Aboga por una historia que sitúe al hombre, con sus cualidades psicológicas *(ante litteram)*, en el centro del devenir histórico del que sería el motor. Asimismo, considera un aspecto que nos parece novedoso, como es que, además de espíritu, posee un «corazón» (término que no puede dejar tampoco de anunciar la historia de la época romántica) con el que habrá que contar (1735: 2):

> Science de l'histoire: Sçavoir c'est connaître les choses par leurs principes, c'est connaître les hommes qui en fournissent la matière & c'est en juger sainement; étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en pénétrer tous les efforts, les tours et les detours: enfin pour connaître toutes les illusions qu'elles peuvent faire à l'esprit & les surprises qu'elles font au Coeur, en un mot, c'est apprendre à se connaître soi-même dans les autres.

No obstante, aunque de una manera ambigua y sin duda renovada en su forma y su propósito, Lenglet Dufresnoy todavía considerará que la historia sigue siendo primero una «escuela de vida», próxima a la moral (ibíd.): «L'usage de l'histoire consiste à [porter] une égale attention sur le bien & sur le mal pour imiter l'un & éviter l'autre».

En el siglo XVIII, Lenglet no fue ni mucho menos el único en Francia que ofreció a sus lectores reflexiones sobre cómo «escribir la Historia». Además de los propios historiadores que quisieron presentar su obra desde este punto de vista, citaremos, aunque en ediciones algo más tardías, títulos tan destacables como *Traités de différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*

par le P. Henri Griffet (1.ª ed. Rouen: Vve Besongne; 2.ª Lieja: Bassompierre, 1769). Por su parte, Griffet, que critica a Mabillon (1769: 10), resume su «doctrina» histórica en dos principios que no son criticables en sí (1769: 11):

> [para] connoître la vérité: [il faut] 1° le témoignage des Auteurs contemporains; 2° celui des pièces autentiques & originales. Il étoit un temps ou l'on aimoit à lire des livres qui n'étoient qu'un assemblage monstrueux de faits véritables & d'aventures imaginaires; on les intituloit Nouvelles historiques: la vérité n'en estoit pas tout à fait bannie, mais elle y était toujours corrompue par le mensensonge.

Entre los tratados considerados importantes en su tiempo aunque algo más tardíos, cabe citar *De la manière d'écrire l'histoire*, de l'abad [Gabriel Bonnote de] de Mably (1709-1785) (París: Jombert, 1782) y, sobre todo, la crítica del mismo Mably en el *Supplément* à *la manière d'écrire l'histoire; ou réponse à l'ouvrage de l'abbé Mably* [...] por Paul-Philippe Gudin de la Brenellerie quien declara como principio (1783: 4):

> Le premier principe de la manière ou plutôt de l'art d'écrire l'histoire & le premier devoir de tout homme qui s'y voue, c'est de n'avoir aucun préjugé, de n'embrasser aucun parti, de ne tenir à aucun corps, & de n'être dominé par aucune passion.

Este principio lleva al historiador a una crítica tan radical como falta de ecuanimidad de los escritos de los historiadores eclesiásticos. Estos son vistos con poca simpatía y un sectarismo evidente (1783: 5):

> Voilà pourquoi malgré les travaux immenses de tant d'ecclésiastiques sur l'histoire, malgré les profondes recherches de tant de religieux, malgré les collections qu'ils ont faites avec une patience admirable & un travail excessif [...], jamais du fond d'un cloître, ni de l'ombre d'un séminaire, n'est sorti aucun de ces grands historiens qui fixent les yeux de tout un peuple.

En cambio, a pesar de que (ibíd.) «la conscience de l'historien n'est soumise qu'à son jugement», el historiador debe sentir emoción cuando escribe. Incluso esta le parece imprescindible al mismo Paul-Philippe Gudin (1789: 9):

> Si le nom des grands homme vous fait tressaillir; si le récit des belles actions, si les traits d'une vertu incorruptible vous arrachent des larmes; & je vous aurais dit: puisque votre ame est ouverte à ces sentimens, puisque'elle éprouve une agitation vive qui la tourmente, & que vous êtes pressé du besoin d'écrire,

> chercher [dans les annales] par quels moyens, par quels travaux, les peuples se sont élevés de la barbarie à l'état de prospérité & de gloire où sont parvenus, les Grecs, les Romains, l'Angleterre ou la France.

Al igual que Lenglet Dufresnoy que ya recalcaba que [el historiador] «además de espíritu, posee un corazón» y que esto debía percibirse en sus textos, Gudin incitaba al historiador a «prendre la plume & à tracer l'histoire des grandes nations», es decir su «grandeur». Por lo tanto, este sentimiento, esta pasión debían aplicarse, no a los individuos, sino a los pueblos (ibíd.): «L'histoire est le tableau de l'humanité».

Veremos emoción en los grandes historiadores franceses como Raynal, especialmente cuando «pintan» las crueldades de los españoles en América. También estará en la mente de Voltaire escribir a través de individuos de especial relevancia, como Carlos XII, rey de Suecia, la historia del país nórdico. Al mismo tiempo, veremos cómo a finales de siglo Forner critica con dureza un tipo de historia que «hace llorar» a los lectores y cita precisamente a Voltaire y a Raynal por ser autores que desean que los ojos de sus lectores se llenen de lágrimas a medida que van leyendo sus páginas (cap. VIII).

En definitiva, en el siglo XVIII, por una parte, la historia se hace más objetiva –metodológicamente debe apoyarse en pruebas documentales y atenerse a ellas–; se trata de una corriente que empieza en el siglo XVI en España y se intensifica y desarrolla en el transcurso del XVIII, en la estela de los principios de los mauristas franceses. Por otra parte, y en paralelo, se construye una historia que tiende a relatar acontecimientos de «segunda mano» que suscitan emoción como si de una obra literaria se tratase, orillando sin muchos escrúpulos la ficción pura y haciendo poco caso de los principios histórico-científicos (caso de Raynal).[7] Además, varias obras de ficción, en especial las que tuvieron un propósito pedagógico, encontrarán en la historia sus fuentes de inspiración, como ocurre en el caso del *Telémaco*.

[7] Véase además el capítulo V, *infra*.

LAS TRADUCCIONES AL ESPAÑOL DE LA HISTORIA CRÍTICA BENEDICTINA

Los españoles conocieron pronto los escritos de los benedictinos de san Mauro. Una muestra documental de esta presencia en España al final del siglo XVII y principios del XVIII es el hecho de que José Sáenz de Aguirre (1630-1699), profesor de la Universidad de Salamanca, se cartease con Mabillon,[8] aunque, más interesante desde el punto de vista de la historia de la traducción, es el *Traité des études monastiques*, vertido al español primero al principio del siglo XVIII y, en una segunda edición, a finales del mismo siglo.

Cabe por lo tanto detenernos en los dos motivos que tuvo Mabillon para redactar su *Traité*. El benedictino subraya en su dedicatoria a los jóvenes monjes que si dicho *Traité* es menos breve de lo que le hubiera gustado es por la siguiente razón (ibíd.):

> Il estoit necessaire de faire comprendre aux religieux la manière de bien etudier. Cette maniere consiste dans la metode qu'il faut garder en s'appliquant aux diferentes sciences, qui peuvent convenir à notre profession & dans les dispositions intérieures qu'il y faut apporter pour en faire un bon usage. Ce dessein [...] m'a conduit un peu loin & je n'ay pu me dispenser de parler de toutes les connoissances qui sont convenables à des ecclesiastiques.

«Estudiar bien» significaba para Mabillon (ibíd.) «etudier les sources & les originaux», y para facilitar este estudio, Mabillon ofrecía instrumentos (ibíd.):

> J'ay donné à la fin de ce Traité une liste des principales difficultez qui se rencontrent dans cette estude, avec un catalogue des livres que j'ay crû les meilleurs pour composer une biblioteque ecclasiastique.

Puntualiza acerca de la lectura (ibíd.):

> Vous remarquerez [...] que je propose beaucoup de livres sur chaque matiere, ce n'est pas mon dessein de vous engager à les lire tous indifferemment [...] mais pour satisfaire aux differens goûts des particuliers, qui pourront choisir de ce nombre de livres [...] ceux qui leur pourront estre plus útiles».

[8] A. Mestre Sanchis (2003: 71).

Sin embargo, advierte del peligro, al menos moral, de los estudios *especulativos* (ibíd.):

> Il n'y a que [la charité] qui puisse guerir cette enflûre de coeur, qu'une science vaine & sterile a coûtume de produire dans ces savants spéculatifs, qui n'ont pour but de leurs sciences que [...] de se faire un nom dans le monde.

Y cuando existen esos efectos negativos («l'enflûre»): «Ce meschant effet ne doit pas estre attribué à la nature des sciences mais à la mauvaise disposition de ceux qui s'y appliquent». Por lo tanto, las ciencias en sí no son negativas, solo lo es su mal uso. Volveremos a ver aparecer la cuestión de las ciencias en el prólogo de la reedición del *Traité* (*Aprobación de M. Gerbais*, véase *infra*), traducida íntegramente al español.

En definitiva, si nos atenemos a lo más importante historiográficamente hablando, debe subrayarse esta opción de «etudier les sources & les originaux» y el rechazo de lo puramente especulativo desprovisto de bases sólidas. No hay duda de que este proyecto hubo de tener eco en las congregaciones de otros países y en cuantos se interesaron por el pasado y su manera de reconstruirlo, no muy avanzado el siglo XVIII.

El *Traité des études monastiques* fue traducido del francés al español, y por ello, nos detendremos en la historia de la penetración y difusión de Mabillon en España. El título completo del *Traité* es como sigue:

> 1691/1692, *Traité des* études *monastiques: avec une Liste des principales difficultez qui se rencontrent en chaque siécle dans la lecture des Originaux et un Catalogue de livres choisis pour composer une Bibliotéque ecclesiastique. Par Dom Jean Mabillon Religieux bénédictin de la Congragation de S. Maur*, París: Charles Robustel.

Los títulos de sus traducciones al español:

> 1715, *Tratado de los estudios monásticos, dividido en tres partes, con una lista de las principales dificultades, que se encuentran en cada siglo en la lectura de los Originales y un catálogo de libros selectos, para componer una biblioteca Eclesiástica, compuesto en francés por el rev. Padre Maestro D. Juan Mabillon y Traducido en castellano por un monge español de la Congregación de San Benito de Valladolid.*[9] Madrid: Vda. De Mateo Blanco (2 vols.)

[9] *El tratado de los estudios monásticos* fue traducido por José Pérez de Rozas (1640-1696), benedictino que ya había publicado las *Disertaciones eclesiásticas* (1688) que Gregorio Mayans consideraba todavía interesantes casi un siglo después (véase A. Mestre, 1999: 27-28). Hubo una reedición de Luis María Mafeo (1779).

1779, *Tratado de los estudios monásticos dividido en tres partes con una lista de las dificultades que se encuentran en cada Siglo en la lectura de los originales; y un catálogo de libros selectos, para componer una biblioteca eclesiástica, compuesta en francés por el Reverendísimo Padre Maestro Don Juan Mabillon, Monge benedictino de la Congregación de San Mauro y traducido en castellano por un monge español de la Congregación de San Benito de Valladolid.* Madrid: Blas Román.

La primera traducción española del *Traité des* études *monastiques* fue sin duda favorecida por el deseo de los monjes benedictinos españoles de tener una versión en su propia lengua, puesto que era una obra didáctica destinada a la formación de los (Epitre, s. p.): «jeunes religieux Benedictins de la Congregation de S. Maur», y sus «tres-chers freres». Representaba una introducción a los estudios que debían emprender los monjes jóvenes y una iniciación en el método que debían seguir en sus estudios.

El *Traité* se consideraba una obra no solo innovadora y prestigiosa (aprobación, s. p.), pues «ha merecido los mayores elogios de todos los varones eruditos, no solo de Francia, sino de todo el Orbe literario», sino también y según el prólogo, era útil a la nación (la *República*, al menos así lo espera el autor) y a un amplio público entre el que estarían en primer lugar los «Hermanos» de su congregación y, se supone, de las demás.

En el prólogo (1715: 5), el traductor de Mabillon, siguiendo *ad pedem litterae* el texto de Mabillon expone sus intenciones y la organización del *Tratado* (prólogo, 1715: 5):

> [...] lo dividirè en tres partes. En la primera mostrarè, que están tan lexos los estudios de ser contrarios absolutamente al espíritu monástico, que antes, bien son, en cierto modo necesarios para la conservación de las Comunidades religiosas. En la segunda examinaré qué suertes de estudios pueden convenir à los Monges, y, de què méthodo se pueden servir para hacerse capaces en ellos. Y al fin, a la tercera propondrè los fines a los que deben dirigir estos estudios, y quales son los modos, y medios que deben valerse para que los estudios les sean útiles y ventajosos. Puede ser que este designio no sea del todo inútil à la República, mas en todo caso espero, que tal qual es, será de alguna utilidad para mis hermanos.

Mabillon tenía clara conciencia de la influencia que tendría su *Tratado*, obra que se difundió antes de que fuera traducida y a pesar de que, según Mestre (1988: 27):

> ningún maurino vino a España, en contraste con los viajes a Italia de Mabillon y Monfaucon. Pero, sí vinieron pronto los libros y, desde el primer momento, la correspondencia estableció una corriente cultural de innegable

> trascendencia [...], receptiva por parte de los españoles, aunque también enviaron datos solicitados por los maurinos, además de la visita de benedictinos españoles de la Congregación de Valladolid a Saint Germain des Prés.

Esta primera traducción al español se hizo dos décadas después de la fecha de la primera edición del original francés y ocho años más tarde de la muerte de su autor. En esta primera edición, el censor, «Doctor Don Juan de las Ebas, Predicador de su Magestad, y su Capellán de Honor, y Mayor en el Real Convento de Santa Isabel de esta Corte, Examinador Synodal del arçobispado de Toledo, y Nunciatura de España, Calificador de la suprema Inquisición y de sus Juntas secretas», insiste en la finalidad ya expresada por Mabillon en la edición de 1691-92: la necesidad de los estudios para los monjes y el conocimiento que estos debían tener de los grandes hombres, sabios y doctores de la Iglesia de la orden de san Benito, así como la manera de comprender los textos de la misma orden desde sus inicios.

Opinión interesante en nuestro contexto, aunque en aquella época era también, en cierta medida, un *topos*: el censor de la versión española, Juan de las Ebas (Hebas), confiesa que envidia la cantidad y calidad de las traducciones realizadas en Francia desde la segunda década del siglo XVII (1715, Censura, s. p.):

> La Francia de setenta años a esta parte ha sido muy aplicada a estas tareas, pues tiene en su lengua las Obras más primorosas de las Naciones, ya sean en griego, ya en Hebreo, ya en Latín, porque estas Sagradas Lenguas son sagradas en aquel aplicadísimo Reyno. Han traducido las obras de Eusebio, las de Josepho, las de Plutarco de sus Varones Ilustres, la Historia Bizantina, y otras innumerables [...]. En España algunas traducciones ay, pero muy pocas con soltura y puntualidad.

En cuanto a la manera de traducir el *Tratado*, señalemos que la versión del anónimo monje benedictino –finalmente alabada sin exceso por Juan de las Ebas– le parece a este (ibíd.): «muy puntual, e imita en cuanto cabe la propiedad de la lengua forastera y se le deben dar gracias al que se aplicó a este trabajo, porque nos franquea un escondido tesoro».

Del *Tratado* en español, por el conocimiento previo que se tenía acerca del texto francés en la Península, de su origen y de su contenido, se puede pensar que debió de ser esperado en su traducción española y que se quisiera leer *in extenso*. En todo caso, la primera edición llegó en un contexto complejo en el que acontecimientos de tipo político-religioso relacionados con el poder constituido (Mestre, 1988: 27) tuvieron un papel en lo que este historiador llama (ibíd.) «confuso y abigarrado mundo intelectual de finales del siglo XVII [y principios

del XVIII]». Este entorno contribuyó a que, en ocasiones, no se adoptaran con rigor los principios de Mabillon y que persistiesen las antiguas fábulas sin base documental. Es conocida la polémica sobre la presencia de Santiago en España. El padre Flórez (1702-1773) en la *España sagrada* (1747, t. I) representa esta resistencia a negar los mitos históricos, una actitud que podría deberse a un nacionalismo mal entendido según G. Mayans (Mestre, 1978: 15).[10]

La reedición (1779) del *Tratado* se sitúa en un contexto cultural, religioso e intelectual muy diferente del de la época de la primera edición. Este está marcado por la apertura a las corrientes históricas multiformes que habían llegado de Francia (también, en estas últimas décadas del siglo, de Inglaterra, aunque de manera incipiente en este caso) y se halla inmerso en una reflexión propia sobre la historia desde medio siglo antes, seguramente no ajena al texto mismo de Mabillon. Es una época en que ya se editan bastantes traducciones y se busca activamente recuperar el pasado, en forma de documentos, en varios archivos de conventos y monumentos. No se sabe si el *Tratado* fue traducido de la manera que lo sería una obra ya clásica o era necesaria esta traducción para una difusión más amplia, con el fin de afianzar definitivamente los principios metodológicos en él promovidos.

Por otra parte, la enseñanza está en proceso de transformación desde antes de la expulsión de los jesuitas de España, y las disciplinas objeto de controversia son las ciencias y el latín. Por ello, parece significativo que el editor español añadiera al texto de 1715, varias «aprobaciones», traducidas al castellano, que habían sido extractadas de ediciones francesas precedentes del *Traité des* études. Estas inciden en el valor de dicha obra para permitir la adquisición de un saber no solo puramente religioso sino también relacionado con el desarrollo de las ciencias (aprobación de M. Gerbais, doctor en Teología de la Casa y Colegio de la Sorbona [...], s. p.):

> El autor del *Tratado*, [Mabillon] no se contenta con cierto género de noticias que parecen más propias de Religiosos; sino que antes bien ha discurrido por todas las ciencias y facultades que les pueden pertenecer; y nota al mismo tiempo en cada una, por qué medios se puede adquirir y cómo deben practicarse. De suerte que así Estudiantes, como Maestros hallarán aquí qué aprender y si los unos y los otros saben aprovecharse de las lecciones que les da, podríamos esperar que en adelante se hallasen hombres más verdaderamente sabios, que los que hay; y las mismas ciencias se hallarían libres de ciertos métodos importunos y cansados, que las tienen cautivas de las Escuelas.

[10] Véase *infra*, donde se presenta de forma más detallada la obra del padre Flórez, *España sagrada.*

Sin embargo, ante esta declaración que defiende firmemente los estudios de los monjes –especialmente los que pueden tener repercusiones en las ciencias–, Du-Bois, doctor en Teología y autor de otra «aprobación» que figura traducida al español como preliminar a la edición de 1779, expresa reparos que permiten deducir que la opinión de M. Gerbais no debía estar universalmente aceptada. El teólogo manifiesta así, implícitamente, que el binomio ciencia e Iglesia en determinados entornos seguía, en cierta medida, siendo antagónico.

Finalmente, tratándose de la presencia de Mabillon en España, conviene matizar la noción de «origen francés» de la obra de Mabillon a la que acabamos de aludir. Si es verdad que esta nació y se editó en aquel país, el internacionalismo de las órdenes religiosas de la época atenúa el carácter «nacional» de este origen que tiene, en realidad, relativamente poco que ver con la historia de Francia y de los franceses en sí, más aún si se tiene en cuenta que Mabillon utilizó en su obra primero el latín, y el tema, tal como lo trató, no es específicamente francés.

LA HISTORIOGRAFÍA DEL SIGLO XVIII EN ESPAÑA. CONTEXTO HISTÓRICO. LA HISTORIA 'CRÍTICA'

Si bien el siglo XIX fue considerado en Europa como el «siglo de la historia», sin embargo, se sabe que con anterioridad el XVIII español vio crecer, especialmente en su segunda mitad –aunque no se pueden excluir las primeras décadas de ese siglo–, una actividad historiográfica intensa, ligada en particular a un interés renovado por el pasado de la nación, como pondrán de relieve *infra* los distintos *corpora* aquí reunidos. Intentaremos contextualizar las décadas centrales del siglo de las luces desde el punto de vista historiográfico.

Si consideramos los precedentes, la época de Felipe V está marcada por la aparición de historias que empiezan a (García Hernán, 2004: 164) «depurar las falsedades» y a eliminar «leyendas», aunque la metodología maurina, a veces, todavía es poco perceptible. Estamos ante una historiografía que, por ejemplo, en el caso de Juan de Ferreras (1652-1735), fundador de la Real Academia de la Historia y autor de una *Sinopsis histórico-crítica de España*, titulada más tarde en los tomos siguientes *Historia de España reducida a compendio y a debida cronología* (1700-1727), se revela en cierto modo crítica, aunque sin dar siempre la espalda a las fábulas. Ferreras encontró muchas resistencias a su manera de elaborar la historia. Uno de sus críticos fue Luis de Salazar y Castro (1657-1734). A pesar de ello, la obra *Sinopsis histórico cronológica de las*

cosas de España (empezada en 1697, publicada entre 1700 y 1727 y que alcanzó los dieciséis volúmenes) se tradujo al francés, aumentada con notas, bajo el título de *Histoire Générale d'Espagne* (París: Gisset, G. Osmont, etc., 1742-1751, 10 vols.) y al alemán. Según F. Sánchez Marco (1999: 137), «Ferreras [...] compartía el criticismo histórico del marqués de Mondéjar, «aunque su postura no fue siempre realmente crítica».

En esta corriente, ambiguamente continuista, de la primera parte del siglo cabe destacar la labor de fray José Manuel Miñana (1671-1730), continuador de Mariana que, según García Hernán (2004: 165), vio esta continuación editada, primero, en Madrid (1733) y, luego, en español en Lyon (1737). Además, habrá una edición tardía de finales de siglo (1795).[11] Miñana, catedrático de retórica de la Universidad de Valencia, sigue manejando fuentes de segunda mano. Como veremos, la obra de Mariana, a pesar de sus errores (véase el apartado *infra* sobre Feijoo) es de las más conocidas por los historiadores extranjeros que la citan en las bibliografías sobre la historia de España y la ven como la obra histórica de más valor y peso en su tiempo.

En la misma época destaca también el benedictino Benito Jerónimo Feijoo (1676-1764) con sus «Reflexiones sobre la Historia» (en su *Teatro crítico universal sobre todo género de materias para desengaño de errores comunes*).[12] Es interesante para nuestro enfoque de reconstrucción del contexto histórico bicultural francés-español de la primera parte del siglo, porque, en muchos aspectos, Feijoo se nutre (t. IV, 1733), en particular en sus «Reflexiones sobre la historia» en las que nos detendremos, de los escritos de Bossuet que cita a veces largamente, así como de otros historiadores franceses, sin embargo, algunos de ellos menores. Entre estos, además de Bossuet, aparecen los nombres de eruditos como Géraud de Cordemoy (1631-1713),[13] el abad Sallier (?-1768),[14] monsieur Boutier (cartógrafo, según Feijoo),[15] monsieur

[11] *Continuación de la Historia general de España del P. Juan de Mariana* [...] *por el P. Fr. Joseph Manuel Miñana del Orden de la Santísima Trinidad y traducida nuevamente al castellano por D. Vicente Romero, escribiente primero de la Secretaría de estado y del Despacho de Hacienda de Indias* (t. III, Madrid: Benito Cano).

[12] *Teatro crítico universal o Discursos varios en todo género de materias desengaño de errores comunes: escrito por el muy Ilustre Señor D. Fr. Benito Geronymo Feijoo, Maestro general del Orden de San Benito* (t. IV, nueva edición, 1773). «Reflexiones sobre la Historia» (163-145).

[13] *Discours physique de la parole dédié au Roy* (París: Florentin Lambert, 1665).

[14] En Court de Gebelin en *Le monde primitif comparé au monde moderne*, el abad Sallier es objeto del comentario siguiente (xlvj): «L'abbé [Sallier], admirateur des Romains, [écrivit] deux discours: l'un sur les premiers monuments historiques de Rome et, l'autre sur la certitude de l'Histoire des quatre premiers siècles de Rome (tom.VI) [...]. Il fait de grands efforts pour démontrer la parfaite certitude de l'histoire des quatre premiers siècles de cette ville illustre». El tema era el mismo que abordaba Feijoo.

[15] En 1702, habría establecido une «carte geographique de l'Egypte».

de Priseux (?), el padre Bayle (autor del *Dictionnaire*), el padre Orleans (en sus *Revoluciones de Inglaterra de 1528)*, el marqués de san Aubin (marquis de Saint-Aubin),[16] Chevreaux *(Historia del mundo)*,[17] etc. El listado –no exhaustivo– es una muestra de la erudición de Feijoo, así como de la vastedad de sus lecturas en francés y de su conocimiento de la historiografía francesa, en particular la que trataba la cuestión de la historia antigua.[18]

Desde otro punto de vista, a lo largo de muchas páginas que entroncan, aunque indirectamente y sin nombrarla nunca, con la historia crítica de Saint-Maur, Feijoo razona y demuestra los numerosísimos errores históricos que se produjeron en la historia antigua y moderna. Crítica sus fuentes apoyándose, entre otros, en el criterio de la verosimilitud. Así apunta que Mariana, siguiendo (por inadvertencia, se supone) las *Chrónicas*, por ejemplo, escribe que (1733: 230) «en la batalla de Tarifa murieron [...] doscientos mil infieles, y de los Christianos, solo veinte».

Feijoo no solo denuncia errores sino que de forma positiva precisa las características que, según él, deben ser las de un texto histórico. La historia no puede ser una materia menor que solo aporte datos y fechas y se lamenta de que haya tan pocos historiadores que den «la espalda a las fábulas». Apoyándose en el «discretísimo y doctísimo» Bossuet, el benedictino afirma, con aparente tristeza, que (1773: 165) «un excelente Historiador [el que se preocupa de la verdad] es acaso más raro que un gran poeta».

Por otra parte, según Feijoo, la historia debe ser adornada por el «estilo», cuestión candente en su época, como ya hemos visto, pero admite que no es una cuestión de fácil resolución (1773: 167):

> Qué arduo es tomar aquel medio [estilo] preciso, que se necesita para la Historia. Ni ha de ser vulgar, ni poético» [...]. La afectación es el más ordinario [defecto] y también el peor [...]. Menos me disuena la locución bárbara, que la afectada.

Ya se ve finalmente por qué «estilo» se decanta el benedictino y cuál de ellos rechaza: en la escritura histórica prefiere la simplicidad. También aconseja evitar caer en el defecto de limitarse a una simple cronología o, al contrario, alargarse con muchas digresiones (1773: 172): «[Hay] que acertar con

[16] *Traité de l'opinion* (1733).

[17] *Histoire du monde* par Mr. Chevreaux (4.ª ed.), *Revuë, corrigee & augmentée* [...] *par Mr. L'abbé de Vertot* (t. II), 1722, Róterdam: Jean Daniel Beman.

[18] Véase la observación de Forner (1788-1792). Sobre este *Discurso sobre la Historia* de Feijoo, véase Rodríguez Pardo, 2014.

el lugar donde se ha de colocar cada cosa, y con el modo de colocarla». En esta cuestión de la organización del texto histórico, es otra vez Bossuet quien viene a apoyar la opinión de Feijoo echando mano de una larguísima cita del obispo francés.

Un aspecto al que también da importancia Feijoo y que es relevante desde el punto de vista de la renovación del método histórico y de su veracidad es la imparcialidad y la que hoy denominaríamos objetividad. El benedictino exige del historiador que no se deje cegar por las pasiones. En consecuencia, considera Feijoo que aquel que vivió la historia reciente, no debería escribirla, especialmente si estuvo directamente implicado en sus acontecimientos. En este caso, recurre a la argumentación del noble historiógrafo francés «señor Du-Haillan» (1576: 175):[19] «los que escriben la Historia de su tiempo son agitados de diversas pasiones que los obligan á mentir abiertamente, ó á favor de su Príncipe, ú de su Nación, ú (sic) contra sus enemigos».[20] Feijoo es también de la opinión, interesante en relación con el tópico de la historia *magistra vitae*, que no hay que mezclar moral e historia: esta última no debe «dar ningún ejemplo moral», porque ello lleva normalmente al historiador a deformar la historia. Finalmente, hay que ser *amante* de la verdad, cueste lo que cueste. A este respecto, recuerda el caso de «nuestro gran Historiador el padre Juan de Mariana», criticado por todos (*op. cit.*, 175): «Por el no ser parcial, que es en un Historiador la mayor gloria, lo torcieron, y tuercen aun muchos nacionales para la ignominia».[21]

Finalmente, a modo de resumen de lo que acaba de ofrecer tan prolijamente en este *Discurso IV*, Feijoo presenta la traducción de una fuente francesa, obra del marqués de Saint-Aubin[22] sobre la incertidumbre de la historia. Considera que esta traducción del francés al español (*op. cit.*, 220) «hará una addición considerable, y preciosa á nuestro *Discurso de Reflexiones sobre la Historia*». Esta traducción viene a reforzar la crítica radical de la historia hecha por Feijoo y su incertidumbre, y, por lo tanto, aunque sea solo indirectamente, indica lo que habría de ser la historia, como demuestran los títulos siguientes de algunos apartados de la traducción que hizo de Saint-Aubin (220-141, lista no exhaustiva):

[19] Bernard de Girard, seigneur Du Haillan (1535-1610), *Histoire de France.*1576, historiógrafo de Carlos IX de Francia.

[20] <https://books.google.es/books>.

[21] Hemos visto que la admiración de Feijoo por Mariana no le exime de criticarle. Véase el apartado anterior.

[22] Gilbert Charles Le Gendre, Marquis de Saint-Aubin (1687-1746), *Traite de 1'opinion Ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain.* 1733 (8 vols., t. IV, segunda parte, París: Chez Briasson).

3. La poca verdad que se puede esperar de la Historia.
10. La historia siguió el genio de los Pueblos.
12. De la pasión por lo admirable.
16. Obligaciones de la historia («La historia no debe parecerse á la Pintura, que procura hermosear lo natural»).
22. Historiadores llenos de fábulas
27. De las Chrónicas antiguas (si los Historiadores de primer orden, y los monumentos son sospechosos, ¿qué diremos de nuestras Antiguas Chrónicas?).
30. Relaciones de batallas que parecen increíbles.
41. Diversidad de opiniones sobre muchos hechos famosos, etc.

En suma, Feijoo, en su «Discurso», describe los males de los que adolece la historia hasta su tiempo (incluida la que se debe a Mariana) y, como consecuencia, su incertidumbre. Lo que sí debe subrayarse aquí es que su crítica, apoyada en numerosas obras historiográficas francesas, proviene de un examen de escritos casi siempre de segunda mano: textos clásicos, historias anteriores, crónicas, etc.

Sin contradecir las consideraciones de Feijoo y su crítica, fruto a la vez de su sentido común y de su inmensa erudición, tanto tratándose de obras latinas como españolas y francesas, es en Saint-Maur donde se renueva la historia, añadiendo a esta crítica de lo «viejo», tal y como la «practicó» Feijoo, métodos claros para discernir lo verdadero de lo que no lo es ni puede ser. Esto es lo que falta en Feijoo, la definición de métodos e instrumentos para la (re-)construcción de la historia que ha derribado en su *Discurso* crítico y es lo que, precisamente, aportaron los benedictinos de Saint-Maur. Cabe subrayar que no hemos encontrado en nuestra lectura de las «Reflexiones sobre la Historia» de Feijoo, salvo error por nuestra parte, el nombre de Mabillon (*Traité des* études, 1620 en versión española), ni siquiera en la traducción que hizo Feijoo del escrito sobre la *Historia* del marqués de Saint-Aubin.

Otra fecha importante en la introducción de una reflexión sobre la verdad y cierta crítica en el campo de la historia –y que según se hace patente en las referencias bibliográficas es deudora de la historiografía francesa–, son las de 1736-1737, años en que se publicó el *Norte crítico con las reglas más ciertas para la discreción en la historia y un Tratado preliminar para instrucción de históricos principiantes*, obra –con fines pedagógicos al igual, por otra parte, que la de Mabillon– escrita por Jacinto Segura (Valencia: Joseph García, 1733, 1737). En el *Discurso preliminar* titulado «Necessidad de la crítica», el historiador declaraba claramente la necesidad de la verdad en la historia, apelando

expresamente, en particular y entre otros, a los predecesores franceses ya reconocidos como Mabillon o Tillemont. La ausencia de la verdad hace perder su crédito a este género de obras (1733, párrafo II: 11):

> Conviene establecer el certíssimo concepto de que la Historia requiere presisamente la verdad, quanto sea posible para que se manifieste por este medio la necesidad de la crítica. [...] las noticias falsas quitan crédito à la Historia, y, de ella, ni las verdades se creen. [...] Con esta desconfianza de ser verdadera, pierde todo su valor para instruir, y excitar, y se haze inútil, como los libros de invenciones, y fantasías de los escritores de Novelas, en que se pierde el tiempo sin más fruto.

A este respecto, interesa la censura de Segura que realizó el «P. M. Fr. Pablo Y***áñez*** de Abilés, del orden cisteriense [...], Cronista de su Magestad [...]»,[23] que insistió en que el argumento de la obra de este autor, como conviene a este tipo de escrito

> es descubrir las fuentes de la Historia en el estado en que deben de considerarse de cenagosas, ò puras; es separar el precioso de lo vil, discerniendo entre lo verdadero, y lo falso, que tan ciegamente confunden mucho; y es en fin desterrar de la República de las Letras aquella falsa moneda de noticias fabulosas, que no hallándose legítima en la piedra de toque de la razón, y de la verdad, se haze tanto más perniciosa quanto más corriente.

Por ello, el censor de *Norte crítico*, Francisco Ortí y Figuerola, reiteró lo siguiente (ibíd.):

> [No se debe] assentir ciegamente à lo que escriben muchos, quando lo escriben sin examen ò fundamento; ni [se debe] conformarse con todas las opiniones vulgares freqüentemente falsas, y siempre ruidosas.
>
> [los autores deben tener] las dos calidades de amar la verdad y de examinarla; la primera para no entregar voluntariamente al engaño las llaves de la Historia; la segunda para no dexarse sorprender del error.

En definitiva, Segura desea que sean conscientes los historiadores principiantes de que descubrir la verdad histórica supone «sudor, polvo y [...] pertinacia» y, por ello, resulta a veces muy difícil de encontrar (1733, apartado II: 14):

[23] En *Licencia del Ordinario. Aprobación del señor don Francisco Ortí y Figuerola, Doctor en Sagrada Theología por la Universidad de Valencia*, 1733.

> La diligencia para encontrar noticias, quales convienen, suele ser negocio de mucho sudor, y polvo, y piden empeñada pertinacia, si la aplicación es, como se requiere para el cierto. En variedad de opiniones no pocas vezes es difícil la elección e las noticias ciertas, ò mas solidas.

Por otro lado, para alcanzar esta verdad, la historia también debe ser crítica con los autores precedentes. Jacinto Segura dedica una larga parte de su *Tratado* a esta cuestión de la crítica. Subrayemos que, en relación con nuestro objetivo genérico, si Segura se apoya en los historiadores de la Antigüedad, apela también en su argumentación a numerosos historiadores franceses. El hecho demuestra cuáles fueron las lecturas de los españoles, incluso las de algunos historiadores franceses solo mentados aunque reconocidos de «total prohibici*ó*n» por parte de la Inquisición y tachados en este caso por el exceso de crítica, en particular en las cuestiones relacionadas con la «piedad y la religión». Así, son citados (*Reflexiones Crítico-apológeticas, sobre el segundo tomo del Theatro crítico Universal*, «reflexión XIII», p. 187):

> El P. Matheo Petit Dedier, Benedictino, que diò a luz un Tratado, que contiene diversos libros de Observaciones críticas contra Elias Du Pin[24] y le menciona Graveson. El P. Lebrussel, de la Compañía de Jesús, imprimió otro el año 1670 contra el abuso de la crítica demasiado severa en las cosas de la piedad, y religión. Contra los excesos de Juan Launoy[25] fundados en el argumento negativo diò al público un libro Juan Thiers. [...] Otro libro de Juan Launoy prohibió con censura el Papa Inocencio IX. [...]. Convenía hazer mención de ellos [estos dos escritores franceses]; porque son muchos, y notables los excessos de su critica.

Segura restringe asi el papel de la crítica en el ámbito de la historia, porque, en su opinión, esta no debe invadir el terreno de la piedad y de la religión. El historiador español quiso evitar en la misma medida, según deduce A. Mestre (1980: 64), «el escepticismo [que] quiera negar cuanto se haya dicho o [la] superstición que acepta cuanto por leyendas o tradiciones nos ha llegado». El especialista valenciano del siglo XVIII considera que esta posición de Segura frente a la verdad y la crítica fue, finalmente, más o menos la

[24] Elias Du Pin: *Bibliot. de los autores Eclesiásticos* citado en *Ensayo histórico-apologético de la literatura española contra las opiniones preocupadas de algunos Escritores modernos Italiano* (traducido del italiano), (Zaragoza: Blas Miedes, 1784) de Francisco Javier Lampillas (2.ª ed., 1789: 24).

[25] Matthieu de Launoy: *Defense De Matthieu De Launoy & d'Henry Pennetier n'agueres Ministres de la religión prétendue réformée* [...], (París: Jean du Carroy, 1578).

misma que la que adoptó Mayans, novedosa *ma non troppo* y sin derribar los cimientos del edificio construido durante siglos por la Iglesia.

Cabe subrayar una comparación que resulta interesante por original: el mismo censor desea integrar, aunque su deseo sea expresado de pasada y sin insistir, la historia entre las ciencias (p. ii): «[Hay que abrir] para la historia aquel tribunal de la razón, que tan abierto está para todas las ciencias».

Mestre no se sorprende de que Segura, que tenía una clara finalidad pedagógica (expresada en el mismo título del *Tratado preliminar para instrucción de Históricos principiantes*, colocado al final de su obra), cite con frecuencia el *Tratado de los estudios monásticos*, además de toda la bibliografía que se había publicado en Francia en el ámbito de la historiografía (Mestre, 1980: 63):

> El tratado constituía un ejemplo a imitar [...]. Por lo demás, Segura conocía bien la bibliografía histórica francesa: Vallemont, Pagi,[26] Tillemont, Baluze,[27] Elias du Pin, Launoy, Fleury...Es decir todos los tratados de metodología (Vallemont), la práctica del método crítico (Pagi, Launoy), la edición de fuentes documentales (Baluze, o los estudios sobre la primitiva iglesia (Tillemont, Elías du Pin, Fleury[28]...).

La posición de Segura difiere por tanto de la de Feijoo por la presencia en sus páginas de la corriente abierta por Mabillon, aunque las fuentes francesas son numerosas, como en las *Reflexiones* del benedictino. Sin embargo, a diferencia de las fuentes de Feijoo, las de Segura son en mayor número de tipo metodológico, aspecto que no aparece en los *Discursos* de Feijoo.

De las obras francesas citadas aquí, muy pocas tuvieron una traducción al español, aparte de la del propio Mabillon; a pesar de lo cual no es menester subrayar el conocimiento indudable, por la lectura, de dichos escritos franceses –editados en Francia, aunque algunos eran del siglo XVI y todavía estaban en latín. Por ende, cabe subrayar su importancia: tuvieron una influencia evidente sobre la evolución de la concepción de la historia y su práctica, en este caso preciso, en las de Jacinto Segura, y, como volveremos a subrayar ante los distintos *corpora* establecidos *infra*, en general en la España de la primera parte del siglo XVIII.

[26] Pagi está mencionado por Flórez en *España sagrada*, apénd. 3, entre otras citas, a propósito de una ardua cuestión de datación (p. 330: Pagi, contó con años distintos el último de Theodosio).

[27] *Sanctorum presbyterorum Salviani Massiliensis Vincentii Lirinensis opera Stephanus Baluzius Tutelensis ad fidem veterum codicum MSS. Enmendavit notisque Illustravit*, 2.ª ed., París: F. Muguet, 1669.

[28] Véase *infra* sobre Fleury el capítulo VI.

En este recorrido por la historia de la historiografía española y su deuda con la francesa mencionemos también la *España sagrada*[29] del padre Flórez (1702-1773).

En sus primeros tomos fue la obra de un adepto muy ambiguo –como varios de los historiadores contemporáneos– de la nueva corriente metodológica histórica. Una prueba de ello es el hecho de que utilizara todavía argumentos extrahistóricos ligados a las tradiciones –en particular la venida a España del apóstol Santiago– de una historia aun no depurada de sus leyendas y todavía influida por la piedad y la tradición religiosa.

Sin embargo, como podemos ver, por ejemplo en el prólogo (Madrid: Marín, 1796, tomo XL), Flórez y, sobre todo, su continuador, R. P. M. Fr. Manuel Risco, no dejaban de reclamar documentos, que, a veces, no recibían por falta de diligencia o colaboración, como fue el caso del Cabildo de Lugo, por ello denunciado por el continuador de la *España sagrada*. Dicha queja de Risco muestra claramente que ya se considera una obligación apoyarse en los documentos y leerlos, en un procedimiento que remite a una historiografía moderna.

Sin embargo, cabe señalar que algunos críticos actuales han insistido, por el contrario, en el carácter sistemáticamente acrítico de la inmensa obra de Flórez, como es el caso de García Cárcel. Para este último, la *España sagrada* representa una exaltación de sus tradiciones que no cuestiona (García Cárcel, p. 27) «[ni] mitos [ni] leyendas con tal de no alterar la sensibilidad popular al respecto».

Esta obra, calificada como poco «crítica», sin embargo se reeditó compendiada a mediados del siglo XIX por Pedro *Sáinz de Baranda* y San Juan de Santa Cruz, *historiador* y eclesiástico del siglo XIX que la alabó (1855, nota preliminar):

> [La *España sagrada*] es un manantial abundante donde se encuentra un gran número de documentos exactos sobre la geografía e historia de la edad media, muchos diplomas inéditos anteriormente, el texto correcto y ajustado a los mss. antiguos de muchos cronicones y trabajos históricos, como los de Idacio,

[29] Veintiséis volúmenes de la *España sagrada* se publicaron en vida de Enrique Flórez (1702-1773). *Clave historial, con que se abre la puerta a la historia eclesiástica, y política: chronología de los Papas, y Emperadores, Reyes de España, y Francia, con los orígenes de todas las monarquías, concilios, hereges, santos, escritores y sucesos memorables de cada siglo* [...] / *por el M.R.P. Mro. Fr. Henrique Flórez* [...]. Madrid: Imprenta de Antonio Sancha, 1771. Los volúmenes siguientes se publicaron en 1774, 1780, 1783, 1786 y 1790. Hemos visto el t. XIII de la *España sagrada. Theatro geographico-historico de la Iglesia de España. Origen, Divisiones y Límites* [...] *por el R. P. Fr. Henrique Flórez* [...], Madrid: Manuel Marín, 1756. Las primeras ediciones son de 1749 y 1756. El t. IV, reeditado recientemente, es de 2002, Madrid: *Revista Agustiniana*, por Rafael Lazcano.

> San Ildefonso, San Isidoro, etc., y por último un caudal inestimable de datos y noticias antiguas y modernas con copiosas adiciones y enmiendas á la Bibliotheca de D. Nicolás Antonio [...].

El propio Sáinz de Baranda publicó (1855) una *Clave para la historia sagrada* [...], que, si bien elimina muchos de los contenidos de Flórez, es porque en esta fecha, como hace constar el historiador decimonónico, ya se habían publicado «cuarenta y ocho volúmenes de forma [...] desordenada».

En suma, ante estos prolegómenos de una historia renovada en España, especialmente, en la segunda mitad del siglo XVIII, conviene poner de relieve, como señala Jesús Maíso González (1993), que si bien es verdad que la erudición crítica en historia no encontró muchas facilidades para penetrar en España en la primera parte del siglo XVIII, también lo es que el fenómeno no es solo español: se produjo paralelamente en el contexto francés. Bourdé y Martin (1989) lo quisieron explicar refiriéndose al pensamiento clásico del siglo XVII en el cual la historia (1989: 128-9) «semble le lieu du contingent et du particulier» y no aquello que es «permanent et universel». Este pensamiento no favorecería la historia y propiciaría que perdurase la «estructura arcaica» –*annalistic*– (Pasamar, 2010: 37). El mismo estudioso español ya había constatado la presencia de esta misma estructura en Ferreras (1652-1735).[30] Por lo tanto (ibíd.), «L'histoire y était annexée aux belles-lettres». Idéntico análisis –la historia forma parte de las bellas letras–, aunque ya matizado, se puede aplicar a la historiografía española de la primera parte del siglo XVII. No obstante, como hemos comprobado a través de los autores examinados *supra*, la historia de la primera parte del siglo XVIII abrió el camino a la de la segunda mitad de la centuria y recibió la influencia de varios historiadores franceses (aunque no todos eran adeptos a Mabillon). Durante las décadas centrales del siglo y las siguientes, Mabillon sí estuvo presente en España. Recordemos, por ejemplo, que fue leído tempranamente –en francés– por Gregorio Mayans y también, según Aguilar Piñal, por Jovellanos (1984).

Algo más tarde encontramos al deán Manuel Martí[31] (1663-1737), de quien el ilustrado Gregorio Mayans fue discípulo, con el firme propósito de desterrar las historias fabulosas de la historiografía española. Se sabe que Martí (Mestre, 1980: 24) continuó la *Biblioteca hispana vetus* (publicada en

[30] *Sinopsis histórico-cronológica de las cosas de España* (empezado en 1697, publicada entre 1700 y 1727 y que incluyó dieciséis volúmenes. Como veremos, esta obra se tradujo al francés, aumentada con notas, bajo el título de *Histoire Générale d'Espagne*, París: Gisset, G. Osmont, etc., 1742-1751, 10 vols., y al alemán.

[31] Véase Antonio Mestre Sanchis (1980 y 2003).

1695-96) de Nicolás Antonio y editó su segunda parte.[32] El conocimiento de la nueva historia por parte de Martí, como destaca Mestre, es el resultado de la influencia exterior, probablemente recibida durante su estancia en Roma, previa a la edición de la mencionada *Biblioteca hispana vetus* (1980: 29):

> [Martí] aprendió a valorar las fuentes documentales en la biblioteca del cardenal Aguirre y acrecentó su sentido crítico en la lectura y estudio de la *Bibliotheca Hispana vetus* de Nicolas Antonio, cuya edición preparó.

Conviene subrayar el carácter internacional de las redes que permitieron la difusión de la nueva corriente histórica, que inicialmente provenía de Saint-Maur, pero que se difundieron en Italia, país donde Martí permaneció por algún tiempo y donde tuvo ocasión de conocerla. Según refiere Mestre, en Roma, el deán Martí mantuvo una amistad que fue doblemente útil para sus protagonistas (ibíd.):

> Íntima [...] con el francés residente en Roma, José Regnault, que tradujo [al francés] el *Discorso delle antiche favole* de Gravin. Regnault le dio el nombre de *Ragion poetique* y, a juzgar por las palabras del napolitano, la iniciativa partió del futuro deán [...].

En este contexto, cabe considerar básico que más tarde Regnault estuviera en contacto epistolar con Montfaucon (1655-1741).

Como dato quizá no tan anecdótico para la historiografía española y también para la internacional, en la que los jesuitas desarrollan una labor importante, debe señalarse que es en Roma donde Martí, abierto a las nuevas influencias, debió adquirir o empezar a manifestar cierta hostilidad contra los miembros de la Compañía, lejos de ser un caso único (Mestre, 1980: 29):

> El aire antijesuita que se respiraba en la ciudad de los papas también alcanzó a Martí. Era fruto del ambiente intelectual y el joven clérigo [Martí] se dejó arrastrar con gusto [...]. La vida de Martí está llena de manifestaciones de esa animosidad contra la Compañía.

Sin embargo, no está claro si dicha animosidad nació de cuestiones relacionadas con la historiografía. En todo caso, existirán divergencias notables de perspectiva, de metodología y de objetivos entre la historia practicada por

[32] Fue Martí quien «aconsejó a su joven discípulo Mayans la lectura de la obra *De re diplomatica* Dom Mabillon.

los jesuitas, con visos pedagógicos las más de las veces y, en particular, la que nace de la *Historia de España* (derivada de Mariana), opuesta a aquella otra nacida de la corriente maurina.

A propósito de Gregorio Mayans, el ilustrado valenciano, reconocido en su tiempo en toda Europa, sabemos por su correspondencia que mantuvo numerosos contactos con varios autores y personajes influyentes fuera de España –con franceses, entre otros–, lo que le permitió no solo (Mestre, 1980: 10)

> conectar con las nuevas corrientes de pensamiento. Baste pensar, por ejemplo, en que el editor Cramer le enviara en 1751 el proyecto de la *Encyclopédie*, las obras completas de Voltaire y *El espíritu de las Leyes*. [...] Cuando se decidió a escribir la Gramática latina, don Gregorio, que era un gran latinista, pidió a sus amigos extranjeros que le facilitaran las publicaciones más recientes sobre el tema [...].

sino también estar perfectamente al tanto de los principios de la historiografía nacida de la obra de Mabillon. De nuevo, constatamos el *internacionalismo* de Mayans que, más tarde, será también el de otros historiadores españoles. Conviene citar a este respecto, comentarios críticos de Mariana, en concreto, las *Advertencias a la Historia del P. Juan de Mariana, su autor Gaspar* Ibáñez *de Segovia* (1745). Adelantamos también que, con esta mentalidad y proceder histórico nuevos, el Marqués de Mondéjar examinará, precisamente, con espíritu crítico la misma historia del P. Mariana (en cuyo prefacio Mayans había recordado de forma detallada la nada sencilla recepción).[33]

La tendencia *crítica* se generalizará y se hará patente en la segunda mitad del siglo XVIII, conformando de esta manera y como paradigma, el peritexto español de varias de las traducciones que analizaremos más detalladamente en los capítulos que siguen. Esta tendencia *crítica*, entre otras, se manifiesta en el prólogo de la obra encargada en 1779 a Juan Bautista Muñoz (1745-1799), «Cronista de Indias» de Carlos III, que se titularía *La historia del Nuevo Mundo por el cronista de las Indias.*[34] Muñoz explicaría en este texto que el trabajo previo a la redacción de la *Historia* (1793) suponía, tanto para el rey que

[33] Cf. (1795) *Advertencias á la historia del Padre Juan Mariana, por D. Gaspar Ibáñez de Segovia, Peralta y Mendoza, marqués de Mondéjar, etc. Con una Prefación de D. Gregorio Mayans y Siscar, Censor de la Academia de Valencia; Noticias y Juicio del Autor sobre los más principales Historiadores de España y varias Cartas escritas al mismo*, Madrid: Imprenta Real. Existe una edición del siglo XVIII, anterior solo en algunos años (1780), *Historia general de España/compuesta enmendada y añadida, por el padre Juan de Mariana*, con el sumario y tabla; Tomo primero [-segundo], Madrid: D. Joachín de Ibarra. Véase el apartado dedicado a las «Historias de España traducidas» *(infra)*.

[34] La *Historia del Nuevo Mundo* (1793) está dedicada al conde de Floridablanca.

la encargaba como para el mismo autor, una exploración, preliminar aunque indispensable, de los «papeles y documentos» [históricos] (1793, prólogo, II):

> En el 17 de julio de 1779 se me comunicó real orden para escribir la historia de América, y con la misma data mandó S.M. que se me franqueasen todos los papeles y documentos necesarios. Luego, al punto empecé á reconocer los archivos del departamento de Indias existentes en Madrid, y á tomar copia, apuntamientos, extractos de los tocante al tiempo de los Reyes católicos. Juntamente investigaba el paradero de innumerables papeles que aquí faltaban; y adquiridos suficientes informes representé la necesidad la necesidad de pasar á Simancas, Sevilla, Cadiz y otros pueblos.

El caso de Juan Bautista Muñoz –cuya trayectoria de americanista Nicolás Bas Martín (2002: 157-171) ha seguido de cerca y analizado de forma pormenorizada en lo que se refiere a la preparación de su obra– es especialmente ilustrativo. El estudioso valenciano cita los viajes que hizo Muñoz por la geografía española, entre otras ciudades importantes, a Salamanca y Sevilla, cuyos archivos inventarió tan exhaustivamente como pudo. En particular, en 1781, el historiador se trasladaría a Simancas. Este trabajo constituyó una preparación para los informes sobre geografía americana, además de la elaboración de un vocabulario de americanismos. También es significativa su apreciación –severa– que menciona Nicolás Bas (extraída de una carta de Muñoz a Juan Antonio Mayans, fechada en Simancas el 10 de agosto de 1782)[35] del estado en que, según Muñoz, se encontraban los estudios históricos en España (citado por Bas, 2002: 161):

> Está en mantillas la Historia de España ni podrá escribirse dignamente si no preceden muchas colecciones de documentos i se publican varias obras inéditas que están batallando contra los insectos i las injurias del tiempo. Ya procurará ocurrir a este daño en mi materia que no es de las menos abundantes.

Según el propio Nicolás Bas que siguió en su «carrera» al cosmógrafo del rey, Muñoz, aprovechó las competencias historiográficas de G. Mayans (2002: 161). El «método» del muy lúcido historiador –que consistió principalmente en extractar los legajos del llamado Patronato Real– «sentó precedentes en la archivística moderna».

[35] En el Archivo Municipal de Valencia, 7276-58

HISTORIOGRAFÍA, DOCUMENTACIÓN Y METODOLOGÍA. LA HISTORIA DE ESPAÑA EN FRANCIA. NICOLAS. LENGLET DU FRESNOY (1674-1755)

Nos referiremos más adelante al ámbito de la arqueología de finales del siglo XVIII, una centuria en la que ni los españoles se interesaron mucho por lo que escribieron los franceses ni estos por lo que escribieron los españoles. Sin embargo, este desconocimiento mutuo no siempre fue así. Algunos historiadores franceses conocieron y se interesaron por la historia de España y de América, aunque fuera en el marco de una historia general. De las traducciones al francés de la historia de la conquista de América y de su conocimiento en Francia, aportaremos algunos datos más adelante, pero ahora nos detendremos solo en el caso de un historiador francés, Nicolas Lenglet du Fresnoy [Dufresnoy] que tuvo un papel de cierta relevancia en la metodología de la historiografía francesa además de ser un conocedor de la historiografía española. Este apartado nos permitirá apreciar el conocimiento de la historiografía española en Francia, fuente de varias obras españolas.

Al situarse expresamente en la corriente de Mabillon y de Tillemont, Lenglet du Fresnoy ofreció a los lectores de su tiempo varias publicaciones sobre la historia y su enseñanza que nos interesan conocer desde distintos puntos de vista. A pesar de que no fueron traducidas al castellano, aunque quizá, y esto es solo una hipótesis, fueron leídas en francés (o en italiano)[36] por españoles.

> *Méthode pour* étudier *l'histoire: où aprés avoir* établi *les principes & l'ordre qu'on doit tenir la lire utilement, on fait les remarques nécessaires pour ne se pas laisser tromper dans sa lecture: avec un catalogue des principaux historiens, & des remarques critiques sur la bonté de leurs ouvrages, & sur le choix des meilleures editions*, Bruselas: Aux Dépens de la Compagnie (1714, 1729)
>
> *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle: sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde, jusqu'*à *l'an 1762: avec des réflexions sur l'ordre qu'on doit tenir, & sur les ouvrages nécessaires pour l'*étude *de l'histoire.* París: Pierre Gandouin, (1729). *Principes de l'histoire pour l'*éducation *de la jeunesse, par années et par leçons*, París: Pierre Gandouin, 1735
>
> *L'Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam: Aux Dépens de la Compagnie, 1735

[36] La *Méthode pour étudier l'histoire*, no traducida al español, aunque sí al italiano (*Metodo per istudiare la storia*, Venecia: Sebastiano Coleti, 1726).

Méthode pour étudier *l'histoire avec un catalogue des Principaux historiens & des Remarques sur la bonté de leurs ouvrages & sur les choix des meilleures* éditions *Par M: l'Abbé Lenglet Du Fresnoy (nouvelle* édition *augmentée & ornée de Cartes géographiques) Tome premier*. París: Chez Pierre Gandouin, Quai des Augustins, à la Belle Image, 1735, 1739

Supplément de la Méthode pour étudier l'histoire: avec un supplément au catalogue des historiens, & des remarques sur la bonté & le choix de leurs editions. París: Rollin Fils, DeBure l'Aîné, 1739 (1741).

Mémoires pour servir à l'histoire de Charles IX, et de Henri IV, rois de France: contenant, en quatre parties, les pieces importantes ... et quantite de remarques historiques et critiques, qui servent à leur éclaircissement, París: Aux Frais & Dépens de l'Editeur, 1745

Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions & les révélations particulières. Avec des observations sur les dissertations du R.P. Dom Calmet, abbé de Senones, sur les apparitions & les revenans, Aviñón / París: Leloup, 1751

Catalogue des principaux historiens accompagné de Remarques sur la bonté de leurs ouvrages & sur le choix des meilleures éditions, *parte que constituye un Supplément* à *la Méthode pour* étudier *l'histoire Nouvelle* édition *revue et corrigée & considérablement augmentée, par M. Drouet* [...], París: Debure Père & Tillard, 1772.

En particular, Lenglet reflexionó sobre la naturaleza de la historia y la metodología que debía emplearse en este ámbito. Destaquemos, en primer lugar, que el polifacético autor francés no fue para sus contemporáneos (Poulouin & Masseau, 2011, introducción, s. p.):

> ni philosophe, ni romancier, ni auteur de premier plan, même si sa *Méthode pour* étudier *l'histoire* et *De l'Usage des romans* montrent combien il jugeait finement des débats du temps [...]. l'abbé Lenglet fut [remarquable] par la diversité de ses intérêts, par son sens de la perspective historique [...].

Además, con una visión crítica, Lenglet quiso definir la naturaleza de la ciencia de la historia, que considera que se está practicando con fines erróneos. La historia, en su opinión, difiere de las buenas letras (1714: 1):

> Nous sommes dans un siècle où l'on s'applique avec soin à l'étude de l'histoire; mais de tous ceux qui s'y adonnent, il en est peu qui s'en forment une juste idée. On la regarde comme une honnête occupation qui fait passer agréablement quelques heures. D'autres la considèrent un moyen propre à satisfaire leur curiosité; ils s'imaginent être fort habiles quand ils connaissent les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Et ceux qui se piquent de literature et d'érudition, se persuadent qu'ils ont beaucoup fait, quand ils ont remarqué

> dans les historiens tout ce qui concerne la propriété des termes, l'élégance et la politesse du discours; les coutumes & les usages des anciens, la description de lieux particuliers, la suite et la vicissitude des empires; les commencemens de toutes les religions [p. 2] et les changemens mémorables qui y sont arrivés; l'établissement des villes...Je sçai que ces observations ont leur mérite [...].

También considera que la historia se está practicando con una metodología inadecuada. Así, para el historiador del siglo XVIII, la historia debe apoyarse –utilizando una terminología moderna– en las «ciencias auxiliares» (1714, cap. II, p. 3): «Les sciences qui servent de fondement à l'étude de l'histoire, sont la géographie, la connaissance des moeurs & des coutumes, & la chronologie».[37]

Esta afirmación permite atribuir a Lenglet una visión didáctica y moderna de la historia, similar en esta modernidad a la que tenía la escuela de Saint-Maur, incluso cuando en *La Méthode*, de manera algo sorprendente, critica que la historia sigue teniendo esencialmente una finalidad moral (prefacio, p. 1):

> Comme la vüe que les historiens en écrivant n'était pas de nous apprendre à parler ni de faire connaître les moeurs de chaque nation, ils prétendent ordinairement donner des règles de conduite, & faire pratiquer la vertu, en représentant des personnes qui l'ont possédée à un degré fort émminent.

Lenglet considera finalmente la historia de un modo ortodoxo tanto desde el punto de vista de la necesidad de apoyarla en documentos verificados como de su utilidad moral. Así concilia las dos posiciones mayoritarias de sus grandes predecesores modernos del siglo clásico (1741: 10, 32e discurso):

> Il n'est point assez d'avoir montré, comme nous l'avons déjà fait, que la vérité se trouve dans l'Histoire, & la certitude dans le témoignage des Historiens; il faut prouver encore combien l'Histoire est nécessaire pour les connaissances les plus essentielles de la vie. La Religion doit aller avant tout.

[37] (Ib*í*d.) «Il faut se conduire dans l'étude de l'histoire, comme dans celle des autres sciences. L'ordre veut que l'on commence par des principes très-simples, & qui n'exigent point d'abord de grandes connoissances, afin de pouvoir dans la suite s'appliquer plus facilement aux parties qui demandent que l'on ait déja de l'acquis. Autrement, si l'on commençoit par les plus difficiles, on s'exposeroit infailliblement à tomber dans le dégoût que cause une trop grande contention dans les commencemens; ou l'on augmenteroit la peine sans en tirer quelquefois aucun profit; ou enfin ce dérangement ne pourroit manquer de causer du desordre dans l'esprit & dans les études» <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/ENC3/19.html>.

Y el historiador francés explicitará la primera parte de este pensamiento, apoyándose precisamente en Mabillon, aunque citando, al mismo tiempo, a Bossuet *(l'évêque de Meaux)* (ibíd.):

> [...] Il n'y a rien de plus utile aux hommes que de leur montrer dans l'Histoire, comme dans un miroir, l'image de leurs fautes. C'est en quoi le Pere Mabillon avoit suivi le sçavant Evêque de Meaux, cette incomparable lumière de l'Eglise de France [qui disait]: «Il n'y a pas de meilleur moyen que l'Histoire, dit ce grand homme [M. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, pag. I] pour découvrir ce que peuvent les passions & les intérêts, les tems & les conjonctures, les bons & les mauvais conseils»._L'Histoire n'est pas une morale purement spéculative, séche, & sans une juste application, telle qu'on l'enseigne dans les écoles; c'est une morale d'usage et de pratique.

En consecuencia, Lenglet, proclama su admiración por la historia teleológica de Bossuet, en su *Discours de l'histoire universelle* (segunda parte) que considera un (1735: IX), «livre unique qu'un siècle entier a bien du mal à produire».[38] Por la misma razón y como contrapunto, estima que Bodin (1574): «[s'était trop étendu] sur l'origine de quelques nations, les migrations de certains peuples [...] [le pire] Dieu [dans cette oeuvre] abandonnait les hommes à eux-mêmes».

En todo caso, conviene destacar el interés de Lenglet por la metodología que debe emplearse frente a las fuentes documentales en historia. Por ejemplo, el historiador (1735: vj & ss.) cita al jesuita Rapin con sus *Instructions sur l'histoire* (1677);[39] al también jesuita Thomassin (1690), *Méthode_pour* étudier *chrestiennement les historiens*; a Pierre Droit de Gaillard por su *Méthode qu'on doit tenir en la lecture de l'Histoire* (1604), así como a Pierre Le Lorrain, abad

[38] La obra tuvo muchas ediciones en español bajo el título, por ejemplo de *Discurso sobre la historia universal para explicar la continuación perpetua de la religión, y las varias mutaciones de los Imperios, obra del Ilustrísimo Señor Bossuet, Obispo de Meaux* [...]. Traducida por D. Andrés de Salcedo [y Miguel Joseph Fernández, en algunas ediciones más tardías], Madrid: Viuda de Juan García Infanzón, 1728.

[39] París: Chez Sebastien Marbre-Cramoisy. Rapin, en su «abrégé» *(Au lecteur)* se plantea al principio del capítulo inicial la cuestión de la *manière* de escribir la historia. Su respuesta insiste más en el estilo de escribirla, de manera esperada en su tiempo, que en su contenido: «Rien n'est plus difficile que de dire bien précisément quelle est la meilleure manière d'écrire l'Histoire. [...]. Il n'y a de règles générales au monde que celles de la raison & du bon sens. [...] Il faut penser à ecrire noblement, quand on se mêle d'écrire l'histoire. [...]. que l'historien quitte le langage bas & familier [..].»

de Vallemont, por sus *Eléments de l'histoire, ou ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason, etc., avant que de lire l'histoire particulière*.[40]

Por otra parte, y con una finalidad erudita y pedagógica a la vez, el francés ofrece en su *Méthode* una especie de catálogo comentado –en realidad, una suerte de bibliografía crítica–, obra de un historiador que no solo pretendía destinar este listado a la juventud –como era el caso contemporáneo de *Principes de l'histoire pour l'*éducation *de la jeunesse, par années et par leçons* (París: Pierre Gandouin, 1735). Cabe destacar que, con este listado crítico, Lenglet nos permite conocer cuáles eran (o podían o debían ser) las lecturas de los franceses –jóvenes o no– sobre la historia de su propio país. No transcribimos *in extenso* el listado de historiadores franceses mencionados por Lenglet con los títulos de sus obras. Solo pretendemos aquí dar una muestra de la cultura historiográfica francesa de los siglos XVII y XVIII con algunos ejemplos:

> *La carte de l'ancienne Gaule* de Nicolas Sanson (1649);
>
> *Notice de l'ancienne Gaule tirée des Monumens Romains* de M. Danville (1761);
>
> *Mémoires géographiques sur quelques antiquités de la Gaule* de M. Pasumor (1765);
>
> *L'Histoire de Saint Louys par Joinville* de Charles Dufresne, Sieur du Cange (1668).

[se trata una edición crítica de la obra de Joinville (*Histoire de Saint Louis*) que había sido previamente traducida al español:

> *La religion des Gaulois tirée des plus pures sources de l'Antiquité* de Dom Jacques Martin, Bénédictin de S. Maur (1727, continuada par D. Jean-François de Brezillac y editada en 1752).

[Lenglet subrayaba, a propósito de esta *Religion des Gaulois*, que (p.8): "Dom Jacques Martin est extrêmement savant; cependant les savans n'ont pas laissé de l'attaquer ; peut-être parce lui-même en attaque beaucoup d'autres". La crítica, como se constata, harto superficial, no considera los contenidos mismos de la obra del benedictino];

[40] París, 1696, 2 tomos in-12;. El comentario de Lenglet es el siguiente: «ouvrage utile et souvent réimprimé avec des additions. L'édition de 1729, 4 vols. in-12, a été revue par l'abbé le Clerc. La plus complète est celle de Paris, 1758, 5 vols. in-12.» <https://fr.wikipedia.org/wiki/Abb%C3%A9_de_Vallemont>.

> *Eclaircissemens historiques sur les origines celtiques et gauloises, avec les quatre premiers siècles des Annales des Gaules* (1744);
>
> *Histoire des Celtes & en particulier des Gaulois & des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois* (1740) par Simon Pelloutier;
>
> *Discours sur la nature et les dogmes de la religión Gauloise* par M. de Chiniac de la Bastide du Claux (1769);
>
> *Mémoires des Gaules* par Scipion Dupleix (1619);
>
> *Les dynasties ou traité des anciens rois des Gaules & des François depuis Gomer* [...] *jusqu'à Pharamond* par Jacques de Cassan (1626);
>
> *Antiquités de la nation & de la langue des Celtes* par le P. Yves Pezron (1703);
>
> *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules & de la France* par M. Gibert (1744);
>
> *Histoire des Gaules & conqueste des Gaulois en Italie, Grèce & Asie* par Antoine de Lestang (1618);

[Lenglet critica este último autor (p.9): "livre peu lu & peu recherché"]:

> *Histoire de France avant Clovis* par François Eudes de Mezeray (1685)

[también considera que Mezeray hace caso "de las fábulas que se repiten desde la Antigüedad sin reexaminarlas"].

En otra parte de su Methode, más práctica, Lenglet desglosa con gran detalle los principios metodológicos que deben respetarse, cuando se trata de documentos, en particular, en el caso de los medievales (1739: 276) :

> I. Il faut avoir des Titres autentiques, dont la verité ne puisse être contestée, & s'en servir pour les comparer avec ceux dont on a lieu de douter. Si la piece est originale, elle peut servir à examiner les autres Actes qu'on suppose être écrits dans le même 'temps, & dans la même Nation car les écritures varient également endifferens temps & en differens Pays. L'homme intelligent & appliqué verra pour lors que ceux qui font de faux' Titres [...] ne peuvent pas toujours imiter exactement cette liberté d'une main originale: on y trouve, ou de la contrainte, ou des differences sensibles, soit que la précipitation, soit que la crainte même de ne pas imister assez bien le modele, empêche & embarrasse le faussaire.
>
> II. Il faut examiner la difference, ou la conformité de style d'une piece à l'autre; savoir de quelle maniere les Princes ont comencé & fini leurs Lettres, de quels termes particuliers-il se sont servis; car toutes ces choses n'ont pas été les mêmes dans les différens temps, &dans les differens lieux.

> III. Remarquer la datte des Actes ou des Lettres; c'est à quoi souvent manque un faussaire, plus habile dans les coups de mains que dans l'histoire des Princes et il se sert ordinairement des dattes reçües de son temps, pour marquer des siecles anterieurs au sien.
>
> IV. Faire attention à la Chronologie & aux souscriptions; car il arrive quelquefois qu'on fait signer des personnes déja mortes, ou qui ne sont pas encore nées.
>
> V. Il faut les comparer avec l'histoire certaine du temps, soit des Pays, soit des Premiers êtres, soit des peuples, soit même des usages & des coûtumes des temps & des lieux.
>
> VI. confronter les signatures veritables des Princes & des particuliers avec celles qui sont douteuses.
>
> VII. Examiner les sceaux s'il ne sont point altérés, & s'ils ne sont point transportés d'un Acte veritable à une piece fausse-ou douteuse.
>
> VIII. Examiner la nature du parchemin s'il n'a pas des caracteres de nouveauté ou d'alteration [...].
>
> Si toutes ces attentions n'empêchent point qu'on ne soit trompé à l'examen des Titres originaux, que doit-on penser des Cartulaires ou papiers terriers des Eglises et des Monasteres, qui ne sont que des copies faites sans autorité publique & dans lesquels on s'est donné une entiere licence.

Como contrapunto y siguiendo con nuestro propósito de vincular la historiografía francesa y la española, ofrecemos el listado de fuentes españolas manejadas por Lenglet en lo que se refiere a la historia de España, por lo tanto, aquella que era conocida en el país vecino, al menos por parte de los eruditos. Las fuentes sobre la historia española, citadas por Lenglet en cuanto que obras (en latín y en francés) interesantes, son el jesuita Mariana, considerado (1735: 473): «grand auteur mais qui n'est pas sans defauts»; Antonio de Herrera,[41] juzgado (ibíd.): «ouvrage estimé et peu courant», al igual que Luis Cabrera (ibíd.):[42] «bon & rare». Sin embargo, según Lenglet, se lleva la palma el Doctor Bernardo de Aldrete[43] que merece el breve comentario de (ibíd.): «excellent».

Lo que nos parece interesante en las páginas del historiador francés, aunque relativamente esperado en una obra que no descarta los fines didácticos,

[41] Valladolid 1606, Madrid 1613.

[42] *Historia del Rey de España Don Felipe II*, Madrid, 1619.

[43] *Varias antigüedades de España, África y otras provincias*, por el Doctor Bernardo Aldrete, Canónigo de Córdova, Amberes, 1614.

son las categorías que establece, después de sus índices, con la finalidad de ser útil al conjunto heterogéneo de sus lectores. Por ejemplo, en la primera clase, se encuentran Pierre Droit de Gaillard (*Méthode qu'on doit tenir en la lecture de l'Histoire*, 1604) o el abad de Saint-Réal (1639-1692) (*De l'Usage de l'histoire*, 1671).[44] En la segunda están integrados los libros puramente pedagógicos *(par questions et réponses)*. La tercera categoría que lleva por título «Méthodes introductives à la lecture de l'histoire [rédigées] par ordre et principes» incluye desde Bodin (1574) hasta Lancelot (1581) [1899] y cita a Foxius (1554) & Luis Cabrera. Estos dos últimos autores habrían explicado «les regles necessaires pour ecrire l'histoire».

A este respecto, subrayamos que la parte dedicada específicamente a la historia de España por Lenglet Dufresnoy (*Méthode pour* étudier *l'Histoire*[45] [1713, 1735, 1741] 1772), consiste en un relato *événementiel* (serie de hechos llevados a cabo por príncipes y nobles) y, sin sorpresa, de un modo totalmente acrítico, de los acontecimientos que ocurrieron en los distintos reinos de la Península bajo sus respectivos reyes. Al final del *Méthode*, Lenglet relata el descubrimiento del Nuevo Mundo durante el reinado de los Reyes Católicos, Carlos V y Felipe II, en el mismo tipo de brevísimo relato que en la parte precedente, correspondiente a la historia de España.

Finalmente, Lenglet, que sepamos, no tiene ninguna obra traducida al español ni lo hemos visto reseñado en obras españolas, a pesar de que no haya dejado de interesarse por la historia de este país. Sin embargo, forma parte del elenco de franceses que, en la primera parte del siglo XVIII, han aportado, no tanto elementos nuevos sobre la manera de ver la historia, sino una visión sintética con fines pedagógicos sobre las obras historiográficas. Por ello, consideramos que debía figurar en este contexto bicultural que intentamos perfilar.

A modo de conclusión del presente capítulo, de vocación todavía introductoria –hemos querido examinar y comprender el contexto y el peritexto bibliográfico de los dos países vecinos–, destaquemos que se han seleccionado algunos de los puntos de convergencia así como las divergencias entre la historiografía francesa y la española. Esta última se muestra relativamente

[44] Según Lenglet, Saint-Réal «opta por un método que no se compadece con las cronologías al uso en el ámbito pedagógico en su tiempo». <https://fr.wikipedia.org/wiki/C%C3%A9sar_Vichard_de_Saint-R%C3%A9al#Histoire>.

[45] *Méthode pour étudier l'Histoire avec un catalogue des principaux historiens accompagné de Remarques sur la bonté de leurs ouvrages, & sur le choix des meilleures éditions par Mr L'abbé Lenglet Du Fresnoy. Nouvelle édition revue corrigée et augmentée considérablement par M. Drouet* [...] t. VIII. Histoire de l'Espagne chapitre, XVII, 1-72.

independiente de la francesa en los siglos XVI y XVII, aunque, a veces resulta unida por el internacionalismo de las órdenes religiosas y de los escritos traducidos por sus miembros, que facilitaron los contactos e intercambios en las mentalidades en obras sobresalientes, como fue el caso del *Tratado* de Mabillon. Estos escritos permitieron empezar a definir algunos aspectos metodológicos en cuanto a la documentación previa a la elaboración de las obras históricas en ambos países. En la segunda mitad del siglo XVIII debe constatarse que los puntos de convergencia son mucho más numerosos y decisivos para la historiografía española. Nos detendremos especialmente en estas décadas por ser las que disfrutaron de una mayor apertura al exterior, tanto en el campo intelectual como en el material, aunque en este último ámbito, esta afirmación debe matizarse a la vista de trabajos sobre edición e impresión como los de Buigués o García Cuadrado.

3. ARQUEOLOGÍA Y NUMISMÁTICA

> Je ne prétens point faire icy l'éloge de la science des médailles ni exaggerer les grands avantages que l'on en peut tirer [...]. Je diray seulement qu'elle ne merite pas moins l'estime et l'application des gens d'esprit, que l'histoire, laquelle n'a point de monument plus solide que la Médaillle pour justifier la verité de ses évenemens.[1]

INTRODUCCIÓN. LA ARQUEOLOGÍA ENTRE FRANCIA Y ESPAÑA

La historia «documentada», tanto en Europa como en España, recurrió hace tiempo a documentos no escritos y concretamente en el caso de los arqueológicos. Algo que ya había advertido Montfaucon (1722: [1625]):

> [Les] monuments [que utilizan los historiadores] se divisent en deux classes; celles des livres, & celle des statues, bas-reliefs, inscriptions & médailles; deux classes, dis-je, qui se prêtent des secours mutuels.

El erudito daba tanta importancia a una clase –los documentos escritos– como a la otra –los vestigios arqueológicos– y subrayaba el carácter complementario de ambas categorías.

Por ello, nos detendremos brevemente en la cuestión de los documentos no escritos que tuvieron una gran relevancia desde el siglo XVI que, sin duda, se acrecentó gracias al descubrimiento de Pompeya y Herculano, y de lugares tales como las españolas Itálica y Mérida, entre otras.

[1] Jobert, 1793, Avertissement.

Mora (1994: capítulos III y IV) apuntaba la causa de este interés renovado por la arqueología al principio del siglo XVIII en España: el establecimiento de la nueva dinastía borbónica en España tras la guerra de sucesión y un cambio notable en la situación del país gracias a las mejoras introducidas por Felipe V. Según esta investigadora, los Borbones intentaron legitimar su presencia en España recurriendo con frecuencia al pasado grecorromano en campos como la historia, el arte o la iconografía real, e incluían en esta lista la promoción de diversas actividades de carácter arqueológico.

Por su parte, la arqueología recibió un impulso a partir de Fernando VI gracias a varias iniciativas como por ejemplo la creación de las academias: la Real Academia de la Historia o la de Buenas Letras de Sevilla (Aguilar Piñal, 1966), cuya finalidad era la elaboración de una historia nacional *limpia* de las leyendas sobre el origen mítico-bíblico de España.

Mora cita también entre las razones que favorecieron la actividad arqueológica, los «viajes literarios» organizados y, en algunos casos, financiados por Fernando VI y más tarde por Carlos III y Carlos IV. Dichos viajes, que tenían como objetivo conocer y ordenar mejor los diversos documentos arqueológicos, fueron llevados a cabo por comisionados reales y miembros de la Real Academia de la Historia con el fin de recoger vestigios arqueológicos, especialmente inscripciones. Jesús Salas Álvarez (2010) destaca entre estos comisionados, por la ambición del proyecto y por sus resultados, el viaje del marqués de Valdeflores entre 1747 y 1765 para registrar todas las antigüedades de España.[2] Según Salas, la finalidad del ambicioso proyecto consistía en llevar a cabo (2010: 11):

> una colección general de todos los monumentos antiguos de España [que] no se podía hacer con solo el trabajo de entresacar los ya publicados de los libros impresos, porque ni se habían impreso todos aquellos monumentos de que había noticia, ni había noticia de otros monumentos que se hallaban esparcidos en diferentes pasajes y como sepultados entre las minas de los antiguos pueblos, en los gabinetes de los curiosos y en los archivos, bibliotecas antiguas, ni los pocos que se habían publicado estaban copiados con la mayor exactitud. Así era preciso reconocer de nuevo los ya publicados, recoger los demás que no habían sido impresos y formar de todos ellos una amplia y exacta colección [...].

Por lo tanto, los restos arqueológicos españoles fueron examinados y con ellos los anticuarios españoles prepararon repertorios que aun cuando con

[2] Mora (1991 y 1994: cap. 111.3) manifiesta que en la Real Academia de la Historia se conservan sesenta y siete tomos manuscritos e inéditos.

frecuencia fueron muy minuciosos en otros casos fueron obligatoriamente incompletos por la ingente tarea que representaban en España. No está claro que los franceses hubieran aprovechado (ni siquiera conocido) el esfuerzo de los españoles hacia mediados del siglo XVIII.

Díaz Andreu y al.[3] enumeran los contactos –hoy no documentados– del deán Martí con Montfaucon en particular:

> Por lo que respecta a los contactos entre anticuarios españoles y europeos, parece que fueron escasos y muy puntuales; en todo caso son mal conocidos debido a la ausencia o pérdida de documentación. Un precedente constatado es el envío por parte del deán de Alicante Manuel Martí al erudito y anticuario benedictino Bernard de Montfaucon de una serie de dibujos de antigüedades españolas que fueron reproducidas en su gran corpus *L'Antiquité expliquée et representée en figures* (t. III, parte 23, p. 237; t. IV, lám. CXLII; suppl. t. II, lám. XVII, 1): teatro de Sagunto, anfiteatro de Itálica, bajorrelieves de la colección del duque de Alcalá, pátera argéntea de Alicante, hoy desaparecida; Martí prestó también su colección de monedas y una recopilación de 414 inscripciones hispanas hecha por él al marqués Scipione Maffei, erudito de Verona, para que las incluyera en su obra (Mora, 1994: 143 y 153). Años después, el conde de Caylus recibió una serie de envíos españoles para su *Recueil d'Antiquités*: Gregorio Mayans, discípulo de Martí, contribuyó con un dibujo y discurso sobre el mosaico de Baco hallado en 1745 en Sagunto, aunque sólo se publicó el dibujo (t. XI, lám. CVII); el marqués de la Cañada envió también trece láminas con dibujos de cincuenta objetos antiguos de su colección, de las que Caylus[4] reprodujo sólo algunos (suppl. t. VII, lám. CVII; Buhigas y Pérez, 1993: 207, 216 ss.).

Como ya hemos señalado, nos detendremos, a modo de ejemplo, por su importancia en Italia y España pero también en el ámbito internacional, en la cuestión del descubrimiento de Pompeya aunque hubo varios viajeros franceses que conocieron también Herculano y describieron lo que vieron en ambas ciudades (véase Chantal Grell y *Christian Michel, 1988 y* Chantal Grell, 2010). En este caso preciso del descubrimiento de Pompeya y Herculano, sin embargo, el impulso «científico» vendría del ámbito hispano. Así lo recuerdan M. Almagro-Gorbea y J. Maier Allende (2012: 22):

> El futuro Carlos III de España (1759-1788) patrocinó, sufragó e impulsó con eficacia todos los trabajos, como mecenas regio, además de llevar a cabo una

[3] Margarita Díaz-Andreu García, Gloria Mora y Jordi Cortadella (2009).

[4] Comte de Caylus (1692-1765), autor, entre otros, de *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grècques, romaines et gauloises* (6 vols., París: 1752-1755), profusamente ilustrado.

> eficaz política de impulso y fomento de estos estudios en todos los territorios de la Corona española.

A pesar de ello, los viajeros franceses que vieron estas dos ciudades romanas no conocieron o no reconocieron abiertamente dicho impulso, insistiendo, por el contrario, en las restricciones (por ejemplo, a las reproducciones de los monumentos y los objetos en ellos encontrados) que imponía «le roi des Deux-Siciles». Mencionemos, por ejemplo, las obras que algunos franceses publicaron sobre este tema: por una parte, la de Auguste Fougeroux de Bondaroy[5] quien en su obra de 1770 criticó, según Moormann, la manera de llevar a cabo los trabajos en las excavaciones (Fougeroux, 1770: 149-227), aunque el francés reconoció que estas permitieron que se hicieran (citado por Moormann, 2015: 42, nota 152) «des découvertes non seulement curieuses, mais encore très-utiles».

Por su parte, el sabio Jérome de Lalande (1786, también citado por Eric Moormann –ibíd–), visitó Nápoles hacia 1765 antes de viajar a Inglaterra para realizar cometidos no historiográficos. François de Paule Latapie (1739-1823)[6] presentó en la Académie des Sciences, Lettres et Arts de Burdeos una descripción de las excavaciones de Pompeya, y puso el énfasis en su importancia en relación con las ruinas de Roma. El mismo Latapie sugirió que se hiciera lo siguiente (ibíd.):

> The excavation, or at least the full discovery of the walls of the town in order to obtain a notion of its size. [...] In many aspects, his plan, the first known plan of the excavations –*Esquisse du Plan de Pompeii faite de mémoire pour donner une idée des positions respectives des fouilles en Fevrier 1776*– gives a distorted view of the ancient city but offers insight into the primary monuments at that time.

El abad Jean Claude Richard de Saint-Non visitó Nápoles en 1759-60 y publicó un *Voyage pittoresque à Naples et en Sicile* (1777-1787, 5 vols. [1829]).

[5] Fougeroux figura en el catálogo de *Obras antiguas impresas (siglos XVI, XVII y XVIII) de la biblioteca del Ministerio de Asuntos Exteriores* (1972: 128). Es autor de *Les ruines d'Herculanum et sur les lumieres qui peuvent en resulter relativement à l'état présent des Sciences & de Arts par M. Fougeroux de Bonaroy, de l'Académie Royale des Sciences. De l'Institut de Bologne, de la Société Royale d'Edimbourg, &c.* Paris: Desaint, 1770 (<https://books.google.es/books?id=DnJOAAAAcAAJ&printsec=frontcover&dq=Fougeroux+de+Bondaroy,Auguste&hl=en&sa=X&ved=0ahUKEwjvtY77rc3kAhUNA2MBHbMkArgQ6AEIdzAJ#v=onepage&q=Fougeroux%20de%20Bondaroy%2CAuguste&f=false>).

[6] Éphémérides romaines: *24 mars-24 octobre 1775*, vol. V de *Correspondances et mémoires: Série Le dix-huitième siècle. Le dix-huitième siecle, François de Paule Latapie* (ed. Gilles Montègre), París: Garnier, 2017.

En su afán por dramatizar y despertar las emociones en el lector, enfatizando lo pintoresco de Herculano, presentó (Moormann, 2015: 57, nota 181) unas «compositions absolument d'invention».[7]

Recordemos también los nombres de Pierre Jacques Bergeret de Grancourt (1742-1827), viajero que escribió un diario junto con el pintor Fragonard, así como el de Jean Marie Roland de la Platière, con sus *Lettres* écrites *de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malthe* (Amsterdam, 1776, 1777 y 1778) en las que describe, entre otros, el templo de Isis en Pompeya (véase G.C. Menicholli 1962, en particular p. XVIII).

En puridad, los viajeros franceses citados no eran por lo general historiógrafos sino simples viajeros y autores cuyos lectores también eran sobre todo franceses. Por esta razón, en ocasiones, no dudaron en acentuar el pintoresquismo de sus viajes y de los hallazgos arqueológicos que describían, así como en criticar el papel de quien sería luego Carlos III de España. Estas características –eran, la mayoría de las veces, especialistas en otros campos que el de la Historia (caso de Fougeroux –autor de *L'art du tonnelier* 1763– y de Lalande y Latapie, por ejemplo y entre otros)– y los lectores para los que escribían eran franceses a quienes empezaban a gustarles los relatos de viajes curiosos hechos por compatriotas suyos. Este hecho puede explicar que las obras que mencionamos no llegaran a un público español, es decir que no fueran traducidas y así se impidió incrementar el corpus traductológico entre los dos países.

Por otra parte, excavar una ciudad entera era una situación totalmente novedosa. Requería otros conocimientos y, sobre todo, otras metodologías diferentes a los utilizados habitualmente en historiografía, bien sean estos ante documentos gráficos, bien ante objetos aislados encontrados sin que se tuviera en cuenta el entorno en el que se producía el hallazgo, como fue el caso de estatuas de Roma.

La cuestión de las excavaciones de Pompeya se «internacionalizó» y los napolitanos recibieron numerosas críticas por parte de los extranjeros que visitaron el lugar. En concreto las galerías abiertas en las ruinas como si se tratara de una mina por parte del abad Roque Joaquín de Alcubierre (1702-1780), fueron muy criticadas y suscitaron agrios debates. En la obra de Elena Castillo Ramírez y Valeria Beolchini[8] quedan reflejados los «lamentos» de Ch.

[7] Saint-Non es el objeto de una *Notice* [...], de Gabriel Brizard. París: Clouzier 1792.

[8] Elena Castillo y Valeria Beolchini (2005). Precisemos que Roque Joaquín Alcubierre fue director de las excavaciones de Herculano, Pompeya y Estabia. Ch. De Brosses (1692-1765) «Premier président du Parlement de Bourgogne, Académicien honoraire de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Letres de Paris & de celle de Lyon y autor de *Lettres*», H. Walpole (1717-1797, conde

De Brosses *(Lettres familières écrites d'Italie)*, de H. Walpole así como del conde de Caylus, «anticuario» este último que participó activamente de la polémica mediante una traducción al francés del texto originalmente en alemán: *Lettre de M. l'Abbé Winckelmann, antiquaire de Sa Sainteté, à Monsieur le Comte de Brühl, Chambellan du roi de Pologne, Electeur de Saxe, sur les découvertes d'Herculanum. Traduit de l'allemand* (Dresde, 1785). Según Castillo Ramírez (2005: 155), la traducción y edición francesas de la carta de Winckelmann tuvo gran éxito y sirvió de guía para los viajeros que más tarde visitaron Herculano y Pompeya.

En suma, sobre estos descubrimientos arqueológicos a los que acabamos de referirnos y que tuvieron, si nos limitamos a Francia y España, una gran repercusión en el público de ambos países, destaquemos que no implicaron aparentemente mucha cooperación ni reconocimiento mutuo de los hallazgos, y, por consiguiente, tampoco generaron traducciones historiográficas relevantes de un idioma a otro. Ambos peritextos fueron distintos y tuvieron muy pocos puntos de coincidencia, sobre todo, en relación con el público que se interesó por esta historia romana no escrita. Este interés fue esencialmente académico en España, mientras que los lectores franceses, menos especializados en algunos casos que los españoles, se mostraron deseosos del pintoresquismo que les ofrecían los viajeros de su país.

LA 'CIENCIA DE LAS MEDALLAS' EN ESPAÑA[9]

En el ámbito de la numismática hubo reconocimiento entre la labor de los franceses y la de los anticuarios españoles, un aprecio cuyas manifestaciones precisaremos más adelante. Sin embargo, surgieron polémicas y desconocimientos mutuos que son de nuestro interés, pues tuvieron consecuencias para la historia de la traducción: se reflejan en el discurso de los traductores

---

de Caylus, autor entre otras obras de: *Recueil d'Antiquités égyptiennes, etrusques, grecques et romaines* (vols. I-VII, París, 1752-1757).

[9] Estas páginas figuran en: Lépinette Brigitte (2018). «De la traducción historiográfica franco-española: la ciencia de las medallas (siglo XVIII)». En Julia Sevilla (ed.): *Enfoques actuales de la traducción. Libro homenaje a Valentín García Yebra.* Madrid: Gredos, <https://cvc.cervantes.es/lengua/yebra/lepinette.htm> con un título ligeramente distinto, aunque los contenidos coinciden en la mayor parte del texto.

y en la consideración de estos acerca de lo que la ciencia gala de las medallas podía aportar a este país y en qué condiciones y medida merecía ser traducida.[10]

Los franceses y los italianos ofrecieron a sus lectores obras fundamentales que llegaron a los españoles de la Ilustración y algunas de ellas fueron traducidas como veremos más adelante, en particular la importante *Dissertation historique sur les monnoyes antiques d'Espagne* que M. Mahudel dedicó en 1725 a Felipe V.[11] Por su lado, España vivió en el siglo XVIII un florecimiento notable de los estudios numismáticos y fueron numerosos los sabios de este país que se interesaron en aquella época por las medallas y las inscripciones, por lo que existe un número significativo de investigaciones autóctonas en este campo durante el siglo XVIII. Estas fueron propiciadas según I. Rodríguez Casanova (2012: 157) «por la concepción nacional que tiene la Historia y que toma las medallas como una de sus bases primordiales», y están por lo tanto ligadas a la historia de España.

Como subraya I. Rodríguez Casanova (2012), el interés por la numismática no era nuevo en España. Bien al contrario, los españoles se consideraban precursores en esta ciencia de las medallas, y lo fueron a menudo, como en el caso de Carlos Benítez (citado por el mismo Rodríguez Casanova, 2012: 170), autor del *Escrutinio de maravedises y monedas de oro antiguas* [...] (Madrid, 1763), que aportó datos que *in fine* se pueden incorporar a la historia económica.

[10] La bibliografía sobre la cuestión de la numismática en España en el siglo XVIII ha dado lugar a un número relativamente elevado de estudios entre los que destaca por su enfoque sintético el reciente de Rodríguez Casanova (2012: 157-173) que menciona, aunque sea brevemente, la cuestión de la traducción de obras de esta clase. Se cita en este artículo una obra ya más que centenaria: la de C. González de Posada que, en sus *Noticias de españoles aficionados a las monedas antiguas* (1907: 468 y ss., citado por Rodríguez Casanova –ibíd.–) ofrece un listado de dichos aficionados del siglo de la Ilustración. Debe citarse el *Diccionario histórico de la arqueología en España (siglos XV-XX)*, (coords.: M. Díaz-Andreu García, G. Mora y J. Cortadella, 2009).

[11] *Histoire Generale d'Espagne. Dissertation Historique sur les Monnoyes Antiques D'Espagne / Traduite en françois avec des notes et des cartes par le P. Joseph-Nicolas Charenton.* Le Mercier / Lottin, Josse le Fils / Briasson (1725). París, 6 vols. También fue traducido del inglés al castellano, por el P. O'Crouley, *Dialogues uppon the Usefulness of Ancients Medals. Especially in relation to latin and Greek Poets* [...], de J. Addison (1726). El título español es de 1775: *Los Diálogos sobre la utilidad de las medallas antiguas, principalmente por la conexión que tienen con los Poetas Griegos y Latinos, Obra escrita en inglés por el caballero Joseph Addison y traducida al castellano con unas notas y correcciones por D. Pedro Alonso O'Crouley, Teniente quadrillero mayor de la Santa y Real Hermandad Vieja de Toledo, Socio de mérito y Literato de la Real Sociedad Bascongada, y Miembro correspondiente de la de Antiquarios de Edimburgo, etc., etc., etc. Al fin va la Descripción del Museo del Traductor,* Madrid, 1795. Plácido Barco López (n.º 422 del *Boletín Bibliográfico Español y Estranjero*, vol. IV, 1843).

En otro contexto, F. Aguilar Piñal,[12] que descartó las traducciones para centrarse en las obras autóctonas españolas, en una enumeración cuya transcripción en este caso solo era ilustrativa del contexto historiográfico, había mencionado (1987: 103, n. 152):

> *El Diccionario numismático para la perfecta inteligencia de las medallas antiguas, sus signos, e inscripciones y generalmente de todo lo que se contiene en ellas, con informe de las Deidades Paganas, Heroes, Ninfas, Reyes, Emperadores* [...] [Tomás Andrés de] Gusseme,[13] en seis volúmenes (Madrid: J. Ibarra, 1773-77)

Aguilar Piñal cita también:

> *El Ensayo sobre los alphabetos de las letras desconocidas que se encuentran en las más antiguas Medallas, y Monumentos de España,*[14] de Luis Velázquez (Madrid, 1752)
>
> *Las medallas de las colonias antiguas de España,* del P. Flórez (Madrid, 1757)
>
> *Las medallas de las colonias antiguas de España hasta hoy no publicadas,* del conde de Lumiares (Valencia, 1773)
>
> *De numis hebreo-samaritanis*, de Pérez Bayer (Valencia, 1781).

Y el propio Aguilar Piñal detalló los diversos manuscritos inéditos sobre monedas y medallas antiguas del padre Panel, de Sarmiento o de Trigueros, etc.[15]

En este campo de la numismática, los académicos de la Real Academia de la Historia realizaron un trabajo «arduo y paciente» –especialmente entre 1759-1762 y 1764-1767, aunque este no se abandonó nunca, según Maier Allende (2011: 47). Este destaca, por ejemplo, la labor de Ignacio de Hermosilla, Miguel Pérez Pastor, Antonio Mateos Murillo, Vicente García de la Huerta o Eugenio de Llaguno, entre otros. Como hemos señalado, nos

[12] Tomás Andrés Gusseme (1712-1774). Esta enumeración sintética figura en Francisco Aguilar Piñal (1987).

[13] Andrés Tomás de Gusseme (o Guseme) (1712-1774). La lista de los manuscritos que figuran en la Real Academia de la Historia está enumerada en *Manuscritos sobre antigüedades de la Real Academia de la Historia*, Juan Manuel Abascal [Palazón], Rosario Cebrián [Fernández] (2006, más detallada es la presentación que hace J. Maier Allende.

[14] Hubo una reedición de 1799, *Ensayo sobre los alphabetos de las letras desconocidas que se encuentran en las más antiguas Medallas, y Monumentos de España, por D. Luis Joseph Velázquez Caballero de El orden de Santiago* [...]. *Escrito, revisto y publicado de orden de la misma Academia* (Madrid: Antonio Sanz, 1799).

[15] Señalemos también una obra no mencionada por F. Aguilar Piñal, *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España hasta hoy no publicadas, recogidas y explicadas por Don Antonio Valcárcel*, Valencia: José y Thomas de Orga, 1773.

detendremos más adelante en el *Diccionario numismático* de T. A. de Gusseme, sabio que insistió en la difusión en el país de esta afición a las medallas y en su utilidad que consideraba (1773, prólogo, s. p.): «hoy tan bien recibida en España, que se advierte cultivada por quantos eruditos se conocen en ella. Es muy varia y muy amena esta aplicación, y descubre cada día nuevos primores, noticias y adelantamientos.»

También es reseñable el papel de Campomanes con su gran apuesta, el *Diccionario geográfico de España*, igualmente de interés para las antigüedades, ya que según el método de trabajo establecido en la *Instrucción para formar el Diccionario geográfico de España* (*c.* 1766), en él se preceptuaba la recogida de noticias de esta naturaleza.[16]

LA NUMISMÁTICA ENTRE FRANCIA Y ESPAÑA

En cuanto a la representación que en aquel momento tuvieron algunos españoles de la ciencia numismática francesa, diremos que fue considerada inferior a las investigaciones que tenían lugar en su propio país. Por ello, no les pareció un modelo a seguir ni determinó la necesidad de traducciones contemporáneas en este lado de los Pirineos, extremo que plasma en su prólogo, el *Diccionario numismático* de Gusseme.[17]

Este numismático declara que en Francia esta ciencia ha entrado en decadencia, y, con cierta malevolencia (o ¿lucidez?), achaca esta última al carácter inconstante e incluso frívolo de los franceses que han dejado de interesarse por las medallas (*Diccionario numismático*, prólogo, 1773, s. p.):

> No querría que experimentase [la numismática española] la misma decadencia que en Francia. En el siglo pasado, y buena parte del presente hizo las delicias de los Sabios de aquella Nación, hasta crearse una Real Academia [Inscripciones y Medallas] en la que se alistaron las personas más doctas, y más autorizadas de la Galia; pero la misma viveza de ingenio, que es el carácter de sus naturales, lo hace (digámoslo así) vaguear de ciencia en ciencia, deseando apurarlo todo, y la misma variación de moda, que se advierte en sus trages, y vestidos, esa misma reyna en quanto á los estudios. Llamaron en su tiempo

[16] Véase Anes y Alvárez de Castrillón (2003).

[17] *Diccionario numismático general, para la perfecta inteligencia de las medallas antiguas, sus signos, notas e inscripciones y generalmente de todo lo que se contiene en ellas. Con informe de las deidades paganas*, [...], por D. Thomas Andrés de Gusseme, asistente, y Justicia Mayor de la Villa e Marchena, Individuo de las Reales Academias de la Historia, y de las de Buenas Letras de Sevilla (t. segundo. C). Madrid: Joachim Ibarra, 1775.

> á la Numismática: la Ciencia de la moda; pero ya la ha antiqüado, substituyendo la pasión por las observaciones celestes, las experiencias físicas y otros obgetos, que al presente, arrastran sus atenciones.

En contrapunto a esta «decadencia de Francia» país donde en cierta medida ahora se menosprecia la numismática, el autor del *Diccionario numismático* defiende lo que para él sigue siendo la importancia de la «ciencia de las medallas». Además, considera que se trata de una actividad que gratifica a quien la desempeña y, al mismo tiempo, ofrece resultados «científicos» que no dan lugar a especulaciones sino a certezas (ibíd.):

> siempre recrea, [y] ofrece á cada paso nuevas satisfacciones, y con una solidez, que no se halla con tanta freqüencia en los demás estudios. [...]. Cada alhaja que lo compone es un diploma ó instrumento auténtico, que comprueba la verdad de la historia; y no habrá en el mundo archivo de más seguros y antiguos documentos porque las pruebas que se sacan de las medallas son incontrastables, y hacen evidencia. ¿Dónde, pues, se hallarán principios más sólidos para el edificio de la erudición?

Recordemos que esta situación a la vanguardia del interés por las medallas también está descrita detalladamente y reivindicada por Juan Sempere y Guarinos (1786: 77, t. III).[18] En las páginas siguientes, se señalan también las obras del padre Flórez sobre este campo de la historia. Sempere y Guarinos cita, como demostración de su afirmación, un elogio de un autor francés (p. 79), Mr. Pellerin, en su *Recueil de medailles des peuples et villes, qui n'ont point encore* été *publiées, ou qui sont peu connues*, referido a la obra del padre Flórez sobre la que escribe lo siguiente:

> Il y a acompagné la description de toutes ces Medailles de dissertations, et de remarques judicieuses et savantes: c'est tout ce qui a paru de meilleur dans ce genre jusqu'à présent. A un recueil aussi complet et fait avec autant de soin et de recherches, que celui là, il doit rester peu de medailles à ajouter, et encore moins d'observations à joindre.

En sintonía con tales defensores, se comprende que la numismática, como muestra Maier (2011: 36), y como se visualiza en la figura significativa que en ella presenta este mismo autor –«Desglose cuantitativo por materias

[18] *Ensayo de una biblioteca española de los mejores autores españoles* [...] (Madrid: Imprenta Real, 1786).

de los libros de antigüedades ingresados en la Real Academia de la Historia entre 1754 y 1791»–, fuera la materia que más representación tuvo en dicha Academia, en cuya biblioteca tuvieron entrada setenta y ocho libros durante este período.

En consecuencia, del mismo modo que Francia (Maier 2011: 36) «se [había situado] a la vanguardia de la investigación [en numismática] en la Europa del siglo XVII», desapareció de dicha «vanguardia» en el siglo siguiente, según subrayó Gusseme en su prólogo. Esta última consideración explica el número relativamente bajo de traducciones del francés en España en el ámbito de la numismática y el hecho de que dos obras francesas importantes, traducidas en el siglo XVIII, fueran del siglo XVII.

LOS TEXTOS EN FRANCÉS Y EN ESPAÑOL DE CHARLES PATIN (1633-1693)[19]

El corpus francés de obras de Charles Patin que hemos podido reunir es el siguiente:

> 1665, *Introduction* à *la connoissance des medailles*, París: Guyon de Sardière, Jacques Guérin[20]
>
> 1667, *Introduction a la connoissance des médailles. De l'impression d'Elzevier,* se vende en París, Jean Du Bray, segunda edición revisada y corregida. Va seguida de [En *Stirpem regiam epigrammata*, éd. réduite, et de deux Epîtres au Roy, avril 1661, 26 mars 1662]
>
> 1683, (en latín) Amsterdam
>
> 1691, *Introduction a la connoissance des médailles*, de Charles Patin, Padua (3.ª edición)

[19] Patin figura en la portada de la introducción de 1667, como «Docteur Régent de la Faculté de Medecine de Paris». El autor justifica su afición a la numismática de la manera siguiente (prefacio): «Quelque capricieux pourra trouver mauvais qu'un Medecin escrive de choses si esloignées de sa profession, mais il doit faire réflexion que personne n'est capable de travailler avec une assiduité continuelle à ce que demande nostre profession». Por otra parte, antes de ser traducido, Patin había sido citado en España, por ejemplo, en *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antigüos*, por fray Henrique Flórez (Madrid: Antonio Marín, 1757).

[20] Citado en el *Catalogue des livres du cabinet de M. **** (Jean Pierre Imbert Châtre de Cange), (París: Guyon de Sardière, Jacques Guérin, 1733). Nicolas Lenglet Dufresnoy escribe en su *Méthode pour étudier l'histoire avec un catalogue des principaux historiens* [...] que la «Introduction à la connoissance des medailles; par Charles Patin, Paris 1665, in_12, est un "Ouvrage copié de Savot, sans néanmoins que Patin en ait averti"» **(1772: 315).**

> 1695, *Histoire des médailles ou Introduction a la connoissance des médailles*, París: Donato Donati
>
> 1695, *Histoire des médailles ou Introduction a la connoissance des médailles*, París: Veuve Marbre Cramosi [está dedicado al hijo del presidente Lamoignon, abogado general, importante representante del reino, y se trata, según la dedicatoria, de una tercera edición]
>
> 1739, *Histoire des médailles. Nouvelle* édition *avec des remarques historiques et critiques* (t. second), París: Debure.

La introducción de Patin tenía una clara intención iniciática, un aspecto que muestra aduciendo en el prefacio la doble característica de dicha ciencia –exactamente como en los casos de Gusseme y de Jobert–: «La science des médailles est toute ensemble utile & divertissante; et je me suis proposé d'informer ceux qui l'ignorent».

Además, en el mismo prefacio se subraya el interés por el estudio de las medallas para un mejor conocimiento de la historia, aunque sin ligarlo específicamente a una perspectiva nacional, como hemos visto en el caso español:

> Les médailles qui sont les preuves de l'histoire nous la font comprendre avec autant de plaisir que d'utilité, & l'Histoire, à son tour, nous sert bien souvent de commentaires, pour descouvrir le sens des inscriptions muytérieuses qui se rencontrent sur les médailles.

Este carácter de obra que a la vez es elemental y de iniciación, además de la fecha de primera edición (1665, es decir, de la época en la que la numismática francesa aún era admirada en España), sirve para explicar la realización y la edición de la traducción al español en la tardía fecha de 1771.[21]

La versión castellana (1771) de Patin llega más tarde que las ediciones francesas y lleva por título *Historia de las medallas o Introducción al conocimiento de esta ciencia. Escrita en francés por Carlos Patin. Traducida al castellano por Francisco Pérez Pastor.*[22] *Adornada de muchas hermosas Medallas* è *Inscripciones*, Madrid: Imprenta de la calle de Barrio-Nuevo.

[21] No obstante, Patin indicaba que algunos libros de numismática estaban en español: «Les livres qui en traitent [des médailles] sont tous Latins, Italiens ou Espagnols», y que esta inclusión en el listado, en cierta medida, constituirá un desagravio para el traductor Martínez Pingarrón (como veremos) en la polémica que se suscitó en España sobre el desarrollo de la numismática española, que los franceses habían cuestionado.

[22] Volveremos a encontrar otra traducción de Francisco Pérez Pastor. Se trata del *Compendio de las antigüedades romanas* «cuyo dictamen que ha formado Antonio Barrio» y «cuyo manuscrito se devuelve al Consejo de Castilla con el certificado correspondiente: no se halló en ella

Un brevísimo prólogo del traductor nos informa de que se limitará a traducir esta obra y que dedicará otra a las medallas españolas, razón por la que no figura ningún añadido ni notas propias en el texto de este traductor.

LOS TEXTOS EN FRANCÉS Y EN ESPAÑOL DE LOUIS JOBERT: 'LA SCIENCE DES MEDAILLES'

El original de la *Science des medailles* del jesuita Louis Jobert tiene una primera edición en 1692, con el título *La science des médailles pour l'instruction de ceux qui commencent* à *s'appliquer* à *la connaissance des médailles antiques et modernes* (París: Louis Lucas, 1692).

Esta edición fue conocida en España en su versión francesa. Por ejemplo, en 1789, la cita por su título en francés Lorenzo Hervás y Panduro (1735-1809) que añade que la segunda edición (París, 1715) fue «perfeccionada», así como la de 1738 (en la *Historia de la vida del hombre: Pubertad y juventud del hombre*, nota 1, p. 219, vol. II). Por lo tanto, el jesuita Hervás, como varios de sus contemporáneos, estaba al tanto de la serie de ediciones en lengua francesa, así como de algunas de las traducciones que se hicieron a otras lenguas.[23]

Los títulos completos de estas ediciones en francés son los siguientes en el caso del siglo XVIII:

> 1715, *La science des médailles antiques et modernes. Pour l'instruction des personnes qui s'appliquent* à *les connoître. Nouvelle* édition, *revûë & agmentée considérablement par l'Auteur avec quelques nouvelles découvertes faites dans cette science (tome premier)*, París: Jean Boudot
>
> 1738, *Nouvelle* édition, *avec des remarques historiques et critiques (par le Bar. de la Bastée*, 2 vols.), París: De Bure l'Aîné
>
> 1755, *Traité abregé des sciences des médailles pour servir d'introduction au catalogue et même d'un catalogue sommaire et général du cabinet des médailles antiques de son altesse royale monseigneur le duc Charles de Lorraine* [...]. Bruselas.

La edición de 1715, como ya le constaba a Hervás, fue corregida y aumentada. En su nota (1715), el jesuita francés insiste en la importancia de las

nada que se opusiera a la religión ni a las regalías», (sesión de la Real Academia de la Historia, 1770/07/13, en Maier, 2011: 299).

[23] Hubo traducciones al alemán, latín, holandés (Leiden, 1727), etc.

medallas para el estudio de la historia y destaca lo «agradable» que es dedicarse a esta ciencia:

> [L'histoire] n'a point de monument plus solide que la médaille, pour justifier la vérité de ses évenements. Elle lui en fournit encore de tres-singuliers, dont la mémoire ne se trouve point conservée dans les livres. [....] Tout est agréable dans la science des médailles: son étenduë est trés vaste: les objets de toutes les sciences & de tous les arts sont de son ressort. Elle est **courte** cependant, parce qu'elle ne prend [...] que ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire. [...] Les médailles] sont des tableaux qui parlent aux yeux & qui font de grands discours en un mot [...].

También, como ya reconocía Patin, la «ciencia de las medallas» permite conocer y resumir de manera concreta la historia, en forma de representaciones («tableaux»).

En cuanto a la tercera edición de Jobert (*La science des médailles antiques et modernes.* París: Debure, 1739), está precedida por una *préface de l'éditeur* que no pasará desapercibido para el traductor español en 1777. En un tono harto despectivo, este editor francés solo destaca en la larga historia de las medallas en España un nombre –el de Antonio Agustín–, y se olvida del resto de los estudios de numismática que se hicieron en este país:

> A l'égard de l'Espagne nous ne voyons que personne s'y fût appliqué á connoître et á ramasser des Medailles, avant Antoine Augustin,[24] mort Archevêque de Tarragone. [...] Quoique des Historiens particuliers des villes d'Espagne ayent souvent cité des Médailles dans leurs livres; il est vrai de dire que tandis qu'il est aisé de trouver cent ouvrages sur les Médailles, composez par des antiquaires d'autres Nations de l'Europe, l'Espagne nous en fournit à peine trois ou quatre qu'on puisse citer.

Con este brevísimo comentario sobre la numismática española, el editor de Jobert (1735) da a entender que esta actividad apenas existía en España, lo que parece corresponderse con la opinión general en Francia. Vemos, por ejemplo, que M. Juvenel de Carlencas (*Essai sur l'Histoire des Belles Lettres, des Sciences et des Arts Nouvelle Edition augmentée*, Lyon: Freres Duplain, 1757) da a entender que Antonio Agustín era el único nombre español y la única obra importante conocidos fuera de España (p. 177, s.v. *Science des médailles*):

[24] 1587, Tarragona y 1744, Madrid, *Diálogos de medallas, inscripciones y otras antigüedades.* La obra anticuaria de A. Agustín, conocida en toda Europa, fue una referencia en la materia y tuvo múltiples reediciones y traducciones a varios idiomas.

> L'Espagne [...] commença à s'occuper à la recherche des Médailles. Antoine Augustin [...] acquit en Italie [...] une exacte connoissance de la plus obscure Antiquité; & chargé d'une riche et abondante moisson de médailles, il fit goûter à ses compatriotes une doctrine qui leur étoit tout-à-fait étrangère.

Por lo tanto, Carlencas consideraría España antes que lo hiciera A. Agustín, sumida en la total ignorancia de la «ciencia de las medallas».[25]

En cambio, la representación de la numismática era distinta en España. De acuerdo con lo que hemos podido conocer, en el siglo XVIII con especial énfasis, muchos eruditos[26] desplegaron una gran actividad e incluso, lo que no parece ser muy conocido (o reconocido) en Francia, hubo intercambio de información entre especialistas españoles y expertos foráneos (ibíd.):

> Algunos de nuestros anticuarios (Martí, Mayans, Tyrry) participan en empresas europeas de la Magnitud de *L'Antiquité expliquée et illustrée et représentée en figures* de Bernard de Montfaucon y el *Recueil d'Antiquités* del conde de Caylus, mientras que otros son nombrados miembros honorarios de la Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres de París como es el caso del P. Flórez.

Incluso, en el propio campo de la numismática, también hubo intercambios entre sabios españoles y franceses. Gloria Mora –con más conocimiento que el editor de Jobert (1735) y corrigiendo a este último– destaca precisamente el interés de los franceses por la numismática española: por ejemplo, menciona a Nicolas Mahudel y su *Dissertation historique sur les monnoyes d'Espagne* (París, 1725). También Mora recuerda la buena acogida en Francia de la obra del padre Enrique Flórez, *Medallas de las colonias y municipios de España* (1757)[27] que consideraba la equivalente a la obra francesa *Recueil de*

[25] <https://books.google.es/books?id=BAGh1fSrL4IC&pg=PA177&dq=Antoine+Agust%C3%ADn+...m%C3%A9dailles&hl=en&sa=X&ved=0ahUKEwiA6tni9dTkAhXIBWMBHSQcDa4Q6AEIazAI#v=onepage&q&f=false>.

[26] En particular, Flórez, Gutiérrez Bravo, Villaceballos, Fernando José de Velasco, el conde de Lumiares, Antonio Mosti, etc., citados (p. 72) por Gloria Mora «*Historias de mármol*» *Anejos de AEspA* XVIII, y también «Las antigüedades de España. Noticias sobre la aportación española a la literatura anticuaria europea en el siglo XVIII» (eds.: J. Álvarez Barrientos & J. Checa), *El siglo que llaman Ilustrado. Homenaje a Francisco Aguilar Piñal*, Madrid, 1996: 671-676.

[27] *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España. Colección en que hallan en diversos autores, y de otras nunca publicada: Con explicación y dibujo de cada una. Por el R.P.M.Fr. Henrique Flórez del Orden de S. Agustín; cathedrático de teología de la Universidad de Alcalá y exprovincial de su provincia de Castilla. En Madrid (en la oficina de Antonio Marín, año M.DCC.LVII.* Destacamos el texto introductorio (s. p.): «Razón de la obra» que constituye una historia de la numismática, no solo en España –que ve un poco atrasada– y en Francia sino también en Europa, mostrando una vez más, y en época anterior al siglo ilustrado la «porosidad» de los conocimientos científicos entre la Península y los países vecinos.

médailles de peuples et de villes de Pellerin (París, 1763-1770). También resulta interesante destacar que la obra *Ensayo sobre los alphabetos de las letras desconocidas que se encuentran en las más antiguas medallas y monumentos de España*, de Luis Velázquez, también autor de *Antigüedad romana de la república de Cartago con el periplo de su general Hanon, traducido del griego* [...] (1756, ya citada también por F. Aguilar Piñal, *supra*), fue conocida en Francia (Maier Allende, 2011: 39):

> La obra [de L. Velázquez] se remitió también a la Académie des Inscriptions et Belles Lettres y Louis Racine remitió un dictamen sobre la obra de Claude Gros de Boze en 1753, acompañada de una carta de Jean Pierre de Bouganville secretario de la corporación francesa, en alabanza del trabajo.

En este contexto, era imposible no constatar que había una red de transmisión de conocimientos numismáticos en la que España tenía un papel activo y que será reconocido por historiadores del siglo siguiente, como subraya Gloria Mora (ibíd.):

> Un siglo después, al analizar la situación de los estudios de numismática en España en el XVIII, E. Hübner [1834-1901, *La arqueología de España*, Barcelona 1888] menciona las obras de Tomás Andrés de Gússeme, E. Flórez, Pérez Bayer, Guillermo López Bustamante, el Marqués de Valdeflores y el conde de Lumiares como herederas de Antonio Agustín, Lastanosa y Adán Centurión, marqués de Estepa y de Laula y fuentes a su vez del tratado escrito por Antonio Delgado a mediados del siglo XIX al que considera un hito en el progreso de estos estudios.

La traducción al español del jesuita Louis Jobert (1637-1719)[28] es de 1777. En este caso, no será tanto el contenido de dicha obra el motivo por el cual nos detendremos en ella, ni el aspecto historiográfico ni tampoco el propiamente traductológico sino el prólogo del traductor, pues este permite explicar por qué razón Manuel Martínez Pingarrón (1710-1777)[29] llevó a cabo esta traducción –lo que de manera general buscamos establecer en este estudio–, y, sobre todo, por qué el español redactó una parte preliminar que, en sí, constituye un verdadero tratado (74 páginas).

[28] Además de profesor de humanidades y retórica, el jesuita fue un activo numismático.

[29] M. Martínez Pingarrón tradujo también obras de Fleury, como *Obligaciones de los amos y de los criados* (1771) o *Las costumbres de los Cristianos* (1786). Era bibliotecario real, cargo que le facilitó la reunión de sus extensas referencias a todos los numismáticos españoles y a sus obras (véase *infra*).

Como acabamos de mencionar, Manuel Martínez Pingarrón publicó en 1777 la traducción de la edición francesa de 1739 con el título *La ciencia de las medallas con notas históricas: traducida del francés según la ed. de 1739, al español por -, con una disertación de V. d'Orleans sobre la manera de discernir las medallas antiguas de las que son contrahechas* (Madrid: J. Ibarra). En dicha obra –que dista mucho de ser la única, ni siquiera la primera, de este campo–, Pingarrón traduce libremente la *Préface de l'éditeur* francés de 1739. Sin embargo, a continuación, en la línea de la reivindicación de la ciencia en España, contradice las declaraciones de este editor francés de 1739, declarando y demostrando que la numismática en España se cultiva desde san Jerónimo. Ofrece como prueba de sus afirmaciones una nómina de historiadores que ocupa varias páginas, de la que Antonio Agustín es solo un nombre entre otros muchos. Este muy erudito texto preliminar de Pingarrón revisa críticamente cuantas obras sobre medallas se publicaron en España (incluyendo hasta las que quedaron manuscritas) que el traductor ha podido consultar. Además, añade a este prólogo «Noticias de algunos Antiqüarios Españoles que florecieron en el siglo 17».

Este largo discurso preliminar es obra de un gran conocedor de la historia de trescientos años de numismática nacional, investigador preciso y escrupuloso, y también, sin duda, infatigable, por el número de trabajos que dejó. Esta parte introductoria constituye implícitamente una muy documentada respuesta al editor francés de Jobert (1739) que tiene como objetivo demostrar que los eruditos españoles hasta sus contemporáneos (Flórez, Pérez Bayer, Mayans, el deán Martí, Serra i Farragut, etc.) han construido un cuerpo de investigaciones sobre medallas e inscripciones extenso y tan valioso como el de los extranjeros.

En este texto, Pingarrón explica las dificultades específicas de los españoles para la difusión de sus estudios. El tono es polémico y la indignación y el orgullo nacional herido se manifiestan abiertamente (1777: XIII):

> estas i otras muchas obras tocantes a la Antigüedad no se han publicado aún por diferentes motivos. Sus autores se contentaron con trabajarlas, cuidando más de su investigación [...] que de manifestarlas, a causa de carecer de medios para costear su publicación. Los accidentes del tiempo impiden la comunicación literaria. No hicieron alarde de su saber [...]. La emulación de los Estrangeros ocultó las noticias que tenía de la erudición española, para imponernos los dictados de descuidados, i otros que se leen en sus libros. [...]. No intento ofender la modestia con que deven ser tratados los Estrangeros, que cultivan las Letras. Pero, sí devo acordarles, que no se degen llevar de la aversión, con que miran a los Españoles en este particular; pues si lo hacen por desprecio,

> o con ignorancia afectada, cometen una injusticia manifiesta, faltando a la verdad: o si por falta de noticias, o de conocimiento de las cosas de España: es sobrado arrojo asegurar que, en España ha estado abandonado el cultivo de las Medallas, i demás Antigüedades, aunque no les ha faltado apoyo en algún Español, que ha escrito con menos cordura.

En cuanto a la fuente de su propia traducción de *Ciencia de las medallas*, Pingarrón justifica por qué eligió, entre las tres ediciones, la de La Bastida (1777: XL): «A la de 1739 [...], el Señor Barón de la Bastida le puso sus notas históricas, y críticas, que es la que doi en castellano. [...]».

En suma, la traducción de Martínez Pingarrón, especialista en la materia tratada, tiene su origen al menos en parte, en el deseo del traductor –notable erudito– de dar a conocer un texto histórico importante aún no traducido en España, y que al mismo tiempo le permite reivindicar la ciencia nacional, ignorada allende los Pirineos, o despreciada, según cree, por razones de índole ideológica. Es evidente que el (ignorante) editor francés que suscitó la indignación del traductor y la (potente) *Encyclopédie* probablemente no fueron ajenos a este desprecio. El largo prólogo al que nos hemos referido representa de este modo la intervención de un traductor que se sirve del texto fuente como pretexto para polemizar sobre una cuestión nacional, lo que finalmente hispaniza dicho texto, al darle una función que no está presente en su versión inicial. Por lo tanto, este cambio de función constituye una de las razones que permite aclarar por qué se tradujo y se reeditó este texto ya secular de Jobert en España al final del siglo XVIII.

Añadamos que desde el punto de vista traductológico estamos ante un tipo de adaptación que afecta de manera significativa al paratexto, e *in fine*, al significado global de traducción, que en este caso es el centro de una polémica que se extiende a toda la ciencia española de la época.

Las adaptaciones y reelaboraciones traductológicas que complementan un original foráneo con textos que polemizan con el original traducido –acabamos de ver el caso de Martínez Pingarrón– no es ni mucho menos único: a finales del siglo XVIII español, aunque en un ámbito muy distinto al de la numismática, encontramos, por ejemplo, una traducción en un caso similar –la *Historia política de los establecimientos ultramarinos de las naciones de Europa* (Madrid: Sancha, 1785). Esta obra propició que Eduardo Malo de Luque (seudónimo del duque de Almodóvar)[30] redactara un apéndice para

30 Basándose en *Les trois siècles de la littérature française* del abate Antoine Sabatier de Castres (1772), el duque de Almodóvar empleó un procedimiento que da lugar a lo que se puede

concluir dicha traducción. En este último, que constituye un verdadero tratado, su traductor tiene como finalidad «hacer comprender a [los] lectores», por el propio interés de España, lo siguiente (prólogo, 1785: VII):

> todos [los españoles] necesitan contar con estos conocimientos [el gobierno y comercio e intereses de los ingleses]: los hombres de estado, por lo que respecta a nuestras posesiones ultramarinas, á nuestro comercio exterior, á nuestras operaciones de Hacienda, á nuestras conexiones Europeas: el negociante por lo que mira á sus cálculos, especulaciones, y negocios: el curioso, por lo que puede servirle para su instrucción útil, y quizá necesaria.

En definitiva, este último apéndice constituye también, como la traducción de Pingarrón y su prefacio, un episodio de la polémica entre historiadores españoles y franceses a propósito de la interpretación de la historiografía española, muchas veces vista con «aversión [...] o con ignorancia afectada» (Martínez Pingarrón, véase *supra*).

A modo de conclusión, destacaremos una vez más que nuestro objetivo consiste en intentar detectar una relación de causalidad histórica en los procesos de traducción ocurridos en España. Ello requería recoger y analizar la información disponible sobre el contexto histórico, el peritexto y la recepción de los textos originales y traducidos.

Las obras francesas del ámbito de la numismática vertidas al español –que muestran la existencia de unas relaciones no siempre apacibles ni desprovistas de polémicas entre autores y traductores de ambos países– aportan algunos datos significativos para una mejor comprensión de una historia general de la ciencia numismática en España en sus relaciones con la historia y la cultura francesas del mismo ámbito.[31]

considerar también una reelaboración, como destaca Jean René Aymes (1996: 216): «La *Década epistolar sobre el estado de las letras en Francia* (Madrid, 1781, publicada con el seudónimo de Francisco María de Silva) es mucho más que una mera traducción de Sabatier: la propia estructura de la obra (por grandes temas, a excepción de las cartas dedicadas a Voltaire y a Rousseau), se opone a la disposición en forma de diccionario del texto francés, y, aun admitiendo que fuera fuente principal de Almodóvar, este habría de introducir numerosísimas modificaciones para ofrecer la versión que conocemos». Véase acerca del trabajo del duque de Almodóvar (1727-1794), principalmente la obra de Alberto Gil Novales (1978: 26-41).

[31] Volveremos a considerar *infra* el tenor de este interesante apéndice, obra del duque (cap. VI) que, en gran parte, fue la causa de la realización de la traducción que, *de facto*, deja de ser solo una simple versión del texto origen.

4. LA HISTORIA ANTIGUA

L'Antiquité gréco-romaine est [considérée] comme le modèle à imiter: *Quid est enim aliud omnis historia Romana laus*?[1]

INTRODUCCIÓN

Según el estudio ya citado de M. Romero Recio,[2] las obras sobre historia antigua del siglo XVIII se vertieron al español a un ritmo menor en España que en los demás países europeos como puedan ser Francia, Inglaterra o Alemania. Esta estudiosa atribuye tal retraso al hecho de que la disciplina en los colegios (no en las universidades, donde no se enseñaba), se centró más en la recuperación de la historia propia que en la reconstrucción histórica de civilizaciones alejadas en el espacio y en el tiempo. Por otra parte, las traducciones indican claramente, por un lado, la vinculación de España con la bibliografía francesa y, por otro, la relevancia de la historia de Roma frente a otras etapas históricas (la griega, por ejemplo), dos características que las páginas que siguen pondrán de relieve.

Otra observación preliminar sobre la recepción de la historia antigua: en su estudio sobre la presencia de libros del siglo XVIII en la Biblioteca Valenciana,[3] Genaro Lamarca Langa (1994: 134) ofrece el número de veintinueve registros en total sobre historia antigua, cifra poco significativa si se

1 Jacques Le Goff (1986: 65).
2 M. Romero Recio (2007: 431).
3 G. Lamarca Langa (1994).

compara con el número total de registros clasificados en su corpus, que se situaría alrededor de los cuatrocientos.

Una parte del corpus de traducciones que figuran en el cuadro de las páginas siguientes reúne obras con una finalidad que debemos considerar *grosso modo* pedagógica y escolar: se destinan, sobre todo en la primera mitad del siglo, a los educandos de los colegios de jesuitas. Cabe subrayar que la finalidad es la misma cuando se trata de un texto inicialmente destinado a un ilustre personaje, como el de Bossuet, que lo escribió para el delfín de Francia, y que más tarde, sería recuperado en el marco escolar.

La relativa abundancia de estas traducciones de tipo escolar se explica, en parte, por la evolución en el siglo XVIII de la enseñanza del latín y la paulatina introducción de la historia como disciplina –trataremos tangencialmente esta cuestión a propósito de la *Historia de España* de Buffier y de Duchesne–, en un movimiento que se inició en Francia pero que se fue generalizando poco a poco en Europa.[4] Según D. Mornet que sintetizó la situación (citado por Daniel Milo, 1987: 2993), «on fait au latin non plus la plus grande part, mais [seulement] une part dans un très grand nombre de collèges», y Dominique Julia (también citada por Milo, 1987: 2093), «[entre 1750 et 1770, en Francia] à l'intérieur des collèges trois disciplines ont acquis le droit de cité dans le cursus des humanités classiques, le français, l'histoire et la géographie».

Esta pérdida progresiva de la centralidad del latín en la enseñanza en Francia tendrá consecuencias en el campo de las humanidades. Por una parte, se aconseja leer (en lenguas modernas) historias y relatos de la Antigüedad, puesto que los alumnos traducen menos y con más dificultad. Así, André Chervel destacó que, en 1783, le *Règlement du président Rolland* incluía una lista de historiadores que debían conocer los alumnos de la Universidad de París (2006: 496):

> Le nouveau programme donne une image précise de la lecture en français dans les différentes classes. Dans ce programme *moderne* de l'Ancien régime, on trouve en sixième La Fontaine [...], en troisième, *Les révolutions romaines* de Vertot, en seconde *Le discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, *La révolution du Portugal* de Vertot [...].

Señalemos que esta lista incluye las dos obras históricas –Bossuet y Vertot– que también se leerán en España en su versión española.

[4] Sobre estas cuestiones, véase para Francia: Roger Chartier (1976) y André Chervel (2006).

Otras obras ponen de relieve la elaboración de este tipo de material, como es el caso, por ejemplo, de la *Instruction sur l'histoire de France par Le Ragois, continuée jusqu'au couronnement de Charles X augmentée d'une chronologie en vers des Rois de France par Arg. de Foris* [1694, 1.ª ed.] *ornée des portraits de nos Rois jusqu'*à *Charles X* [...] *suivie de l'histoire ancienne grecque et romaine et d'un abrégé de géographie et d'histoire sainte,*[5] o también, sin ser exhaustivos en la enumeración, mencionaremos dos obras: el *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques Grecs et Latins tant sacrés que prophanes contenant la géographie, l'histoire, la table et les antiquités* (37 vols. Chaalons sur Marne: Seneuze, Delalain Libraires, 1766-1815), y *Les moeurs, coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse, par M. Sabbathier* [...] *Extrait du livre de Platon* [dans la traduction de l'Abbé Sallier] Châlons-sur-Marne: Bouchard, 1770).[6]

Otra consecuencia del cambio en el aprendizaje del latín fue la aparición de la historia escolar (profana y nacional francesa, sobre todo), que hará indispensable la elaboración de manuales y compendios de obras que, aunque extensos y ambiciosos en sus fines en algunos casos, serán aprovechados por los editores (de toda clase) y los traductores españoles en el caso de los elementales y breves.

LA HISTORIA ESCOLAR TRADUCIDA

Del lado español, la situación en los colegios no difiere mucho en el siglo XVIII de la que se conoce en Francia. Al igual que en el país vecino, en los Reales Seminarios de la Compañía, la historia estuvo incluida en la *ratio studiorum,* al principio en la exégesis de los textos clásicos elaborados para la enseñanza del latín, de su gramática y su retórica, y de la historia sagrada. Sin embargo, se fueron desarrollando poco a poco diferentes enseñanzas (Aguilar Piñal, 1980). En los Reales Seminarios, en el siglo XVIII los alumnos

[5] 1722, París: Moronvel. Esta obra tendrá una traducción, el *Compendio de la historia Romana por preguntas y respuestas, para que así los niños* [...] Madrid: Pedro Marín, 1772 (F. Aguilar Piñal, 1991: 1.776).

[6] Por su parte, Chantal Grell enumera (2010: 36-7) los títulos que encontraremos en nuestros cuadros, de Le Nain à Charles Le Beau (publicados a partir de 1757). La bibliografía de Grell (1995) trata cuestiones relacionadas con la historia antigua (1995); C. Grell: *Le XVIIIe siècle et l'Antiquité en France, 1680-1789*, tesis doctoral, 2 vols., Oxford: SVEC, 1995. Véase también C. Grell, 2010.

debían aprender las siguientes disciplinas (prólogo 1757, t. I, citado por Aguilar Piñal 1980):

> Gramática latina, Retórica, Poesía, Filosofía contenciosa y experimental, Matemáticas, Cánones y Lenguas, además de Historia de España, Historia romana, Cronología sagrada y profana, esfera, uso del globo, Geografía universal, Blasón Arte simbólica, Historia poética y Arte poética.

Precisamente, la *Colección de varios tratados curiosos, propios, y muy* útiles *para la instrucción de la noble juventud española que publica el Real Seminario de Nobles de Madrid para el uso de los Cavalleros Seminaristas* (Madrid: Joachim Ibarra, 1757), recoge los contenidos que corresponden a estas enseñanzas donde la historia ya está presente (ibíd.):

> Esta obra se presenta al público, dividida en quatro tomos, de los quales el primero comprehende la Historia Sagrada, y la Eclesiástica, traducidas de las que escribiò, y publicò con el título La Science de la Jeune Noblesse el P. Duchesne, de la Compañía de Jesús, autor bien conocido ya de los Españoles por el Compendio de la Historia de España que anda traducido en nuestra lengua del qual hablaremos después. El segundo contiene la Historia Romana, y la Chronología Sagrada del mismo Padre, con los Tratados de la Chronología Profana, espera, uso del Globo, Geographía Universal, Blasón y Arte simbólica, sacados de autores de buena nota. El tercero se compone totalmente del Compendio de la Historia de España, que compuso el mismo R.P. Duchesne, pero corregido, y enmendado en varios puntos, que se pasaron por alto à la juiciosa crítica de este sabio Jesuita. El quarto comprehende la Historia Poética, reducida a Compendio, de la que escribió en el idioma francés el erudito M. Hardouin, miembro de dos ilustres Academias, en cuyas obras se halla celebrado su nombre [...] el elogio de esta Historia Poética se lee en las Memorias de Trevoux en el artículo CX del mes de octubre de 1751.

Este programa será adoptado *grosso modo* por las órdenes religiosas que sustituyeron a los jesuitas después de su expulsión. Una muestra de ello son los *Egercicios literarios* [...] *por los discípulos de las Escuelas Pías de Valencia*.[7] En dichos *Egercicios*, leemos bajo el título de *Historia de España, romana y griega*, la razón por la que sus alumnos deben conocer la historia y la lista de los conocimientos que en este campo han de adquirir (1777: 16):

7 Valencia: Benito Monfort, 1777.

> Una de las ciencias de que se puede aprovechar más la Juventud es la historia. Ella presenta heroicos hechos de Religión, de policía, de valor, de generosidad, i de cuanto puede conducir a formar el ánimo del Joven Christiano, i político, i aunque es cierto que en niños de poca edad, no se puede ofrecer mucha extensión en esta materia; con todo han aprendido el Compendio en verso de la Historia de España en cuyo resumen encontraràn copiadas mui al vivo en nuestros Reyes, i Compatriotas las prendas todas que hicieron tan memorables a los Emperadores, i Capitanes Griegos i Romanos. También saben en 28 capítulos lo principal de la Romana, i en 12. lo de la de Athenas con la noticia de los principales empleos de entrambas Naciones, sin cuyo conocimiento no se pueden entender los Autores de la Antigüedad. Así mismo diràn la vida de los Emperadores hasta la división del Imperio de Constantino compendiada cada una en dos Dísticos.

La historia antigua, presente en los colegios de Francia para paliar el conocimiento del latín que a finales del siglo XVIII ya era bastante superficial por parte de los educandos, tendrá en España la misma función en las tres últimas décadas del siglo, lo que explica que se hicieran en la Península un número significativo de traducciones de manuales. Puede decirse que en el país vecino donde la evolución en este campo fue algo más temprana, ya existía un material didáctico que con solo traducirlo del francés podía servir en los colegios españoles. El mismo fenómeno de préstamo se reproducirá en el momento de las reformas llevadas a cabo alrededor de 1845, cuando se crearon los institutos de enseñanza media en toda España y se puso de manifiesto la falta de manuales para la enseñanza de las nuevas materias, como la gramática general[8] y las ciencias. Por ello, en la Península se recurrió en aquella coyuntura a la traducción de obras pedagógicas francesas para compensar, al menos momentáneamente, esta carencia.

También cabe señalar en Francia –e igualmente en España, como veremos en el prólogo a cargo del editor de la versión española (1734) de la *Historia de la República Romana* de Vertot, o en la larga lista de suscriptores de la misma obra del abate Millot, traducida al español– el interés de un público culto, y ya no específicamente académico, por la historia en general y, en particular, por la historia antigua, en la que predominará la historia romana. F. Furet (1965 y 1967) y D. Roche (1988), refiriéndose al país vecino, ya habían apuntado este rasgo (Roche, 1988: 96): «La noblesse parisienne qui lit, s'intéresse surtout au passé du royaume, à une histoire profane nourrie de l'exemple antique, l'*Histoire romaine* de Rollin traîne partout».

[8] Véase a este respecto: Lépinette, 2011*a* y Lépinette, 2011*b*.

Quizá menos importante cuantitativamente que en el país vecino –la clase social española interesada en la historia era proporcionalmente menor, como lo era la población española en su conjunto–, el interés por la historia antigua fue no obstante notable en España. En el presente capítulo, la cuestión de la historia antigua así como la de las obras escritas en España dedicadas a esta misma historia en sus diferentes épocas y aspectos, se verá reflejada con nitidez.

De momento, nos limitaremos a destacar que los autores de obras de tipo netamente pedagógico buscaron ampliar en sus prólogos el número de sus destinatarios, como se puede constatar, por ejemplo, en el título de la traducción de Le Ragois (1791): *Compendio de Historia Romana, por preguntas y respuestas, para que así, los niños, como qualquiera otra persona, pueda en muy pocas horas imponerse en los pasages más principales de ellas, y instruirse en las costumbres de los Romanos.*

Convendrá finalmente resaltar la longevidad de algunas de estas historias de la antigüedad traducidas en el siglo XVIII pero que tuvieron reediciones tardías. Estas aún se encontrarán frecuentemente durante el siglo XIX en los catálogos de los libreros españoles. Así, a principios de este siglo, por ejemplo, el catálogo de Mallen & Salvá (Valencia, 1819) ofrecerá el *Discurso sobre la historia universal* de Bossuet. Dicha longevidad se debe al prestigio y a las garantías que en general ofrecía la aparente ortodoxia doctrinal de los autores (frecuentemente, eclesiásticos) que años o décadas antes habían firmado tales obras; aunque esta misma vigencia también se puede comprender en el marco de una enseñanza en la que poco a poco decrecía la prevalencia del latín, una realidad que era patente hacia 1750 en el programa de los jesuitas destinado a los «cavalleros seminaristas», citado más arriba.

LA HISTORIA ERUDITA TRADUCIDA

Desde una perspectiva erudita y no pedagógica, Lorenzo Hervás en su *Historia de la vida del hombre* (t. II, parte 1.ª, *Pubertad y juventud*, Madrid: Aznar, 1789), estaba a finales de siglo en condiciones de llevar a cabo una enumeración exhaustiva y hacer un balance crítico de (p. 199) «las obras principales de la historia antigua, que pueden consultar los estudiosos de la antigüedad», por lo que el jesuita indicará las obras sobre historia sagrada y profana, y las enumerará, tanto si son de autores antiguos como de los modernos.

Puesto que nos hemos limitado aquí a la Antigüedad griega y latina escrita en francés y traducida al español, mencionaremos solo las obras en francés que cita Hervás –son mucho más numerosas las escritas en latín y también son habituales las escritas en italiano o alemán–, así como sus juicios críticos sobre estas que, por reflejar la opinión de un jesuita erudito, nos han parecido relevantes. Apuntemos, sin embargo, que Hervás no deja de interesarse por los antiguos celtas, o por galos, los primeros pobladores de Italia, ni por los teutones, etc.[9] Según él, la obra *Reflexions sur l'origine des anciens Chaldeens, Hebreux, Pheniciens, Egyptiens, Grecs, Armeniens, Arabes &c.* (París: M. Etienne Fourmont, 1747) ofrece (p. 201) «buenas observaciones sobre los antiguos caldeos, Fenicios, &c.». En cuanto a la obra de Catrou & Rouillé 1725 –de la que Hervás no especifica el título– es (p. 204) un «manantial abundante de materiales para que se formen otras historias romanas [...]. Empezó a continuar [esta historia] el año 1748 el Padre Bernardo Rothe».

Por otra parte, Hervás observa, en una muestra de su conocimiento de la literatura foránea sobre esta cuestión, lo siguiente (ibíd.):

> Lorenzo Echard escribió en inglés la historia romana (traducida en Francés) que llega hasta el Constantino y que se estima menos que la [historia] de Rollin sobre la república romana; [...] escrita con elegancia, y no vulgar crítica, y llega hasta Octavio Augusto; desde este la continuó Crevier hasta Constantino; y últimamente Le Beau, con mejor crítica, prosiguió la continuación, escribiendo la historia del Baxo Imperio, ú de los últimos emperadores.

Un examen temático de los títulos incluidos en el corpus cronológico (recogido en el anexo pp. 243-255) muestra que se escribieron en Francia y se tradujeron en España a lo largo del siglo obras clasificables bajo el epígrafe de Historia antigua que, mayoritariamente, tratan de la historia de Roma en diferentes épocas y sobre diversos aspectos (leyes, artes y ciencias o vida privada, el teatro, el comercio y la navegación de los romanos, por ejemplo). La historia griega, desgajada de la romana, está relativamente menos representada. Hay varios volúmenes que se presentan con el título genérico de Historia universal, con contenidos acordes con este título e incluyen en general una parte dedicada a la historia de la Antigüedad. (Por esta, razón figuran en la tabla citada.)

[9] Sobre los primeros pobladores de Francia, Hervás (1789: 250, nota 5) cita la *Antiquité de la nation celte por Dom Pezrou, abbé de Charmoye*, París, 1704. Añade que es una «obra mediana que da fundamento para muchas observaciones buenas»; (ibíd.): «Pelloutier escribió: *Histoire des Celtes* [...] París, 1771 (4 vols.)».

No sorprende comprobar que esta producción histórica que cubre el siglo XVIII es muy poco homogénea. Así incluye:

- textos del siglo XVII reeditados y retraducidos (Bossuet, Rollin) con un propósito en última instancia religioso y/o moral, y con destinatarios que varían a lo largo del tiempo;
- textos más recientes, que se centran temáticamente en aspectos particulares que remiten a una historia que renueva el género (Montesquieu, Vertot), ya que se integraría en una corriente menos analística, más erudita y de base ideológica diferente a la precedente.

Estos últimos suscitarán especial interés en los españoles ilustrados mientras que la presencia cuantitativamente importante de adaptaciones y compendios destinados a la juventud se debería a que estos estaban vinculados a la enseñanza en los colegios. Por la misma razón, también figura en la tabla un número elevado de ficciones históricas (hemos optado por incluirlas aquí, como en el caso de Fénelon –*Telémaco*– y Barthélémy –*Anacharsis*– por tener el objetivo paralelo de una iniciación o una enseñanza histórica).

En definitiva, el interés de los españoles por esta historia antigua se explicaría *a priori* por el doble carácter que le es inherente: primero, por la consideración de la historia antigua como la historia por antonomasia, estrechamente vinculada a la cultura transmitida por medio de los textos clásicos, de conocimiento todavía generalizado en la sociedad culta de la época, pero que se quiere renovar y, segundo, como escuela de moral y de cultura clásica que deben asimilar los educandos en los colegios.

ALGUNOS AUTORES FRANCESES DE HISTORIA ANTIGUA, SUS TRADUCCIONES AL ESPAÑOL Y LA EVOLUCIÓN DE LA HISTORIOGRAFÍA

En los apartados que siguen, examinaremos separadamente algunas de las obras que figuran en la tabla precedente. Las hemos seleccionado porque representan corrientes cuyas características nos parecen representativas y porque su difusión fue aparentemente importante en España aunque, como ya se ha apuntado en el capítulo 1 de este trabajo, la difusión de las obras es difícil de cuantificar. Sin embargo, gracias a ellas se asume que hubo una recepción favorable por parte de los españoles y podemos formular hipótesis sobre sus causas.

Intentaremos, en la medida de lo posible, precisar el papel original que tuvo Francia en las obras traducidas que figura en la tabla anexa y, luego, abordaremos su difusión y sus paratextos, para intentar comprender el porqué y el cómo de la «vida» de dichas obras en la España del siglo XVIII.

Pierre Gautruche (1602-1681)

L'histoire sainte, avec l'explication controversée de la religion, par le P. Pierre Gautruche, 1668,[10] fue vertida al español por Alberto Pueyo. Sin embargo, este jesuita es recordado por otra obra. La traducción de la *Histoire poétique pour l'intelligence des Poëtes et des auteurs anciens* con ediciones de 1678 (9.ª ed., París: Compagnie du Palais) y 1690 (*Nouvelle* édition, Lyon: Mathieu Liberal). Esta pertenece a la categoría de las versiones españolas ligadas a la enseñanza de los jesuitas antes de su expulsión de Portugal, Francia y España y está estructurada sobre los mismos principios en los distintos países dónde tuvieron colegios. Las ediciones son las siguientes:

> *L'histoire poétique pour l'intelligence des poëtes et des auteurs anciens, par le P. Pierre Gautruche*, 1671 (6.ª ed.), Caen: J. Cavalier (cf. también: *Appendix de diis et heroibus poeticis, ou 'Abregé de l'histoire poétique' par le R. P. de Jouvency*, Chaalons: T. Bouchard, 1725, [este apéndice es la traducción prácticamente literal de los dos primeros libros de *L'histoire poétique* del P. Gautruche].
>
> *Historia poética para la inteligencia de los poetas y autores antiguos* [...] *escrita en lengua francesa por – y traducida en idioma castellano por D. Pablo Verdejo*, Madrid: Juan Martínez de Casas, 1721 (Madrid: Fco. del Hierro, 1721).
>
> *Epítome de la fabulosa historia de los dioses* [...] *Resumido y traducido para mayor utilidad de la juventud por P. Verdejo* (s. a.), Mallorca: Pedro Antonio Capó.

L'histoire poétique atraviesa los siglos XVII y XVIII y es utilizada por los jesuitas en su enseñanza. Su objetivo es al mismo tiempo moral e histórico: se trata de presentar las (prólogo, 1690*)* «folies [mythologiques] qu'inventèrent les Grecs» y, al mismo tiempo, recordar que fue «esta época primitiva llena de errores por la ceguera de los hombres».

[10] 6.ª ed., Caen: J. Cavelier. El seudónimo de este traductor es Pablo Vertejo, S.J., y el título español, *Historia eclesiástica*, Madrid: Juan Martínez de Casas, 1719 (1720) y Madrid: Francisco del Hierro, 1725.

La fama de *L'histoire poétique* seguía intacta en pleno siglo XVIII y, en 1739, Pierre Bayle[11] recomienda tenerla a mano por su claridad y su exactitud (p. 136):

> Pour la fable, il faut posséder *ad unguem*, & si vous trouvez un petit livre qui s'appelle L'Histoire poétique par le P. Gautruche, faites-en votre vade mecum. Il est net & exact tant qu'il se peut & range en un corps ce qui n'est que dispersé dans Homère, Hésiode, Ovide, Virgile, etc.

La obra de Gautruche constituye en realidad, como apunta Bayle, un compendio (Bayle lo consideró, como acabamos de leer, *petit livre, vade mecum*) que al parecer tenía una función enciclopédica y de instrumento adyuvante para los estudiantes en sus traducciones de textos clásicos.

En la aprobación de la *Historia poética*, el padre Martínez de Frías insiste en esta utilidad práctica y declara que se trata de una (s. n.):

> obra en corto volumen de no pequeña erudición, y de singular provecho, para que la juventud estudiosa pueda con mayor facilidad entender aquellos autores, que maneja y que ataron sus fabulosos delirios a suaves concertados números, medio con que los hicieron bien oídos a la posteridad.

Para el padre Martínez, autor de esta aprobación, destaca la finalidad escolar de la obra (y de su traducción). En cuanto a la versión de Pablo Verdejo, el mismo jesuita considera, aunque sin mucha más precisión, que tiene igual perfección en español que en francés. Recordemos que Gautruche fue también autor de un compendio de historia santa (traducido en varias lenguas) del que L. Hervás en su *Historia de la vida del hombre* (1889, vol. II, p. 327) dirá escuetamente –y sin mayor alabanza– que «es bueno para los niños». Estas obras, por su fin pedagógico y, en general, por la falta de ambición personal propia de un traductor, no podían ser objeto de reflexiones profundas sobre la manera de traducir. Eran libros meramente prácticos, por pedagógicos, destinados a una venta, esta sí, importante.

[11] En *Nouvelles lettres de M. P. Bayle, Professeur en Philosophie et en Histoire à Rotterdam*, La Haya: Jean Van Duren). Ante esta historia griega, conviene recordar que esta estaba menos desarrollada que la historia romana. Según Chantal Grell (2010: 36), «en 1720 Charles Rollin, dans son *Traité des études* (1726-1728) soulignait qu'il n'existait toujours pas d'histoire grecque disponible en France et il entreprit pour sa part de combler cette lacune. Son *Histoire ancienne* [...] n'eut pas de concurrence en France jusqu'à la traduction réalisée par Diderot, de *L'histoire de la Grèce* de Temple Stanyan (1743, 3 vols.) dont la rédaction fut engagée avant la publication de Rollin».

Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704). Concepciones históricas e historiográficas. Sus obras traducidas al español

El obispo de Meaux, uno de los autores históricos –figura *supra* con su *Discours sur l'Histoire Universelle* (1728)[12] que incluyó la historia antigua–, mantendrá su vigencia todavía en el siglo XIX. Escrito para el delfín de Francia, el *Discours sur l'Histoire Universelle* quería suscitar en su noble destinatario una reflexión sobre las causas por las que caen los imperios y los medios para evitar dicha decadencia. La explicación última era mostrar que (*Discours sur l'histoire universelle. Oeuvres)*, citado en Senardens, 2002: 36) «Ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence».

No se puede dudar de que para el obispo de Meaux la Providencia divina constituía el motor esencial de la transformación de los imperios, y su planteamiento era de naturaleza teleológica. Según señaló Chantal Grell (2010: 37), se encuentra un discurso similar en Charles Rollin que solo veía en los pueblos paganos los instrumentos de la Providencia.

Reeditada en numerosas ocasiones en Francia hasta bien avanzado el siglo XVIII, la obra de Bossuet también fue en España objeto de varias ediciones en castellano. El planteamiento historiográfico central del *Discours* no podía ser un obstáculo para su difusión en España, a pesar de las posiciones galicanas del obispo en determinados temas doctrinales. Las obras fueron apareciendo a partir de 1728 –dos décadas después de la muerte de su autor– y siguieron publicándose a lo largo del siglo ilustrado, aunque, según se sabe, en España el preceptor del delfín no tuvo la acogida que podía esperarse por parte de la autoridad eclesiástica (Etienvre, 1999: 96): «La Inquisición prohibió en 1755, no la obra de Bossuet, sino su traducción española, que, sin embargo, volverá a imprimirse varias veces a partir de 1765».

Dicha prohibición no impidió la difusión del conjunto de la obra histórica del obispo francés, en especial en la *Política deducida*... (1743)[13] que precisamente en su primera parte insiste (*De la Instrucción* [del delfín]) en

[12] El título francés es *Discours sur l'histoire universelle. A Monseigneur le Dauphin pour expliquer la suite de la religion et les changemens des empires. Première partie, depuis le commencement du monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne*, París: S. Mabre-Cramoisy, 1681; *Continuation du Discours sur l'histoire universelle*, Luxemburgo: A. Chevalier, 1704. *Le discours sur l'Histoire Universelle* fue escrito entre 1670 y 1681.

[13] *Política deducida de las propias palabras de la Sagrada Escritura. Escrita en Francés por el Illmo. Jacobo Benigno Bossuet.* [...] *Revista y traducida al Idioma español por Don Miguel Joseph Fernández*, Madrid: Antonio Marín, 1743.

la concepción pragmática de Bossuet ante la historia: no es la historia por la historia, es decir por el conocimiento de esta en sus distintos acontecimientos, sino que es un modelo moral y político que debe imitarse. La selección de los 'historiadores', *avant la lettre*, realizada por Bossuet para su real alumno en *De la instrucción*, la realiza con la finalidad educativa que persigue. En esta obra, el obispo de Meaux precisa dos aspectos: por una parte, el papel de la historia en la educación (en este caso, como se ha dicho, del nieto de Luis XIV) –que no difiere de la concepción común en su época y es bastante secundario en su enseñanza– y, por otra parte –aspecto importante en el contexto de la historia crítica–, la cuestión del manejo por parte del alumno de los documentos: estos no deben ser leídos directamente por el real alumno (*De la Instrucción*, p. 106):

> Finalmente, le enseñé [al delfín] la historia; y assí como esta es la Maestra de la vida humana, y de la política, procuré con summa vigilancia se instruyesse en ella con toda exactitud; pero [...] no le permití la fatiga de revolver, y escrudiñar los libros; y excepcionados algunos Autores de la Nación como son Filipo de Commines, y el Bellai (sic), de los cuales dispuse leyesse los más selectos lugares, yo mismo me dediqué á acudir a los manantiales y saqué de los Autores más aprobados, lo que más podía conducir a hacerle comprehender la serie de sucesos, y cosas.

La lectura de documentos y de bibliografía que permitan una interpretación de la historia según Bossuet es una tarea exclusiva del historiador *especialista*, que es el único que dispone de la suficiente sabiduría para *escudriñar* en las fuentes.

En definitiva, como sintetiza lúcidamente el mismo editor de la versión española de 1751 (Jaime Certe, León de Francia), el fin de Bossuet era doble y el primero era instrumental respecto al segundo (nota del lector, s. p.):

> El S. Bossuet tuvo dos objetivos principales en la composición de este *Discurso*: la Religión y los Imperios bajo qualesquiere nombres que estos hayan prevalecido: Ellos nazen, y se destruyen unos después de otros; los más poderosos son aquellos, cuya ruina es más ruidosa; pero ninguno fue constante en la duración. La Religión es al contrario, pues siempre permanece, firme é inexpugnable en medio de las violentas mudanzas que trastornan succçessivamente la faz del Universo. Esto es lo que el obispo de Meaux quiere imprimir en el espíritu del lector.

Este papel esencial de la Iglesia en el mundo y su carácter perenne explican tanto la presencia de la obra en el ámbito escolar, su longevidad editorial en el siglo XVIII y sus traducciones al español, como veremos abajo.

Desde el punto de vista del *estilo* historiográfico de Bossuet, los historiadores dejaron juicios harto lúcidos que ya en el siglo XVIII diferían claramente de otras maneras de presentar la historia, como fue el caso de Millot (1790, prefacio del autor, VI):

> La Historia Antigua [...] es un manantial de luces, de donde sin mucho trabajo se pueden sacar nociones muy importantes y principios de los conocimientos más necesarios. Considerándola baxo este aspecto, procuré extraer su sustancia en una obra corta y clara [...]. El *Discurso* del gran Bossuet sobre la *Historia Universal*, una de las obras magistrales del siglo de Luis XIV, nos ofrece con eloqüente brevedad sino una serie cronológica de sucesos despojados de circunstancias y menudencias; y, así, para leerlo se necesita conocer la Historia.

En el mismo sentido, el abate Millot seguirá reclamando de Bossuet mayor información y más explicaciones para el lector no especialista y, quizá, menos literatura (1790, prefacio del autor, VII): «La última parte del *Discurso* en donde el prelado trata de las costumbres, de los gobiernos, &c. está llena de reflexiones sublimes [...], pero requieren un lector instruido en el fondo de la Historia».

Las obras históricas de Bossuet traducidas al español

1728, *Discurso sobre la historia Universal para explicar la continuación de la Religión y las mudanzas de los Imperios*. *Primera parte desde el principio de el mundo hasta el imperio de Carlo Magno* [trad.: Andrés de Salcedo], Madrid: Vda. de Juan García Infanzón / Valencia: B. Monfort

1736, *Narración que de el Gran Gobierno de los antiguos Egypcios que hace Monseñor Bossuet* [trad.: Conde de Fridberg, capitán de caballería], Zaragoza: Francisco Revilla (Aguilar Piñal, 1984: 4675) [Extracto de *Discours sur l'histoire Universelle*]

1737, *Historia de las variaciones de las Iglesias protestantes. Obra curiosa, escolástica,* é *instructiva* [...] *nuevamente traducida del Francés al Español según el Original Francés impresso en París en el año de 1730*, Amberes: Marcos-Miguel Bousquet

1743, *Política deducida de las propias Palabras de la Sagrada Escritura* [trad.: Fernández Miguel Joseph], (4 tomos), Madrid: Antonio Marín, 1743 (1789, 3.ª ed.)

1751, *Discurso sobre la historia Universal para explicar la continuación de la Religión y las mudanzas de los Imperios* [no figura ningún traductor, J. Certe] León de Francia

1755, *Historia de las variaciones de las Iglesias protestantes y Exposición de la doctrina de la Iglesia cath*ó*lica sobre puntos de controversia* (5 vols.). *Traducidas de el Francés por D. Miguel Joseph Fernández*, Madrid: Impr. del Mercurio

1766, *Continuación del Discurso sobre la historia universal. Compuesto en lengua francesa por el Ilustríssimo Señor Jacobo Benigno Bossuet* [...] [Trad.: Andrés de Salcedo], Valencia: Salvador Faulí [Valencia: B. Monfort, 1772 (F. Aguilar Piñal 1993: 2836)]

1767-69-78, *Discurso sobre la historia Universal* [Trad.: Andrés de Salcedo, ed. revista (sic) y cotejada con el original francés por D. Miguel Joseph Fernández], Madrid: Andrés Ortega

1772, *Discurso sobre la historia Universal*, 2 vols., Valencia: Salvador Faulí

1778, *Defensa de la tradición y de los Santos Padres, por el Ilustrísimo Señor Benigno Bossuet, Obispo de Meaux. Fielmente traducido del francés al español* [trad.: Cabezas, Fray José], Madrid: Blas Román

1778, *Discurso sobre la Historia universal para explicar la continuación perpetua de las Religión, y las varias mutaciones de los Imperios Obra inmortal, Escrita en Francés y traducida al idioma español por Don Andrés de Salcedo. Revista, cotejada con el original francés y continuada hasta el año de 1762, en otro tomo de adición* [...]-, Madrid: Andrés Ortega

1786, *Historia de las variaciones de las Iglesias protestantes y Exposición de la doctrina de la Iglesia cathólica sobre puntos de controversia*, Madrid: Antonio Fernández.

Este listado permite destacar (i) la fragmentación del conjunto imponente de los veinte volúmenes del *Discurso* –del que forma parte la *Narración...* (1736)– y (ii) las retraducciones llevadas a cabo por varios traductores e impresores de Madrid y Valencia (especialmente, 1767-69-78) que se *adueñan* de la obra, aparentemente con fines relacionados tanto con la religión como con la pedagogía, además de los criterios editoriales relacionados con el tamaño del volumen y su posible comercialización.

Uno de los traductores españoles de Bossuet de las ediciones valencianas fue Andrés de Salcedo. Francisco Montero[14] (1766, 1727) es el censor de esta edición y considera la obra de Bossuet «hermosa», «agradable» y «digna de los aplausos de todos cuantos lograsen el verla», pero sobre todo admira «el bien texido lazo con que encadena el Author la diversidad de los tiempos, y la verdad en la serie tan antigua de los años». Tampoco desmerece la labor del traductor, pues «Don Andrés [Salcedo] ha sabido [...] copia[r] con inimitable propiedad la viveza de las cláusulas, y más quando se tratan misterios tan delicados en la Obra». Como se ve muy original en la apreciación del censor, no hay nada.

[14] Francisco Montero declara ser «de los Clérigos Reglares Menores». No tenemos más información sobre dicho censor.

En 1743 y 1755, Miguel José Fernández, de la orden de san Basilio y secretario del marqués de Ariza hizo sendas traducciones (aunque su versión de 1755 coexistió con reediciones de obras traducidas por Salcedo).[15] M. J. Fernández en los preliminares de la traducción pone el acento en la fidelidad al texto original, sin que ello suponga una sorpresa respecto a la manera de traducir, pero repite una reivindicación –¿deseo o realidad?– ya no tan generalizada en el siglo XVIII: la *fecundidad* de la lengua española y su aptitud para traducir del francés, como expresa el *Dictamen del Doctor Don Manuel López Aguirre* [...], *examinador synodal de este arzobispado* (1751, Léon de Francia):

> Todo [el *Discurso*...] lo traduce Don Miguel Joseph Fernández con tal apropiación y conformidad con la mente del autor, que da bien a entender, quanta es la fecundidad de nuestra lengua española, para tratarse en ella las materias más subidas [...].

En la aprobación de la misma obra, su autor Antonio de Goyeneche, más preciso que el «examinador sinodal», aprecia la nueva traducción –clara y fiel– de las citas, por lo que declara lo siguiente:

> A las obras posthumas es difícil dar alma, adorno y pulimento que les diera su autor si sobreviviera; pero esta dificultad la supera felizmente nuestro traductor: porque además de la viveza, con la que traduce, la adorna con los perfiles de las citas reformadas en los textos, que en la primera edición estaban confusas y desfiguradas.

Sin embargo, no siempre se tuvo la misma apreciación de las traducciones de Bossuet, como nos permite constatar la declaración de José de Covarrubias (1797, «A mis lectores» en Fénelon: *Aventuras de Telémaco* [...], Imprenta Real, 1797), traductor de la obra citada[16]), que se lamentaba (citado por García Garrosa, 2004: 91) con las siguientes palabras:

> Entre tantos traductores que inundan todos los días España de traducciones, no ha habido siquiera uno, que haya emprendido hacer hablar en castellano a

[15] Miguel Joseph Fernández tradujo también el *Arte de pensar ó Lógica admirable* [...] *escrita en francés por Don Antonio Arnaldo, secretario del Excmo. Señor Marqués de Ariza*, Madrid: Antonio Muñoz del Valle, 1759. En 1737, en *Política*... Antonio de Goyeneche «de la Compañía de Jesús *y Cathedrático que fue de escritura en su colegio de la Universidad de Alcalá*» *(aprobación)* declaró que el texto en castellano fue *«revista y traducida con igual energía, elegancia y propiedad del español por D. Miguel Joseph Fernández, secretario del Excelentíssimo Marqués de Ariza»*.

[16] Véase *El discurso sobre la traducción en el siglo XVIII. Estudio y antología*, editado por María Jesús García Garrosa y Francisco Lafarga, Kassel: Reichenberger, 2004.

> los famosos Bossuet y Fénelon del mismo modo que si hubieran nacido y criádose en la Corte de Castilla! Tenemos traducciones, pero, ¡qué traducciones!

Anticipándonos a la síntesis que quisiéramos presentar sobre las traducciones históricas del siglo XIX –«si Dieu nous prête vie» para realizar tal cometido–, destacaremos que la obra de Bossuet no desapareció del panorama editorial. La versión española del *Discours sur l'histoire universelle par Bossuet. Depuis l'an 800 jusqu'*à *la naissance du Dauphin* (Stéréotype d'Herhan. París: Adrien Egron, Imprimeur) se siguió editando en español, por lo que hemos podido constatar su inclusión en diversos catálogos bibliográficos, todavía en 1817, 1825, 1834, 1851 y 1881.

En el siglo XVIII y también en el siglo XIX –como ocurrió igualmente en Francia[17]–, Bossuet coexistió en España con otras obras históricas que tuvieron unos presupuestos metodológicos muy distintos y una concepción de la historia en absoluto coincidente. Ya había convivido allende los Pirineos, por ejemplo, con Voltaire, cuyos fines se alejaban diametralmente de los de nuestro obispo. Su trayectoria se separará todavía más si la comparamos con la de los considerados grandes historiadores franceses del siglo XIX, lo que permite comprender las apreciaciones mitigadas de un Millot (citadas *supra*).

También destacaremos que Bossuet, a lo largo de dos siglos de reediciones, se ha convertido de un texto que en su origen pasó totalmente desapercibido a otro destinado a ser un manual para lectores *cautivos* (en sus aulas). Esta transformación de naturaleza a la vez pedagógica y social es la que, a la postre, le aseguró su tan notable destino editorial en España.

Charles Rollin (1661-1741)

El inventario de las principales obras históricas de Rollin permite presentar el siguiente listado:

> 1731-1738, *Histoire ancienne des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens*, París: Estienne (13 vols.)

[17] Cf. el *Plan d'étude* de La Chalotais (1763) que en el tratado *De l'Education publique* propone una lista detallada de las lecturas para los ocho años de colegio. En el séptimo año, figura Bossuet al lado de Louis Racine, Pascal, Pope, Locke y Condillac (p. 2094, en el ya citado Daniel Milo «Les classiques scolaires» en el también ya mencionado P. Nora, *Les lieux de la mémoire*, París: Gallimard, 2025-2123). De la misma manera, el abate Charles Batteux había incluido en el *Cours de Belles-Lettres distribué par exercices* (1750) a Bossuet, en su lista de textos en francés donde figuraban también, Corneille, Racine, Molière, Fénelon, etc. (p. 2125, nota 35, en Daniel Milo, 1987).

1726-1728, *Traité des études ou La Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit et au coeu*, París: Estienne (4 vols.) (s. XIX: 1805, 1813, etc.)

1754, *Abrégé du Traité des études de M. Rollin ou La Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres par rapport* à *l'esprit et au coeur*

1763, *Abrégé de l'histoire ancienne de M. Rollin, par l'abbé Tailhé*, Berna (5 vols.)

1770, *Traité des études ou La Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit et au coeur*, París: Estienne.

La concepción histórica de Rollin no difería mucho de la de Bossuet en lo que se refiere a la finalidad que atribuían ambos a la historia religiosa y profana. En particular (Rollin, *Histoire ancienne*, *op. cit.* I, p. xxxj, citado por Grell, 2010: 38) respecto a «L'étude de l'histoire profane, quand elle est faite avec jugement & maturité doit nous [...] montrer comment Dieu fait servir les empires de la terre à l'établissement du règne de son fils».

La finalidad de la historia también les es próxima, como demuestra el prólogo de quien fue rector de la Universidad de París[18] (1800, p. ij):

> Les morceaux d'histoire auquel je me suis attaché fournissent un si grand nombre de faits éclatans de toutes sortes de vertus, de principes utiles pour la conduite de la vie, qu'il m'a été impossible de renfermer dans les justes bornes que je m'étais d'abord prescrites à moi-même. Comme le but principal que je me propose dans cette partie de cet ouvrage est de former l'esprit et les coeurs des jeunes gens pour leur inspirer le goût de la lecture et surtout pour celle de l'histoire, et de leur bien faire tirer le fruit qu'ils en doivent tirer, je me suis peut-être un peu trop livré à la beauté à la solidité des matières que je traitais parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon dessein [...].

En cuanto a las obras históricas en español, su inventario en nuestras fuentes bibliográficas nos permite incluir:

1745, *Rolin* (sic) *abreviado ô Compendio de la Historia Antigua del Señor Rollin* [...], *reducido y traducido del Frances en lengua castellana por el abad de San-Martín de Chassonvila*, Amberes: Marc-Miguel Bousquet

1755, *Modo de enseñar y estudiar las Bellas Letras para ilustrar el entendimiento y rectificar el corazón, escrito en idioma francés por Mons. Rollin, Rector de la Universidad de París, Profesor de Eloquencia, &c. Traducido al castellano por Dª María*

[18] *Oeuvres complètes de Rollin, Ancien Recteur de l'Université de Paris* [...], t. III, París: De l'impr. de Jean Henée.

Cathalina de Caso quien le dedica a la Reina Nuestra Señora Dª María Barbara, Madrid, 1755

1755, *Historia Antigua de los Egipcios, de los Asirios, de los Babilonios, de los Medos y de los Persas, de los Macedonios, de los Griegos, de los Carthagineses y de los Romanos. Compuesta y reducida* à *una por Don Francisco Xavier de Villanueva y Chávarri, Oficial de la Secretaría de la Nueva España de las dos que separadamente escribió Mr. Rollin* [...], Madrid: Joseph Rico (Historia Antigua de los Griegos y Romanos: Libro XXV)

1776, *Historia de las artes y Ciencias que escribió en francés, a continuación de Historia de las monarchías antiguas, el señor Carlos Rollin, Rector que fue de la Universidad de París, Catedrático de Eloqüencia del Colegio Real, y Asociado* à *la Real Academia de las Inscripciones, y Letras Humanas. Traducida al español por Don Pedro Josef de Barreda y Bustamante.* Madrid: Blas Roman [Libro primero: Historia de las artes y ciencias de los Antiguos]

1798, *Historia de los Emperadores romanos de M. Cuvier*, Madrid: Antonio Baylo[19]

Destaquemos en esta lista de traducciones, la de 1755 que constituye una *reducción* destinada a la juventud (prólogo, 2):

> La brevedad con que procuraré ir relacionando los succesos, sin detenerme en digresiones, creo que no parezca mal al Lector, porque dirigiéndose primariamente esta obra para la instrucción de la Juventud, sería en mi dictamen error el hacer una larga relación de los acontecimientos que nos presenta la historia: porque a la juventud, particularmente en el tiempo de sus estudios, en que conviene que la tome gusto, es conducente no fatigarla. [...] Se incita luego la curiosidad a profundizarlos [los sucesos] y a saber las causas que los produjeron.

Por otra parte, en el mismo prólogo se insiste en la escuela moral que constituye la historia, puesto que suscita (prólogo, 1755: 3) «el amor de la virtud, de la gloria, de la Patria». Asimismo, se pueden encontrar en la historia romana (ibíd.) «exemplares [...] de desinterés, honor, fortaleza, frugalidad, y continencia...».

Vanessa de Senardens insiste en este aspecto moral –*historia magistra vitae*– que, paralelamente, estaba ya en Bossuet (Senardens, 2002: 37): «[Rollin]

[19] Véase *Prospectus de Historia de los emperadores romanos de M. Cuvier* en la *Gaceta de Madrid* (p. 257, 20 de marzo [...]): «Los suscriptores acudirán á recoger el tomo 12 y último á la librería de D. Antonio Baylo, calle de las Carretas».

parcourt l'histoire romaine en quête de modèles intemporels, de conduites édifiantes, afin d'imprégner ses jeunes lecteurs d'un patriotisme héroïque».

Al final del siglo, el abate Millot (1790) juzga negativamente a Rollin –también había emitido un juicio crítico sobre Bossuet, véase *supra*–, poniendo de relieve, sin omitir el respeto debido a tan reverenciada figura, que la historiografía de Rollin ha perdido vigencia (Millot, *Elementos de historia universal antigua y moderna*, prefacio, VIII):

> Demasiada difusión y poca crítica son los defectos que se notan comúnmente en Rollin, cuya memoria y escritos debemos por otra parte honrar [aunque seguimos] una ruta muy diferente de la suya.

Este es un juicio crítico al que pudieron adherirse los lectores ilustrados de Millot en España: había que plantear serias dudas sobre la documentación manejada por Rollin, sobre todo, respecto a la historia providencialista que ya estaba desfasada; sin embargo, no lo estaba tanto el fin moral de la historia.

Por su parte, Auguste Ott (*Manual de Historia Universal*, 1841), en su bibliografía comentada del capítulo que corresponde al Imperio romano, se expresará en el mismo sentido y se limitará a recomendar la *Historia Antigua* de Rollin (en una edición en 12 vols. de 1824 de Letronne) *solo* cuando se trate de conocer «hechos minuciosos referidos a los autores antiguos».

Sin embargo, si algunos historiadores como Millot u Ott no mostraron un aprecio excesivo por la obra de Rollin, su prestigio aún permanecía intacto a mediados del siglo XIX en el ámbito escolar, razón por la que sigue figurando en la lista de lecturas históricas recomendadas al final del *Arte de hablar bien francés* (1786, 1.ª ed., hubo muchas) de P. N. Chantreau. Este manual de francés recomienda todavía (en una edición de 1846, de Luis Bordas, Barcelona: M. Saurí) la lectura de «[L']*Histoire ancienne* et *Histoire romaine* par Rollin; [Histoire] *des Empereurs romains*, par Crevier (quien continuó la *Historia Antigua* de Rollin)».

Cabe destacar que la *Gaceta de Madrid* (20 de marzo de 1798) precisamente había elogiado la continuación de la *Historia de los Emperadores romanos* de Rollin llevada a cabo por Crevier y traducida al español por D. Francisco Xavier Villanueva. Como en Rollin, en esta obra de Crevier, según la *Gaceta* (p. 257) «se encuentra la mayor exactitud en los hechos, refiriéndolos con la concisión propia del estilo de la historia y que hacen más agradable y útil su lectura, qualidades en que excedió su maestro».

Lo que nos parece importante en este prospecto de la traducción de Crevier es precisamente la mención que hace sobre la gran exactitud en los hechos que coexisten con la vieja preocupación por el estilo y por la consabida utilidad moral (ibíd.):

> En ella [en la obra de Rollin por Crevier] se ve un contraste muy instructivo de vicios y virtudes en las personas de tantos Príncipes como figuraron en aquella gran escena del Mundo. Mr. Crevier ha sabido pintarlos con los colores que corresponden para sacar sus hechos lecciones de virtud [...].

En definitiva, esta obra de Rollin/Crevier puede estar en todas las manos, al igual que en las ediciones precedentes de Rollin (véase *supra*). Sin embargo, el *Crevier* de lectura recomendada por ejemplo en P. N. Chantreau (1781), está transformándose, al final del siglo XVIII español, en un manual de historia (al igual que ocurría en Francia),[20] a pesar de que su editor español (1798) indica que aún está destinado a un público más amplio e interesado en la Antigüedad, que apreciaría la obra por su faceta literaria (y menos por la propiamente histórica). Cuvier relega esta última faceta a un segundo plano, lo que explicará la lectura crítica que hicieron algunos historiadores de su tiempo como Millot (1798) u Ott (1841, véase *supra*).

Los padres Catrou y Rouillé (S.J.)

El inventario de la monumental obra de los dos jesuitas se presenta en sus ediciones en francés como sigue:

> 1725-1749, *Histoire romaine depuis la fondation de Rome avec notes historiques, géographiques et critiques, par les pères Catrou et Rouillé*, que continuó Crévier, 16 vols. París
>
> 1725-1748, *Histoire romaine, Caligula et Claude Empereurs. Avec des notes Historiques, Géographiques & critiques, des gravures* [...] *et plusieurs médailles autentiques.* Par Bernard Mothe prêtre de la Compagnie de Jésus (1748: t. vingt et unième, depuis l'an de Rome 1789, jusqu'à l'an 798 à 735), París: Jacques Rollin.

Después de elogiar a los dos autores –los padres Catrou y Rouillé–, Bernard Rothe, también jesuita y continuador de l'*Histoire romaine* de ambos jesuitas declara en su prefacio:

[20] Por ejemplo, Cuvier figura en el *Journal Général de Littérature de France*, (vol. XIV, 3.ª clase, 1811), por lo tanto, ya de uso escolar.

> Les pères Catrou & Rouillé [...] avoient sçu réunir, une érudition immense, une saine critique; mettre un ordre dans le chaos de cette multitude d'événemens, de coutumes, de Loix, de pratiques qu'ils avoient à débrouiller, une sagacité dans la recherche de leur cause & de leur origine [...] une clarté dans le développement [...], un vray & une exactitude dans le l'exposition [...], le feu dans la narration.

En este mismo prefacio, el jesuita Roth insiste en que la historia debe leerse con agrado y, por ello, ha optado por «en diminuer la secheresse et la monotonie [...]. Le jugement du public m'apprendra si j'ai eu raison d'employer cette méthode [...] pour lui epargner l'ennui d'une narration en stile de fastes».

Igualmente, en el extenso prefacio, Rothe indica que ha intentado, en sus adiciones y en su reescritura de Catrou & Rouillé, llevar a cabo un cambio de orientación en la historia (prefacio, xxviiJ):

> J'ai, autant qu'il a été posible inféré, dans le corps de la narration tout ce qui avoit rapport aux moeurs, aux usages, aux loix, aux cérémonies, à la Religion, aux arts, aux sciences à la géographie, aux hommes illustres ou singuliers qui ont figuré dans les temps dont je parle. Ces objets font partie aussi essentielle de l'Histoire d'une Nation que les sièges, les batailles, les conquêtes, les guerres civiles ou étrangeres.

El traductor del *Compendio* (1735) hace suyo este cambio en la manera de relatar la historia declarando que, más que la poesía –a pesar del tema de que trata–, le interesa la historia (dedicatoria):

> Fingieron los poetas, que cantavan con más dulzura los ruiseñores que hacían su nido en el sepulcro de Orfeo, dando á entender que las cenizas de tan primoroso Músico infundían armonía en sus gorgeos: pero yo confessaré siempre, que beví en las eruditas Notas de la Historia que doy abreviada, la luz que afianza la verdad de sus noticias con relación acorde con los tiempos, sitios y provincias de que se habla.

Esta preocupación por el contexto en sus distintos aspectos no difiere mucho de la de un Voltaire en su *Historia de Carlos XII*:[21] en ella, se vislumbraba

[21] Esta obra histórica fue traducida con el título de *Historia de Carlos XII Rey de Suecia* (1.ª ed. francesa: 1731, primera traducción española, 1734, Madrid: En el convento de la Merced, la segunda, en 1771, Madrid: Joseph Doblado). El traductor fue D. Leonardo de Uría y Orueta, «opositor à Cáthedras en la Universidad de Valladolid, y Licenciado en Sagrada Theología».

el declive de una historia de estructura arcaica –*annalistic*– (término de Pasamar, 37: 2010) y la evolución hacia otra, que integre no solo acontecimientos sino también el análisis del marco físico y moral en el que se desarrollan estos. Esta transformación, sin duda, la lleva a cabo un traductor competente, B. Rothe, capaz de considerar críticamente su texto fuente y que no duda en intervenir en él.

La monumental *Historia romana*, compendiada y traducida en 1735 (en su t. II, que hemos consultado) con el título de *Historia Romana arreglada a las notas geographicas, y Críticas de los RR.PP. Catrou y Rouillé compuesta por el P. Maestro Juan de Haller,*[22] *Clérigo Menor, Lector jubilado, y Predicador de Su Magestad Catholica* (Madrid: Antonio Marín), tiene a Juan Haller por traductor/autor. Está dedicada al futuro Carlos III, entonces rey de Nápoles y Sicilia. Este adoptó una modalidad de traducción que denota de entrada que la libertad frente al texto y el deseo de reducir el original fueron su opción (dedicatoria, 1735):

> Recurrí [al laconismo] y con este estilo que me es familiar, abrevié toda la historia, de modo que lo que es un gigante, es ya un hombre regular, pero con tanta semejanza entre sì, que en cada uno se ven los dos.

En el mismo año 1735, fue editado en Valencia por Antonio Bordazar, otro *Compendio de la Historia Romana que modernamente dan* à *la estampa con apreciables notas Geográficas y críticas los RR.PP. Catrou & Rouillé de la Compañía de Jesús. Compuesto y traducido de lengua francesa en Española por el P.M: Juan de Haller, Clérigo Menor, lector jubilado, y Predicador de su Mag. Catholica* [...] (t. I). *Desde el primer año primero de Roma hasta el de 548.* Como se lee en este título, la edición valenciana ofrece también la traducción/transformación llevada a cabo por J. de Haller en la obra de los dos jesuitas.

Según vemos, lo notable en la labor de Haller, traductor al tiempo que pedagogo, fue la reducción del monumento de los padres Catrou y Rouillé a un compendio que dejó de tener la característica de *summa* para servir a otros destinatarios, curiosos y alumnos de colegios, seguramente aún más interesados por los fastos que por el medio –diríamos– social y cultural. El compendiar la *Historia* de Catrou y Rouillé iba en el sentido opuesto al que eligió B. Rothe en el tratamiento que hizo de esta obra. Representa una simplificación

[22] El padre Juan de Haller y Quiñones fue también autor del *Abecedario de Príncipes para uso del Sereníssimo Señor D. Luis de Borbón Príncipe de Asturias* (Roma: Juan Francisco Chracas, 1713). La *Historia romana* está dedicada al futuro Carlos III de España, entonces Carlos de Borbón, rey de Nápoles y Sicilia, duque de Parma e infante de España.

que, de nuevo, reduce la obra a una serie de acontecimientos relatados para un público que debe memorizar una información sucinta, como la que se ofrecía a los jóvenes.

En esta edición de Valencia, compendio de la *Historia* de los dos jesuitas franceses, el traductor explica las razones de esta reducción (nota al lector):

> Me determiné por no privar a mi Nación de obra tan erudita, à formar un Compendio de ella en lengua española. Aunque le llamo assí, es en realidad una verdadera completa Historia: desnudo al original del espacioso propio adorno, con que sus autores la visten; pero nada omito de lo esencial, ni en la succesión de los años, ni en los nombres de los que gobernaron en cada uno [...]. En una palabra, doy a èste que intitulo *Compendio*, con lacónico estilo, toda la Historia que sus Authores compusieron en lengua francesa. El gusto que defraudo al Lector en la amena difusa narrativa de su original, se lo recompenso en darle abreviado, todo lo sacaría en substancia leída la Historia.

El cambio de estilo, sin duda, corresponde a un cambio de destinatarios y, en cierto grado y sin sorpresa, a una *pedagogización* de la obra, ahora más corta y, por más desnuda, más fácil de leer por parte de un público amplio, deseoso de anécdotas eruditas y no experto en historia. La historia romana es una narración de hechos presentados en un orden cronológico. Sobre estos, nunca se expresa la menor duda en cuanto a su veracidad. Lo mismo ocurre con los personajes, que actúan pero no piensan. Sus intenciones, decepciones, miedos, vacilaciones, etc., es decir un esbozo de la psicología de esos jefes militares o políticos no existe en este relato desnudo, ni tampoco se alude al marco en el que viven y se mueven.

René Aubert de Vertot (1665-1735)

El tema de la revolución y de la ruina de los imperios era esencial en los «hommes du siècle des Lumières». Como indica Chantal Grell (2010: 39):

> [On] ne s'étonnera pas de voir ces [deux] thèmes occuper une place centrale des *Révolutions romaines* de l'abbé Vertot (1719) aux *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu (1734) jusqu'à l'*History of the Decline and Fall of the Roman Empire* d'Edward Gibbon [...]. Au fil du siècle, la mise en perspective du destin de Rome se libéra, certes, de l'emprise de la théologie. La providence est absente du récit de Vertot [...] et Gibbon va même jusqu'à voir dans le christianisme l'un des agents majeurs du mortel affaiblissement de Rome.

De la misma manera, Charles Le Beau, en su *Histoire du Bas-Empire* (París, 1757) (ibíd.) «[avait présenté] à son lecteur ses méditations sur la vieillesse et la ruine de Rome, assorties de réflexions morales».

Así la historia se seculariza poco a poco, en parte gracias a la historia romana, y Vertot, que pertenece a esta corriente –opuesta a la concepción que, de la historia de Roma, tenían Bossuet y Charles Rollin– marcará una fecha en dicha evolución.

Los títulos franceses de las obras originales de Vertot que figuran en las fuentes bibliográficas consultadas son los siguientes:

> 1711, *L'Histoire des Révolutions du Portugal*, París: Michel Brunet
>
> 1720, *L'histoire des Révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine*, La Haye
>
> 1726, *Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint Jean de Jerusalem*, París: Quillaut, 4 vols., Amsterdam, 1732
>
> 1732, *L'Histoire des Révolutions de Suède, où l'on voit les changements qui sont arrivés dans le royaume au sujet de la religión de ce gouvernement*, 2 vols., Bruyset Frères

Hay que destacar en este apartado dedicado a la historia antigua que *L'histoire des Révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine* (La Haya, 1720, 1732,), tuvo múltiples reediciones en 1724, 1727 (3.ª ed.), 1752, 1767, 1778 (7.ª ed.), 1782, 1786, 1796, 1799, 1807, 1819, 1826, 1830, 1833, etc., muchas de ellas fueron llevadas a cabo en París.

Según V. de Senardens, la finalidad de Vertot era perpetuar en sus escritos (2002: 33) «la tradition des historiens anciens dans la lignée de Salluste, de Tite-Live et Tacite». Lo que llevaba a suponer que la historia tenía un doble interés: debía (ibíd.) «faire plaisir afin de transmettre une instruction, tels sont les impératifs de cette historiographie inspirée par Rome».

La historia es literaria, aunque sobre todo instructiva. En la nota preliminar de la obra *Révolutions survenues dans l'histoire suédoise* (1732), Vertot declaraba ya esta vocación moral de la historia (ib*í*d., nota 41):

> (Avertissement) Quand l'historien est bon peintre, c'est pour le lecteur le plus beau spectacle du monde. Si outre cela, il est bon juge, il rend ce spectacle utile en montrant les malheurs affreux qui accompagnent & qui suivent ces étranges révolutions.

En definitiva, estamos ante la *Historia magistra vitae* tópica. Para quien lee las obras de Vertot, es evidente que a este historiador le gustaba relatar

acontecimientos y pintar escenas a veces *charmantes*, así como introducir dramatismo en la historia, estilo que se apreciará especialmente en el siglo XIX (véase *infra*, Mieville, 1841). Se hace una distinción entre la historia romana de los jesuitas Catrou & Rouillé, de la *Historia* de Vertot de la que acabamos de destacar las características y la manera de escribir.

Las traducciones españolas de las obras de Vertot son menos numerosas que las múltiples ediciones en francés podían hacer suponer:

> 1734, *Historia de las revoluciones sucedidas en el govierno de la República Romana*. Bruselas, 1734 (1739), Palma, 1844[23]
>
> 1754, *Historia de las revoluciones ocurridas en el gobierno de la República romana. Por el señor Abad de Vertot* [...] *nuevamente traducida del francés, juntamente con una disertación del autor sobre el senado romano.* Bruselas (s. i.)
>
> *Historia de las revoluciones ocurridas en el gobierno de la República romana./ Escrita en francés, por D.S.C. Pages*, París: Parmentier, 1825
>
> 1726, *Historia de los Caballeros Hospitalarios de S. Juan de Jerusalem. Traducida por Ambrosio Serrano de Abarca*, Madrid, 1802
>
> 1747, *Historia de las revoluciones de Portugal*, León de Francia, París: Parmentier, 1825

Según un historiógrafo del siglo XIX, Antoine Miéville, la *Historia de las revoluciones romanas* era la obra cumbre de Vertot que, por su estilo, el Romanticismo no podía sino apreciar (*Los sepulcros del siglo XVIII* ó *Biografía de los hombres más célebres del siglo pasado, escritos en francés por M. A. Mieville y traducido al español por J. M. E.* (Valencia: Gimeno, 1841: 17):

> Nunca llevó [la *Historia* de Vertot] más lejos la dignidad de los pensamientos, la severidad del estilo y la marcha solemne e imponente que egsigía su objeto. Es necesario leerla; es necesario ver pintados con caracteres de fuego la caída y renacimiento de los tronos, pasearse entre las lágrimas y los triunfos, delinear las escenas gigantescas por las que los Romanos encadenaron el Universo y muy luego caminó sobre los restos de sus varoniles virtudes anunciando su decadencia. Se cree hallarse en el campo de Marte; se cree asistir á aquel senado augusto que dictó las leyes á toda la tierra, y se cree ver una pirámide caída bajo el peso de su misma grandeza.

[23] El título de esta edición de 1844, *Historia de las revoluciones de la República Romana por Vertot, puesta al castellano para uso de la juventud estudiosa, por Bartolomé Mestre Pro* (Palma: Imprenta de Pedro José Gelabert). R. Lorenzo y García (1865), (nota 2, p. 228) afirma que «D. I. C. Pagés, intérprete real», sería el traductor de *La historia de las Revoluciones romanas*.

Otro autor del siglo XIX, José A. Ibáñez de la Rentería, puso de relieve, desde un punto de vista puramente historiográfico, el carácter innovador de la obra del abate (J. Fernández Sebastián, 1994: 136):

> La obra historiográfica del abate Vertot, pese a su tono narrativo y literario, resulta metodológicamente bastante novedosa: excluye las explicaciones de orden providencial o trascendente y se limita a buscar causas racionales para explicar los acontecimientos.

Subrayemos el deseo de explicar la historia por parte de Vertot y no solo contar o relatar hechos. En este aspecto, su intención se diferencia esencialmente de la de sus predecesores.

L'histoire des Révolutions romaines fue traducida y editada por primera vez en Bruselas (1734 y 1739, no se menciona el nombre del traductor) y en Palma, por Ambrosio Serrano de Abarca, «Abogado de los Reales Consejos de Aranjuez», como hemos señalado (véase la nota 65). En Cesare Cantú (*Historia Universal*,[24] vols. V-VI, 1847: 216) figura una traducción de 1796. Es interesante constatar que este historiador italiano del siglo XIX, traducido en España, aconseja consultar la obra de Vertot cuando se trata de la historia romana porque, según aduce, Nieburh no llega hasta la época de Julio César, mientras que Mably[25] es considerado «muy superficial». Por el contrario, a Meiners[26] y Meirotto[27] les parece interesante en lo que se refiere a las costumbres de los romanos. En todo caso, Vertot continuó siendo una referencia importante en el siglo XIX, como atestiguan también ediciones en español realizadas por Bartolomé Mestre Pro (Palma: Pedro José Gelabert), tan tardías como la de 1844 y, una de ellas, reescrita «para uso de la juventud».

Según el prólogo de la primera versión española (1734), esta se habría hecho para responder al interés de los españoles por esta obra (nota del librero al lector):

[24] Traducida al castellano por Don Antonio Ferrer del Río, Madrid: Establecimiento Tipográfico.

[25] Véase sobre el abate Gabriel Bonnot de Mably sus *Oeuvres complètes* (Lyon: Delamollière, 1792, t. VIII).

[26] *Histoire de la décadence des moeurs chez les Romains, An III de la République françoise, Christoph Meiners traduite* [...] *par René Binet*, París: Jansen. En el prefacio, el traductor considera la obra como la continuación de *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu.

[27] *Costumbres y modo de vivir de los romanos en las diferentes épocas de la república* (en alemán, *dixit* Cantú), Meirotto, Berlín, 1776.

> La gran estimación que ha mostrado el público por la *Historia de las Revoluciones de la República Romana*, la presteza con que han sido vendidas las impressiones de ellas en Lengua francesa, y en fin la necessidad de que la mayor parte de las bibliothecas tienen de esta excelente Obra, son las razones que nos han empeñado à hacerla traducir en lengua española, en favor de una nación que nos es menos curiosa de la Historia Antigua que ella ha contribuido a hacerla interessante en sí misma, por las gloriosas acciones y los Heros [sic] que ella ha producido, siéndola común el amor de las Letras con el de la Gloria: nos hacemos juicio que ella nos será agradecida de haverla procurado por medio de esta traducción un divertimiento tan útil como agradable.

Sin embargo, la *Historia de las Revoluciones de la República Romana* terminó siendo, como vemos en la edición de Palma de 1844, un libro *para uso de la juventud*, que, sin pretender suscitar ninguna reflexión ni crítica en este ámbito, diferenciándose de la obra original, solo ofrecía el relato de los acontecimientos en que estuvieron inmersos los principales protagonistas de la Antigüedad romana.

Montesquieu (1689-1755)

La obra de Charles de Secondat, barón de Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* [par le président de Montesquieu] (Amsterdam: J. Desbordes, 1734; París: Huart, Clouzier Guillyn, 1734), seguramente hoy en día menos comentada que *L'esprit des lois* y, a veces, considerada como la preparación de este último clásico, fue publicada el mismo año en París y en Amsterdam. Vanessa de Senarclens (en *Montesquieu historien de Rome*)[28] analiza la lectura histórica que, según ella, propone la obra de Montesquieu en la que nos detendremos ahora (pp. 145-6):

> Que recouvre cette lecture historique de Rome proposée par l'essai de Montesquieu? Tout d'abord la conscience réitérée [...] du caractère unique de l'histoire romaine. L'absence de commune mesure entre époque et culture [...] l'engage à appréhender Rome comme unique objet: [Montesquieu] note: « L'empire romain a été un miracle de l'univers, dans lequel il a fallu que tant de circonstances aient concouru que pareille chose n'arrivera peut-être jamais». [...] Mais ne nous y trompons pas: ce qui n'a point d'exemple, ce n'est pas la fameuse république romaine et ses vertueux patriotes [...], c'est davantage ce que Montesquieu désigne successivement comme «le travail», «la politique constante»,

[28] 2003, Ginebra: Droz.

> «le project», «le dessein», enfin «la conduite du peuple romain.» Montesquieu engage son lecteur à découvrir les composantes de l'altérité romaine au prix d'un effort interprétatif. » [...] Au lieu de saluer « l'exemple romain » et d'y chercher des paradigmes politiques et moraux, l'auteur étudie son équilibre social et politique et cherche à comprendre comment celui-ci se modifie à l'usure du temps.

El análisis de Montesquieu –que es una interpretación de la historia más que un ejemplo moral, como en los historiadores precedentes (hemos visto que la norma era la *Historia magistra vitae*), resultó original en el conjunto de las historias romanas del siglo. También supuso un cambio en el proyecto historiográfico general que se apoyó en una reflexión sobre la historia en sí (Senarclens, 2002: 156):

> Avant d'être l'historien de Rome. Montesquieu a pris connaissance avec l'histoire de l'histoire de Rome; et cette historiographie et les lieux communs qu'elle charrie sont autant de motivations pour écrire à neuf sur Rome.

Es interesante apuntar aquí que con Montesquieu se pasa del *relato* de las historias romanas precedentes a una historia como lugar de reflexión, y si a veces los acontecimientos se relatan, es porque dan pie a una interpretación.

La historia romana de Montesquieu se tradujo y se publicó bajo el reinado de Carlos III y tuvo varias ediciones en España; la primera de ellas fue posible gracias a este monarca partidario de las Luces y a la coyuntura de la actividad editorial que ya hemos indicado:

> 1776, *Reflexiones sobre las causas de la grandeza de los Romanos y las que dieron motivo a su decadencia*, Madrid: Joachim Ibarra (F. Aguilar Piñal, 1983: 2876) [Trad.: Cervatán Carrasco, Manuel (?-1790?)]

En el siglo XIX también se editaron las *Consideraciones* e incluso se completó la obra (en la edición de 1725, por obra del traductor Juan de Dios Gil Lara)

> 1825, *Consideraciones sobre las causas de la grandeza y decadencia de los Romanos, traducida y anotada, con un índice geográfico por D. Juan de Dios Gil Lara*, Madrid: Imprenta que fue de García
>
> 1825, *Consideraciones sobre las causas de la grandeza de los romanos y su decadencia por Montesquieu*, París: Imprenta de J. Smith

1835, *Consideraciones sobre las causas de la Grandeza y Decadencia de los Romanos. Escritas en francés por el Sr. Presidente de Montesquieu. Traducidas al español por D. F.X.S*, Tarragona: Imprenta de Miguel Puigrubí

La traducción de M. Cervatán es, según I. Herrero y L. Vázquez,[29] la única anotada (1991: 153), aunque contenga tan solo dos notas, según estas estudiosas: la primera sirve para situar cronológicamente la obra «para su mayor inteligencia [...] en Francia hacia 1734» y la segunda, quizá más interesante, en relación con la traducción misma, se refiere a la inexistencia en español de dos términos diferenciados semánticamente para denotar la 'civitas' y la 'urbs' latinas, deficiencia léxica y conceptual del español que, sin duda, empobrece la traducción. La edición de Tarragona (1835) carece de notas y añadidos propios y abre con un prólogo del traductor que no aporta información sobre el porqué de esta traducción ni de su reedición, sino sobre la reputación de Montesquieu considerado, de forma harto grandilocuente (1835: V-VI), «legislador del género humano». En cuanto a la traducción misma en español, F. X. S. declara –sin mucha originalidad– (1835: VII) que «he procurado conservar la misma precisión, laconismo, y estilo original» y más sorprendente sería la razón –*ad personam*– de esta opción de fidelidad total al texto fuente (ibíd.): «He respetado demasiado el autor para alterarle el sentido, ó variarle una palabra».

Charles Le Beau (1701-1778)

Según la portada de su obra *Histoire du Bas-Empire en commençant* à *Constantin Le Grand* (París, 1770, 1776),[30] Charles Le Beau –ya citado *supra* al lado de Vertot, Montesquieu y Gibbon por su interés en comprender las causas de la decadencia de Roma– ostenta los títulos de «Professeur émérite de l'Université de Paris, professeur d'Eloquence au College Royal, Secrétaire ordinaire de MONSEIGNEUR LE DUC DÓRLEANS & Ancien Secrétaire perpétuel de

[29] Isabel Herrero y L. Vázquez: «Recepción de Montesquieu en España a través de sus traducciones» en *Traducción y adaptación cultural: España Francia* (M. L. Domaire y F. Lafarga), Oviedo: Universidad, 1991: 127-143.

[30] Charles Le Beau, *Histoire du Bas Empire, en commençant à Constantin le Grand* (continuée à partir du 22e volume, par M. H.-P. Ameilhon), París: Desaint et Saillant, 1757-1817. Esta obra, aunque no se puede integrar propiamente en la categoría de historia antigua, sin embargo, es representativa de una evolución en la historiografía. Según recuerda J. Maier (2011, p. 39, nota 83): «el interlocutor [de Campomanes, nombrado académico correspondiente de la Academie des Inscriptions en 1757] fue Charles Le Beau, entonces secretario perpetuo». Destaquemos finalmente que la *Historia del Baxo Imperio* fue reseñada en *La Gaceta de Madrid*, 1795 (Aragón, 1992).

l'Académie Royale des Inscriptions et des Belles-Lettres. Su *Histoire* sería deudora de la *L'Histoire de l'Empire de Contantinople sous les empereurs français* (1657) de Du Cange,[31] aunque, según Ostrogorsky (1984:19):

> El racionalismo del siglo XVIII se veía sorprendido por este imperio bizantino, presa del conservadurismo y del sentido religioso. La historia bizantina no era para él sino «una indigna sucesión [...] de declamaciones y milagrerías» (Voltaire) o «un enjambre de revueltas, sediciones y de perfidias» (Montesquieu), o, en el mejor de los casos, un epílogo lamentable de la gloriosa historia romana. De este modo, la historia bizantina aparece solamente como la historia de la decadencia milenaria del imperio romano, en las concepciones muy conocidas de Charles Le Beau (1701-1778) o de E. Gibbon[32] (1737-1794) [...]. Hoy en día podemos [...] valorar la importancia de la contribución de ambos escritores [...]. Tanto Le Beau como Gibbon fueron auténticos historiadores.

Como otras muchas obras históricas, la *Histoire du Bas-Empire en commençant* à *Constantin Le Grand* se reeditó tanto en Francia, país en el que incluso se elaboró posteriormente una *Table alphabétique de l'Histoire du Bas-Empire* (París: Ravier, 1817), como en España, en el siglo XIX. E. Gibbon cita el libro en su *Histoire de la Décadence et la chute de l'Empire romain* (1776-1788, 6 vols., 1790, ed. en francés).

De este lado de los Pirineos, *Le Beau* se tradujo al español, de forma relativamente rápida, en 1795 con el título de *Historia del Baxo Imperio desde Constantino el Grande escrita en francés por Monsieur Le Beau, Secretario perpétuo de la Real Academia de las Inscripciones y Bellas Artes de París y Traducida a la lengua castellana por D. J.R.* (t. I), Madrid: Imprenta de Sancha, 1795.[33]

El catálogo de Mallen & Salvá (Valencia, 1819) ofrecía la *Historia del Baxo Imperio* en 1819 a sus clientes. Aunque fuera para poner en duda alguna que otra afirmación suya, dicha presencia en el catálogo probaría que esta obra todavía se leía y se tenía en cuenta en el siglo XIX. José Mor de Fuentes reeditó la *Historia de la decadencia y ruina del Imperio Romano* de E. Gibbon,[34] refiriéndose a Le Beau (citado por el mismo Mor de Fuentes, p. 302, nota

[31] *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs François*: París: Imprimerie royale, 1657.

[32] *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, Strahan & Cadell, 1776-1788, Londres: John Murray, 1791 [1821]. Hay una traducción de J. Mor de Fuentes (1842, vol. II). El volumen I –que llega hasta Constantino– ha sido reeditado, con notas, por Luis Alberto Romero (Madrid: Turner, 2006).

[33] Hemos podido ver solo el tomo I, libro 2. En dicho volumen, el traductor no ha añadido notas.

[34] Barcelona: Imprenta de D. Antonio Bergnes, 1842.

43b). Por su parte, aunque algo más tarde, cuando el corpus de obras históricas europeas había crecido notablemente en calidad y cantidad, Salvador Constanzo (París, 1860), en su *Historia Universal desde los tiempos más remotos hasta nuestros* días, declara no apreciar en exceso la obra de Le Beau (1860: 215): «Los siete primeros libros se refieren a la época de Constantino. Esta historia abunda de datos; pero el testo de Le Beau no es más que una gran compilación, hecha con poca crítica».

Le faltaría a Le Beau, no los datos que, según afirma su crítico, son abundantes, sino el análisis y la crítica que ya, al final del siglo XVIII, se podía percibir en otros textos historiográficos (en Millot, por ejemplo, véase *infra*). Así, Le Beau se integraría todavía en el género analístico. En cuanto a la traducción, no se alude a ella, ni para bien ni para mal.

El abate Millot (1726-1785)[35]

Primero como jesuita, como muchos de los historiadores de su época, enseñó retórica en el colegio de Lyon. Sin embargo, más tarde dejó la Compañía (según la *Bibliographie Universelle,* Besançon / París, 1839, t. IV, s. v. C. Millot), como consecuencia de los elogios que hizo sobre la obra de Montesquieu. En 1768, obtiene una cátedra de historia en el Colegio de Nobles de Parma que desempeñará durante poco tiempo. Luego, en 1778 será preceptor del duque de Enghien. Su obra *Elémens de l'histoire d'Angleterre: depuis la conquête des romains, jusqu'au règne de Georges II / par M. L'abbé Millot* [...]; t. I [-III] (París: Chez Durand, 1773) fue reducida en un *Compendio de la Historia de Inglaterra* destinado:

> á aquellos que no pueden estudiar con toda estensión las obras voluminosas [...]. El abate ha escrito sobre la mayor parte de los pueblos de la Europa y publicado una *Historia general* que se distingue, como todos sus demás escritos, por el órden, la claridad y particularmente por su buen juicio.[36]

Además de una edición de 1768, *Elemens d'Histoire générale, Elemens de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'*à *Louis XV* (vol. I), hemos podido ver:

[35] La clasificación de este autor, en este caso, hubiera podido ser distinta. Millot con su historia *ancienne* y *moderne* podía haberse situado igualmente en el apartado historia moderna *infra.* Consideramos, por la importancia dada a la historia antigua, que podía figurar en el presente apartado.

[36] Extraído del *Compendio elemental de Historia Universal*, de Alfredo Adolfo Camús, 1.ª parte, *Modo de escribir la historia. Fuentes históricas y espíritu de la Historia,* vol. I (1842: 227)

> 1772, París, *Elemens d'histoire générale, Première partie Histoire Ancienne (suite de l'histoire grecque, LIv. 4e)*
>
> 1774, París, *Histoire ancienne et moderne par l'abbé Millot* (8 vols.)
>
> 1783, París, Durand: *Elemens d'histoire générale, Première partie Histoire Ancienne (suite de l'histoire grecque, LIv. 4e)*

y también en París, un *Abrégé de l'histoire romaine* (París: Nyon). En 1797, en Lausana (Chez Hignou et Compagnie), salió a la luz una «Nouvelle édition augmentée» de esta *Histoire ancienne et moderne*.[37]

En la obra de 1768 (*Elemens d'Histoire générale, Elemens de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'*à *Louis XV*, vol. I;), hay un prefacio del que citamos a continuación un largo extracto que permitirá comprender el éxito que entre los ilustrados españoles tuvo la obra en el año 1790, cuando desde este lado de los Pirineos se percibía que un potente movimiento ya había empezado a subvertir el orden político establecido en Francia: estos ilustrados compartirán en esa fecha muchos de los postulados de Millot que podríamos considerar próximos a los de filósofos –como, por ejemplo, Montesquieu, admirado, como antes hemos visto, por el exjesuita– partidarios de la tolerancia y contrarios a cualquier tipo de prejuicios.

En el prefacio también se relaciona este *oficio* del historiador con el espíritu filosófico y el imperativo moral de relatar el pasado sin ocultar la verdad de las cosas con el fin de desterrar toda parcialidad y permitir distinguir el bien del mal. Al fin y al cabo, la historia sigue siendo, en este sentido, *magistra vitae* (prefacio extenso del que extraemos las partes más significativas):

> Des élemens d'histoire, pour être également utiles & agréables, ne doivent, ni embrasser un trop grand nombre d'objets, ni passer trop légèrement sur les choses dignes d'attention.[...] C'est en développant les idées, qu'on les imprime dans un esprit superficiel & encore neuf. Les événemens les plus célèbres, dépouillés de leurs circonstances, y laissent á peine quelques traces. Une narration suivie, courte et rapide, dégagée des détails minutieux, pleines de traits memorables enchaînés avec méthode, paroit de tous les moyens les plus propres à faire impression.Elle rassemble sous un point de vue les objets épars

[37] Véase también otra edición de París de 1802. Otra obra de Millot, la *Histoire littéraire des troubadours* [...], París, 1774, fue prohibida por la Inquisición, incluso para quienes poseían una licencia especial. Es notable la «notice» de la *Bibliographie Universelle ou Dictionnaire historique des hommes qui se sont fait un nom* [...] par F.-X. Feller (Besançon / París, 1839, t. IV 4), que presenta la obra de Millot como «complilations» sin interés (s. v. Millot, 1848): «Ces sortes de compilations, plus utiles à l'imprimeur qu'honorables pour l'auteur ont ordinairement plus de débit que de réputation».

& come noyés dans un abrégé chronologique; elle en forme des tableaux qui frappent l'esprit, elle apprend ainsi à connoître les principes du bien & du mal, à raisonner sur les interêts & sur les devoirs de l'homme et du citoyen-

(p. xi) Nous trouvons à chaque pas des monuments si terribles des effets [des prejugés & de l'erreur], qu'il suffit de les observer attentivement pour se garantir d'un écueil toujours funeste au genre humain.

(p. xij) Rien ne contribue tant que de pareilles observations à répandre cet esprit philosophique, dont le principal avantage est de dissiper les préjugés pernicieux & d'établir les idées justes, qu'on doit regarder comme la base du bonheur. Bien différent de l'esprit d'irréligion & de licence, plus il tend à nous affranchir de toute entrave servile, plus il nous attache aux lois divines & humaines, sans lesquelles il ne resterait ni ordre, ni paix, ni sûreté dans le monde. L'esprit philosophique est la raison même libre des erreurs vulgaires. S'il dirige la plume d'un historien, les folies et les crimes dont il faut perpétuer le souvenir, deviendront un source de lumiere & de vertu.

(p. xiij) Comme la fausse philosophie se plaît à décrier les choses saintes, en imputant à la religion les excès du fanatisme, de la superstition et de l'imposture, quiconque travaille pour l'utilité publique est obligé, non de pallier frauduleusement ces abus, mais d'en découvrir la véritable origine.

(p. xiv) [l'histoire] ne se plie point à la dissimulation; elle ne flatte ni les pontifes ni les rois; elle les peint comme des usurpateurs, ou des fourbes, ou des tyrans, ou des ames viles, lorsque leur conduite leur a mérité ces noms odieux; & plus les faits intéressent la société, plus elle doit les mettre au grand jour, avec autant d'énergie que de droiture. Osons le dire, l'intérêt même de la religion demande que les hommes sachent l'abus qu'on en peut faire. [..] On n'auroit pas vu tant de mauvais chrétiens du temps des croisades, si des chrétiens avoient été instruits que la guerre sainte, loin d'être un moyen infaillible de salut, pouvoit ouvrir la carrière des plus grands désordres. Des milliers de victimes n'auroient pas été massacrées pour les disputes de religion, si l'on avoit su qu'un zèle persécuteur & sanguinaire ne pouvoit se concilier avec l'esprit de l'évangile. [...] En un mot, il faut dire la vérité sans foiblesse. On la trahit quand on la déguise; on l'outarge quand on la suppose dangereuse.

(p. xvj) C'est un Malheur pour l'écrivain qui s'engage dans cette carriere, d'avoir sans cesse à combattre des préjugés de corps, d'état, de secte, de nation; des intérêts étrangers & meme ses propres intérêts, ses propres penchants. [...]. Sa liberté paroîtra aux uns témérité, son impartialité paroîtra injustice aux autres. Sa modération choquera les esprits ardens & enthousiastes; sa candeur révoltera les ames doubles et faussement politiques. Mais le plus grand mal seroit de prostituer sa plume au mensonge. D'ailleurs, nous vivons dans un royaume où la vérité s'accorde aisément avec les loix; & le public est trop éclairé pour que l'esprit de parti préside à ses jugemens.

> (p. xviij) Mon dessein est rempli si cet ouvrage peut instruire agréablement les lecteurs auxquels il est destiné.

Si fuera todavía necesario, Millot repetirá en su prefacio que la historia tiene una finalidad muy concreta, de orden social y moral (prefacio):[38]

> Le gouvernement [de Parme] s'est proposé de faire servir l'histoire à l'instruction de la noblesse. Convaincu des avantages qu'elle procure pour éclairer les citoyens, et les rendre solidement vertueux, il a cherché les moyens d'en faciliter l'étude, et de la diriger au bien public. J'ai eu l'honneur de travailler pour un objet si important. Le programme déjà publié en 1768 par les ordres de S.A.R. l'Infant Don Ferdinand, duc de Parme donnera une idée suffisante de la méthode que j'y ai suivie.

Como se manifiesta sin ninguna ambigüedad en este texto, Millot se muestra admirador del espíritu filosófico, aunque no irreligioso (ni mucho menos ateo). Sin embargo, aboga nítidamente por una religión alejada del fanatismo y de la crueldad, partidaria de la Verdad, base de la felicidad de los hombres y, sobre todo, independiente del poder político. Esta posición no podía sino estar en consonancia con la de muchos ilustrados y explica la larga lista de suscriptores de la traducción al español que glosaremos *infra*.

Conviene añadir, desde la perspectiva de los contenidos del original de *Elémens d'Histoire...*, que este prefacio contiene el programa que enuncia un principio de organización de la obra, que puede considerarse original respecto a los historiadores que le precedieron –Rollin o Bossuet–, puesto que establece la división de la historia de la Iglesia y la de los príncipes y destaca las consecuencias de la separación del poder espiritual del poder civil (citamos por la traducción española 1790, prefacio, VI):

> La historia eclesiástica, casi siempre ligada con los asuntos políticos después de Constantino, va con la Historia profana, de la qual no puede separarse. Por ella. Se aprenderá con facilidad à discernir las verdaderas máximas de la religión, los abusos de la superstición y los excesos del fanatismo, los derechos y límites de las dos potestades, la necesidad de obedecer á la una en lo espiritual, y reconocer la independencia de la otra en lo temporal y lo civil, en fin las obligaciones del ciudadano para con la Iglesia, y las del cristiano y católico para con los príncipes, el gobierno y las leyes de la sociedad: lecciones importantes para la tranquilidad pública y para el interés de la religión, puesto

[38] Este prefacio está traducido en el texto español de 1790.

> que los errores de esta naturaleza no han sido menos funestos á la gloria de la Iglesia que al reposo de los pueblos y a la dignidad de los Soberanos.

Este principio de organización y las razones que lo sostienen, sin duda debieron ser especialmente apreciados por los ilustrados españoles. También el estilo conciso y las dos metas nítidamente enunciadas de Millot –(introducción, p. 2) «buscar la verdad en todo» y «limitarnos a lo útil»– explicarían finalmente el éxito que tuvieron la suscripción de la obra y su traducción en España. El deseo de ser fiel a lo que considera la Verdad lleva a Millot a ponderar, por ejemplo y entre otros elementos, la política del ministro de Colbert y la de Sully, ministro de Enrique IV. Se apoya para ello en reflexiones de Voltaire (citado con exactitud: 1768: 12, *Histoire moderne*) y justifica desde un punto de vista organizativo y filosófico la base de dicha crítica (ibíd.):

> Ces réflexions seroient déplacées, si elles ne préparoient aux evénemens qui doivent suivre. L'étude de l'histoire n'atteindra son but qu'en dévoilant les refforts par lesquels tout se meut dans l'univers, qu'en apprenant à voir les effets dans les causes mêmes.

Destaquemos aquí que Millot delimita nítidamente, en la *Historia universal*, el espacio y la función que debe tener dicha historia antigua (ibíd.):

> On ne doit pas donner [à l'Histoire ancienne] la préférence sur les objets qui nous intéressent le plus; on ne doit surtout pas en accumuler les minuties, avec une pesanteur pédantesque; on ne doit pas la rendre absurde par des fables, ou fastidieuse par des inutilités; on ne doit enfin attacher de l'importance à ce qui n'est qu'un poids accablant pour la mémoire,

y pide encontrar en las historias antiguas, no listas de hechos, sino reflexiones. El historiador concluye lapidariamente (ibíd.): «Trop de longueur, trop peu de critique, sont les défauts qu'on trouve communément». Estos defectos, en su opinión, se encontrarían en Bossuet, en Goguet así como en Rollin.[39]

Por otra parte, siendo (ibíd.) «La crédulité [...] la mère de l'erreur», el abate Millot insiste en que ha tenido especial cuidado en «marquer l'origine des choses», aproximándose así a una historia que no se limita a relatar, como hicieron muchos predecesores suyos, sino que busca las causas y los antecedentes de los acontecimientos. En todo caso, la ambición de Millot –que cita

[39] Señalamos que la *Histoire ancienne et moderne* aparece clasificada y glosada en este capítulo por la importancia que da Millot a la Antigüedad.

en su prefacio a Fleury y a Montesquieu, entre otros– es la de suscitar en sus lectores el deseo de pensar, insistiendo en que (p. 13): «Il ne s'agit pas de faire lire mais de faire penser».

Por esta razón –conocer los orígenes–, Millot afirma la importancia de la historia antigua (citamos en la traducción española 1790, prólogo, vi):

> La Historia antigua, contenida en sus justos límites, además de excitar vivamente nuestra curiosidad, es un manantial de luces donde sin mucho trabajo se pueden sacar nociones muy importantes y principios de conocimientos más necesarios.

Esta posición personal le permite insertar una crítica bastante ambigua de la obra –sin embargo, calificada de *magistral*– de Bossuet y otra, en este último caso, nada velada, de la de Rollin.

Subrayemos también la característica de la parte de *l'Histoire universelle* de Millot dedicada a la Antigüedad que le asegurará un número notable de lectores gracias a su *pedagogización*. Además, en contra de las costumbres al uso en los colegios, defiende una utilización medida de la memorización (citamos la traducción española 1790, prólogo, viii) «Divido mi obra con tal método que un capítulo pueda ser materia de una lección para la juventud. Los sumarios forman una especie de análisis propia para disminuir el trabajo de la memoria».

Precisamente, puesto que se trata de suscitar la comprensión –y ya no ejercitar la memoria–, para facilitar la «inteligencia» del texto de la *Histoire* y su lectura, el volumen ofrece instrumentos adyuvantes como por ejemplo, la *Tabla alfabética de geografía antigua*, que le precede.

El título completo de la traducción al español de *Elémens d'histoire universelle* del abate (solo figura parcialmente *supra*) es *Elementos de Historia Universal antigua y moderna, en que se describe el origen, gobierno, leyes, religión, ciencias, costumbres, y los sucesos más notables de todas las naciones del mundo. Obra escrita en francés por el señor abate Millot de la Academia Francesa, y de las de León y Nanci. Traducida al castellano con algunas notas relativas a la Historia moderna, y el aumento de volumen que comprende todo lo más notable acaecido desde el año 1763, en que finaliza el historiador francés, hasta la paz general en 1783*, Madrid: Manuel González, 1790.[40]

[40] En F. Aguilar Piñal 1790-1795, hemos encontrado siete ediciones de esta traducción al castellano.

En esta, se puede constatar la ausencia del nombre del traductor y la ampliación del volumen cuyo relato alcanza el año 1783. Su breve «Prólogo de los Traductores», de menos de una página y media, se abre con una afirmación, harto tópica entre los ilustrados, que insiste en la necesidad de ser «útil a la Patria». Por otra parte, se subraya que se trata de un libro sobresaliente (prólogo de los traductores), una «obra excelente y clásica que en su género ha producido la culta Francia. El nombre de su autor, el abate Millot, es su mayor elogio; y así nos dispensa el detenernos a recomendarla».

Cabe destacar en la edición española la larguísima lista (más de diecinueve páginas) de suscriptores que encabeza el volumen: figuran en ella unos cuatrocientos nombres, muchos de ellos de personajes de primer nivel social e intelectual en su época, otros, relacionados con profesiones menos destacadas (libreros) o sin ocupación concreta señalada. Varios de estos prohombres se volverán a encontrar en la historia del final del siglo XVIII y principios del XIX y figurarán entre los llamados *afrancesados*.[41] Este listado de suscriptores nos parece interesante en la medida en que incluye parte de los que, se supone, sería el grupo declaradamente afín a los ilustrados más tarde. Por ello, nos detendremos en estas páginas (aunque no las transcribimos de forma exhaustiva).

Las cuatro categorías sociales más representadas son, cuando figuran rango y cargo:

(i) los eclesiásticos (de distintas clases). Por ejemplo, entre otros, leemos los nombres de:

R. P. D. Andrés Belda, benedictino

Dr. D. Josef Mariano Beristain, canónigo lectoral de Vitoria

Sr. D. Pedro Cabez*ó*n, cura de Leganés

Sr. D. Sebasti*á*n Joaqu*í*n Calder*ó*n, presbítero, catedrático de Teología del Colegio Eclesiástico de Málaga

Sr. D Miguel de Castro y Figueroa, Dignidad de Prior de la Colegiata de la Coruña

Sr. D. Francisco de Castro y Loynaz, presbítero natural de Madrid

Sr. D. Manuel Agustín de Cifuentes, presb*í*tero de Orense

Sr. D. Plácido Enriqués, presb*í*tero

R. P. Mtro. Fr. Juan Mart*í*nez Nieto, catedrático de Salamanca y Provincial de los Mercedarios Calzados de la Provincia de Castilla

[41] Es el caso, entre otros, de Juan Antonio Llorente.

Sr. D- Josef García Pelontre, cura de San Pedro de Ferreros, en el Obispado de Oviedo

P. Fr. Carlos Herreros, de la Orden de San Bernardo

Lic. D. Francisco de Isla, presbítero

Sr. D. Antonio de Lara y Zúñiga, inquisidor en el Tribunal de Sevilla

Ilmo. Sr. D. Juan de Llano Ponte, obispo de Larén y auxiliar de la Diócesis de Oviedo

Dr. D. Juan Antonio Llorente, presbítero, secretario del Santo Tribunal de la Inquisición de esta corte

P. Fr. Cayetano de Mallorca, religioso franciscano

R.P.Fr. Benito de la Peña, prior en el Convento de Dominicos de Tudela

P.FR. Josef de los Santos, trinitario descalzo

Sr. D. Kosef Tuqiuet, presbítero

Sr. D. Isidro de Villodres, presbítero

P. Josef Villaroel [¿Pérez de Baños?], agonizante[42]

Son numerosos, según constatamos, los eclesiásticos que no aparecen con otro título que el de 'presbítero', al lado de quienes se señala solo su pertenencia a una orden religiosa o que ostentan altos cargos en la jerarquía de la Iglesia.

(ii) los militares:

Sr. D. Eduardo Briant, teniente de Navío de la Real Armada

Sr. D. Fernando Daoiz, xefe de Esquadra de la Real Armada

Sr. D. Juan Darrac, teniente de navío de la Real Armada

(anónimo), el teniente coronel del Regimiento de la Coruña

Sr. D. Francisco Diz, oficial de la Secretaría de Guerra

Sr. D. Diego de Escobedo, teniente coronel y capitán del Regimiento de Guadalaxara

Sr. D. Francisco Ferri, capellán del regimiento de Guardias Walonas

El coronel D. Rudesindo Ruiz de Cabrejas

Sr. D. Manuel Josef de Robles y Villafañe, secretario de la Dirección del Regimiento de Reales Guardias Españolas de Infantería...

En esta categoría, segunda en importancia desde el punto de vista cuantitativo, el número de oficiales es notable.

[42] F. Aguilar Piñal, 1995: 472.

(iii) Funcionarios, altos funcionarios, abogados

Sr. D. Nicolás Argüelles, ayuda de Cámara de S. M.

Sr. D. Andrés Burriel, del Consejo de S. M.

Sr. D. Antonio Caspe, abogado de los Reales Consejos y del Ilustre Colegio de esta Corte

Sr. D. Andrés Gilabert, archivero de la Secretaría de Perú

Sr. D. Pedro Gorrón de Cisneros, agente fiscal de las Indias

Sr. D. Gaspar Melchor de Jovellanos, del Consejo de S. M. en el Real de las *Ó*rdenes[43]

Sr. D. Sancho de Llamas y Molina, gobernador de la Sala del Crimen de Zaragoza[44]

Sr. D. Alberto García, médico de la Villa de Baldebeldeja

Sr. D. Tomás López, ge*ó*grafo de los dominios de S. M.

Sr. D. Domingo Mart*í*nez, contador de caxa de la Tesorer*í*a mayor

Sr. D. Manuel Mart*í*n Bernal, abogado de los Reales Consejos y del Ilustre Colegio de esta Corte

Sr. D. Manuel Ruiz de Morales, relator del Consejo de Indias

Sr. D. Agust*í*n Soriano de la Rosa, abogado de los Reales Consejos, y Consejos y del Ilustre Colegio de esta Corte

Dr. D. Tom*á*s Revert y Paulo, abogado

Sr. D. Miguel Ortamendi, oficial primero de la Secretar*í*a de Estado

Biblioteca Militar en el Regimiento de San Gall Conde de Thurn

También es notable, por su número e importancia, el grupo que forman los altos funcionarios de S. M.

(iv) Dignatarios y títulos nobiliarios:

Excmo. Sr. Conde de Floridablanca

Excmo. Sr. Conde de Campomanes

Sr. D. Sabino Campomanes, mayordomo de Semana de S. M.

Excmo. Sr. Duque de Fr*í*as

Sr. Marqués de San Miguel...

[43] Jovellanos es el único nombre con el de «Domingo Martínez, contador de caxa de la Tesorería mayor» que hemos encontrado en los listados de nombres de comerciantes, funcionarios, banqueros y políticos (pp. 290-300), que presenta Jesús Cruz (2000). Una hipótesis que se puede plantear es que los suscriptores de Millot no eran personajes de primer nivel en los ámbitos estudiados por J. Cruz.

[44] Segorbe (XIV) en *Semanario erudito, que comprehende varias obras inéditas* [...], volúmenes XXII-XXIV, editado por Antonio Valladares de Sotomayor, Madrid: Blas Román.

Sr. Marqués de Campo-Sagrado

Excmo. Conde de Castillejo

Sr. Conde Echaud

Sr. Marqués de Ferrera

Excmo. Sr. Marqués de Villadarias

Excmo. Sr. Conde de Villalobos

Los nombres de los prohombres aquí citados no requieren mayor comentario: son conocidas sus posiciones mayoritariamente ilustradas.

(v) Literatos, historiadores, profesores...:
Sr. D. Josef Cornide de Saavedra
Sr. D. Félix María Enciso
Sr. D. Andrés Burriel
Sr. D. Mariano Buytrago y Ceballos
Sr. D. Francisco Martínez Villamill
Sr. D. Torquato Torio de la Riva (traductor)

Vemos también citados algunos representantes de la enseñanza en colegios o universidades:

Sr. D. Fernando Chacón Colegial, seminarista de Málaga
Dr. D. Juan Antonio Costa, catedrático en el Colegio de San Miguel de Orihuela

Finalmente, no deja de ser significativo ver entre los suscriptores el nombre de varias señoras:[45]
Sra. Doña Josefa Bucardi
Sra. Doña Francisca Bonavia[46]
Sra. Doña María de la Asunción García Valladolid, vecina de esta corte
Sra. Doña Francisca Larminal[47]
Sra. Do*ña* Isabel de San Martín Cueto y Franco
Sra. Doña Micaela de San Martín Cueto y Franco
Sra. Doña Joaquina Lemayre y Castro
Sra. Doña Bernarda Moreno

[45] En Onandía Ruiz (2019), no hemos encontrado ninguno de los nombres que siguen. Estas «señoras», en principio, no deberían de haber traducido obras del francés.

[46] Citada en el *Diario de Madrid* (jueves 2 de junio de 1797) acerca de «el sorteo de los Números y Lotes correspondientes a las Acciones de la segunda mitad del Real Empréstito de 240 millones de reales de vellón».

[47] Nombre citado en el *Diario de las discusiones y actas de las Cortes*, vol. VIII, sesión del día 23 de septiembre de 1811 (p. 405): «Se mandó á la Regencia la solicitud de Doña Francisca Larminal, para que atienda del modo posible á esta interesada y á sus hijos, proporcionándoles los medios que alivien sus necesidades, y permitiéndoles la entrada en esta plaza si en ello no hubiera inconveniente».

Sra. Dña. Ana María de Nava Palacio
Sra. Dña. Florencia de Nava Palacio
Sra. Doña María Gracia Trelles de Navía

En último lugar, señalemos el nombre de libreros y de comerciantes, estos en número reducido. Los libreros manifiestan su deseo de adquirir varios ejemplares (hasta ocho), como es el caso de los libreros Berard:

Sres. Hermanos Berard, por 9 exemplares
Sr. D. Manuel Comes, mercader de libros en Cádiz
Sr. D. Manuel Vázquez, Hidalgo y Compañía por 8 ejemplares
Sr. D. Joaquín Espalter y Royg, del Comercio[48]
Sr. D. Antonio Sancha, por dos exemplares

Este listado permite constatar que la obra de Millot llegaba precedida de una notable fama y que hubo una gran expectación entre la clase pudiente y culta española, deseosa de conocer una manera distinta de ofrecer datos históricos a los lectores. También debió de despertar curiosidad entre los ilustrados este relato crítico de la historia de España –aunque ya no se trata específicamente de historia antigua–, en parte coincidente con el de los filósofos que alimentaba la leyenda negra española. Citaremos, a título de ejemplo, la página de Millot sobre el reinado de los Reyes Católicos, la Inquisición y Torquemada (Livre premier, VIIIe époque, 1774: 55): «Le principal objet d'Isabelle et de Ferdinand [fut] d'arrêter les crimes par la terreur; [...] d'affranchir les peuples de l'oppression des grands, & de les soumettre tous à l'autorité royale». Esta declaración laudatoria sobre las intenciones de los Reyes Católicos precede sin embargo a una crítica severa a su política y a la Inquisición de cuya creación son responsables (ibíd.):

> Mais, au milieu de ces soins utiles, nous les [Isabel y Fernando] voyons établir partout, avec un zele violent, ce que le tribunal de l'inquisition a de plus contraire aux droit de l'humanité, & aux maximes bienfaisantes de l'Evangile [...]. L'inquisition fut établie avec des rigueurs juridiquement tyranniques, dont il n'avoit encore d'exemples si barbares. Torquemada, devenu grand inquisiteur,

48 J. Espalter y Roig, comerciante, figura en un grabado titulado «Entrada de SS. MM. CS. Carlos IV y María Luisa en Barcelona la tarde del once de septiembre de 1802, figurando las / dos compañías de migueletes á cargo del cuerpo de fábricas, siendo sus comandantes D. Juan Rull y Arnabach y D. Joaquín Espalter y Roig». Además, en 1822 hay una «Memoria jurídica por los hijos y herederos del difunto Joaquín Espalter y Roig del comercio que fué de esta ciudad [Barcelona]: en el pleyto que siguen en grado de suplicación, contra Josef Antonio Espalter y Maciá, su hermano mayor sobre la nulidad del figurado testamento sacramental del padre común / en la Audiencia Territorial de Cataluña y Sala Segunda; relator Don Pedro Nolasco Vives y Cebriá; actuario Don José Antonio de Quintana».

> fit brûler en quatre ans six mile personnes; & et son zele poursuivit plus de cent mille citoyens. Une sombre terrreur, un fanatisme farouche, s'emparerent des familles; l'infame délation se transforma en vertu [...]. Les procedures les plus iniques decidoient de la fortune, de l'honneur & de la vie. L'accusé ne connut jamais l'accusateur, & et ne lui fut jamais confronté. [...] Enveloppé dans les pièges d'un interrogatoire captieux, il se reconnoissoit coupable sans savoir de quoi.

Seguramente por ello, en su prólogo, los traductores confiesan que a pesar de la excelencia de la obra se vieron en la obligación de añadir (prólogo, 1790: ii): «algunas ligeras notas en la segunda parte, que comprende la Historia moderna, en especial por lo perteneciente á España». En todo caso, declaran que estas notas serán prudentes (prólogo, p. iii): «procederemos en esto con la mayor economía y circunspección», sin pretender modificar ni rectificar abiertamente un texto considerado por muchos digno de admiración.

M. A. Aragón (1992: 54) hace constar que esta versión española de Millot estuvo reseñada en la *Gaceta de Madrid* y en ella, se precisaba que el autor «dedica[ba] a la Antigüedad sus cinco primeros volúmenes, llegando a la parte moderna hasta mediados del siglo XVIII [es decir el final del reinado de Luis XV]». Por tanto, la traducción española se habría hecho a partir de la primera edición francesa de 1774 que fue aumentada por los traductores hasta el año 1783.

Finalmente, la *Historia* de Millot en su versión española nos lleva a destacar desde el punto de vista de la recepción, de un lado, la expectación social que debió de crear este relato de acontecimientos relacionados en algunas de sus páginas con la historia de España y, de otro, el hecho de que los destinatarios no han variado (al menos oficialmente y como reclamo): sigue siendo la juventud la destinataria de tal obra , aunque los nombres de los suscriptores llevan a dudar de esta *única* finalidad.

Por otra parte, cabe subrayar, desde una perspectiva más propiamente historiográfica tanto el principio de evolución que marca esta historia que «*hace* pensar» y, en contra de los métodos pedagógicos al uso, que no quiere cargar la memoria de sus lectores con minucias, la apropiación por parte del traductor del texto que aumenta y modifica para adaptarlo a la «demanda» de los lectores españoles.

Pierre-Daniel Huet (1630-1721)

Las obras de Pierre-Daniel Huet son numerosas, fruto de una larga vida dedicada a diversos géneros, entre los que predominan los literarios, aunque se adentró con la traducción que vamos a glosar en el ámbito de la historia.

Según *Le grand dictionnaire historique ou melange curieux de l'histoire sacrée* [...] (Louis Moreri, Estienne François Drouet, Claude Pierre Goujet, Basilea: Jean Brandmuller, 1731) que enumera y describe las obras de Huet, la *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens* se publicó (en latín) en París y en Bruselas en 1717. Por otra parte, Moreri (1731, s. v. Huet, Pierre Daniel) aporta otro dato:

> Il en a paru une traduction française à la Haye 1730 dans le second volume des traités geographiques & historiques pour faciliter l'intelligence de l'ecriture (sic) Sainte, recueillis par M. de la Martiniere, *Petri Dan, Huetii comentarius de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718, in-12 [...]

L'Histoire du commerce et de la navigation des Anciens (París: Antoine-Urbain Costelier y Bruselas: Jean Leonard) también tuvo una edición en 1727 («Troisième édition revuë») y, más tarde, otra en 1763 (Lyon: Duplain). Esta última, según se excusa el responsable de los preliminares, sería una (nota preliminar):

> production de sa jeunesse [de Huet], qui, [...] extorquée par une autorité superieure, lui a paru si peu convenable à son âge et à sa profession, qu'il l'aurait laissée volontiers ensevelie dans la poussière de son cabinet, comme elle l'était depuis tant d'années, si les prieres de ses amis, gens amateurs de belle littérature, & de l'utilité publique n'eussent fait violence à son inclination».[49]

Este «Avertissement du libraire» de la edición de 1727 había hecho constar, a modo de elogio, que la *Histoire du commerce* era una obra sin «relación

[49] En 1717 vio la luz la *Mémoire sur le commerce des hollandais où l'on montre quelle est leur manière de faire, son origine, leur grand progrès, leurs possessions & gouvernement dans les Indes, comment ils se sont rendus maîtres de tout le commerce de l'Europe. Quelles sont les Marchandises convenables au trafic maritime, d'où ils les tirent & les gains qu'ils y Font. Ouvrage aussi curieux que necessaire à tous les negocians* (Amsterdam: Emanuel du Villard). Véase en este mismo estudio el apartado «Historia moderna», *infra*. Citemos también, sobre el mismo tema, la obra francesa –no traducida, que sepamos–: *Histoire du commerce et de la navigation des peuples anciens et modernes. Ouvrage divisé en deux partie, dont la première contient l'Histoire politique du Commerce des Anciens; & la seconde, l'histoire générale du Commerce chez les Peuples modernes* de Philippe-Auguste de Sainte-Foix Arcq (Amsterdam, 1758). Esta obra figuraba en la biblioteca de Jovellanos (véase A. Aguilar Piñal, 1984, la *Biblioteca de Jovellanos*, obra ya citada).

con nuestro tiempo» y «una parte de la historia tan nueva como poco trillada». Sin embargo, dos décadas más tarde, el *Dictionnaire universal, historique et critique* (vols. VII-IX, editado por Louis Mayeul Chaudon, 1810), ofrece como única (y escueta) crítica de la obra, la apreciación siguiente: «[Cet] ouvrage renferme une érudition immense», brevísima reflexión que vemos como síntoma inequívoco de que su manera de *hacer la historia* se veía críticamente pues la historiografía había cambiado entre el principio del siglo XVIII –cuando escribió Huet– y 1810.

Es cierto que, entre las obras predominantemente literarias o lingüísticas[50] de Huet, esta, cuyo carácter era histórico, no había de suscitar mucho interés, en particular, entre los historiadores del siglo XVIII, ni menos aún, en los del XIX. La razón sería que no ofrecía el fruto de las investigaciones del autor de los documentos recién descubiertos, según recomendaba la tendencia de la historia crítica; pero tampoco era un tratado con un enfoque nuevo ni se citaban las fuentes utilizadas, sino que en realidad era una mera reescritura-resumen de textos clásicos antiguos y modernos, que relataban de un modo ameno una larga serie de hechos extraídos de la Biblia, de los clásicos o de historias antiguas y modernas –la de Claude Fauchet (1530-1602),[51] por ejemplo. Incluso cuando se trata de China, Huet no cita ninguna fuente de información, aunque sí que cuestiona algunos conocimientos que provendrían directamente de este pueblo. Por ejemplo, esta frase, que introduce la duda (caso excepcional) solo por un carácter étnico, nos parece significativa (1727: 41) al respecto: «Si l'on veut croire les Chinois même & que leur presomption ne rende pas leur temoignage un peu suspect, ils ont autrefois étendu leur empire jusqu'au Cap Bonne Espérance».

Cabe señalar que esta historia parece situarse al margen de las nuevas tendencias historiográficas de finales del siglo XVIII. Conviene recordar también que la cuestión del comercio e incluso la historia de esta actividad interesaron a los lectores de las postrimerías del siglo XVIII tanto en Francia como en España. Como prueba poco conocida de este aprecio, está el *Essai sur le commerce des Romains* de J.-F. Bilhon (1784) que fue traducido y publicado en 1798 en España (véase p. 242, en el anexo).

[50] Huet está citado en Daniel Droixhe, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)* (Ginebra: Droz, 1978), entre otras razones, porque proyectó, sin llegar a realizarlo, un diccionario *(Index Général)* «rédigé de manière à ce qu'on pût voir tout d'un coup la première époque de l'usage d'un mot, ses divers emplois, ses progres, le temps auquel il etoit tombé en désuétude» (*Dictionnaire universal, historique et critique*, p. 559).

[51] Claude Fauchet: *Recueil des Antiquités gauloises et françaises*, París, 1579 (1611).

En la *Historia del comercio y de la navegación de los antiguos* (editada en 1793 por Ramón Ruiz, en Madrid), el traductor Plácido Regidor, un eclesiástico, no justifica por qué tradujo la obra de Huet, no ofrece ningún comentario introductorio ni sobre la obra ni sobre su traducción. En los preliminares solo figuran la dedicatoria (del propio Huet) a «Monsieur Colbert» y una nota del librero (originales y traducidas ambas del francés).

En cuanto a la traducción española de finales del siglo XVIII, es necesario subrayar el desfase cronológico entre la fecha de la primera edición de la fuente francesa y la de la versión española. Aunque hay que señalar que el texto fuente tuvo reediciones tardías que pudieron inducir a la realización de traducciones en fechas próximas a las de estas reediciones francesas tardías. Aparentemente, forma parte de este acervo de obras francesas clásicas que no penetraron en España en su momento por las dificultades materiales (aunque también, ideológicas) de la circulación de los libros entre Francia y España (véase el listado de obras del siglo XVII que se adquirieron en la Real Academia de la Historia durante la segunda mitad del siglo XVIII, Maier 2003, 2011).

Por otro lado, la desaparición o ausencia total del traductor, que no añade ninguna introducción a su tardía versión ni tampoco ninguna nota de cosecha propia, indicaría que se atuvo fielmente –recordemos que no era necesariamente la opción imperante en su época– a la letra y al sentido de su texto, sin ver ni siquiera la necesidad de precisar los orígenes de la obra. Además, la parte del texto que concierne al comercio de los romanos con España no es objeto de la más mínima nota a pie de página (capítulo XL), algo que resulta chocante.

LA NOVELA HISTÓRICA: INICIACIÓN A LA HISTORIA ANTIGUA

Se puede optar por considerar la novela «instructiva» histórico-pedagógica bien como parte del corpus de obras históricas del siglo XVIII, bien como elementos del conjunto de obras literarias de la misma época. Nos detendremos en ellas por ser históricas –aunque *sui géneris*–, pues forman parte de los instrumentos pedagógicos que se utilizaron en la enseñanza de la historia de la Antigüedad a los jóvenes (es decir a aquellos privilegiados que pudieron acceder a esta enseñanza) y, además, haber sido objeto de traducciones que gozaron de una difusión notable a finales del siglo XVIII que continuó en el XIX.

La novela histórico-pedagógica en España proviene en gran medida de traducciones del francés, si exceptuamos la obra de Pedro Montengón

(1745-1824). Un texto muy difundido de este autor, *Eusebio* (1786-88), que recibió la influencia de las ideas pedagógicas de J. J. Rousseau, enseña al lector algo de geografía e historia, así como (libro 4) literatura española (la primera edición es de 1786 y se hizo una reedición en 1807-1808). También se integran en este género de narrativa pedagógica, del mismo Montengón, *Antenor* (1788), *El Rodrigo* (1793), *Eudoxia, hija de Belisario* (1793).[52]

Nos detendremos, porque nos centramos en este estudio en la comprensión del peritexto de las traducciones del francés al español y por la similitud de las intenciones de los autores españoles con las de los franceses, primero en *Los viajes de Antenor por Grecia y Asia con nociones sobre Egipto, manuscrito griego de Herculano que tradujo a la lengua francesa Etienne François Lantier.*[53]

Cabe subrayar que la ficción del manuscrito griego anuncia la novela histórica del siglo XIX. En todo caso, se la consideró una imitación del *Anacarsis*, pues ambas obras relatan viajes imaginarios, sobre todo, por la Grecia antigua (aunque también por Egipto, en *Antenor*). No obstante, el rigor histórico de *Antenor* pareció, a los ojos de los eruditos, menor que el de su modelo.

[52] Véase Carnero (2009). También conviene recordar un nombre importante en este tipo de novela histórico-pedagógica (por otra parte, obra de un admirador del *Telémaco*), el de M. A. Ramsay (1686-1743) que publicó en 1727 *Les voyages de Cyrus* (Amsterdam: Chez David Mortier, 1728), obra considerada por los lectores de la época como próxima, por sus fines pedagógicos, a la de Fénelon. En 1732, se tradujo la *Nueva Cyropedia, o los Viages de Cyro, y un discurso sobre la mythología que escrivió en lengua francesa Monsieur de Ramsay, con una carta de Monsieur Fréret,* [...] *en que manifiesta la exacta chronología de la obra, lo que tradujo el año de 1732 en lengua castellana Don Francisco Savila,* [...] (y se publicó en Barcelona: M. Martí, 1738). En 1895, vio la luz una segunda edición. Los españoles incluyeron el *Telémaco*, *Anacarsis* y la *Ciropedia* en la misma categoría que «*instruye* divertiendo» en el ámbito de la historia antigua, la mitología y la geografía, como manifestó la *Gaceta de Madrid* (30 de septiembre de 1798, citada por Demerson (1976: 106): «[la *Ciropedia* es una novela moral [parecida al] *Telémaco* y la *Anacarsis* en cuanto pinta las costumbres, la religión y la política de los países por los que viaja Ciro y cuando se relatan las revoluciones de los antiguos imperios de Egipto, de Tirio, de Grecia y de Babilonia». De hecho, *Cyrus* presenta la misma rápida transformación hacia una utilización pedagógica que las novelas a las que los contemporáneos la asociaron. En la reedición de 1738, la obra incluye un mapa en que «se manifiesta la exacta chronología de la obra». Además, existe una edición bilingüe inglés-español (Londres: T. Wilcox, 1760), cuyos fines lingüístico-didácticos son patentes. Precisamos que esta parte retoma parcialmente el contenido de dos artículos que se publicaron sobre el *Telémaco* (Lépinette, 1994 y 2005). El artículo de García Bascuñana (2008) también analiza varios aspectos del *Telémaco* como instrumento para el aprendizaje de la lengua francesa. Véanse también (Lépinette, 2016: 16-17), por pertenecer a la misma categoría didáctico-histórica, *Los viajes de Antenor por Grecia y Asia con nociones sobre Egipto, manuscrito griego de Herculano que tradujo a la lengua francesa* (el original francés de Etienne François Lantier es de 1797), obra que fue traducida al español en 1802 (Madrid: Imprenta Real).

[53] Lantier (1734-1826) publica *Les voyages d'Anténor en Grèce et en Asie avec des notions sur l'Égypte* (1798). Tuvo dieciséis ediciones y numerosas traducciones a varias lenguas, entre otras, al español.

La primera edición francesa de *Antenor* (1798) fue traducida al español en 1802 por Bernardo María de Calzada[54] (Madrid: Imprenta Real / Burdeos: Pedro Beaumes). Esta traducción al español de *Antenor* llegó con cierta rapidez y, según A. M. Freire López (2008), fue prohibida por la Inquisición.

En cuanto al texto traducido, Calzada, tras apoyar con verosimilitud la ficción del manuscrito encontrado en Herculano,[55] presenta dicha traducción y pide disculpas por sus *deficiencias* que aparentemente no impedirán, y esto hay que subrayarlo, que el público y, en particular, las mujeres, seres sensibles y propensos a los vapores (véase *infra*), puedan apreciar su vasto trabajo y entretenerse con su lectura (prólogo, viii):

> Deseo que el público agradezca mi trabajo, y que me perdone lo débil de la traducción, á favor de lo antiguo y singular de la obra. ¡Dichoso yo, si los sabios me leen por curiosidad, y las demás gentes por ocio, con el fin de adquirir, sin trabajo algunas nociones sobre las costumbres y usos antiguos! Las mujeres hallarán, acaso, en las aventuras amorosas, remedios contra el fastidio y los vapores, y dulce alimento para su sensibilidad. En cuanto á los versos, que se encontrarán sembrados en esta producción, digo, que me esforcé todo lo que pude para explicar bien el pensamiento y la poesía del texto; pero toda traducción de un gran poeta es una figura trabajada en cera, que quiere representar un cuerpo animado.

En general, las mujeres serán las lectoras ideales para este tipo de novelas que ya no serán solo sentimentales. Estas les permitirán descubrir la Antigüedad (a ellas, normalmente, no se les enseñaba ni latín ni griego), además de tener ventajas (traductor *dixit*) para su estado de ánimo y salud...

En el mismo género novelesco e instructivo, la obra *Descubrimiento y conquista de la América o Compendio de la historia general del Nuevo Mundo por el autor del Nuevo Robinson, traducido del francés, corregido y mejorado por Juan Corradi*, de Joachim Heinrich Campe (Madrid: Imprenta Real, 1803) se volvió a traducir a partir de una versión francesa. Su traductor español, Juan Corradi,[56] explica en su nota explicativa las razones por las cuales se decidió

[54] Sobre Bernardo María de Calzada, véase A. M. Freire López, 2, 1989: 77.

[55] «Sería un escepticismo ridículo dudar de la vida de Antenor, quien existió lo mismo que Aristóteles y Platón, visto que su obra existe» (Prologo: viii).

[56] Nacido en el ducado de Parma, Juan Corradi fue director del *Diario de sesiones de las Cortes de Cádiz* (1810 y 1820-1823). Emigró entre 1814 y 1822. Una obra importante de su bibliografía es el *Catecismo político, arreglado á la constitución de la monarquía española: para ilustración del pueblo, instrucción de la juventud, y uso de las escuelas de primeras letras*, Madrid: Oficina de Collado, 1812. Su segunda edición es de 1820. Juan Corradi mantiene un vínculo familiar con Ángel Corradi, librero en Madrid, al final del siglo XVIII. Véase Aguilar Piñal, 2005: 196.

a verter esta obra a su lengua. En primer lugar, argumenta que se trata de un libro cuya finalidad, como en el caso anterior, es pedagógica (1803: III): «[La obra es] una historia real y verdadera, puesta en forma de diálogo para hacerla más agradable á los jóvenes, para quienes principalmente se compuso».

Por ello, la historia en sí está entrecortada por el relato de la situación y actuación del padre-narrador cuando accede a contar partes de la historia de España que sus hijos –los supuestos destinatarios– le reclaman (es el caso, por ejemplo, en el primer capítulo del libro II).

La segunda razón aducida por Corradi es, sin mucha sorpresa en este tipo de obras, la utilidad de la versión castellana –no existía, según el traductor, nada semejante en España–, además de la facilidad de lectura (1803: IV):

> Animóme a emprender este trabajo [...] el ver que justamente faltaba un compendio de la historia general de Indias, y que cualquiera que aspiraba á instruirse en ella tenía que repasar obras voluminosas, y la mayor parte, confusas e incómodas para la juventud. Noté que el método de Campe era más á propósito para instruir y deleytar, pues reúne los adornos y atractivos de una novela instructiva con la veracidad de la historia [...].

Por esta misma preocupación pedagógica y porque la obra trataría la conquista de América –temática propia de la historia de España– presuntamente de forma deficiente, el traductor (1803: VI) «se propuso hacer una traducción libre», en vez de «enmendar las faltas» del alemán. Según dice, llevó a cabo, como un experto crítico, un verdadero trabajo de transformación de la obra (1803: VI):

> Tuve que cotejar prolixamente á nuestros historiadores de más opinión: cotejé sus relaciones; las combiné con madurez, y quando las hallé discordes, dí regularmente la preferencia al de más fama, menos una que otra vez, que tuve por conveniente ladearme á lo más verosímil.

Juan Corradi efectuó de esta manera según afirmó un trabajo de historiador y de pedagogo, una característica doble, en coherencia con su carácter de liberal en sus opciones ideológicas, que no sorprende en el siglo XIX.

'Telémaco' en España

El primer representante de la novela histórico-pedagógica traducida, el *Télémaque* de Fénelon (1651-1715) en su versión española, marcará el principio de una corriente en la que la novela sentimental dejará también su

huella, que coexistirá con el objetivo principal que continuará siendo histórico y moral. Se conocen los avatares de la primera edición del *Telémaco.*[57] La obra figurará en Francia entre los libros más reeditados, especialmente en el siglo XIX (desde 1717 hasta 1914). El texto de referencia, considerado como el original, es el de 1717 (París: Florentin Delaulne).

Cabe subrayar que hacia el final del siglo XVIII *Télémaque* ya estaba presente en la enseñanza. Louis-René de Caradeuc de la Chalotais (1701-1785), en su conocido *Essai d'éducation nationale ou Plan d'étude pour la jeunesse* de 1763, según Daniel Milo (1997: 2094, nota 22):

> a cru bon de rééditer avec [su propio plan, un] Traité intitulé *De l'éducation publique* [...] attribué à Jean-Baptiste-Louis Crevier, disciple de Rollin [...]. L'auteur y propose un programme détaillé pour les huit années de français; les auteurs cités sont les suivants (1e): Fleury, Vernet, Fénelon, la Fontaine; (2e) Fleury, Bouhours, Massuet, Fénelon [Télémaque].

El mismo Milo, tomando en consideración las ediciones que figuran en el catálogo de la Biblioteca Nacional de París, había puesto de relieve la presencia mayoritaria de Fénelon, en Francia, entre el resto de los autores clásicos franceses (*op. cit.*: 2100):

Períodos / número de ediciones	*1600-1700*	*1701-1750*	*1715-1800*	*1801-1825*	*1826-1850*	*1851-1875*
Le Cid	11	1	3	3	13	22
Le Misanthrope	3	2	0	3	17	27
Les Plaideurs	5	0	2	1	2	5
Athalie	5	2	3	5	17	43
Télémaque	15	26	31	70	152	125

Apuntemos que en el siglo XVIII los lectores del país vecino consideraban que la obra estaba escrita en una lengua elegante, típica del *beau style* de la edad clásica. La estudiosa francesa R. Balibar (1985) opone precisamente dicha característica del *Télémaque* a la de, entre otros, los *cuentos* de Arnaud

[57] El título francés es *Les Avantures* (sic) *de Telemaque, fils d'Ulysse. Par feu Messire François de Salignac de la Motte Fénelon, Precepteur de Messeigneurs les enfans de France & depuis, Archevêque – Duc de Cambrai, Prince du Saint Empire, &c. Premiere edition conforme au manuscrit original*. Los primeros ejemplares publicados sin el acuerdo o conocimiento del autor (1699) fueron destruidos inmediatamente y publicados fuera de Francia por A. Moetjens –que publicó también una versión temprana en español– y Pierre Marteau.

Berquin,[58] y muestra cómo el primero tendió a ocupar el lugar de los textos de los clásicos griegos y latinos cuya lectura se hacía cada vez menos frecuente desde el final del siglo XVIII y el XIX.

Télémaque, cuyas ediciones alcanzarán una difusión notable a lo largo del siglo XVIII y, sobre todo, del XIX, es el clásico más editado en Francia. Por ello, la obra se conocerá muy pronto en España, editada en español primero en Francia o en los Países-Bajos y más tarde aquí. Las ediciones en español son numerosas, aunque salieron de talleres, salvo una excepción, situados fuera de España en la primera parte del siglo XVIII, como vemos:

A pesar del número de ediciones y reimpresiones que se hicieron, la obra de Fénelon, *Telémaco* incluido, no tuvo un recibimiento muy positivo por parte del Santo Oficio de la Inquisición en los últimos años del siglo XVIII, como recuerda Gérard Dufour:[59]

> Hoy día nos llama más la atención constatar que al lado de los Rousseau, Voltaire o Diderot, figuraban en el *Índice* autores considerados como prelados modélicos como Bossuet y Fénelon. Y si se entiende, en el caso de las *Variaciones de las Iglesias protestantes* de Bossuet, que los inquisidores preferían un silencio total sobre el protestantismo a la mejor de las refutaciones que, con toda buena intención, daba a conocer esta herejía, en cambio resulta más difícil comprender el porqué de la prohibición de *Telémaco* de Fénelon. En realidad, toda obra francesa era de por sí sospechosa aun cuando su autor fuera un eclesiástico. También es cierto que los inquisidores miraban con especial atención todo texto que trataba de asuntos religiosos: más del 9% de las entradas del *Índice* [expurgatorio] de 1790 (679), se refieren a este tipo de obras editadas en español.

Esta presencia del *Telémaco* en el *Índice* expurgatorio no impidió que la obra se difundiera ampliamente. Pues, como es sabido y recalcaba Dufour (ibíd.):

[58] Arnaud Berquin (1747-1791): *L'ami des enfans*, 1782-1783, *Oeuvres complètes*, París, 1922. Existe una versión española destinada a ser un libro de lectura: *El amigo de la Infancia Ó Cuentos. Par Mr. Berquin y traducidos al español*, Barcelona: José Torner, 1824. Cf. Sobre esta cuestión del abandono del latín y de la introducción de la literatura francesa en la enseñanza en Francia, véase el ya citado Daniel Milo (1997: 2091 y ss.) que recuerda algunas tesis clásicas de D. Mornet, G. Snyders, R. Chartier, etc., que también estudiaron este fenómeno. En Lépinette (1994) habíamos formulado la hipótesis que era en parte este carácter clásico –por lo tanto, neutro y no marcado desde el punto de las especificidades nacionales lingüísticas y culturales– el que había determinado el *éxito de Télémaque* como manual de lengua moderna en la Europa del siglo XIX.

[59] *El libro de la Inquisición*, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes (<http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/el-libro-y-laInquisicion/html/d8492ebb-ce9f-4658-8261-0d0e3940499a.html>).

> Además de las artes y artimañas que comerciantes y lectores utilizaron para eludir las instrucciones del Santo Oficio, éste tuvo que superar serias dificultades internas para cumplir con su cometido en materia de control de la lectura.

En la España del siglo XVIII, las primeras versiones del *Telémaco* se destinaron a la lectura, lo que permitió, además de la iniciación histórica ya mencionada, que se apreciara el *bon goût* en el estilo y en la pureza de la lengua de Fénelon, como demuestra la *Gaceta de Madrid* (15 de mayo de 1798) que, precisamente, insistía en este aspecto estilístico:

> El inmortal Fénelon se propuso enseñar a los Príncipes el arte no solo de reinar y el de hacer la felicidad de las naciones sino también el de hablar con pureza y elegancia la lengua francesa, haciendo sensible en esta leyenda el buen gusto que brilla en este admirable poema.

Las razones aducidas por los dos traductores (ambas ediciones de 1798, hechas en España, respectivamente por A. García de Arrieta y Joseph de Covarrubias) son coincidentes, como apunta Aragón 1992 *(op. cit.)*:

> García de Arrieta: «Viendo el nuevo traductor que ninguna de las traducciones españolas de esta obra corresponde al mérito del original, ni ha llenado los deseos de los amantes de la pureza de nuestra lengua, determinó trabajar la presente con el cuidado y esmero posible para que sea verdaderamente poética».
>
> Joseph de Covarrubias: «La lengua castellana carecía de traducción que, en una obra de mérito, como el Telémaco, se demostrase que es igual, si no superior, a la francesa en aquellos primores que constituyen la belleza de un idioma».

Señalemos la crítica de A. de Capmany (1742-1813), *Comentarios con glosas-críticas y joco-serias sobre la nueva traducción castellana de las 'Aventuras de Telémaco'*, publicada en la *Gazeta de Madrid* de 15 de mayo del presente año (1791), que es anterior a estas traducciones del *Telémaco* de 1798.[60]

A medio camino entre la traducción y la refección, una obra que se inspiró en *Telémaco*, en un acto de reivindicación de este origen, lleva por título *El espíritu de Telémaco ó Máximas y reflexiones políticas y morales del célebre poema intitulado Las aventuras de Telémaco. Sacadas fielmente, dispuestas por orden*

[60] Antonio de Capmany y de Montpalau (1742-1813): *Comentario con glosas críticas y joco-serias sobre la nueva traducción castellana de las Aventuras de Telémaco*, *Gazeta de Madrid* de 15 de mayo del presente año [1798]. *Lo dedico a la nación española D.A.C.M.* (Madrid: Sancha, 1798).

alfabético de materias, e ilustradas con varias Notas, para su mejor inteligencia (Madrid: Benito Cano, 1796).

El autor/traductor, Agustín García de Arrieta, la dedica al infante de España, príncipe heredero de Parma. Representa un intento de sistematización de las materias que ofrece el *Telémaco* original. Así, Arrieta adoptó (xxxvi) «la forma de Diccionario, por ser la más ordenada y metódica». Por ejemplo, los títulos de los primeros artículos son: Adulación, Agricultura, Alabanzas, Alegría, etc., Bajo el término correspondiente a cada entrada, se glosan aspectos relacionados con el texto mismo del *Telémaco*. Como el mismo Arrieta aclara, la modalidad del trabajo del español ha consistido en seleccionar las máximas (dedicatoria, s. n.): «más importantes separadas de la fábula [la ficción] y colocadas por cierto orden de materias, para hacer más breve y metódico su estudio». Esta clasificación alfabética permite, por una parte, ofrecer una glosa moral y, por otra, facilitar la comprensión y posterior memorización de las máximas del libro original. También el (nuevo) «autor muestra su deseo de instruir sus lectores en la mitología», aunque en realidad, se ciñe a la presentación comentada de las máximas morales y políticas, cuya filosofía sería (viii): «súblime en sus principios, noble en sus motivos y universal en su uso». En todo caso, como subrayaba Arrieta, en el prefacio de *El espíritu de Telémaco* ó *Máximas y reflexiones políticas y morales*, la obra es sobre todo pedagógica (1796: vii): «[El *Telémaco*] se mira y se estudia en todas partes como la obra más completa de educación y más útil para toda clase de personas». Por esta razón, Arrieta descartó comentar las «bellezas literarias» del *Telémaco*, extremo que él mismo justifica porque existía ya una refección o rescritura del texto inicial, precisamente en sus aspectos literarios: la obra de Mr. Ramsay (Michel-André Ramsay, 1686-1743, *Discurso sobre la poesía* épica, *y las excelencias del poema de Telémaco*).[61] El traductor de esta novela presenta un viaje similar al de *Telémaco*, aunque su utilidad pedagógica es inmediatamente visible al tratarse de una edición bilingüe.

Apuntemos también que, muy pronto (en la edición española de 1777), *Telémaco* se convirtió en un suplemento al final de la novela con el título de *Diccionario mitológico y geográfico.* Este hecho probaría, si todavía fuera

[61] *Discurso sobre la mitología que escribió en francés Mr. De Ramsay, con una carta de Mr. Freret, Académico de la Academia Royale de París, en que manifiesta la exacta cronología de la obra. Traducido al castellano por Don Francisco Savila, Académico de la Academia de Barcelona, Brigadier de los exércitos de S. M. y Inspector de la Infantería (Madrid: Imprenta del Consejo de Indias, 1784); La Nueva ciropedia d o Los Viages de Ciro el joven con un discurso sobre la mitología de los antiguos, traducción* [*realiazada a partir de la versión francesa*] *hecha en 1732 por Don Francisco Savila* (Madrid: Imprenta Real, 1799).

necesario, que *Telémaco* fue recibido desde el primer momento no exactamente como una novela sino más bien como un instrumento pedagógico.

Finalmente, cabe señalar que el *Telémaco* tuvo en España una última función, la de texto para el aprendizaje de la lengua francesa. Esta función es casi exclusiva de *Telémaco* y no la hemos podido constatar en las demás novelas instructivas que comentamos. Esta consideración de instrumento para el aprendizaje de la lengua francesa posiblemente se deba, al menos inicialmente, a su inclusión en un manual de francés que tuvo una difusión importante: *El arte de hablar bien francés* de Pierre-Nicolas Chantreau (Madrid, 1781).[62] Indudablemente, también tuvieron su importancia la difusión y los fines pedagógicos que tenía el libro en Francia, aunque estos fueran de otra índole que el aprender el francés en cuanto que –diríamos hoy– «segunda lengua».

En la misma corriente instructiva, podemos situar *Eraste* (París: Vincent, 1773) de Jean-Jacques Filassier (1745-1799). Este autor publicó por segunda vez la obra inicial que aparece, en este caso, como «Nouvelle edition soigneusement corrigée & considérablement augmentée». Su título completo y la forma del *entretien* [conversación][63] manifiestan su función didáctica que, en este caso, es totalmente polivalente, más próxima, si cabe a la del *Telémaco* o a la de un verdadero manual escolar: *Éraste, ou L'ami de la jeunesse, entretiens familiers, dans lesquels on donne aux Jeunes Gens de l'un et de l'autre sexe, des notions suffisantes sur la plupart des connoissances humaines particulièrement sur la Logique ou la science du raisonnement; la doctrine, la morale & l'histoire de la Religion; la Mythologie, la Physique générale & particulière; l'astronomie; l'Histoire*

[62] Existen muchas ediciones de este manual, véase Lépinette (2000). García Bascuñana transcribe un extracto del prólogo de Juan Goytisolo a la *Obra inglesa de José María Blanco White* (1972: 112-114) en el que el autor relata su descubrimiento del *Telémaco* y cómo le sirvió: «como todos los narradores *ex tempore*, tengo mis propios motivos de divertirme del fin primero, aunque no sean suficientes ni obvios para los demás. En este caso el vínculo soterrado consiste en el influjo que ejerció el contacto temprano con la traducción de Fénelon en mi conocimiento futuro del francés. Poco tiempo antes de ser presentado a Arjona, conseguí que me prestaran el original de *Telémaco*. Sin diccionario ni gramática, guiándome por mi familiaridad con la trama y las analogías del francés con el español y el latín, comprobé que descifraba el sentido de la mayoría de los pasajes. El consejo de mi amigo de que aprendiera el francés, a fin de poderlo leer de corrido, me encontró, pues, hasta cierto punto, avezado en este idioma [...]».

[63] Este género de la conversación [*entretien*] tuvo éxito al final del siglo XVIII y principios del XIX, imitando, entre otros, la *Lógica* del *Cours d'étude* de Condillac. Citemos solo la adaptación/traducción de La *Logique* del filósofo francés por Valentín de Foronda (1794) y, menos conocida, *La Florida, Extracto de varias conversaciones habidas en una casita de campo inmediata a la villa de Segura de la Sierra, que forman un tratado elemental de ideología metafísica y moral para uso y enseñanza de la juventud por el R.P. M. Fr. José de Jesús Muñoz de la orden de S. Agustín, obispo electo de Gerona, etc.* (Madrid: Miguel de Burgos, 1836).

naturelle; la Géographie; l'Histoire de France, etc.. Ouvrage qui doit intéresser les Pères et Mères, et généralement toutes les Personnes chargées de l'Éducation de la Jeunesse (París: Chez Vincent, 2 vols.).

Resulta ocioso recordar que Fillassier fue un lector entusiasta de Jean-Jacques Rousseau, como parece manifestar el primer título con la alusión a 'ambos sexos'.

'Erasto' en España

> 1797, *Erasto, ó el amigo de la juventud: lecciones familiares en las que se dan a los jóvenes de ambos sexos ideas competentes* [...] *se halla traducida del original francés* [...] *con las variaciones y rectificaciones convenientes a nuestra nación,* D.F.R.L. (t. I)
>
> *1798 Erasto ó El Amigo de la Juventud* [...] *y ahora nuevamente la dá a luz en español* [...], t. II, Madrid, En la Imprenta de Don Blas Román
>
> 1798, *Erasto ó El amigo de la juventud* [...], t. III y IV, Madrid, En la Imprenta de la Administración de la Rifa del Real Estudio de Medicina Practica (1799), *Erasto ó El amigo de la juventud* [...] *se halla traducido del original francés en todas las lenguas cultas de Europa ahora* [...] *la da á luz en español* [...] D.F.R.L. (t. V), Madrid, En la Imprenta de la Administración del Real Arbitrio de Beneficencia

El *Erasto* español, publicado en 1797, detallaba, como también lo hacía el original, contenidos y fines de la obra en su larguísimo título: *Erasto, ó el amigo de la juventud: lecciones familiares en las que se dan a los jóvenes de ambos sexos ideas competentes sobre la mayor parte de los conocimientos humanos, y en particular, sobre la Lógica o Arte de discurrir: la doctrina moral: Historia de la Religión: la Mythología: Física general y particular: Astronomía, Historia natural: Geografía e Historia de España* [...] *Obra generalmente útil y del mayor interés para los padres de familia y quantos tienen a su cargo la enseñanza de los jóvenes. Se halla traducida del original francés en todas las lenguas cultas de Europa, y ahora, nuevamente la da a luz en España, baxo la protección del Excmo. Señor Conde de Altamira, con las variaciones y rectificaciones convenientes a nuestra Nación, D.F.R.L:* [Fernando Romero de Leis], Madrid: Blas Román (6 vols.)

Inmediatamente, se perciben las modificaciones del traductor que añade, en su ya extenso título, la geografía y la historia de España. Por otro lado, desaparece la alusión directa a las madres, responsables –en Rousseau y sus epígonos– de la educación femenina para limitarse a un genérico «quantos tienen a su cargo la enseñanza de los jóvenes», un matiz que podemos considerar significativo.

Se percibe la recepción favorable de *Erasto* en la rápida sucesión de ediciones. Sin duda, el hecho de que presentara algunos cambios, así como «modificaciones convenientes a nuestra nación», fue visto de forma favorable.

‘Anacarsis/Anacharsis’ en España

Otro viaje instructivo traducido al español es el del *Anacharsis* (1788). Su autor francés, el abad J. J. Barthélémy (1716-1795), arqueólogo reconocido y director del Gabinete de las Medallas, efectuó numerosos viajes a Pompeya, Paestum y Herculano. En su *Voyage*, hizo un retrato erudito y fiel de la Grecia de Pericles. La *Gaceta de Madrid* (29 de agosto de 1797), al presentar otra obra de Barthelemy, *Carite et Polydore, roman des temps héroïques* [*Carita y Polidoro, novela de tiempos heroicos*],[64] subrayaba que el marco histórico era el mismo que él de *Telémaco*. Se califica *Carite et Polydore* de «escuela práctica de amor paterno y conyugal que rivaliza con el *Telémaco* tratándose de la instrucción mitológica».

Subrayemos que el *Anacarsis* se convertirá en una obra pedagógica, al igual que el *Telémaco*. Se publicará primero en Francia (1789), un *Recueil de cartes géographiques, plans, vues et médailles de l'ancienne Grèce relatif au voyage du jeune Anacharsis* (Hervé: Imprimerie du Journal Général de l'Europe), y más tarde en España, unos extractos con fines, sino en todo al menos en parte, instructivos con el título de *Estracto del Viage del joven Anacarsis a la Grecia por Juan Santiago Berthelemi. Estractado por Ant. C.* (Gerona: A. Oliva, 1830).

J. J. Barthélemy: ediciones en francés y en español

1788, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'Ère vulgaire*, París: De Bure, libr.

1789, *Recueil de Cartes géographiques, plans, vues et médailles de l'ancienne Grece, relatifs au voyage du jeunne Anacharsis*, París: Bure l'Ainé

1796, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Madrid: Imprim. de Benoit Cano

1796, *Historia del teatro de los Criegos, traducida del Viage del joven Anacharsis a la Grecia*, D. A.C. Madrid: Ofic. de Don Blas Román

(An VIII, 1799), *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du quatrième siecle avant l'ère vulgaire*, París: Imp. Didot jeune

1811, *Viage de Anacarsis el Joven por la Grecia a mediados del siglo cuarto antes de la era vulgar. Por Mr. El abate Barthelemy, Guarda del Gabinete de medallas, piedras grabadas y antiguas; de la Academia francesa, de las Inscripciones y bellas letras: del Sociedad real de Londres, de las de Anticuarias de la misma ciudad, de las Academias de Madrid, Cortona, Pesaro, Hesse y Marsella. Traducido del francés al castellano por Ignacio Pablo Sandino de Castro, del Consejo de S.M:, su oydor honorario de la Real*

[64] La traducción de *Carite et Polydore* está firmada por Fernando Romero de Leis.

Audiencia de Mallorca, Alcalde mayor y teniente Corregidor de la Capital de este Reyno (tomo cuarto), Mallorca: Melchor Guasp (tomo cuarto)

1812, *Viage de Anacarsis el Joven por la Grecia a mediados del siglo cuarto antes de la era vulgar. Por Mr. El abate Barthelemy, Guarda del Gabinete de medallas, piedras grabadas y antiguas; de la Academia francesa, de las Inscripciones y bellas letras: del Sociedad real de Londres, de las de Anticuarias de la misma ciudad, de las Academias de Madrid, Cortona, Pesaro, Hesse y Marsella. Traducido del francés al castellano por Ignacio Pablo Sandino de Castro, del Consejo de S.M:, su oydor honorario de la Real Audiencia de Mallorca, Alcalde mayor y teniente Corregidor de la Capital de este Reyno (tomo cuarto)*, Mallorca: Melchor Guasp (id. tomo séptimo)

1830, *Estracto del Viage del joven Anacarsis a la Grecia por Juan Santiago Berthelemi* (sic) *Estractado por Ant. C.*, Gerona: A. Oliva

A comienzos del siglo XIX hubo todavía varias ediciones del *Anacharsis* en francés y adaptaciones al español (1803, 1811, 1813 y 1817),[65] lo que es una demostración de que el largo viaje de *Anacharsis*, si no divirtió siempre a sus jóvenes lectores, al menos, fue rentable para los editores e impresores. Al tomar en consideración los títulos anteriores se impone la misma constatación que si analizamos el resto de las novelas instructivas: aparece una traducción integral primero, luego se *pedagogiza* proporcionando así un *material* de más fácil lectura, más *digerible* para los educandos que el texto inicial.

CONCLUSIÓN

Conviene destacar en primer lugar, el número importante de traducciones al español de obras históricas francesas. El corpus (anexo, pp. 243-255) incluye alrededor de cuarenta y cinco entradas, aunque este número sería, según algunos estudiosos, globalmente menor que la edición de obras de este mismo tipo en el resto de Europa durante el siglo XVIII.

La elaboración de muchas de estas traducciones se debería a la evolución de la enseñanza del latín en los colegios –este ya comparte su lugar preeminente con otras disciplinas– y, al mismo tiempo, a la permanencia de una cultura que sigue basándose en el conocimiento de la Antigüedad. Sin embargo, se constata que esta iniciación se lleva a cabo en las aulas de manera

[65] Las dos últimas ediciones señaladas son de Madrid (Imprenta del Collado). En cuanto al «truco [...] del manuscrito encontrado», véase García Gual, Carlos (1995 y 1998).

cada vez menos directa, a partir de la inmersión en textos que los educandos debían traducir.

Para este *aggiornamento* en la enseñanza del latín y de la cultura que vehiculaba, se contó con textos en lengua francesa de índole histórica (en algunos casos, obras escritas en el siglo anterior), muy prestigiosos, que corresponden a los primeros nombres que figuran en nuestro corpus, hasta mediados del siglo XVIII (Gautruche, Bossuet, Rollin, Fléchier, etc.). Dichos textos siguen orientados hacia una concepción concordante con la ortodoxia cristiana y hacia la enseñanza de la moral –*Historia Magistra vitae*. Añadamos que en muchos casos los jesuitas son los responsables de estas versiones. Por ello, son numerosos los manuales de historia que estaban preparados, por así decirlo, para un uso pedagógico.

La novela pedagógica del final del siglo XVIII que hemos presentado en la última parte del capítulo, se inscribe claramente en este deseo de dar a conocer la historia antigua mediante una iniciación más allá del aula para así llegar a un público más numeroso, a las mujeres, en particular, que, en aquel momento, tenían pocas posibilidades de acceso a ella.

La finalidad pedagógica de estas traducciones implica que en algunos casos (como muestra el corpus en sus títulos españoles) constituyan, más que versiones *in extenso*, traducciones que denominaremos *manipuladas*, es decir que se compendian y/o se transforman en diálogos a lo largo del siglo, como por ejemplo sucedió con el *Rollin abreviado* (1745). Además, la misma finalidad *ad usum scholarum* lleva a los traductores a ofrecer partes complementarias de su cosecha, destinadas a permitir una mejor asimilación de los contenidos. En este contexto cabe señalar que el cambio en la manera de enseñar la historia se produce siguiendo el modelo de aquella otra que proponen varios teóricos franceses de este ámbito desde mediados del siglo XVIII.

También conviene insistir en que en España al igual que sucedió en Europa hubo un creciente interés por la historia antigua por parte del público culto. Y, además, es posible observar que se incrementa la afición por una historia menos analística, es decir una historia que ofrece personajes y acontecimientos objeto de un análisis y que suponen una posición –inicial– propia del historiador francés. Esta historia es nueva en relación con la perspectiva histórica al uso en la primera mitad del siglo y, a veces, vehicula concepciones que podríamos calificar de ideológicas. Su objeto son aspectos determinados de la Antigüedad (caso d'Arnay, Ballet, Goguet, Huet, Bilhon, etc.). En ocasiones, esta historia erudita se traducirá y se leerá en España de forma crítica por parte del traductor que, en pocos casos, sin embargo, *corrige* todavía (por medio de notas o comentarios) la historia erudita surgida en Francia

Por otro lado, hay que tener presente que la cronología de las ediciones de las traducciones de historia antigua está lejos de seguir la de las ediciones de las obras originales en francés. Consideramos que ello obedece principalmente a la función de iniciación histórico-pedagógica atribuida a varios textos y a la evolución de la historia frente al latín en las aulas. Por ello, se puede considerar –y la historia de la traducción así lo corrobora– que solo las últimas décadas del siglo, con un comercio de libros más libre, permitieron a los españoles conocer la evolución de las ideas históricas europeas con la traducción a la lengua española de obras nuevas en sus planteamientos y leerlas con verdadera ansia, como ocurrió en el caso de los capítulos de historia antigua de Millot.

Tampoco podemos olvidar en esta historia de la traducción que muchas obras fueron leídas directamente y sin demora por eruditos que estaban al corriente de lo que se escribía en lengua francesa, como demostró Maier (2003), por ejemplo, con el listado de obras originales adquiridas por la Real Academia de la Historia.

Finalmente, desde el punto de vista de la manera de traducir, coexisten, según las opciones (muchas veces personales -creemos), todos los tipos, desde aquellas traducciones donde se hace visible la presencia de un traductor crítico con su texto, que corrige, completa, re-ordena hasta aquel que 'desaparece' y no deja siquiera su nombre en la portada, siendo este último proceder, en algunos casos –aunque no es lo más frecuente–, en relación con el tenor del orioginal traducido.

5. LA HISTORIA MODERNA

INTRODUCCIÓN

Este capítulo, homogéneo solo en cuanto a la época, el siglo XVIII, en la que se tradujeron las obras que examinamos, incluye historias próximas al género biográfico junto a otras que abordan temáticas diversas (el comercio, por ejemplo, o la vida de reyes extranjeros) y cuyo objeto se sitúa en un tiempo diferente del propio de la historia antigua, que hemos tratado en el capítulo anterior. Además, estas historias modernas tienen en común el hecho de rehuir de una perspectiva universal y rechazan cuestiones notablemente vastas que puedan abarcar períodos largos del devenir de algunos países, como puso de relieve, en 1714, el jesuita Jean Nicolas Duponcet (1610-1688) en su *Histoire de Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine.* En esta obra, el autor optaba por no emprender la redacción de una *histoire générale* o *universelle* y, en cambio, se decidía expresamente por una historia *particulière* (nota del autor, 1714: ii):

> Combien se trouve-t-il d'hommes qui s'attachent à lire une histoire universelle & qui ne s'effrayent, pour ainsi dire, du nombre et de la grosseur des volumes qui la composent ? Combien qui ne la placent dans leur bibliothèque que comme un dictionnaire qu'on lit peu d'un bout à l'autre, qu'on ne consulte d'ordinaire que pour s'éclaircir des doutes [...]. Disons de même de l`histoire générale d'un royaume ou de tout autre état [...].

El argumento de Duponcet no parece que tenga mucho peso, al menos desde el punto de vista del mero conocimiento de la historia, aunque, sin duda, hubo de tenerlo desde la perspectiva editorial y del conocimiento de la cultura de sus contemporáneos. Sin embargo, se puede entender en el

contexto de obras que fueron rechazadas por algunos lectores no historiadores a causa de su extensión, que hacía interminable su lectura e inabarcables sus contenidos.

Las traducciones de historia moderna, es decir la historia de personajes o de hechos no situados en la Antigüedad ni en la Edad Media, distan mucho de ser tan numerosas como las que hemos contabilizado en el ámbito de la historia antigua. En general, no se transformarán en manuales. Son, además, difíciles de agrupar de forma homogénea por su temática o, más aún, de subclasificar. En especial, cuesta encontrar una homogeneidad en las condiciones externas que propiciaron su traducción.

Señalemos que algunas de estas obras también hubieran podido clasificarse en la categoría Historia de España, pues se refieren a actividades o acontecimientos relacionados con este país y su política, aunque no es siempre el caso, razón por la que hemos optado finalmente por establecer esta categoría de Historia moderna.

Por último, algunos autores asocian la historia moderna a otras materias (caso de la *Histoire de France* del P. Daniel), cuando se trata de obras pedagógicas, un tipo de textos que como hemos visto no era muy frecuente.

En casi todos los casos, el conjunto de las historias sigue perteneciendo a la literatura y por ello el estilo es en ella un elemento fundamental para los historiadores, como ocurre en la obra de Voltaire, autor que junto con Raynal es considerado por Juan Pablo Forner (1756-1797) como un «literato», más que como un verdadero historiador. Como ya hemos visto, para este ilustrado escribir la historia supone apoyarse en numerosos documentos que deben buscarse «a costa de atención y trabajo» en archivos, monasterios, etc.[1] Por ello, él mismo afirmaba –no sin desprecio hacia las obras históricas, tanto de Raynal como de Voltaire– lo siguiente (1818: 7-8):

> Para hacer un ensayo histórico como el de Voltaire o unas rapsodias como las de Raynal, bastan pocos libros, y [solo] una pluma habituada á escribir epigramas y declamaciones. El estilo hará agradable una historia pero no la hará verdadera.

También explicaba Forner su propia opción opuesta a las dos que criticaba y sus razones para ello (ibíd.):

[1] *Discurso sobre el modo de escribir y mejorar la Historia de España* (escrito en 1792) y publicado en 1818, ya citado *supra*. Véase la breve alusión a esta obra en F. Lopez (1977).

> No he puesto gran cuidado en el estilo de este discurso. He vertido simplemente mis pensamientos conforme se me venían a mi imaginación; mi buen deseo de ser útil en lo poco que alcanzo hará disculpables mis incorrecciones.

Para acuñar una historia *nueva*, antes había constatado Juan Pablo Forner (1756-1797) que (ibíd.) «las proezas y hazañas de los héroes y guerreros están ya bastante ensalzadas en millares de tomos». Consideraba que ya era suficiente lo que se había escrito sobre estos héroes. Por el contrario, optaba por una historia de todos los hombres (ibíd.):

> Falta representar la vida política, y ver en los tiempos antiguos los orígenes de los que hoy somos, en la sucesión de los tiempos los progresos, no de los hombres en individuo, sino de las clases que forman el cuerpo de los estados.

De esta manera, abogaba por una historia de la sociedad y no de los grandes hombres, además de considerar, como ya se ha dicho, que la obra de Voltaire estaba carente de rigor por ser literaria, al igual que la de Raynal. Cabe subrayar sin embargo que en el volumen cuya realización siguió al que se tradujo al español, Voltaire prestará mayor atención a las civilizaciones. En cuanto a Forner, su concepción de la historia es indudablemente la de un precursor, sensible a las nuevas corrientes históricas ya vigentes en Francia y, en general, en Europa.

Nuestro corpus (*infra*, anexo pp. 243-255, recoge el conjunto de los títulos que hemos optado por clasificar bajo el epígrafe que encabeza este capítulo), nos centraremos en la segunda parte del presente capítulo en cuatro traducciones de historia moderna que pertenecen a tipos distintos, tanto desde el punto de vista histórico como desde el traductológico y, precisamente por ello, nos parecen significativas de la historia de ese tiempo. Constituirán unas calas en el conjunto de la producción traducida en España y que hemos titulado Historia moderna.

La lista de las obras que aquí figuran es menor que la que correspondía, por ejemplo, al corpus de historia romana. La hemos reunido en este apartado por considerar que tiene objetos y fines comunes a lo largo del siglo XVIII. Con frecuencia tales objetos son personajes históricamente destacados y, en particular, monarcas prestigiosos que marcaron su época, sobre todo desde el punto de vista militar (Luis XIV o Federico de Prusia) o político-religioso (cardenal Cisneros). Se constata que la perspectiva es, a veces, apologética (Jacobo II) o directamente ligada a la historia de España y a la interpretación de acontecimientos, importantes en su devenir, que ensalzan la nación a la que pertenecen los protagonistas.

El mismo listado recoge también algunos relatos de hechos bélicos. La relativa limitación de este corpus sugiere que la historia moderna penetra no sin dificultad en España –como tendería a probar el caso, por ejemplo, de Voltaire que fue publicado las más de las veces de forma anónima– y ello, a pesar de la demanda que tuvo que haber por parte del público culto, al tratarse de obras muy conocidas en toda Europa. Destaquemos, por otro lado, que una obra como la de Raynal, forzó al traductor español a rectificar varias afirmaciones de esta, así como algunos fines (propios de enciclopedistas), en general, y que no eran compartidos a este lado de los Pirineos.[2] También se editó y tradujo un *Discurso pronunciado en el Parlamento de París* contra la falsa y anticristiana filosofía de Raynal.

En lo que atañe a las ciudades donde se imprimieron las obras del corpus de la historia moderna, constatamos que dos de ellas se imprimieron respectivamente en Amberes y Bruselas, sin duda porque, como indica P. J. Guinard (1957: 181), solían resultar más baratas que en España. Por lo demás, es en Madrid donde se imprimen mayoritariamente estas obras frente a las demás ciudades donde no se imprimió más que una obra en cada una de ellas (Zaragoza, Sevilla, Málaga, Alcalá, etc.). Según el mismo Guinard (ibíd.): «[Il sort] des presses espagnoles qu'un petit nombre de livres médiocrement imprimés et d'un prix élevé» y citando la carta de un impresor de Ginebra (ibíd.) dice «Il s'imprime très peu en Espagne, et le peu qui s'y imprime est si mal et si cher, que les livres qu'ils se font chez eux haussent toujours du double de ceux qu'ils tirent chez l'étranger».

El corpus de historia moderna no parece corroborar la opinión del impresor de Ginebra. Mayoritariamente se imprimió en Madrid, aunque es difícil saber a qué precio.

En cuanto a los traductores, es posible percibir una mayor diversidad social y profesional que en otros subgrupos temáticos aquí tratados, a causa de una menor homogeneidad en esas obras. Los traductores identificados son políticos (en dos casos), militares (más un «navegante») en otras y, en varios casos, sin que ello represente sorpresa alguna, eclesiásticos (véanse las notas añadidas al cuadro ya citado).

[2] Esta obra ya estuvo condenada por el Parlement de París, en fecha del 25 de mayo de 1781, principalmente «por su impresión en un país extranjero que, *de facto*, impide la censura sobre una obra que representa un peligro político y es impía».

Esprit Flechier (1632-1710)

Nos detendremos primero en la obra de Esprit Fléchier, cuyas fechas de publicación del *Cardenal Ximénez*[3] en español –la primera en francés es de 1693 (París) y la segunda, 1694– serían, a finales del siglo XVII y a lo largo del XVIII, las siguientes:

> 1693, *Historia de el señor cardenal don Francisco Ximénez de Cisneros; escrita por el Ilmo. y Rmo. señor Esprit Flechier, Obispo de Nimes; traducida* [...], por Miguel Franco de Villalba
>
> 1696, *Historia de el señor cardenal don Francisco Ximénez de Cisneros; escrita por* [...] *Esprit Flechier, Obispo de Nimes; traducida de orden de* [...] *Antonio Ybañes de la Riva Herrera, Arçobispo de Zaragoça* [...] *de* [...] *Miguel Franco de Villalba* [...], Zaragoza, por Pasqual Bueno
>
> 1712, *Historia de el Cardenal Don Fr. Francisco Ximénez de Zisneros; Traducida en español de la que escrivió en francés el Illustríssimo et Reverendiss. Señor Esprit Flechier, Obispo de Nimes*, Leon de Francia Antonio Briasson
>
> 1740, *Historia de el Cardenal Don Fray Francisco Ximénez de Cisneros; traducida en lengua castellana de la que escrivió en francés* [...] *Esprit Flechier, obispo de Nimes* [...]; *tomo primero [-segundo*], Amberes: Marco-Miguel Bousquet & Compañía
>
> 1773, *Historia del Señor Cardenal D. Francisco Ximénez de Cisneros* [...]; *Traducida por el Doctor Don Miguel Franco de Villalva* [...], Madrid: Pedro Marín

Se habían publicado otras biografías en francés del cardenal Ximénez, en su mayoría anteriores a la obra de Fléchier. La primera que figura en los catálogos es de fray Pedro de Quintanilla de la Orden de San Francisco y su título completo es *Archetypo de virtudes. Espejo de Prelados, el Venerable siervo fr Dios F. Francisco Ximénez de Cisneros año 1653, por el P. Fr. Pedro de quintanilla y mendoza, religioso de la Sagrada Orden de S. Francisco, Agente en la Corte Romana por la causa de la beatificación. Al Excelentis. Señor Duque del Infantado conde de Lerma, Virrey, y Capitán general del reyno de Sicilia, y Patrón de la Universidad Complutense En Palermo, Por Nicolás Bua, Impressor del santo Oficio de la Inquisición, año 1653.*

Joseph Pérez (2014) se expresa en los siguientes términos:

> El *Archetypo* de Quintanilla es la segunda gran biografía de Cisneros, pero inferior a la de Alvar Gómez. Quintanilla la elaboró en Roma, ayudado por un

[3] Francisco Jiménez de Cisneros (1436-1517).

> grupo de colaboradores, con numerosos documentos y noticias originales que solicitó [...] (Palermo: Nicolas Bua).[4]

Otra biografía (citada también por J. Pérez, 2014), que hubiera podido servir también de fuente, está firmada por Michel Baudier, *Histoire de l'administration du Cardinal Ximenes*, París, [1641] 1645. Existe también una reedición tardía con el título de *Histoire de la vie et de l'administration du Cardenal Ximénez par Michel Baudier* [...] *Annoté et précédée d'une introduction et de une notice sur Michel Baudier et ses divers ouvrages* [...], París: 1855.[5]

Por otra parte, se conoce la obra de Jacques Marsollier (1647-1724) de 1693 (París: Guillaume-Louis Colomyez) que sería contemporánea de la biografía de Flechier. También existe una edición de 1704, una tercera edición, revisada y corregida, con el título de *Histoire du ministère du Cardinal Ximenez, Archevesque de Tolede et Regent d'Espagne, par Mr. de Marsollier, chanoine de l'Eglise Cathédrale d'Uzez*, París: Grégoire Dupuis.

El abad Marsollier establece un paralelismo entre Cisneros y el cardenal Richelieu (1585-1642),[6] ministro de Francia desde 1624. Según J.-F. Schaub (2004: 259), Marsollier se inscribe en «una tradición textual[7] que pondrá en paralelo la vida del regente español y la del ministro de Luis XIII, el cardenal de Richelieu (ibíd.):

> El relatado detallado de la toma de Orán por parte de Cisneros recuerda [...] el atractivo que ejercen sobre los escritores franceses las conquistas moras de los españoles. En este caso, el triunfo del prelado con armadura hace pensar en el Richelieu del sitio de la Rochelle. «El cardenal dejó la mitra y el báculo para endosar la cota y enarbolar la espada [...]».

Sin embargo, Marsollier detectó más tarde mayores similitudes entre Cisneros y Luis XIV por su intransigencia con los hugonotes, cuando revocó

[4] El autor, Álvar Gómez (1488-1538), es conocido también como traductor de Petrarca.

[5] M. Baudier es conocido también como autor de *Histoire générale de la religion des Turcs* [...] *par le sieur Michel Baudier*, París: Jean Berthelin, 1641.

[6] Armand Jean du Plessis, cardenal de Richelieu.

[7] Por ejemplo, Abad René Richard, *Parallèle du Cardenal Ximenes et du cardinal Richelieu* (París: Veuve de Claude Barbin, 1705; París: Jeremie Bouillerot, 1716). (Schaub, 2004: 260): «La superioridad de la obra de Cisneros sobre la de Richelieu es reafirmada por el abad Richard en una obra [la que aquí se cita] consagrada a un paralelismo entre Richelieu y Mazarino. Se felicitaba de la recepción que tuvo en España su anterior paralelismo [este libro se ha impreso varias veces en Francia, España y Holanda. La Jonte lo ha traducido al español. Esta nación quedó encantada de que un historiador francés hubiera dado la preferencia a su primer ministro].

el edicto de Nantes (J.-F. Schaub, 2006: 260) y su exilio forzoso y, del lado español, la conversión de los moriscos.

También según Joseph Pérez (2014), Fléchier, que se apoya igualmente en Quintanilla, confiesa que Quintanilla y Marsollier fueron sus fuentes principales: «C'est proprement sur le fond sur lequel j'ai travaillé, sans pourtant m'y assujetir. Il m'a fourni la matière, mais je me suis réservé la liberté d'y mettre la forme», (nota 563, Pérez, 2014).

El traductor, como ya hemos visto en la edición de 1696, en la «Dedicatoria a Don Antonio Ybañes de la Riva Herrera, arçobispo de Zaragoça, de el Consejo de su Majestad [...], por el D. D. Miguel Franco de Villalba, su Vicario general», relata y ensalza la grandeza de la acción política y religiosa del cardenal, al mismo tiempo que alaba también su carácter:

> Su severidad estava acompañada de una bondad constante, igual, è incorruptile, de un tierno amor al Pueblo, y de aquella calidad tan rara, y por esso tan necessaria à todos los que gobiernan, que la escritura llama hambre y sed de justicia.

El discurso sobre el cardenal, sin embargo, nada dice de la traducción del francés al español llevada a cabo por Miguel Franco de Villalba, ni de sus hipotéticos avatares o dificultades. Estos no parecen representar un hecho reseñable. Ya señalamos *supra* que, según el boletín de la librería (vols. VIII-X, p. 170), el doctor D. Miguel Franco de Villalba ostentó el título de vicario general del Arzobispado de Zaragoza.[8] La personalidad del traductor, por lo tanto, no es inesperada, tratándose del protagonista del libro traducido.

Por lo que acabamos de comprobar, el interés por las figuras paralelas francesa y española y la evocación positiva de la biografía del español justifican ampliamente que la obra de Esprit Flechier fuera objeto de una traducción que se reeditó en varias ocasiones. Señalemos que existe una obra sobre Richelieu traducida del francés al español y que manifiesta paralelamente el interés de los españoles por el cardenal francés. Se trata del testamento político de Richelieu, cuya primera edición sería de 1691 y editada en Amsterdam y su título reza *Testamento político del Cardenal duque de Richelieu, primer ministro de Francia en el Reynado de Luis XIII* [...] *traducida de la cuarta impresión, revista, corregida, aumentada con Observaciones Históricas, que salió en Lengua Francesa, en Amsterdam, el año de 1691, que pone a los pies del Rey nuestro Señor D. Carlos II por Mano del excelentíssimo Señor Duque del Infantado, D. Juan de*

8 <https://books.google.es/books?id=mfRMAAAAIAAJ>.

Espiñola, Baeza, Echaburu, Aviéndolas ilustrado con diversas Reflexiones curiosas. Obra muy útil para los Reyes, para los consejeros de estado, y para todo género de Personas. Con Licencia. En Madrid: Juan Garcia Infanzon, Año 1696.

Voltaire (1694-1778)

Voltaire ya tenía una fama asentada cuando publicó en 1731 la *Histoire de Charles XII, roi de Suède*. Según Bourdé y Martin, habría adquirido (1989: 140): «le goût du passé» cuando redactaba sus epopeyas (*Oedipe*, 1818 y *La Henriade*, 1723), aunque, en este aprecio por la historia, no fue un precursor (ibíd.): «il ne faisait en cela qu'épouser le mouvement de son temps». Además, su doble orientación tampoco es muy nueva (ibíd.):

> [Voltaire] aborde ce champ d'étude nouveau pour lui en moraliste et en litterateur. L'Histoire doit à ses yeux étudier les motifs et les passions qui guident les actions humaines.

Así, la *Historia de Carlos XII* es el relato de las guerras que lleva a cabo este soberano. Estas representan lo esencial de la obra y con este tratamiento Voltaire hizo *a posteriori* su propia crítica. Cabe apuntar que, para escribir esta historia, se documentó a conciencia,[9] lo que no impidió que algunas páginas, según los dos autores ya mencionados –Bourdé y Martin, 1989–, no incluyeran más que una serie de lugares comunes. Hay que recordar que esta consideración de la necesidad de la documentación ya no era tampoco una novedad radical en 1731 y podemos estimar que en este caso el autor fue aprendiz de historiador.

Por otra parte, el estilo era un elemento importante en esta historia, tal y como la concebía Voltaire. En su *Discours sur l'Histoire de Charles XII*, recalca que es necesario que el historiador (Bourdé y Martin, 1989: 140) «[eût] le souci de plaire, en écrivant brièvement et sans encombrer son récit de détails inutiles» que provienen de los asuntos políticos (1737: vi-vij):

> [La] demangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événements communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui [...] ont eu le malheur de prendre quelque part aux affaires publiques.

[9] La documentación le parecía a Voltaire absolutamente necesaria y se burlaba de las «sottises célèbres dont les historiens regorgent» por falta de ella.

Desde el punto de vista de la metodología, la *Historia de Carlos XII* representa la obra de Voltaire menos significativa (sin duda por ser la más temprana en su bibliografía histórica), aunque ofrece la trayectoria de un héroe que debe glorificarse no por lo que es, sino por lo que ha hecho. Más tarde y de manera más nueva, en el *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations* (1756), Voltaire recomendaría al historiador que se abriera (citado por Bourdé y Martin, 1989: 144) «à tout ce qui est humain», y por tanto «à la diversité des civilisations». Ello le condujo en particular a denostar el judeocentrismo de Bossuet, acusado de no mencionar siquiera otros pueblos orientales más que el judío.

Sin embargo, última precisión no directamente relacionada con la *Historia de Carlos XII,* aunque sí con la historia de la traducción, ni las *Nouvelles considérations sur l'histoire* (1744) ni *Le siècle de Louis XIV* (1751) –que reserva un mayor espacio a los hechos relacionados con la civilización– ni tampoco *L'Essai sur les moeurs et l'esprit des nations* (1756), que renovó mejor el género, se vertieron al español en el siglo XVIII. Pero no por sabido es inútil recordar en que circunstancias ocurrió esta prohibición de la totalidad de las obras, históricas y no históricas, del autor de *Candide*.

Finalmente, en lo que se refiere a las ediciones en francés, en la de 1737 (7.ª, editada por Christophe Revis de Basilea) se podia leer una nota preliminar (s. p.) que precisaba: «On prie ceux qui ont bien voulu traduire en Anglois & en Allemand cette histoire d'avoir la bonté de se conformer à cette presente édition, dont on a pris tout le soin posible».

La edición de 1737 correspondería por lo tanto a la que se consideraba la mejor de esta serie. Según se puede comprobar, el editor de Basilea no menciona ninguna de las cinco versiones españolas editadas entre 1732 y 1736 (véase *infra*). España se encontraba de hecho –¿por causas relacionadas con el comercio de libros en español?– excluida del ámbito europeo en el que se había traducido la *Historia de Carlos XII* donde sus versiones al español eran (aparentemente) desconocidas.

La *Historia de Carlos XII, rey de Suecia / trad. del francés por D. Leonardo de Uría y Orueta* se publicó en Madrid (s. n.) en la temprana fecha de 1732 –el original, como hemos visto, es de 1731– y se reeditó varias ocasiones más en España durante el siglo XVIII.[10] Françoise Etienvre (1999: 99, que, a su vez,

[10] Para las distintas ediciones, cf. F. Aguilar Piñal, Madrid: CSIC, 1983, T.-Z. y el catálogo de la Biblioteca Nacional, de Madrid. Cf. Añadamos que, según F. Aguilar Piñal (T. T-Z, 19...: 1731), Leonardo de Uría y Orueta, el primer traductor de la *Historia de Carlos XII*, como se puede leer en el título de 1731, era «opositor a Cátedras de la Universidad de Valladolid y licenciado en Sagrada Theología». El mismo traductor firmará también en 1738 la obra *Historia de los sucesos memorables del mundo con las reflexiones instructivas para todos sacadas en español de la que escribió en*

se apoya en Lafarga 1982: 53) menciona el hecho muy conocido de que la obra entera de Voltaire fue objeto de la censura por parte de la Inquisición española (1762). Sin embargo, en las cuatro últimas décadas del siglo XVIII se hicieron en España varias ediciones de la *Historia de Carlos XII, rey de Suecia.* Además, existe una adaptación muy libre del cuento de *Zadig* al cual el traductor (anónimo) atribuye –*motu proprio* aparentemente– intenciones morales (como se sabe, inexistentes como tales en el original), manifestadas (¿irónicamente?) en el título español: *Instrucción para un joven que desea conducirse bien*. Sabemos que existen también versiones de *Zaïre* (Etienvre, 1999: 106). Como ya apuntó F. Lafarga (1989: 32) y hemos vuelto a subrayar *supra*, el nombre de Voltaire no aparece en los títulos de las (escasas) obras traducidas que acabamos de mencionar. La *Historia de Carlos XII, rey de Suecia* sigue esta norma.

A propósito de este conjunto de ediciones, F. Etienvre (2006: 110) subraya que la edición de 1740 «está mandada expurgar por la Inquisición en julio de 1843». Como muestra nuestro listado (ibíd.): «la [*Historia de Carlos XII*] se vuelve a editar nada menos que cinco veces entre 1763 y 1794, por cinco impresores distintos, con tan solo una supresión: la del prólogo del segundo tomo, en su mayor parte tachado –materialmente– por los calificadores, y, por lo tanto, ilegible».

En esta misma edición de 1740, el mecenas es el duque de Osuna a quien Juan de Buitrago, el impresor, dedica la obra. Esta sería, según el traductor, la segunda edición acompañada de una crítica (lo que permite especular que en las primeras traducciones no figuraba la crítica de M. de la Mortraye). En cuanto a Leonardo de Uría y Orueta, era, según el censor, Juan Talamanco, «mozo de pocos años» pero «despunta[ba] en el ingenio», y no habría tenido más que quince días (¡!) para realizar dicha traducción.

En el prólogo al lector de esta segunda edición de 1740, figura primero una *captatio benevolentiae* para que nadie se extrañe de que, siendo el traductor «de profesión Theólogo, escriva la Vida de un Príncipe, a quien universal compassion lloró Lutherano; porque la hermosa variedad de noticias, que contiene este breve volumen, no debe negarse a tantos que las desean».

El traductor se debería a sus lectores. Explica también este que si ha traducido en esta ocasión las «reflexiones críticas de M. de la Motraye, [es] por ser

---

Francés Mr. de Royaumont por D. Leonardo de Uría y Orueta, Presbytero y Licenciado en Theolología, Madrid: Gabriel Ramírez (reeditado en 1739, 1740, 1741 (4 vols.). Leonardo Uría se apoyó en su traducción libre de (1670) la *Histoire du vieux et du nouveau Testament représenté avec des figures et des explications édifientes tirées des SS. Pères pour régler les moeurs de toutes sortes de conditions, par le sieur de Royaumont*, París: Pierre le Petit (1 vol.).

muy útiles a la mayor exactitud de esta obra [y] ván añadidas à ella, para el más puntual conocimiento de la Historia».

Conviene a este respecto citar el texto del propio Voltaire en el que muestra su poco aprecio por M. De la Mortraye y, al mismo tiempo, su firme decisión de reunir todas las informaciones posibles (se supone que después de filtrarlas), vengan de quienes vengan (extraído de la edición de 1860, *Oeuvres complètes*, t. XI, p. 5):

> Parmi les erreurs et petitesses dont la critique de La Mortraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai et d'utile; et j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernières éditions, et surtout dans celle de 1739: car en fait d'histoire, rien n'est à négliger; et il faut consulter, si l'on peut, les rois et les valets de chambre.

En suma, cabe destacar el importante número de traducciones al español de Voltaire y la cantidad de las que, aparentemente, son meras reediciones (aunque hechas con regularidad a lo largo de la segunda mitad del siglo XVIII). Estas son una muestra clara de la notable demanda y difusión de la obra del filósofo en España. Ambos fenómenos probarían, además, que España no estuvo aislada intelectualmente de la historiografía francesa, que entonces era considerada novedosa, ni de su influencia, como al parecer juzgaron algunos europeos de aquel tiempo.

A modo de colofón, es imposible no mencionar que esta demanda no fue la misma en todos los ámbitos de la sociedad española. Por ejemplo, sin sorpresa, Lorenzo Hervás y Panduro, en *Historia de la vida del hombre* (t. II, parte primera: *Pubertad y juventud del hombre,* Madrid: Aznar, 1789: 195), declara, refiriéndose al ensayo que Voltaire ha escrito sobre la historia en general, que «es obra hecha para deleytar á los viciosos y los ignorantes, y para llenar de preocupaciones á los lectores».

Guillaume-Thomas Raynal (1713-1796)

En la edición de Ginebra de 1784 [1.ª edición, Amsterdam: 1774), J. L. Pellet, editor de las *Oeuvres de l'abbé Raynal*, abre su Nota del editor citando el «grand éclat qu'a jetté *l'Histoire philosophique & politique des deux Indes*»[11] y aduce que

[11] *L'Histoire philosophique & politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770) en cuatro volúmenes, cuya edición definitiva es de 1780, tuvo catorce ediciones en francés en el siglo XVIII. Como se sabe, la obra fue prohibida por el Parlamento de París y quemada. Por otra parte, Jean-François Marmontel (1723-1799) había publicado en 1777 *Les*

el éxito de estos libros se debe en primer lugar a la calidad de su estilo (1784, Avertissement, iij): «Les ouvrages qui forment cette collection eurent, dans leur origine, une destinées très-éclatante: les deux premiers la dûrent au brillant du style, à des portraits ingénieusement tracés».

Sin embargo, curiosamente, en el íncipit del mismo editor la crítica aflora, aunque ambigua, pues el éxito de la obra se debería en este caso (ibíd.):

> plutôt qu'à un fond bien raisonné & à des recherches bien approfondies; [plutôt] à une manière nouvelle, [...] qu'à un ton avoué par un goût austère. Le troisième [livre] composé dans un âge plus mûr, présenta de grandes beautés, mais trop souvent encore surchargées d'ornemens.

Finalmente, el editor ginebrino reconocería cierta superficialidad en el trabajo mismo del historiador y un estilo que no juzga del todo acorde con el género tratado. Sin embargo, explica la razón de la difusión de la *Histoire philosophique et politique* y la atribuye a la defensa, por parte de Raynal, de una posición político-moral que no puede sorprender entre los filósofos del final del siglo XVIII (1784, nota del editor, vj):

> Répandu dans tous les ordres de l'état, dans toutes les classes de la société, [le libre de Raynal] a inspiré un vif intérêt pour son auteur. Tous ceux qui souffrent des abus, tous ceux qui connoissent & veulent le bien, ont béni ce nom [...]. [Raynal] a fait sentir l'injustice & les abus du gouvernement despotique, ce qui n'est point qu'il en ignorât les avantages; mais que la réflexion & le sentiment l'ont insensiblement amené de concert à préférer la liberté de ses semblables à la facilité des opérations d'un gouvernement dégradé par son pouvoir même, & le bonheur des hommes au repos du despote & de ses ministres.

En una nueva edición que se acabó en 1780, según expresa Michaud (1767-1839), en su *Dictionaire biographique* (1806):

> [Raynal] offre quelques articles exacts et pleins d'intérêt, qui lui avaient été fournis sur les colonies anglaises, hollandaises et sur la Chine dans un voyage qu'il [Raynal] avait fait précédemment en Hollande et en Angleterre. Des documents sur les possessions espagnoles lui avaient été fournis par M. d'Aranda, ministre du roi d'Espagne.

---

*Incas ou la destruction de l'Empire du Perou (*París: P. Lacombe) que tuvo una única traducción al español, en 1822, con el título de *Los Incas o la Destrucción del imperio de los Incas por Don F. de Cabello* (París: Masson e Hijos). Sus fuentes fueron también la *Brevísima historia de la destrucción de las Indias* del P. de las Casas y el Inca Garcilaso.

La documentación provendría, al menos en el caso de España, de una fuente de primera mano y *a priori* bastante fiable. Sin embargo, el mismo Michaud aclara que la *Histoire philosophique* «a été abrégée, réfutée, traduite, dans presque toutes les langues», y destaca el interés que suscitó dicha *Histoire philosophique* en paralelo a su carácter polémico.

En el tomo II (*Histoire philosophique,* 1780, libro séptimo), Raynal relata (título del capítulo, p. 123) la «Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination» y precisa cuál es su intención en esta parte de su *Histoire* (1780: 132):

> Je ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphère. Mon jugement ne s'est pas laissé corrompre par l'éclat de leur succès au point de me dérober, & leurs injustices & leurs forfaits. J'écris l'histoire & je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur. J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs.

Basándose, entre otras fuentes, en la obra del padre Bartolomé de las Casas (1474-1566),[12] la *Histoire philosophique* se sitúa en una perspectiva no política sino moral. En ella, la indignación de su autor ante el sufrimiento del *bon sauvage* de América reviste un tono lírico-religioso (1780: 124):

> O Dieu! Pourquoi as-tu créé l'homme? [...] Ignorois-tu que pour un instant où tu pourrois contempler ton oeuvre avec complaisance cent fois tu en détournerois ton regard? Les atrocités que les Espagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde auroient-elles échappées à ta prevoyance?

Así no sorprende que el autor anuncie en esta parte de su obra (ibíd.) lo siguiente:

[12] *Brevísima relación de la destrucción de las Indias, colegida por el obispo don Fray Bartolomé de las Casas o Casaus, de la Orden de Santo Domingo*, Sevilla: Sebastián Trujillo, 1552. La obra tuvo una amplia difusión en Europa. «En 1583, año de la fundación de la "colonia de la Virginia", se hacía la primera traducción al inglés de la obra de Bartolomé de las Casas, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, con el título de *The Spanish Colonies.* Estaba ilustrada con los grabados de la editorial de De Bry. Esta edición provenía de la francesa, publicada en Amberes en 1579, que a su vez era una traducción de 1552 de la *Brevísima relación*. Hubo una edición en alemán en 1597 y otra en latín de 1598 [...]», <https://www.cronicaeconomica.com/c-la-brevisima-relacion-de-la-destruccion-de-las-indias-93239.htm>. Por otra parte, la *Brevísima* fue refutada por la obra primero en italiano, luego traducida al español (Madrid: J. Ibarra, 1782) del abate Juan Nuix con el título de *Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los españoles de la Indias, contra los pretendidos filósofos y políticos. Para ilustrar las historias de MM. Raynal y Robertson.* [...] *Traducido con algunas notas por D. Pedro Varela y Ulloa* [...].

> vont se développer des scènes plus terribles que celles qui ont si souvent fait frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émoussera; & l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

Esta *Histoire* de la conquista del Perú es obra de un autor menos historiador –no adepto de la historia crítica– que filósofo, que escribe con los *yeux baignés de larmes*, por lo que difícilmente podía satisfacer a los españoles, como en el caso de su traductor en España, el duque de Almodóvar.

Como precisa este último a propósito de la difusión harto dificultosa de la *Historia política de los establecimientos ultramarinos de las naciones europeas por Eduardo Malo de Luque* (Madrid: Antonio de Sancha, 1784) de Guillaume-Thomas de Raynal y traducida por el mismo duque:

> en el año 1781 fue su publicación, y prohibición en Francia; no pasó los Pirineos; yo no pude adquirir su posesión hasta el mes de octubre de 1782: en los ratos que me han permitido las ocupaciones de mi estado me puse desde luego a trabajar en esta escabrosa producción, de un ingenio que delira y razona.

Por este motivo, el duque de Almodóvar reescribirá en cierta medida el texto fuente de quien no goza precisamente de su aprecio, y publicó cinco volúmenes entre 1784 –fecha en que se edita el primer tomo– hasta 1790. Según Jesús Vallejo (2000: 314), el tomo segundo, aparecido en 1785, quedaba integrado por el tercer libro de la *Histoire* de Raynal y describía la presencia inglesa en la India, al final de la cual figura un «apéndice de la mano de Eduardo Malo de Luque». Dicho apéndice fue editado separadamente bajo el título *Constitución de Inglaterra* y ampliamente glosado.[13] Por desgracia, el duque tradujo solo tres tomos de la *Histoire* de Raynal, sin llegar a la parte que podía interesar, más directamente por ser polémica, a los españoles: la de la conquista del Perú. Cabe indicar que más que traducir, como constató Michaud (1811-1828) en su *Dictionnaire*,[14] se reescribió la obra. Esta opinión también la compartía Julio Cejador y Frauca (1972), para quien se «refundió el texto con añadiduras notables».

[13] Cf., por ejemplo, Jesús Vallejo (2000). En el *Memorial literario* (agosto de 1794, p. 51) se alude a este apéndice.

[14] Jean Baptiste Baudouin (1749-?) realizó un extracto de la *Histoire philosophique*: *L'esprit et le génie de Raynal* (Londres, 1777) que tuvo una publicación accidentada (vol. XIX: 25) según la *Biographie universelle de Michaud* (París: 1811-1828; 52 volúmenes, más tres de mitología y otros treinta de suplementos).

Nos detendremos primero en el paratexto del noble traductor, en especial en el prólogo, que sitúa en el tiempo la obra en referencia a un acontecimiento que –no duda en insistir en ello– fue decisivo para la historia del mundo. Redactada al final de la guerra de Independencia de América –«la revolución de la América Anglo-septentrional»–, esta «ha dado un extraordinario movimiento à esta rueda política». El duque justifica sus razones para emprender dicha traducción en la utilidad que, según él, representará este trabajo suyo (prólogo):

> Fundo toda mi gloria en hacer bien a la patria, y al público. Poco me importa la falta de reconocimiento de su parte; menos las críticas, ó el poco aprecio de los que se creen jueces de las obras agenas.

De forma ambivalente, reconoce que se trata de una obra de gran importancia, aunque, al mismo tiempo, advierte que contiene un veneno para el público y su patria, a la que, por su parte, su único fin es ser útil (ibíd.):

> No tengo tanto amor propio, que me impida confesar sin rubor que el inmenso trabajo de esta utilísima obra se le debe à una pluma extrangera, pero una pluma que teñida muchas veces en sangre dañada, es una mortal ponzoña.

La traducción fue un deber de justicia para con su país y un deseo de desenmascarar a un autor que se atrevió a atribuirse, entre otros títulos, el –tan devaluado para él– de «defensor de la humanidad» (ibíd.):

> No ha sido corto mi trabajo, para purificarla de sus venenosos efluvios; y para corregirla de aquel orgullo, y relación, que no podían menos de contener los pensamientos de un hombre que se llama a sí propio el *defensor de la humanidad, de la verdad, de la libertad*. Las personas instruidas saben muy bien lo que significa aquel vano atributo en estos tiempos.

Es particularmente crítica la toma de posición del traductor frente a la cuestión de la documentación que Raynal afirmaría haber reunido y la objetividad con la que habría tratado esta documentación:

> [Dice Raynal] en su introducción, que ha consagrado toda su vida à esta obra; que ha llamado a su socorro los hombres más eruditos, y doctos de todas las naciones ; que ha consultado maduramente los muertos y los vivos ; que ha pesado sus autoridades, y rectificado los hechos ; que si hubiera tenido noticia de que había bajo del Polo, ú de la Línea, o al Polo, para suplicarle encarecidamente le comunicas sus luces ; que si su obra halla todavía lectores en el futuro, quiere que viendo desprendimiento de pasión, y preocupaciones, ignoren su patria, su estado, su culto, su profesión, y le crean conciudadano, y amigo de todo el mundo.

El duque se declara escéptico ante esta pretendida objetividad de Raynal a la que opone la orgullosa declaración de su propio modo de pensar y creer, así como el de concebir la imparcialidad en historia (ibíd.): «Me separo tanto de su opinión en esta parte que lisongeo que todos sepan en qualquier tiempo, que soy cathólico, español, seglar, y no por eso me precio menos de ser imparcial en el curso de la misma obra».

La posición ideológico-política matizada del duque contrasta con aquella otra que encontraremos en el siglo XIX (prólogo sin firma del editor español, 1823):

> Saint-Pierre, Mably, Massillon, Fénelon, tan odiosos a la tiranía, serán muy queridos siempre de los pueblos á los que defendieron reclamando sus derechos, y de los sabios y paternales gobiernos cuyo régimen tiene la felicidad pública por blanco (Londres en la Imprenta de Davison): *La historia filosófica de las Dos Indias*, en medio de verdades útiles, encierra minuciosas individualidades, que carecen ya hoy en día del mérito de la oportunidad hasta para los comerciantes. [...] Sería de suma utilidad un resumen de esta obra, para representar á nuestros venideros la injusticia y crueldad de los Europeos para con las naciones que ellos invadieron; la deplorable historia de los pueblos conquistados, la desastrada de los conquistadores que buscaban al parecer a lo lejos, disputando sobre su presa, motivos de discordias que ellos hallaban ya sobradamente en su propio país. La pintura de todas las pasiones á que dieron tan reprensible vuelo la ambición y codicia, los consejos que dirige á las naciones el abate Raynal.

La opinión de este editor demuestra la evolución de los tiempos, de las mentalidades y de parte de la sociedad española que ha adoptado el punto de vista de los «europeos» sobre la polémica leyenda negra española que, como se sabe, dio lugar a una amplia bibliografía, y que constituyó un tema que no deja de suscitar polémicas aun en la actualidad.[15]

Odet-Julien Leboucher (1744-1826)

Leboucher no es un historiador de primer nivel. Nos detenemos en su obra precisamente por esta razón: queremos ofrecer ejemplos de una extensa gama de obras historiográficas traducidas y, por ello, su posible demanda. Leboucher es autor de una obra que no tuvo apenas repercusión aparente, aunque el hecho de haber sido vertida al español indica que despertó, al

[15] Véase la bibliografía (p. 481) de una obra reciente sobre esta cuestión, y el título mismo de la obra mencionada: *Imperiofobia y leyenda negra* [...] Roca Barea (2016).

menos en su tiempo, algún interés y debió de tener lectores deseosos de conocer los hechos que en ella se relataban.

De *L'histoire de la dernière guerre entre l'Angleterre, Les Etats-Unis de l'Amérique, La France. L'Espagne et La Hollande depuis son commencement en 1775 jusqu'*à *sa fin en 1783*, de Odet-Julien Leboucher (París: Brocas, Vve. Ballard & Fils, 1788) hubo también otra edición en 1830 que fue publicada por el hijo del autor, Emile Leboucher, en París. En esta primera edición, Odet-Julien Leboucher (1744-1826) tenía la intención inicial, según la nota del autor, de dejar constancia del nombre de todos los caídos en esa guerra, los «tués et blessés de chaque côté», aunque finalmente desistió de su proyecto, y para ello adujo el gran número de heridos y la dificultad de la empresa. Sin embargo, el historiador no se desvió totalmente de su objetivo de descripción bélica desprovista de toda épica: descartó escribir un relato elocuente para solo instruir en el arte de la navegación de guerra:

> Nous désirons ardemment qu'une plume plus éloquente que la nôtre rassemble tous ces faits, & les présente sous un point de vue historique & instructif toit à la fois. Un tel ouvrage, mis entre les mains des élèves de la marine Françoise, ne pourroit qu'exciter parmi eux cette noble émulation, qui est le présage, presque toujours certain, d'actions éclatantes.

El autor francés concreta su meta histórica: ser preciso y contar hechos –no opiniones ni juicios–, aunque no concuerden con lo que, a veces, se ha creído (nota del autor, iv):

> On a daté les événemens avec la plus grande exactitude; & lorsque leur récit l'a exigé, & que la vérité des faits a différé de l'opinion que le vulgaire s'en étoit formé, on les a eclaircis par des notes qu'on peut regarder la plupart, comme des pièces justificatives de cette histoire.

De entrada, el anónimo traductor de la *Historia de la* última *guerra entre la Inglaterra, los Estados Unidos de América, la Francia, España y Holanda, desde 1775 en que se principió hasta 1783 en que se concluyó* [...],[16] insiste en que ofrecerá una historia imparcial (el traductor, s. n.):

> De quantas historias se escribieron de la última guerra, esta es la que más aceptación tuvo en toda Europa, por la imparcialidad y exactitud con que su autor

[16] Alcalá: Imprenta de la Universidad, 1793. En la versión española figura en la portada el verso de Virgilio *(Aenid., Lib. 6)* que no aparece en la versión francesa: *Parcere subjectis et debellare superbos.*

> (oficial de la marina francesa, y testigo de la mayor parte de los hechos) expone y refiere los sucesos políticos y militares acaecidos desde el principio de la guerra. No solo se propuso contar quanto pasó, con la verdad y decoro que requiere la verdad de la historia, sino también instruir a los Jóvenes Marinos en las evoluciones y maniobras navales, circunstanciando los combates en planes téchnicos para su mayor instrucción e inteligencia a cuyo fin público esta obra en París en 1788.

Tampoco oculta que utilizó otra fuente, aunque en su opinión a veces era históricamente deficiente:

> Para esta traducción, tuvimos á la vista otra historia publicada igualmente en París en 1785, con este título: *Historia imperial de los sucesos políticos y militares de la* última *guerra, en las quatro partes del mundo* por M. de L. Y aunque está escrita con bastante exactitud en algunos parajes, tiene otros incorrectos ó absolutamente falsos; como cuando dice que el Conde de Artois salió a nado de los Empalletados, y que nuestro Teniente General Solano perdió un brazo y un ojo, en un combate con dos navíos ingleses al venir de América el año 76, mandando el Navío El Glorioso; con otras equivocaciones de esta naturaleza.

Esta alusión a una obra que incluye equivocaciones históricas puede, sin embargo, haberle sido útil desde el punto de vista terminológico, pues alude a dificultades, aparentemente de este último tipo, frente a su texto original: «Nuestra traducción es fiel, aunque difícil de hacer con toda la perfección que deseamos, por carecer nuestro idioma de dos libros sumamente necesarios, quales son un Diccionario de la Marina,[17] y otro de la artillería [...]».

Cita el ejemplo de su propia opción por 'amura' frente a 'mura':

> Advertimos asimismo que sin embargo de usar algunos escritores de táctica naval de la voz Mura en lugar de Amura, hemos preferido en esta historia el dictamen de la Academia Española, que la llama así, en su Diccionario de la Lengua Castellana.

[17] H.-Josef Niederehe (2005) señala la existencia de un ms. que lleva el título de *Diccionario de marina*, de Juan Avelló Valdés (s. f.). En la *Biblioteca histórica de la Filología Castellana* del conde de la Viñaza (vol. II, 1893: 934) figura «un *Diccionario* de los nombres de los navíos, sus aparejos, términos que usan los marineros en sus locuciones y son propios en la materia de la mar» [...]. «D. Juan Avelló Valdés había sido más de seis años Fiscal de la Real Audiencia y Casa de la Contratación de Sevilla [...]. Así es que este libro permaneció inédito y oscurecido en la Biblioteca del Escorial, hasta que en 1756 mandó sacar una copia el Excmo. Sr. D. Antonio Valdés, entonces Ministro de Marina, la cual se conserva en el Depósito hidrográfico de Madrid».

El traductor –del que no tenemos ningún dato biográfico ni sabemos su nacionalidad y/o lengua materna– se limita efectivamente a verter su texto al castellano, sin intervenir en este, sin insistir en ningún hecho ni siquiera en aquellos que tienen que ver con acciones de la Marina española. Se comprueba nítidamente esta opción, por ejemplo, en las páginas en que describe *objetivamente*, sin expresar sentimiento alguno, los hechos : «Se apoderan los españoles del Fuerte de la Mabila» (pp. 47-51), acción en la que participa victoriosamente «el Señor [Bernardo de] Gálvez» encabezando una expedición de trece navíos de guerra salidos de la Habana, teniendo como resultado que (pp. 50-51) «La conquista de la Florida occidental acabó de dar a la España el imperio de todo el golfo de México y un golpe mortal á los cultivadores de la Jamayca».

A pesar de ser un hecho de primera importancia geopolítica (como diríamos hoy) y que tiene mucho que ver con la nación española y los españoles, no se lee ningún comentario ni se constata ningún añadido personal del traductor, ni en el texto ni en notas a pie de página. En definitiva, esta es una simple versión en otra lengua diferente a la inicial, de hechos de guerra, que ya han sido contados en el texto origen en un estilo totalmente descriptivo e impersonal.

¿Este texto nos permite deducir el relativo desinterés de los contemporáneos españoles por esta guerra de ultramar? ¿El autor y el traductor optaron por un relato aséptico adrede, en las antípodas de la historia que hacía *llorar* a sus lectores (caso de Raynal, por ejemplo) para limitarse a exponer hechos en lo que equivaldría hoy a un documental?

En todo caso, el hecho de realizar la traducción y su impresión denotan que un impresor y un traductor vieron el interés del relato para españoles contemporáneos de su tiempo. ¿Podemos formular la hipótesis según la cual algunos de esos lectores fueron militares españoles? La precisión léxica de tipo técnico (mura/amura) que hemos leído *supra* iría en este sentido.

A MODO DE CONCLUSIÓN

El capítulo titulado «Historia moderna» en el cual hemos reunido alrededor de veinticinco obras francesas traducidas al español y editadas a lo largo del siglo XVIII contiene textos origen muy diversos en sus fines y método historiográfico. Hemos optado por realizar unas catas en cuatro de las traducciones al español llevadas a cabo a lo largo del siglo porque consideramos que cada una de ellas son el paradigma de un tipo historiográfico origen –francés– distinto y de una traducción al español también de tipo diferente.

Por ello, contrastar estos cuatro textos origen –el de Flechier, todavía por el contenido y estilo, del siglo clásico; el de Voltaire en el que se empieza a vislumbrar débilmente la historia de los países y ya no solo la de protagonistas políticos y militares; el de Raynal, de ambición más vasta y documentación parcial, en el que esta parcialidad y el estilo constituyen el hecho diferencial, y, finalmente, el relato aséptico de Leboucher que enumera con todo detalle y sin juicios ni opiniones todos los hechos de la guerra de América– manifiesta y da cuenta de esta diversidad, que va pareja a la evolución de la historiografía así como a la mentalidad de la época ilustrada frente a su nación y cultura propias, también relacionada con su manera de verter el texto origen en su propia lengua y, finalmente, con su recepción en España.

En algunos casos, en la traducción hay implícita una recepción acrítica y, en otros, destaca la lucidez con la que los españoles ilustrados recibieron esta Historia e intentaron criticarla con la objetividad que faltaba en algunos de los autores de allende los Pirineos. Siguiendo la evolución historiográfica que marcan las obras origen, destaca la presencia en el texto meta, por ejemplo, de un traductor de la corte que ensalza a su protagonista francés –Richelieu–, con cuyo autor comparte los fines, o la del duque de Almodóvar, en su versión crítica de Raynal. Este último traductor toma partido frente al texto origen y antes de empezar pone sobre la mesa su autoridad y hace explícita su intervención en el texto, así como sus discrepancias con dicho texto origen cuando lo considera oportuno. Las discordancias entre el texto origen y el texto meta atañen tanto al tenor del relato de los hechos como a la manera en que están narrados. En este caso, que podemos considerar una manera de traducir, la historiografía documentada española se opone a la historia de un pensamiento filosófico y estilo sentimental. Esta *corrección* incorporada a Raynal la lleva a cabo un español al traducir críticamente a la vez que reivindica la historia nacional. Tenía que ser un personaje con especial posición intelectual y social quien, ante hechos relacionados con su patria, se viera con el derecho y, sobre todo, con el deber de razonar de forma crítica a propósito de un texto tan generalmente admirado y sobreevaluado en Europa como el de Raynal que, como hemos recordado, era un deudor no imparcial de la leyenda negra española.[18]. La intención del duque de Almodóvar fue, sin duda, no aceptar (Carbio, 2004: 198-199):

[18] No hace falta recordar que esta *leyenda negra se* apoyaba en una o varias de las múltiples traducciones al francés y/o ediciones de la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias occidentales por lo Castellanos*, de fray Bartolomé de las Casas. Como sabemos, la obra de Las Casas había sido utilizada –y lo sería todavía durante largo tiempo– en los países europeos desde la mitad

> los juicios consagrados, y [...] tener la dignidad de sus opiniones, independizándose, previa reflexión y previo examen, de lo que había sido hasta entonces la apreciación del pretérito por quienes no sintieron nunca inquietud manifiesta por la posesión de la verdad.

En lo que atañe a las relaciones culturales e intelectuales de tipo más general, la voz indignada y discrepante del duque de Almodóvar ante una historia española relatada y escrita por un francés indicaría que la autoestima nacional ha ido acrecentándose en los últimos años del siglo de las luces y anuncia que el reconocimiento de la sedicente superioridad de Francia dista ya mucho de ser unánime entre los ilustrados.[19] Esto es lo que en definitiva revela, entre otras cosas, sobre la sociedad española de finales de siglo y principio del siguiente así como sobre la evolución de la mentalidad ilustrada, el recorrido efectuado en la traducción en el ámbito de la historia moderna que hemos querido situar en el marco social e intelectual delimitado en los preliminares de este estudio.

---

del siglo XVI, para otros fines, –políticos en particular– que los que, posiblemente, concibió el dominico español al redactar su defensa de los indios.

[19] Véase la ingente bibliografía sobre la leyenda negra, en Carbia (2004), ya citado.

6. LA HISTORIA SANTA Y LA HISTORIA ECLESIÁSTICA

INTRODUCCIÓN

En el volumen VI de la *Historia de la vida del hombre*, el jesuita L. Hervás Panduro (1735-1809) abre el capítulo dedicado a la historia santa con una clasificación precisa de las obras de este género que le lleva a la organización de su posterior exposición y juicios sobre aquellas entre las que distingue historia santa e historia eclesiástica (vol. II, p. 326):

> Las escrituras sagradas del testamento antiguo, y nuevo, contienen instrucción doctrinal, é histórica; la doctrinal pertenece principalmente á la teología, de que se tratará después; la histórica pertenece a la historia santa. Los intérpretes sagrados exponen juntamente lo doctrinal e histórico de los dos testamentos. La historia santa se contiene en los cronicones, anales e historias generales, y cronológicas del mundo, que se han citado antes, tratando de la historia universal y cronología.

Por nuestra parte, nos apartaremos de la tipología *(ante litteram)* del autor de *La historia de la vida del hombre*, e integraremos en el caso de la traducción las dos categorías –historia santa e historia eclesiástica– en un único apartado. Cabe añadir que obras totalizadoras como, por ejemplo, el *Diccionario histórico*[1] de Luis Moreri, por mencionar una obra de gran éxito en la Europa del siglo XVIII, reúnen tanto la historia sagrada como la religiosa, sin diferenciar

[1] El título completo es *El gran diccionario histórico, o Miscelánea curiosa de la Historia sagrada y profana* [...] *Traducido del francés por D. Joseph de Miravel y Casadevante*, París: Hermanos Detournes, 1753.

conceptualmente las dos categorías. Por ello, también hemos optado aquí por la inclusión de ambas categorías en esta parte de nuestro estudio.

A F. Lafarga 2004[2] le sorprende la ausencia de estudios sobre la cuestión de las traducciones del ámbito religioso. Observa que solo algunos clérigos traductores han sido estudiados detenidamente: «el P. Scio, el P. Berguizas, sobre todo el P. Isla», aunque, en este último caso, por «el interés que el jesuita suscita como escritor».[3] Lafarga nombra también a Teófanes Egido. Desde un punto de vista general, el investigador de la traducción presenta una nómina de clérigos traductores cuyos nombres son conocidos, aunque no siempre por sus versiones ligadas a cuestiones religiosas. A pesar de los años transcurridos desde esta constatación, salvo desconocimiento por nuestra parte, de estos textos religiosos, pocos son los que han sido tenidos en cuenta desde el punto de vista traductológico.

En la presente clasificación, no consideraremos el estado (eclesiástico –clérigos– o no) de los traductores, cuyas traducciones no son obligatoriamente de una naturaleza ligada a la religión. Incluiremos en ella (columna 4 del corpus *infra* pp. 248-251) solo los traductores que vertieron al castellano obras de temática religiosa y al mismo tiempo históricas.

Cabe señalar que este concepto, *temática religiosa* es muy amplio y por ello llevará a integrar obras muy diferentes entre sí en cuanto a extensión, fines, e incluso fechas que cubran el siglo XVIII. Además, hay muchas traducciones y reediciones hechas en esta época ilustrada que corresponden todavía a obras del siglo anterior.

Tendremos que abordar también la cuestión de las reediciones de obras religiosas de gran difusión, como, por ejemplo, el catecismo de Fleury, ligadas a cuestiones externas y más editoriales que de índole intrínsecamente religiosa o doctrinal.

Finalmente veremos que las a veces extensísimas obras (hasta veinte volúmenes) de historia de la Iglesia en muchos casos son objeto de refección, es decir compendiadas, aumentadas, transformadas en su forma o completadas.

[2] En Roberto Fernández y Jacques Soubeyroux (eds.), vol. III (2004: 84-85).

[3] Véase el estudio de García Cuadrado (2000) sobre el padre Isla considerado desde un punto de vista que va más allá del puramente estilístico. Citando a Teofanes Egido, F. Lafarga precisa que se refiere al capítulo «Religión» en F. Aguilar Piñal, 1996: 736-814

Del cuadro de las páginas antes citadas, podemos destacar que hasta 1750 solo se editaron seis títulos de la categoría Historia de la Iglesia, mientras que a partir de esa fecha hemos podido encontrar –sin contabilizar las obras de Fleury– diecisiete traducciones. El campo de la historia santa y el de la Iglesia no parecen diferenciarse sustancialmente del fenómeno de la traducción en otros ámbitos, en su tendencia a la multiplicación de las traducciones hacia las últimas décadas del siglo y la redacción de algunas versiones resumidas destinadas, entre otros, a la juventud.

Algunas de las traducciones de eclesiásticos que publicaron obras también del ámbito de la historia antigua (cap. IV) han sido ya objeto de comentarios en ese apartado. Es el caso de Gautruche o Bossuet, entre otros. Solo detallaremos aquí las traducciones de Fleury por la inmensa difusión de sus escritos y, en particular, uno de ellos: el *Catéchisme historique*, que pertenece sin lugar a duda al conjunto de las obras eclesiásticas más ampliamente difundidas y conocidas en España y, antes, en Francia. Consideraremos también la obra de Maimbourg, aunque por razones más propiamente históricas.

Claude Fleury (1640-1723). El 'Catecismo'

La monumental obra del abad Claude Fleury (*Histoire ecclésiastique*, 1691-1723, 20 vols.)[4] de tipo histórico-eclesiástico, como indica su título, pertenece tanto al siglo XVII como al XVIII, aunque si tomamos en cuenta sus traducciones en España debemos considerar casi en exclusiva el siglo de las Luces.

La *Historia eclesiástica* fue conocida y apreciada en el XVIII en España.[5] Por ejemplo, Jacinto Segura (véase el cap. II), religioso dominico que está considerado uno de los grandes historiadores del siglo, destaca que Fleury quiso (citado por A. Mestre, 2000: 60) «instruir a los estudiantes en el espíritu crítico». En su síntesis, Segura incluía entre los grandes nombres de la historia a Tillemont, Noël Alexandre, Elias Dupin y Claude Fleury con su *Historia eclesiástica*.

La *Historia eclesiástica* empezó a publicarse en 1691 y alcanzó la cifra de veinte volúmenes, con los que llegó hasta el Concilio de Constanza. En la *Historia Universal de la Iglesia* [...] *traducida al castellano por D. Francisco Puig*

[4] La *Historia eclesiástica (infra)* se inició en 1691 y tuvo 20 volúmenes (véase la *Historia general de la Iglesia* de Henri-Antoine Berault-Bercastel (hubo una edición en 1808).

[5] Del abate Fleury, la *Histoire Ecclésiastique*, París: 1691-1720 (20 tomos), continuada por Fabre, 1726-40 (16 tomos).

y Esteve, presbítero (Barcelona: Librería Religiosa, Impr. de Pablo Riera, 1852, vol. I), el autor, J. B. Alzog, al alabar el fondo y la forma de la obra, considera lo siguiente (1852: 57):

> En el piadoso y franco abate de Fleury, hay mucho encanto: su historia que llega hasta 1414, está escrita con presencia de las fuentes, aun cuando el autor no las indica y su principal objeto es exponer [...] el origen divino de la institución de la Iglesia, su influencia en la restauración de la humanidad, y el cumplimiento de esta obra divina por medio de la Iglesia católica.

Según J. B. Alzog (1852) cabe destacar algunas cualidades de Fleury como el «encanto» (se supone por el estilo), una historia documentada (si no se mencionan las fuentes, estas se consultaron), además de una perfecta ortodoxia en sus fines. No sorprende esta elogiosa parte preliminar, si sabemos que Alzog es también autor de una *Historia eclesiástica de España* (Madrid: Compañía de Impresores y Libreros del Reino, 1875). El jesuita reconoce así a un predecesor ilustre.

Las otras obras de Fleury –con su primer año de publicación en el país vecino, aunque en francés– según Henri-Antoine Berault-Bercastel, que las cita con el título español de la traducción, son las siguientes:

Catecismo histórico, 1679
Costumbres de los Israelitas, 1681
Costumbres de los Cristianos, 1682
Vida de Margarita de Arbouse, 1685
Tratado de la elección y método del estudio, 1686
Instrucción al derecho eclesiástico, 1687[6]
Deberes de los amos y criados, 1688[7]
Tratado de la elección y método del estudio, 1688
Catecismo histórico Deberes de los amos y criados Tratado de la elección y método del estudio, 1688

[6] *Institución del derecho eclesiástico* (s. v. Fleury): «Es un libro enteramente galicano, según el *Diccionario enciclopédico de la teología católica* [...]. *Traducido y aumentado en la parte que corresponde á la Iglesia de España* [...] *por el presbítero D. Tomás de la Riva*, vol. XI, p. 37, editado por el Dr. Wetzer y el Dr. Welte (Madrid: Fernández y Cía, 1868).

[7] G. Mayans «hizo traducir *Las Obligaciones de los amos y criados* por su amigo Martínez» (citado en Mestre, 2010: 31). <https://www.google.com/search?tbm=bks&q=Fleury...+amos+y+criado>.

El 'Catecismo' del abad Fleury

El *Catéchisme historique contenant en abregé l'histoire sainte et la doctrine chretienne, par M. Claude Fleury* (publicado en francés por primera vez en 1679 –(y en París: Vve. G. Clouzier, 2 vols., 1683) fue un *best-seller* en el siglo XVIII y siguió siéndolo en el XIX en Francia e incluso durante el XX.

Paralelamente, las ediciones en español fueron numerosísimas. Citamos aquí las que hemos encontrado en la Biblioteca Nacional de España, limitándonos en un primer momento a aquellas que se hicieron durante el siglo XVIII (en negrita los nombres de los traductores del francés al español y en redonda las menciones a jóvenes destinatarios):

1713, *Catecismo histórico o Compendio de la historia sagrada y de la doctrina christiana. Tr. del fr.*, Madrid: D. Joseph Doblado, (no figura el traductor)

1717, *Catecismo histórico o Compendio de la historia sagrada*, París: De Witte

1734, *Catecismo histórico, o Compendio de la Historia sagrada, y la Doctrina Christiana. Tr. del fr. por Dn. Carlos de Velbeder*, París: en Casa de Pedro Witte

1761, *Catecismo histórico: que contiene en Compendio la Historia Sagrada y la Doctrina Christiana escrito en francés por Claudio Fleury; y traducido en español por Fray Juan Interián de Ayala*, Madrid: Joachin Ibarra

1768, *Catecismo histórico: que contiene en la historia sagrada, y la doctrina christiana. Tr. del fr. por Fray Juan Interián de Ayala*, Madrid: Juan de San Martín

1773, *Catecismo histórico, o Compendio de la historia sagrada, y de la doctrina christiana. Tr. del fr.*, Madrid: D. Antonio de Sancha

1775, *Catecismo histórico que contiene en compendio la Historia Sagrada y la Doctrina Christiana. Escrito en francés por el Muy Ilustre Señor Claudio Fleuri* [...] *y traducido al español por Fray Juan Interián de Ayala, de la Real Orden de Nuestra Señora de la Merced* [...], Vic: Joseph Tolosa

1775, *Catecismo histórico: que contiene en Compendio la Historia sagrada y la Doctrina christiana escrito en francés por el Muy Ilustre Señor Claudio Fleury* [...] *y traducido* [...] *por Fray Juan Interián de Ayala* [...], Madrid: Imp. Pedro Marín

1777, *Catecismo histórico: que contiene en Compendio la Historia sagrada y la Doctrina christiana escrito en francés por el Muy Ilustre Señor Claudio Fleury* [...] *y traducido* [...] *por Fray Juan Interián de Ayala* [...] Mallorca, [s. n.]

1786, *Catecismo histórico: que contiene en Compendio la Historia sagrada y la Doctrina christiana escrito en francés por el Muy Ilustre Señor Claudio Fleury* [...] *y traducido* [...] *por Fray Juan Interián de Ayala* [...], Madrid: Antonio Fernández

1787, *Discurso sobre la historia de la Iglesia, formado sobre el que compuso el Sr. Abad Fleuri, para que sirviese de preliminar* á *su Historia eclesiástica / escrito* á *favor*

y utilidad de todos los eclesiásticos de España y de su estudiosa juventud [...] *trad. por D. Domingo Ugena*, Madrid: Imprenta Real

1788, *Catecismo histórico* [...] Madrid: [s. n.]

1790, *Catecismo histórico,* ó *Compendio de la historia sagrada y de la doctrina cristiana Tr. del fr.*, Madrid: Joseph Herrera

1793, *Catecismo histórico o Compendio de la Historia Sagrada y de la doctrina Christiana para instrucción de los niños,* con preguntas y respuestas y lecciones seguidas para leerlas en las Escuelas, *compuesto por el Abad Fleuri* (sic) *y traducidos del francés para utilidad de la* tierna juventud [...], Madrid: Joseph Doblado

1794, *Catecismo histórico: que contiene en Compendio la Historia sagrada y la Doctrina christiana escrito en francés por el Muy Ilustre Señor Claudio Fleury* [...] *y traducido* [...] *por Fray Juan Interián de Ayala* [...], Madrid: Antonio Cruzado

1795, *Pequeño catecismo histórico, que contiene sumariamante la Historia Sagrada y la Doctrina Christiana. Su autor el Abad Fleuri* (sic). *Dispuesto en francés y en castellano* para auxilio de la juventud *en el conocimiento de* uno y otro idioma *traducido por D. Diego Simancas*, Madrid: Pacheco

En su catecismo Fleury había precisado su propósito y además había justificado la razón por la que había entregado a la imprenta dos *catéchismes*: *un petit et un grand* (vol. II, *Oeuvres de l'abbé Fleury* (París: Lefevre éditeur, 1844: 451):

> [J'ai fait] un plus petit pour les enfants, qui pourra servir aux hommes les moins instruits, et un plus grand pour les personnes les plus éclairées et les plus capables. Le premier catéchisme ne sera pas nécessaire à ceux qui seront d'abord en état d'entendre d'abord le second; mais ceux qui se serviront du premier doivent d'abord étudier l'autre, puisqu'encore qu'il aille un peu au delà de ce qui est absolument nécessaire, je crois toujours y avoir rien mis qui ne soit fort utile à tous les chrétiens.

Por otra parte, detalla cómo debe utilizarse pedagógicamente el *pequeño* catecismo (1844: 134): «Dans la partie historique, il faudra étendre les narrations, y ajoutant les circonstances que j'ai retranchées, du moins celles que l'on jugera utiles», mientras que, en la parte dogmática (ibíd.): «On pourra s'étendre par des raisonnements, des comparaisons, des exemples, toujours bien sensibles et bien proportionnés à l'auditeur».

Conviene destacar también la transformación del *Catecismo*, al igual que el *Catéchisme*, en un texto con preguntas y respuestas esencialmente destinado a la memorización por parte de los destinatarios niños y, se supone, para facilitar la tarea del maestro que se convierte en un mero lector de dichas preguntas. Es el caso por ejemplo del *Discurso sobre la historia de la Iglesia*,

formado sobre el que compuso el Sr. Abad Fleuri, para que sirviese de preliminar á *su Historia eclesiástica / escrito á favor y utilidad de todos los eclesiásticos de España y de su estudiosa juventud* [...] (Madrid: Imprenta Real, 1787), o también el del *Catecismo histórico o Compendio de la Historia Sagrada y de la doctrina Christiana* para instrucción de los niños, *con preguntas y respuestas y lecciones seguidas para leerlas en las Escuelas, compuesto por el Abad Fleuri* (sic) *y traducidos del francés para utilidad de la* tierna juventud [...] (Madrid: Joseph Doblado, 1793).

El *Catecismo* se siguió editando en múltiples ocasiones durante el siglo XIX, con algunas variaciones, sobre todo de presentación, según sus destinatarios:

1801, [Manila]: [reimpreso en la imprenta del Real Colegio de Santo Thomas de Manila por Vicente Adriano]

1805, Madrid: Imprenta de la viuda de Barco López

1807, Madrid: Vallin; 1809, reimpreso en Mallorca: Imp. Real

1815, Madrid: por la Viuda de Barco

1818, Madrid: Sancha

1819, Madrid: Narváez

1824, Valencia: hija de Agustín Laborda

1825, Madrid: Impr. de E. Aguado

1825, (con el título: *Catecismo histórico o Compendio de la historia Sagrada y de la doctrina cristiana: con preguntas y respuestas, y lecciones seguidas para leerlas en las escuelas. Traducido del Francés*), Madrid: Impr. de E. Aguado

1825, *Catecismo histórico o Compendio de la historia Sagrada y de la doctrina cristiana para instrucción de los niños, con preguntas y respuestas y lecciones seguidas para leerlas en las escuelas, compuesto por el Abad Fleury traducido del francés* [...] *Impreso a costa de Francisco Marín*, Madrid: Sancha

1829, Madrid: Imprenta Real

1849, Barcelona: Gorchs; 1842, Palma: [s. n.]

1842, (Imp. de P. J. Gelabert)

1846, Palma: [s. n.], 1846 (Imp. Ã¡ c. de J. Guasp)

1849, Palma: [s. n.], 1845 (Imp. de E. Trías)

1849, *Catecismo histórico o Compendio de la Historia y de la Doctrina cristiana. Trad. del francés* [...]

1850, Barcelona: [s. n.]

1850, (Imp. de José Taulí)

1851, Barcelona: [s. n.]

1851, (Imp. de J. Estivill)

1851, Palma: Pedro José Gelabert

1854, Madrid: Calleja[8]

1858, Madrid: Victoriano Hernando

1869, 1876 [1884], Madrid: Hernando

1869, Burgos: [s. n.], 1869 (Imp. y Estereot. de Polo)

1872, Madrid: A. Gómez Fuentenebro

1875, Barcelona: [s. n.]

1875, (Lit. de Paluzie

1877, Barcelona: [s. n.]

1877, (Lit. de F. Paluzie)

1881, Barcelona: [s. n.]

1881, (Imp. y Lit. de Faustino Paluzie)

1884, Barcelona: [s. n.], (Imp. y Lit. de Faustino Paluzie)

Las numerosas ediciones en diferentes ciudades españolas (e incluso de ultramar, como es el caso de Manila, 1801) muestran hasta qué punto el *Catecismo* difundió en español la doctrina oficial de la Iglesia durante más de dos siglos sin llegar a desaparecer completamente en el siglo XX.

Frente a la magnitud de este corpus de *Catecismos*, llamados de *Fleury*, cabe detenernos en la cuestión de la impresión en el contexto español durante el siglo XVIII. Ya hemos abordado muy tangencialmente esta cuestión de la impresión al tratar de aspectos cuantitativos de la traducción en el capítulo I. Sin embargo, los libros religiosos (caso del *Fleury*) y los manuales para la enseñanza, así como las novelas instructivas como las que comentamos en el capítulo IV («Historia antigua», por ejemplo, el *Telémaco*) o las obras de divulgación destinadas a un público muy amplio, alcanzaban tiradas dos a tres veces superiores a las de los libros literarios o científicos. Las ganancias para los impresores eran mínimas por una serie de causas que enumera P. Guinard (1957: 182-3):

8 Autores Aymé y Fleury.

> [Certains] privilèges pour la vente des «Cartillas» et des «Artes» appartenaient à des communautés religieuses ou a des collectivités telles que l'Hôpital Général de Madrid, l'Hôpital Nª Sª de Gracia à Saragosse ou la cathédrale de Valladolid. Enfin, le commerce des livres de prières, du *Rezo eclesiástico*, était en grande partie entre les mains des hiéronymites de l'Escurial, à qui Philippe II en avait donné le privilège. [...] Tous ces privilèges qui contribuèrent fortement à la décadence de l'imprimerie en Espagne furent [...] un moyen commode de constituer des ressources à des collectivités [...] sans bourse délier.

Esta situación, sin duda favorable desde el punto de vista económico, debió de ser la del *Catecismo histórico* de Fleury.

En el cuadro de más arriba los catecismos traducidos al español aparecen impresos, durante el siglo XVIII, mayoritariamente en Madrid (1713, 1761, 1768, 1773 1775, 1786, 1787, 1788, 1790, 1793, 1794 y 1795).

El traductor que figura en un gran número de portadas del catecismo es fray Juan Interián de Ayala (1656-1730). Este «R.P.M. del Real y Militar Orden de Nuestra Señora de la Merced, Redempción de cautivos, & c.» aparece también como autor de la siguiente obra propia (Madrid: Don Gregorio Hermosilla, 1722): *Varios sermones predicados en diversas ocasiones, y a diversos asuntos que ha sido objeto de la Aprobación del Rmo. P. M. Fr. Manuel Garço de Lasarte, Predicador de su Magestad, y Prior de la Passion, Hospederia de N.P. Santo Domingo de esta Corte.*

Nuestro fraile, que también tendría una obra poética en latín (1729),[9] consta además como miembro «del Claustro, y Gremio de la Universidad de Salamanca, en las Facultades de Artes y Theología, y fue cathedrático de Regencia de Philosophía, y, en propiedad, de Lengua Santa, Padre de la Provincia de Castilla y del Real Orden de nuestra Señora de la Merced». Es especialmente conocido Interián de Ayala como fundador de la Real Academia Española. Conocida es también su amistad con el erudito valenciano Gregorio Mayans.

En la misma aprobación de sus *Sermones* se puede leer (s. n.): «[sus sermones] llenos de subtilíssimas y muy claras erudiciones, y doctrinas, [...]

[9] Publicada en Madrid: Imprenta del Convento de la Merced. Existe también un *Breve elogio y ceñida relación de la vida, enfermedad, y muerte del serenissimo Sr. Francisco Farnesio, primero de este nombre y séptimo Duque de Parma, Plasencia, y Castro, &c. Padre de la Reina Nª. Sª (que Dios Guarde) y de las exequisas que de orden de Su Magestad el rey, Nuestros señor [se celebraron en el Real convento de la Encarnación de esta Corte* [...]. *En Madrid: en la Imprenta de música, por Miguel de Rèsols*, 1718. Finalmente, figura en los catálogos *El pintor Christiano, y erudito Ó Tratado de los errores que suelen cometerse freqüentemente en pintar y esculpir las Imágenes sagradas* [...] (ed. en latín, 1730, en castellano, Madrid: J. Ibarra, 1782). Esta obra escrita en latín por Juan Interián de Ayala, fue traducida al castellano por Luis de Durán y de Bastero.

hallándose en todos y cada uno de ellos profundidad sin confusión, subtileza sin oscuridad, elegancia sin afectación».

El fraile parecía la persona idónea para la traducción de la obra pedagógica de Fleury que se imprimió unos años antes (1713) que su propia obra: los *Sermones* de 1722 y la poética, de 1729. Se puede comprender también que, con este estatus relativamente modesto en la Iglesia, no se atreviese (o no se viera ante la necesidad) de proceder a una traducción que no fuera literal ni a introducir elementos propios en la traducción de Fleury.

Por el contrario, otro traductor, el presbítero Domingo Ugena (1787), responsable de la traducción de la Imprenta Real, que solía ofrecer a los lectores traducciones e impresiones cuidadas, se atrevió a una reutilización del *Fleury* y ofreció una refección del *Catecismo* titulado *Discurso sobre la historia de la Iglesia: formado sobre el que compuso el Sr. Abad Fleuri, para que sirviese de preliminar a su Historia eclesiástica. Escrito* ä *favor y utilidad de los todos los eclesiásticos de España y de su estudiosa juventud.*

En cuanto al estamento al que pertenecían los traductores del *Catecismo*, fray Juan Interián de Ayala, según ya hemos visto y sin sorpresa alguna, era clérigo. Por su parte, Juan Bautista Josef de Barry, «Licentiado (sic) en Sagrados Cánones y Leyes en la Universidad de París», figura como «abogado del parlamento de dicha Ciudad» (nota, 1837, s. p.). En el caso de otro traductor, Carlos de Velbeder, no se sabe si está en la misma situación pues no hemos encontrado datos biográficos fuera de su papel como traductor de Fleury. En todo caso, Veldeber, en la nota «al lector» que firma, aclara –aunque sea brevemente– sus intenciones y procedimientos traductológicos (1837: iiij):

> He procurado dar la traducción exacta y he querido más incurrir alguna vez en un galicismo, que debilitar un concepto. El nombre de Alianza y el de Testamento van sembrados como sinónimos en todo el libro, para mostrar que es la misma la significación, y por que el de Alianza da una idea más clara al vulgo, bien que nuestros teólogos nunca se hayan servido del.

La declaración demuestra una opción decidida por la traducción literal, con un ejemplo, como se puede leer, bastante sui generis.

Finalmente, figura en nuestro corpus el nombre de Diego Simancas como responsable de la traducción del *Catecismo*, cuyos datos biobibliográficos no hemos conseguido localizar.

Por otra parte, recordemos que el *Catecismo*, que se transformó en un manual con diálogos e incluso en una versión bilingüe, en 1795, para el aprendizaje de la lengua francesa al mismo tiempo que se asimilaba la doctrina, formó parte de las herramientas conceptuales de los niños españoles y de

su representación de los elementos histórico-religiosos porque memorizaron tempranamente su texto. Lo prueba la anécdota contada por Miguel de Unamuno. Como todos los niños españoles de su época, Unamuno leyó y memorizó el *Fleury* –como atestigua la anotación hecha en sus *Apuntes de un viaje por Francia, Italia y Suiza* (Oportet editores, 2017), el 13 de julio de 1889, cuando visitaba Roma. Confiesa entonces el futuro rector de Salamanca, sin más datos sobre la obra a la que se refiere, su decepción ante la ciudad eterna: «Cuando yo era muy chico bebí Roma en el abate Fleury y me pareció mucho mayor, más maciza, más sólida que hoy; la Roma de Fleury ha menguado o yo he crecido, o las dos cosas».

Las demás obras traducidas de Fleury

En la obra (1681) *Les moeurs des Israélites et des chrétiens, par M. l'abbé Fleury* (1.ª ed., París: Vve G. Clouzier; otras ediciones: París: Emery Père, 1700, Emery Fils, 1720, Saugrain l'aîné, P. Martin, 1746, etc.) –que también apareció separada, bajo los títulos *Les moeurs des Israélites* y *Les moeurs des Chrétiens* (París: Vve. de G. Clouzier, 1682, 1739, 1741, 1754, 1773, etc.), el eclesiástico francés resumió su propósito (1681/1700, p. 12):

> «distinguer en chaque peuple ses commencemens, sa plus grande prospérité et son déclin.» Por ello (ibíd.) «nous considererons ainsi les Israëlites, dans toute l'étenduë du temps où ils ont subsisté, depuis la vocation d'Abraham, jusqu'à la dernière ruine de Jerusalem».

Les moeurs des chretiens continúa la obra anterior, siguiendo con «le premier état du christianisme» y llega «justqu'a l'epoque de Constantin», aunque fue imprescindible para el autor (1844: 2): «commencer par la vie de Jésus-Christ [qui] est le modèle et la source de toute perfection». *Les moeurs des Israélites* y *Les moeurs des Chrétiens* tuvieron, ambas obras, ediciones en español, impresas en París y en España (Madrid y Barcelona).

En París:

> *Costumbres de los Israelitas y de los christianos, escritas en lengua francesa por el señor Abad Fleury* [...] *Traducidas en el idioma castellano por D. Juan Bautista Josef de Barry*[10] (t. II), París: P. Witte, 1737-1738

[10] Estas ediciones ya figuran citadas en el apartado Historia antigua. Juan Bautista Josef de Barry es, según reza la portada (París, 1738) «Licenciado en Sagrados Cánones y Leyes en la Universidad, y Abogado en el Parlamento de París».

Costumbres de los Israelitas [trad.: Barry, Juan Bautista José de] (2 vols.) París: Pedro Witte, 1734-38 (F. Aguilar Piñal 1986: 6139)

En España:

Costumbres de los Israelitas [trad.: Martínez Pingarrón, Manuel] (prefacio de G. Mayans i Ciscar), Madrid: Juan de Zúñiga, 1737-1738; (segunda impresión) Barcelona: Thomas Piferrer, 1769

Las costumbres de los Christianos escritas en francés por el Sr. Abad Fleury traducidas en español por Don Manuel Martínez Pingarrón [trad.: Martínez Pingarrón, Manuel] Barcelona: Thomas Piferrer, 1769 (existe una edición de Barcelona, 1771, de Agustín Laborda; Madrid: Imprenta del Cruzado, 1786 y 1803; Madrid: Antonio Baylo, 1821[11]

B. A. Nasarre tradujo primero *Las Instituciones del Derecho eclesiástico* (3 vols., Madrid: 1730), pero es notable la dilación de la traducción de *Les moeurs des Israelites*. Editada en París en 1681, la obra *Costumbres de los Israelitas* tuvo una primera traducción al español en 1734-1738 (2 vols.), impresa también en París por Pedro Witte (F. Aguilar Piñal, 1986: 6139). Sin embargo, fue la versión del ilustrado Manuel Martínez Pingarrón (Madrid: Juan de Zúñiga, 1737-1738, y Barcelona: Thomas Piferrer, 1769) que, significativamente va precedida de un prefacio de G. Mayans i Ciscar, lo que contribuyó a su difusión en los círculos ilustrados, como recuerda Joan Bonet i Baltà (1984: 406): «Mayans, en el seu *Orador Christiano* fa un elogi del llibre [*Costumbres de los israelitas*, traducido por Martínez Pingarrón] de Fleury».

En una larga defensa (más de cincuenta páginas) de los méritos de esta *Historia*, el prologuista español, Josef Climent, obispo de Barcelona, destacó los méritos de la obra traducida por Pingarrón, que anticipaba las intenciones de los historiadores eruditos, en particular, en la selección de documentos fuente (1769: V-VI), así como en el estilo «seguido, templado, agradable y tranquilo» (1769: VI) en que fue escrita.[12]

De hecho, Fleury adopta expresamente una posición que quiere ser descriptiva, así como comprensiva y sin un *a priori* (1769: 4):

[11] Véase también el *Discurso sobre la poesía de los Hebreos, por el Abad Fleury, según la edición de Demolets. Leído en la Academia de Letras Humanas de Sevilla el 13 de agosto de 1797* [García de la Mora, José] (ms. AP 1986-954) (existe una edición de Madrid, 1821).

[12] Sin embargo, el prologuista, Josef Climent 1769) señala que este estilo fue criticado por «desadornado, ó desgreñado» (p. VI).

> De ningún modo pretendo hacer aquí un panegírico, sino solamente una relación sencillíssima como la de los viajeros que han visto tierras muy distantes. Únicamente pretendo dar por bueno lo que es bueno; por malo, lo que es malo; i por indiferente lo que es indiferente. [...] Suplico aparte [el lector] las ideas particulares de nuestro País, i de nuestro tiempo, para mirar a los Israelitas en las circunstancias de los tiempos, i de los lugares en que vivían; [...] para penetrar assí sus pensamientos, i sus máximas.

La intención de Fleury sin embargo fue vista por el obispo de Barcelona en algunos momentos como moralizante, por ser, inevitablemente, una defensa de la Iglesia y dicho prologuista, a veces, aprovecha para criticar a los «pretensos nuevos filósofos» y sus posiciones frente al lujo, entre otros muchos aspectos, que le parece inmoral (1769: XLI).

La edición de 1769 que ahora comentamos se abre con un prólogo del traductor (sigue el prólogo del obispo Climent, s. n.) que, sin embargo, resulta algo decepcionante para quien desea tener información sobre el proceso de traducción por parte de su responsable. La única cuestión –aunque no menor– que aborda este traductor es el de la traducción de los nombres de los pesos y medidas. Confiesa que había empleado en la primera traducción «algunas voces francesas, por lo difícil que es su reducción à las nuestras». Por ello, en esta segunda edición, después de comentar este asunto científico con un matemático –D. Pedro Locuce, «Director de la Real Academia de Mathemáticas» de Barcelona– transcribe el alegato de este último sobre la conveniencia, en opinión de este sabio, de una unificación del sistema de pesos y medidas.

Es interesante constatar esta preocupación léxico-científica en un texto de tipo histórico. Como se sabe, esta unificación del sistema de pesos y medidas se llevará a cabo, progresivamente, a partir de la Revolución francesa con el sistema métrico, aunque más tarde y con resistencias a lo largo del siglo XIX en España. En las fechas de esta edición de Fleury, se trataba de un tema de discusión común entre los sabios europeos. En las páginas preliminares de esta obra, el traductor de Fleury ofrece una descripción sistemática y detallada de las diferentes medidas antiguas y modernas y sus equivalencias españolas en las distintas zonas geográficas (medidas de Castilla, de Valencia, de Aragón, etc.). En este caso preciso, se ha centrado en una nomenclatura cuyas equivalencias en la lengua meta debían permitir al lector una comprensión más exacta del texto traducido. Se trata pues de una preocupación *moderna,* en consonancia con su época, que denota la mano de un traductor cuidadoso, que quiere facilitar un texto fácilmente legible y comprensible para sus lectores.

Las costumbres de los Israelitas forma parte del conjunto de obras escritas casi un siglo antes de que se realizara su traducción.[13] Este lapso de tiempo pone de relieve la estrecha imbricación en España de obras que representaban cada una de ellas corrientes históricas no contemporáneas. El hecho dificultó, sin duda para los lectores de la Península, la comprensión profunda de los presupuestos metodológicos y estilísticos de cada una de ellas. Sin embargo, en el caso de la traducción de Fleury que acabamos de examinar, sus características hacían que *Las costumbres de los Israelitas* podían ser recibidas favorablemente, creemos, por los ilustrados de este país (como, de hecho, ocurrió) porque la historia erudita se perfilaba ya en algunos aspectos de esta obra, importante por su interés y su difusión.

Nicolas Fontaine (1625-1709)

Nicolas Fontaine, abad de Royaumont y situado en la órbita de Port-Royal, fue autor de varias obras de piedad (*Vies des Saints* [...] París, 1679) así como *Memoires pour servir* à *l'histoire de Port-Royal* (Utrecht, 1736, véase el corpus recogido en el anexo). Según el prólogo del traductor, se trata de lo siguiente:

> una relación que hace Royaumont de algunos sucesos, que refiere la Escritura [en la que] se omiten circunstancias considerables, y pasa en silencio, gran número de capítulos. Y aun quasi libros enteros del testamento viejo; por lo que consintiendo con el docto Berruier en su juiciosa nota a esta obra, pienso que no le conviene el título [...] y lo mudo en el que está ya impreso: *Historia instructiva de sucesos memorables del Mundo*, evitando así la censura de los críticos.

El traductor, que se dice en la portada «Opositor a Cáthedras en la Universidad de Valladolid. Licenciado en Theología y Calificador de la Suprema», deja patente que el cambio del título original borra en la obra española la huella político-religiosa jansenista, transformación que realiza con una finalidad de orden práctico: evitar la crítica, y también, sin duda, mejorar la difusión del volumen. En realidad, más que una traducción, se trata de una reescritura libre de su fuente, por parte del traductor.

[13] En el *Catalogue de la bibliothèque de feu son Excellence Don Vincent Bacallar y Sanna Marquis de S. Philippe* [...], se mencionaba, entre otras, la *Histoire des juifs* (por ejemplo, Arnaud d'Andilly, Amsterdam, 1715 u otra *Histoire*, de Prideaux, Amsterdam, 1722), *Les moeurs des Israëlites, par Fleury*, La Haya, 1682. El tema –historia de los hebreos– fue tratado en varias ocasiones a finales del siglo XVII y principios del XVIII.

Antoine Henri de Berault-Bercastel (1722-1794)[14]

La obra de Berault-Castel, titulada *Histoire de l'Eglise* es imponente por su extensión. Sus veinte volúmenes fueron publicados primero en París (Moutard) entre 1778 y 1785. Su traducción al español empezó a editarse a finales del siglo XVIII, aunque hay varias ediciones que pertenecen a la historia del siglo XIX.

La primera traducción al español de la que tenemos noticia (25 volúmenes) lleva el título de *Historia eclesiástica, puesta en castellano por la que escribió en francés el Abad Berault-Bercastel enriquecida con notas por lo perteneciente a España* (Madrid: Imprenta de Sancha, 1797-1808). El traductor sería el conocido jesuita Lorenzo Hervás y Panduro (1735-1809), según la BNE.[15] El sabio jesuita habría traducido a Berault-Bercastel al final de su fecunda vida.

Otra traducción/reedición de Berault-Bercastel (32 volúmenes) es más tardía y se imprimió en Valencia (Benito Monfort, 1830-1833) con el título siguiente: *Historia de la Iglesia escrita en francés por Berault-Bercastel, traducida nuevamente al castellano, corregida, anotada y continuada hasta el Pontificado de León XII por los PP. J. de M. y A.T. de V.*

Madrid no se quedó atrás y publicó una versión española, que continuó en el siglo XIX, la *Historia general de la Iglesia desde la predicación de los apóstoles hasta el pontificado de Gregorio XVI, obra escrita en francés por el abate Berault-Bercastel; corregida y continuada desde 1719 en que la dejó su autor hasta 1843 y adicionada con importantes disertaciones por el Barón Henrion.* Esta *Historia* está compuesta de ocho volúmenes publicados entre 1852-1853 (Madrid: Imp. de El Católico).

Al principio del siglo XIX, el benedictino Augustin Calmet (1672-1757) dio a la luz otra *Historia* (Madrid: Imp. de la Administración del Real Arbitrio), también traducida, como indica su portada: *Historia del Antiguo y Nuevo Testamento y de los judíos, escrita en francés por el R.P.D. Agustín Calmet, Religioso benedictino de la Congregación de San Vito y Abad de Senones. Traducida al castellano.* En la misma portada se especifica que «Con esta obra y la Historia eclesiástica del abad Berault-Bercastel, Canónigo de la Iglesia de Noyon, se completa una historia general de la Religión desde el principio del mundo hasta nuestros días».

Otra continuación o puesta al día de la *Historia* (Madrid: [s. n.], 1852-1853 (Imp. de El Católico) salió a la luz con el título *Historia general de la*

[14] Biblioteca Nacional de España, <sirsi@bne.es> (consulta: 20/6/2019).

[15] Según Aguilar Piñal (t. IV, 1881-3166) «La atribución de la traducción a Hervás y Pandura la hace Palau, aunque la niega el P. Uriarte».

Iglesia desde la predicación de los apóstoles hasta el pontificado de Gregorio XVI, obra escrita en francés por el abate Berault-Bercastel; corregida y continuada desde 1719 en que la dejó su autor hasta 1843 y adicionada con importantes disertaciones por el Barón Henrion.

En los mismos años, se publicó también la *Historia* (Barcelona: Imprenta de Pons y Cª, 1852-1853) y esta se presenta igualmente en una edición «corregida y continuada desde el año 1719 hasta el 1852 y adicionada con importantes documentos por el Baron Henzion (sic); traducida al español de la quinta edición y considerablemente aumentada en lo relativo a España según el P. Flórez y otros autores nacionales bajo la dirección del Rdo. P. L. R. Ramon Buldú».

Como esta enumeración permite constatar, la obra de Berault-Bercastel, gran conocedor de la historia bíblica, fue el principio de toda una serie de traducciones al español y, sobre todo, de continuaciones, reducciones y adaptaciones que hicieron de estas versiones la referencia obligada de cualquier eclesiástico. Sin embargo, desde el punto de vista que nos interesa, existen pocas aclaraciones en los prólogos sobre el proceso de traducción, aunque sí se aclara siempre que las ediciones continuadas se deben a que había que completar la *Historia* para actualizarla.

En definitiva, estamos ante otra monumental y, en su planteamiento, pormenorizada historia de la Iglesia que en su versión española del siglo XIX se verá transformada en un libro para el uso de los seminarios y del clero (aparece esta característica en la portada de, por ejemplo, la *Historia general* [...], 1854).

Joseph Isaac Berruyer (1681-1758)16

El jesuita Berruyer figura en los catálogos españoles, en particular en el de la Biblioteca Nacional de España, como autor de la «*Historia del pueblo de Dios desde su origen hasta el nacimiento del Mesías* [...], escrita en francés por el P. Isaac Joseph Berruyer (realizada a partir de la edición [francesa] de 1746, t. I. Primera edición en castellano, 1751 y 1753), traducido por el padre Antonio Espinosa (Madrid: Viuda de Manuel Fernández y Supremo Consejo de la Inquisición y de la Reverenda Cámara Apostólica)». El título francés era *Histoire du Peuple de Dieu depuis son origine jusqu'*à *la venue du Messie* [...]

[16] Las fechas que figuran en Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, <www.cervantesvirtual.com> son 1697-1758. Igualmente, la fecha de la primera edición, según esta misma Biblioteca es 1753.

(primera ed., 1728, 7 vols.). Hubo varias ediciones en español durante el siglo XVIII, una de ellas por ejemplo, en Madrid (Imprenta de D. Gabriel Ramírez, 1751-1752).[17]

El título completo de la primera edición en castellano, fielmente traducido, si exceptuamos además del nombre del traductor la dedicatoria al rey Fernando VI, es el siguiente (damos aquí el de los libros V y VI, t. IX que hemos visto): *Historia del Pueblo de Dios, desde su origen hasta el nacimiento del Mesías, sacada solamente de los Libros Santos* ó *el Sagrado Texto de los libros del Antiguo testamento, reducido a un cuerpo de Historia, escrita en el idioma francés por el P. Isaac Joseph Berruyer de la Compañía de Jesús; y traducida al español por el P. Antonio Espinosa de la misma compañía: V. Y VI Edad, Tomo nono. Dedicada A la Cathólica Magestad de Nuestro Rey, y Señor Don Fernando sexto (que Dios guarde).*

La prohibición de *La historia del Pueblo de Dios* lleva fecha del 17 de mayo de 1734 y recayó sobre la primera edición del original francés, impreso en 1728, e igualmente, sobre algunas de sus partes en el caso de la primera traducción española (Madrid).[18] Más tarde, una edición corregida y enmendada, que omitía pasajes censurados, fue aprobada.

La traducción que se dio por buena es la de la edición francesa de 1746, con el original ya enmendado. Hervás y Panduro confirma estas modificaciones, alabando la calidad de la *Historia*, y afirmando que esta (1789, vol. II, p. 327):

> es excelente por su método, claridad, y magestad de expresión y de estilo la historia del pueblo de Dios que el P. Antonio Espinosa publicó traducida al español, reformando y quitando algunas expresiones, que su autor Berruyer, jesuita, había introducido, y, antes de reprobarle, el jesuitismo, al publicarse la primera edición francesa de la Historia, declaró contrario á su modo de pensar y aprobación. [...] Yo solamente propongo la traducción del P. Espinosa, cuya lección ha permitido siempre la Inquisición española con facilidad a toda clase de personas.

El padre Hervás que también era jesuita, y cuyo método no difiere radicalmente del de Berruyer/Espinosa no puede sino alabar el método del primero: se trataba de un relato absolutamente cronológico, del cual el autor y

17 Hemos encontrado también versiones italianas como *Storia del Popolo di Dio dalla sua origine fino alla nascíta del Messía...; Traduzione del Francese di D. Cauziano Franceschini* (Venecia: Giambatista Recurti) e incluso una edición española publicada en Besançon en 1828.

18 *Índice de los libros prohibidos por el Santo Oficio de la Inquisición desde su primer decreto Hasta el último que espidió en 29 de mayo de 1819*. [...].(Madrid: Imprenta de D. Antonio Pérz Dubruli, 1873: 108).

el traductor proporcionan con exactitud la parte correspondiente del texto sagrado, y en el que caben sin sorpresa acontecimientos *milagrosos* que el traductor interpreta como manifestaciones de los designios de Dios. Así, por ejemplo –entre otros muchos que podríamos citar– (1751: 7-8):

> Dios cuya complacencia se manifestaba más, y más cada día con los Israelitas, que habían vuelto de la captividad de Assyria, porque su fidelidad los hacía más dignos de ella cada día, permitió que entre ellos sucediesse uno de aquellos casos milagrosos, que haciendo que reaplandezca su soberano poder, disponen las almas para que lo reconozcan, y los corazones para que lo amen.
>
> Este sucesso grande, tan conocido por el nombre de la virtuosa Judith, es adonde nos conduce naturalmente el orden del tiempo. Y aquí lo colocamos muy apropósito, por quanto el joven Rey de Judà, que examinò con cuidado todas las circunstancias, se picò de él con nueva emulación santa, para emprender, quanto antes pudiesse, la reforma de los dos Reynos.

En cuanto a la *claridad* del padre Espinosa, el padre Hervás no se equivoca: el relato está dividido en cortos párrafos que recuerdan en el margen el año del mundo en que se sitúa el acontecimiento narrado y el nombre del protagonista (3375, en el caso citado *supra* y «Josías»). Esta presentación tipográfica facilita la lectura. La «magestad de la expresión» tampoco se podía poner en duda.

Louis Maimbourg (1610-1686)

El padre Louis Maimbourg es otro jesuita y un autor prolífico. Además de varias historias, en particular, la que nos interesará primero aquí, la *Histoire des croisades pour la délivrance de la Terre sainte* (París: S. Marbre-Cramoisy, 1676-77, 2.ª ed.,) porque fue traducida, firmó las obras siguientes –nuestra lista no es exhaustiva–:

> Vols. 1 y 2: *Histoire de l'arianisme* (1673); vol. 3: *Histoire des iconoclastes* (1675);, vol. 4: *Histoire du schisme des Grecs* (1677);, vol. 7: *Histoire de le décadence de l'Empire après Charle Magne, et des differends des empereurs avec les papes, au sujet des investitures, et de l'indépendance* (1679); vol. 8: *Histoire du Grand schisme d'Occident* (1677); vol. 9: *Histoire du luthéranisme*; vol. 10: *Histoire du Calvinisme & cellu de Papisme mises en parallele: ou Apologie pour les Reformateurs, pour*

> *la Reformation, & pour les Reformez* (1683);[19] vol. 11: *Histoire de la ligue* (1683); vol. 12: *Traité historique de l'histoire de Rome*.

Estas obras de Maimbourg figuran desde 1751, en el *Catalogue de la plupart des écrivains français qui ont paru dans le Siècle de Louis XIV, pour servir à l'histoire littéraire de ce temps*. También Pierre Bayle en su *Dictionnaire Historique et critique* (reedición, t. X, París: Desoer, 1820) dedica un largo artículo a Maimbourg. *L'Histoire des croisades* le parece una obra menor al autor de este artículo que ni siquiera la cita. Sin embargo, describe las características de l'exjesuita y destaca sobre todo las estilísticas (1820: 137, t. X):

> Je crois pouvoir dire qu'il avait un talent particulier pour ce genre d'ouvrages. Il y répandait beaucoup d'agréments et plusieurs traits vifs, [...]. Il y a peu d'historiens, parmi même ceux qui écrivent mieux que lui, et qui ont plus de savoir et d'exactitude que lui, qui aient l'adresse d'attacher le lecteur autant qu'il le fait .

Cabe apuntar que las cualidades del Maimbourg historiador son percibidas de una manera bastante ambigua.

La *Historia de las primeras guerras cruzadas para la Conquista de la Santa Ciudad de Jerusalen* [t. I], es una obra traducida al español y aparece en algunos catálogos (Google libros) firmada por Vicente Ferrer Munárriz,[20] impresa en Madrid por Francisco Javier García en 1765 (a partir de la 1.ª ed.). En la Biblioteca Nacional de España no figura el nombre de quien sería su traductor, aunque los demás datos coinciden.

La segunda obra de Maimbourg traducida al español quedó manuscrita,[21] y lleva por título *Historia de la caída del imperio después de Carlo Magno y de las diferencias de los Emperadores con los Papas en materia de las investiduras y de la independencia.* [*Tomos* I *y* II *Manuscrito*] / *escrita* [...] *por el P[adre] Luis Memburg de la Compañía de Jesús.*[22]

[19] Véase *Nouvelles lettres de l'auteur de la Critique générale de 'L'histoire du Calvinisme' de Mr. Maimbourg*, [de P. Bayle]. Ville-Franche: Pierre Le Blanc, 1685.

[20] Vicente Ferrer Munárriz es también autor de *Geográfica descripción del África, península la más vasta del Universo, con una exacta numeración, y denominación de sus principales Ciudades Capitales, costumbres, Usos, Religión que profesan, y con especialidad el Imperio de Marruecos. Escrita por Vicente Ferrer Munárriz, Con licencia*, Murcia, por Felipe Teruel (s. f.)

[21] El título francés es *Histoire de la decadence de l'empire après Charlemagne et des differends des empereurs avec les Papes au sujet des investitures, et de l'Independance*, Chez Sebastien Marbre Cramoisy (BNE), 1680.

[22] Señalemos que existió después de la traducción al español, una versión inglesa, *The history of the crusade, or, The expeditions of the Christian princes for the conquest of the Holy Land written originally in French, by the fam'd Mounsieur Maimbourg; Englished by John Nalson* (1685).

Que no figure el nombre de ningún español en las traducciones de la *Historia de las cruzadas* de Maimbourg nos lleva a pensar que las dos traducciones fueron obra de padres de la Compañía, aunque Maimbourg, defensor del rey Luis XIV en su conflicto con el papa –escribió a favor del clero de Francia–, tuvo que salir por esta misma razón de la Compañía.[23]

Señalemos por otra parte, que la *Historia de las cruzadas* de Maimbourg fue leída por los historiadores españoles de finales de los siglos XVII y XVIII. El exjesuita aparece citado en el prólogo (1794: preliminar XXXV) que publicó Joseph Cornide de Saavedra para la reedición que el mismo Saavedra realizó de una traducción compendiada, llevada a cabo por Jacques Ledel en el siglo XVI. Esta historia de la cruzada del rey de Francia, Luis IX (1214-1270), también conocido como San Luis, llevaba por título la *Crónica de San Luis, rey de Francia por Joinville*[24] y en Francia Antoine Pierre de Rieux (Poitiers, 1547 y Ginebra: J. Chouët, 1595) dejó una impresión de esta bastante breve *Chronique*. Dicha versión presenta compendiado el denso manuscrito de Joinville que es también a su vez una defensa *pro domo* en relación con los hechos que este cruzado vivió junto al rey francés a quien acompañó en su viaje a Oriente e incluso en su muerte.

Rieux había seleccionado para su edición las partes del texto de Joinville que magnificaban la figura de San Luis. Este texto es el que fue traducido al español por Jacques Ledel (o Liaño) e impreso en Toledo en 1567. Ya comentamos (Lépinette, 2001) las características de dicha traducción llevada a cabo por un francés cuyo conocimiento de la lengua española no era especialmente profundo.[25]

También es interesante recordar que a partir de la edición abreviada de Pierre Rieux, también se hizo una reimpresión comentada y anotada de la *Histoire de Saint Louis par Jean de Joinville*, en el siglo XVII (1668), por parte del erudito Charles Dufresne, *sieur du Cange* (1610-1688), sabio francés que se dedicó principalmente a la historia de la evolución del latín al francés.[26]

[23] Véase s. v. Maimbourg, *Catalogue de la plupart des écrivains français qui ont paru dans le Siècle de Louis XIV, pour servir à l'histoire littéraire de ce temps*, 1751. Unas publicaciones de S. Marbre-Cramoisy (1686) inciden en el pasado de Maimbourg en la Compañía. Por ejemplo, *Histoire du luthéranisme par le sieur Louis Maimbourg, cy-devant Jesuite* o *Les Histoires du sieur Maimbourg, cy-devant Jesuite*. Pierre Bayle en su *Dictionnaire Historique et critique* explica extensamente su conflicto con las autoridades eclesiásticas.

[24] Véase pp. 264 y ss.

[25] Jacques Ledel (o Liaño) era un francés que vino a la corte española con la reina Isabel de Valois. Es autor también de un breve *Vocabulario* bilingüe español-francés (Alcalá, 1565) considerado una de las primeras obras lexicográficas de este género.

[26] Du Cange fue más conocido por dos obras monumentales que se reeditaron varias veces: *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, 1678, y, en particular y más tarde (1887), el *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis*, 1688.

Cornide de Saavedra, en su prólogo, califica la *Historia* de Maimbourg como una «excelente historia de las Cruzadas». Sin duda, esta *Historia* de Maimbourg pudo motivar al historiador gallego para que reeditase la *Crónica de san Luis*, obra de Rieux y más tarde la traducción de Ledel y, finalmente, la edición francesa largamente comentada y anotada de Du Cange: ¿Desearía Cornide de Saavedra proporcionar a los españoles documentos sobre las cruzadas medievales, sin tener que adentrarse en la monumental obra de Maimbourg? También quizá admiraría la metodología empleada por Du Cange para la edición crítica de un viejo texto medieval revisitado en el siglo XVI y, más tarde, en el siglo XVII.

Burke[27] subraya que la *Historia de las cruzadas* del exjesuita Maimbourg alcanzó las seis traducciones. Según este estudioso, el éxito de esta obra del prolífico Maimbourg pone de relieve (2010: 158) «el interés recurrente que los europeos sentían por las cruzadas, un interés que, en cierto modo, se mantendría hasta [el momento en que], los imperios otomano y Habsburgo firmaron la paz», aunque, es indudable que el eco de la *Historia de las cruzadas* de Maimbourg continuaba todavía vivo en el siglo XIX (y ha seguido así hasta la actualidad). El mismo estudioso defiende (ibíd.) que el éxito de Maimbourg se debe a razones más de tipo político, es decir de orgullo nacional, que a otras más propiamente religiosas, lo que implícitamente se reconocerá durante «el siglo de la Historia» –el siglo XIX–, y tampoco ha perdido interés en la actualidad, sobre todo cuando se ha dado a conocer la otra faceta de las cruzadas, la de los pueblos que sufrieron una invasión inesperada de la que no entendieron las causas, como relata Amin Maalouf.[28]

Aunque quedan fuera de los límites cronológicos que nos hemos fijado, nos parece interesante señalar unos cuantos datos sobre algunos aspectos de la posteridad de Maimbourg, fuente de inspiración, citado en varias ocasiones, o traducido al español en el siglo XIX.

Primero mencionaremos, siguiendo el orden cronológico, una obra original de un español, la *Disertación histórica sobre la parte que tuvieron los Españoles en las Cruzadas de Martin Fernández de Navarrete leída en La Real*

[27] Peter Burke et al. (2010: 158). Burke no especifica cuáles fueron estas traducciones ni a qué lengua. Sobre este mismo tema de las cruzadas, véase también, J. D. Schoeplin, 1726

[28] Apoyándose en las crónicas y testimonios de los historiadores árabes de la época, Amin Maalouf relata la historia de las cruzadas tal y como se vieron y se vivieron del lado musulmán, durante el período comprendido entre la llegada de los primeros cruzados a Tierra Santa en 1096 y la toma de Acre por el sultán Jalil en 1291. Citamos la versión española (Madrid: Alianza Editorial, 2014), aunque el original está en francés. <https://books.google.es/books?id=kxCUBQAAQBAJ&dq=Croisades...&hl=es&sa=X&ved=0ahUKEwj35trE0IHjAhVBWBoKHYu3Dz44PBDrAQhYMAk>).

Academia de la Historia en el año 1816 (impresa en Madrid por Sancha). En esta, Navarrete quiere demostrar, entre otras cosas, que España sí que participó en las cruzadas (o guerras de Ultramar, pp. 3 y ss.).

Varias obras se tradujeron o se reescribieron (además de traducirse) en la primera mitad del siglo XIX. Es el caso de *Bellezas de la historia de las cruzadas: y de las diferentes* órdenes *religiosas y militares que de ellas han nacido desde su origen hasta su extinción* [...] / *adornada de seis láminas por M. G.; traducida al español por Francisco Pérez de Anaya*, Madrid: Impr. de Tomas Jordán, 1833.[29]

Una traducción que se declara destinada a la juventud, al igual que lo hace el original francés, a la vez que se considera «novela» y que se integra en el género (de ficción) de las «memorias», lleva por título *Matilde* ó *Memorias sacadas de la Historia de las Cruzadas. Novela escrita en francés por Madama Cottin* [Sophie Ristaud Cottin]. *Traducido libremente al castellano, por D. Manuel Antobio Tabat. Aumentado con la historia del sitio de Constantinopla* (t. I, 1836, París: Librería de Rosa). Sin sorpresa, la autora francesa (y su traductor no enmienda el original) relata cronológicamente los acontecimientos de las cruzadas, y se ensalzan la fe y las virtudes de los cristianos, así como sus sufrimientos. Varias partes están noveladas, recurriendo a personajes históricos a los que el autor y el traductor incluso hacen dialogar. Además, están cuidados los detalles –de *couleur locale*– en el marco en que viven dichos personajes, como muestra el caso siguiente. Ante el espectáculo de unas esclavas que van a bailar para entretener a la cristiana leemos (1836: 286):

> Sonrojóse la virgen al oír estas palabras; su corazón latió con violencia y obedeció sin proferir una palabra: comenzaron las danzas de las esclavas al compás de los bulliciosos instrumentos, pero alarmado el pudor de la virgen con sus cánticos y voluptuosos ademanes, apartó los ojos de un espectáculo que la ofendía [...].
>
> [la misma *virgen* se aparta del espectáculo]. Fatigada de andar se sentó bajo un emparrado de jazmines y plátanos: la paz silenciosa de aquel solitario lugar

[29] No se trata en este caso, de un compendio de la obra de Maimbourg, sino únicamente de la traducción de una obra que ya constituía una historia de las cruzadas para la *juventud*, probablemente traducida del francés. Según el prólogo del traductor (anónimo), el autor (igualmente anónimo) declaraba su propósito (prólogo s. n.): «El autor de esta obra conociendo el gusto dominante de este siglo por las novelas históricas ha querido aprovechar esta pasión, dirigiéndola a los estudios históricos y aficionando á la juventud á lo verdadero y lo bello. Con esta idea ha dibujado una serie de cuadros [verídicos]». El prologuista advierte que (ibíd.) «el autor ha bebido en los verdaderos manantiales y aprovechado los ecselentes trabajos de Michaud y Wilken». En cuanto a la traducción (del francés, se supone, ibíd.) «Hemos hecho algunas correcciones sobre las consecuencias que se deducen de los hechos y ya sobre la armonía de algunas espresiones».

> restableció la tranquilidad de su alma. [...] Se deleita [en este lugar viendo todos los objetos a su alrededor] sin tener que avergonzarse por ninguno.

En definitiva, estamos frente a las cruzadas *noveladas*, sin gran valor histórico, en obras destinadas al divertimiento *honrado* de las mujeres.

En cuanto a las traducciones de Maimbourg del siglo XIX, citemos –realizada a partir de la *Histoire des Croisades pour la délivrance de la Terre sainte*– la *Historia de las Cruzadas y de las* Órdenes *religiosa y militares* á *que dieron origen. Escrita en francés por Mr. L. Maibourg* (sic). *Traducida al español por Antonio Alrich y Elías,* t. II., Barcelona: Imprenta de Campins y Pont, 1850.[30]

Joseph-François Michaud (1767-1839) será el especialista decimonónico de las cruzadas y, por lo tanto, traducido (y reeditadas estas traducciones) en varias ocasiones. Por ejemplo, hemos visto unas versiones llevadas a cabo en 1831 y 1832 (Madrid: Oficina de D. F. Moreno). Los traductores son, en ambos casos, D. M. B. García Suelto y D. P. A. Penderies.[31] Michaud sí que es realmente un historiador y relata con exactitud y sobriedad acontecimientos que no dejan de ser finalmente considerados en sus causas y consecuencias, como prueba –también entre muchos otros ejemplos posibles– el análisis que hace de la actitud de los cristianos que no se muestran lo bastante previsores después de la victoria sobre los sultanes de Nicea y Neconio (1831: 5):

> [esta falta de previsión] debe imputarse á la demasiada confianza de la victoria, y que llegó á ser funesta á los cruzados, quienes en medio de sus triunfos perdieron los medios de comunicación con la Europa, privándose de este modo de los socorros que podían recibir de la Grecia y del Occidente.

Dos décadas más tarde, en 1855, Una *Historia de las cruzadas escrita por M. Michaud* se publicará en Barcelona y en Madrid (Librería Española), esta última, a cargo de G. Amado Larrosa,[32] a partir de la séptima edición de Michaud. Una segunda portada del mismo volumen reza así, después de una parte preliminar, *Historia de las cruzadas por Michaud y Poujoulat*, sin más

[30] Véase Heinrich de Sybel: *Historia de la pimera cruzada*, 1841.

[31] <https://books.google.es/books?id=DRkxedKvrVsC&pg=PA250&dq=cruzadas&hl=es&sa=X&ved=0ahUKEwjj5YmD4oHjAhUy8uAKHax6BOI4ChDrAQhQMAc#v=onepage&q=cruzadas&f=false; https://books.google.es/books?id=6rhPipae7F0C&pg=PA141&dq=cruzadas&hl=es&sa=X&ved=0ahUKEwjj5YmD4oHjAhUy8uAKHax6BOI4ChDoAQg-MAQ#v=onepage&q=cruzadas&f=false>.

[32] Además de la traducción de Michaud aquí citada, Amado Larosa tradujo del inglés (Madrid y Barcelona: Librería Española, 1855) *El mercader de Venecia*, Madrid: Alba, 1984, citado por J. J. Zaro (2007: 161), <https://books.google.es>.

precisión. Al texto de Michaud y Poujoulat le precede una advertencia inicial que relata los viajes a Oriente y las investigaciones que realizó el prologuista anónimo, también ayudado por Mr. Poujoulat, a su vez, sabio que ordenó y clasificó los papeles de J. F. Michaud tras la muerte de este, según se refiere en dicha advertencia. Se detallan también las modificaciones y los añadidos que Michaud tuvo tiempo de hacer (en una versión francesa, obviamente) y el prologuista advierte de la presencia al final de la obra (t. IV) de un apéndice (este no figurará en la traducción de G. Amado Garrosa). La traducción de Amado Garrosa parece una versión fiel de la totalidad del texto de Michaud.

En la misma mitad del siglo XIX, otro traductor, Antonio Alrich y Elias (1855),[33] o bien vertió al español una obra ya compendiada de Michaud o bien efectuó él mismo una refección en español, en sí interesante, de Maimbourg, a partir sin duda de la obra de Michaud, *Historia de las cruzadas y de las* órdenes *religiosas y militares* [...] incluida en el repertorio de Dionisio Hidalgo (1847: 338). En esta obra, procedió a una selección de los hechos que consideró más sobresalientes de las cruzadas y a su vez alabó el interés de la *Historia de Maimbourg* no solo para los historiadores especialistas en esta materia, sino también para (1855, prólogo):

> [...] todas las clases; el literato, el filósofo, todo hombre estudioso, en fin no puede menos de deleitarse con la narración de los bellos episodios que [...] hablan directamente al alma [y] demuestran de cuanto es capaz el valor humano secundado del celo relijioso.

Además, insiste en el prólogo en que Maimbourg (ibíd.):

> Refiere lo más selecto y escojido de las expediciones de los cristianos, y describe con sumo acierto los hechos más nobles y dignos de ser transmitidos á la posteridad. [...] Creemos, pues, haber andado acertados en su elección, ofreciendo al público un trabajo por todos conceptos ameno, interesante é instructivo.

Nos parece destacable la voluntad de Antonio Alrich y Elías de realizar una recapitulación final sobre las consecuencias generales de las cruzadas que no parecen ajenas al espíritu de Michaud (1855: 233):

[33] Antonio Alrich y Elías, licenciado 1853, fue miembro de los Amigos de la Instrucción. Escribió *La narración del horroroso asesinato de la duquesa de Prasliu* y tradujo, entre otras, las *Aventuras y Conquistas de Hernán Cortés en Méjico*, por una Sociedad de Literatos, Barcelona: Imprenta de Manuel Saurí, 1846, XV + 322 págs. Figura en Dionisio Hidalgo, 1847: 338 y en el *Diccionario biográfico y bibliográfico de escritores y artistas catalanes*, Antonio de Elías Molins. Barcelona, 1889.

> Terminada ya la historia de las guerras santas, después que el lector se ha enterado ya de los principales hechos que en cada una de aquellas grandes empresas figuran, después de que ha visto los acontecimientos, que durante ellas acaecieron y se han formado una idea de las circunstancias que á cada cruzada caracterizan, echemos ahora una ojeada general sobre todas ellas; contemplémoslas en globo; examinemos sus pasiones, sus costumbres y su gloria; indiquemos, en fin, los bienes y los males, que á los contemporáneos y á la posteridad acarrearon.

Y, en esta recapitulación, se deja constancia del desarrollo y características de cada cruzada para ofrecer en su tomo II (p. 233) análisis clarividentes de las motivaciones de los cristianos para tales expediciones y de los resultados que esperaban de las cruzadas frente a los que alcanzaron (ibíd.):

> Persuadidos como estaban los que tomaban parte en las guerras sagradas, de que la gloria divina se hallaba altamente interesada en su triunfo, no sabían comprender como los saracenos llegasen algunas veces á alcanzar notables victorias, y sufriesen los fieles terribles derrotas. Cuando el ínclito San Bernardo se lamentaba de la vindicación que publicó del desgraciado éxito de la cruzada, que él había predicado, admirábase de que Dios, á pesar de su infinita misericordia, hubiese querido juzgar al universo antes de tiempo; y cuando las huestes alemanas perecieron junto con su caudillo, los católicos no se atrevían á interrogar al cielo, porque la voluntad del Omnipotente era para ellos un abismo, un arcano insondable, ante el cual se perdía el limitado entendimiento humano. Al difundirse la funesta nueva de la cautividad de Luis IX en Ejipto, muchos peregrinos, dotados de un espíritu débil y supersticioso, abrazaron la relijión triunfante del profeta, y en diversas comarcas de Europa, algunos empezaron a titubear en la fé.

Cabe también destacar el concepto de *objetividad* histórica del compendio de Maimbourg *revisitado* en el siglo XIX, un concepto crítico frente a actitudes de algunos, no solo *cronistas* sino también *predicadores* y reconociendo –aunque de forma ya no excesivamente original en su época– que la historia debe realizar cribas de los relatos de algunos testigos (1855: 234-5):

> Debemos consignar aquí que el deseo de justificar las cruzadas, inspiró muchas veces a los cronistas y predicadores más fervorosos pinturas satíricas, que por lo ridículas y exajeradas, no pueden tener cabida en la historia imparcial.

El historiador/compendiador Alrich y Elías ofrece ejemplos de esas actitudes que le parecen *exajeradas* (ibíd.):

> Después de haberse esplicado los reveses que experimentaban los guerreros de la cruz por la infinita justicia ó la cólera del Señor, esplicábase también por la misericordia divina, que quería probar la paciencia, la virtud y resiganción de los justos y convertir á los grandes pecadores. Las catástrofes más terribles, las guerras más funestas las derrotas más atroces, venían á ser, en cierto modo, ventajossas y aumentaban la fé popular, pues los que en ellas perecían, eran considerados felices, por haber alcanzado la palma del martirio.

Se muestra así que la consecuencia de tal actitud era la imposibilidad de poner fin a esas contiendas, ante las que no parece existir, por parte de este historiador/compendiador, una admiración sin límite, como se comprueba a continuación (ibíd.): «De esta suerte, animados los pueblos con estos sentimientos [principalmente religiosos y que, a veces rozaban la superstición], iban prolóngandose las cruzadas y renovándose las expediciones».

Sin embargo, esta traducción del siglo XIX enfatiza finalmente la humildad y la fraternidad que, según dicho historiador/compendiador, fue la característica de los cruzados, dando como ejemplo, el caso del santo rey Luis IX. No obstante y a pesar de esta consideración, no puede sino constatar que los cruzados no fueron en absoluto misericordiosos con sus enemigos y así lo deja escrito (p. 237): «no [pusieron] freno a la barbarie [y] cometieron las mayores iniquidades, lo que les llevó a olvidar hasta el derecho de jentes, menospreciar la justicia y violar la fé jurada». Aún más (ibíd.), «desconocieron la compasión, pareciéndoles la sangre de los enemigos una ofrenda agradable a Dios».

Si estos extractos y otros parecidos pueden encontrarse sin sorpresa en el texto de un historiador del siglo XIX, son impensables en el del jesuita del siglo XVII, por más que este se halle inscrito en la corriente histórica crítica. Hay por lo tanto una gran diferencia de interpretación histórica entre el texto del traductor/compendiador, Alrich y Elías, del siglo XIX y el original del jesuita Maimbourg.

En síntesis, sobre la vasta obra de Maimbourg, destacaremos su influencia en España, quizá a través de lecturas en francés, lengua que dominaban muchos españoles cultos del siglo XVIII, y de la traducción del texto del propio exjesuita y de su utilización por historiadores como Michaud, que no despreciaron su *Historia de las cruzadas* y la citaron, en ocasiones apoyándose en ella. La influencia fue limitada en el siglo XVIII porque, si bien Maimbourg fue un adepto de la historia crítica, como miembro de la Compañía a la que perteneció, trató las cruzadas como un hecho de carácter positivo y un hito en la historia de la Iglesia.

Además, la primera traducción, la del padre Espinosa, fue una versión absolutamente fiel que tuvo por norma el respeto absoluto a su original. En todo caso, el padre Espinosa no podía atreverse a tener una visión mínimamente crítica del texto de Maimbourg, personaje de gran prestigio en su tiempo, cuando él mismo no era más que un humilde jesuita.

Los traductores del siglo XVIII de Maimbourg fueron también personajes de segunda fila, lo que no contribuyó a realzar el prestigio de la *Historia*. En cuanto al siglo XIX, ya había pasado mucho tiempo y se reconocía a Maimbourg en general como un jesuita prototípico, entendiendo con ello –en particular, Jules Michelet y Edouard Quinet–[34] en un *réquisitoire* sin piedad, que los miembros de la Compañía fueron todos autores mediocres, faltos de genio y objetividad (1843: 69):

> Historiens [..], érudits.[..] littérateurs, [il y eut] d'agréables poëtes latins, un bon prédicateur, Bourdaloue, un philosophe ingénieux, Buffier ...Peu pour la littérature, rien pour l'art, et moins que rien. [...]. Vos histoires d'abord, toujours savantes, toujours suspectes, toujours dominées par un intérêt de parti. Les Daniel, les Mariana, auraient voulu être véridiques qu'ils ne l'auraient pas pu.

Michelet y Quinet, cuya virulencia y desprecio para con dichos miembros de la Compañía son de sobra conocidos, se abstienen de citar a Maimbourg. ¿Lo habrán olvidado en su lista? o ¿le consideraría tan *sectario* o tan poco objetivo como los demás historiadores jesuitas?

A MODO DE CONCLUSIÓN

Cabe decir que el corpus de la historia santa y la historia eclesiástica incluye un número relativamente alto de entradas, aunque, como se puede comprobar, este es menor que en el caso de la historia antigua y de la historia moderna. Muchas de estas entradas corresponden a obras a veces muy largas, consideradas importantes desde el punto de vista tanto del prestigio del que

[34] *Des jésuites* (París: Comptoir des Imprimeurs Unis, 1843, 2.ª ed.). Los autores proclaman que su libro no es una obra agresiva sino una defensa (nota de los editores). Sin embargo, el tono es desde el principio hasta el final, plenamente polémico y acusador (p. 13): «les blessures par l'épée sont des blessures nettes et franches qui saignent et qui guérissent. Mais que faire aux plaies honteuses, qu'on cache [...], et qui vont toujours gagnant? De ces plaies, les plus à craindre, c'est l'esprit de police mis dans les choses de Dieu, l'esprit de pieuse intrigue, de sainte délation, l'esprit des jésuites». El libro tuvo muchas ediciones y traducciones a múltiples lenguas, según los propios editores.

gozaron por parte de la jerarquía de la Iglesia como por su finalidad y método propiamente histórico (caso, por ejemplo, de Bossuet editado todavía en 1743). En este ámbito de la historia santa y las historias eclesiásticas, muchos traductores fueron miembros de la Compañía de Jesús y, casi siempre, hicieron versiones fieles, desprovistas de anotaciones, y, sobre todo, sin críticas ni doctrinales ni propiamente traductológicas sobre la versión que realizaron a partir del texto origen.

Hemos considerado con especial atención en este capítulo, las ediciones de la obra de Fleury, cuya primera edición es del siglo XVII. Estas muestran la casi coincidencia de su finalidad –ensalzar a la Iglesia mostrando los designios de Dios en el devenir de esta– con la de Bossuet, aunque las concepciones de Fleury parecen algo más matizadas. Es imposible no destacar la longevidad del *Catecismo histórico* (en español, pero también en muchas otras lenguas) que, en distintos formatos, marca un hito en este género por la ingente cantidad de ejemplares que se imprimieron a lo largo y ancho de España y de sus colonias (hemos visto una edición de Manila) durante aproximadamente dos siglos (véase la cuestión de la edición en el siglo XVIII, capítulo II).

Otro autor en el que nos hemos detenido es Berault-Bercastel y su monumental *Historia de la Iglesia* que en el siglo XIX será «traducida nuevamente al castellano, corregida, anotada y continuada» en diversas fechas e imprentas españolas. Como hemos podido constatar, la obra de Berault-Bercastel se sitúa en «el principio de toda una serie de traducciones al español y sobre todo, de continuaciones, reducciones y adaptaciones que hicieron de esta *Historia* o sus avatares la referencia obligada de cualquier eclesiástico».

En el caso de Berruyer, del que también hemos examinado la obra, es fácil comprobar que no innova, pues el relato sigue el orden cronológico de los acontecimientos bíblicos sin reflexiones mínimamente críticas.

La *Historia de las cruzadas* de Maimbourg, también del siglo XVII, tiene una importancia mayor para la historia y la traducción. Está en el origen de una historia más crítica que la suya propia, e incluso derivó en la primera parte del siglo XIX, en novelas (supuestamente) históricas. El hecho no sorprende en la época del auge de la novela histórica importada de Inglaterra, pero también de Francia.

7. LAS HISTORIAS DE ESPAÑA TRADUCIDAS DEL FRANCÉS

INTRODUCCIÓN

En su *Biblioteca española* (I), Juan Sempere y Guarinos[1] se lamentaba del siguiente modo (1801: 6):

> Estamos todavía sin una buena historia eclesiástica y civil de España, y sin una descripción física y económica de nuestra Península, y de sus provincias. Porque cualquiera que haya sido el mérito de Zurita, Morales, Marinas, y algunos otros juiciosos historiadores, sus anales y memorias no abrazan todos los ramos que debe comprehender la historia general de cualquier nación, o pueblo, ni llenan el espacio de los tres últimos siglos, que son los más interesantes.

Efectivamente, puede considerarse que la historia de España en su «descripción física y económica» ofrece todavía una visión fragmentaria e incompleta del desarrollo histórico de la nación en los últimos siglos –la historiografía era incompleta, como hicieron constar las obras de Forner, comentadas arriba.[2] Otros eruditos interesados por la historia de España compartieron esta opinión a finales de siglo. Sin embargo, las actas de la Real Academia de la Historia (en las que encontramos los nombres de Gregorio Mayans, Manuel

[1] Juan Sempere y Guarinos: *Biblioteca española económico-política*, Madrid: Imprenta de Sancha, 1781, (Madrid, 1801-1821) y, el ya citado *supra*, *Ensayo de una biblioteca española de los mejores escritores del reinado de Carlos III. Por D. Juan Sempere y Guarinos, Abogado de los Reales Consejos, socio de mérito de la Real Sociedad económica de Madrid, y Secretaro de la Casa y Estados del Excmo. Señor Marqués de Villena* (6 vols., Madrid: Imprenta Real, 1785-1789).

[2] Escrito en 1788, *Discurso sobre el modo de escribir y mejorar la Historia de España*; 1816, *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España* (Madrid / Burgos).

de Larramendi, José Finestres, Pedro Rodríguez de Campomanes, José de Segarra, Francisco Javier Espinosa, etc.) atestiguan la intensidad del trabajo desarrollado por los sabios españoles en el campo de la historia y, en particular, en la de su país, sobre todo a partir de la segunda mitad del siglo XVIII. Todo lo dicho sobre la historia eclesiástica y, en menor medida, la civil, atestigua que esta opinión no era enteramente imparcial.

A la vista de tales actas de la Real Academia de la Historia, Jorge Maier Allende[3] afirmaba (2011: 38):

> En definitiva, este gran elenco bibliográfico reunido por la Real Academia de la Historia es de un gran interés historiográfico y nos muestra como los anticuarios españoles manejaban la más actualizada bibliografía de su época [en latín, en español y en francés], un aspecto que revela también [...] el nivel e interés que los estudios anticuarios alcanzaron en el reino de España respecto a cualquier nación culta de Europa.

En este estudio de las traducciones del francés realizadas en España y, en particular, desde nuestra perspectiva que tiene como finalidad contextualizar cultural y bibliográficamente las obras que constituyen el peritexto de dichas traducciones (además, evidentemente, de considerar las traducciones en sí mismas, como elemento valioso, para alcanzar este objetivo), era interesante conocer las obras francesas que llegaron a la Real Academia de la Historia y que quedaron registradas en el catálogo de su biblioteca. Por su presencia en esta, se puede suponer que interesaron a los académicos y a los españoles cultos del siglo XVIII. Dichas obras, catalogadas, sirven para demostrar que la información de tipo historiográfico –como en otros muchos campos del saber– circuló con cierta fluidez entre los dos países, aunque en el siglo XVIII, el flujo fue incomparablemente más intenso desde Francia hacia España. A título de ejemplo, el *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu François-Cesar Le Tellier*[4] –bibliófilo erudito que se vio en la obligación de vender su biblioteca– que incluye más de dos mil obras no recoge más de una docena escritas en español, y menos numerosas aún son las traducidas de esta lengua. Otro catálogo, publicado en Bruselas (vol. III, 1742) unos años antes, en el que se esperaría encontrar más obras en español en

[3] Véase el comentario de Martínez Pingarrón (cap. III) en la parte preliminar de su traducción de Jobert (1777), que defiende la tesis de la importancia de las publicaciones realizadas y publicadas en España en historiografía en general y, en particular, tratándose de la numismática.

[4] París: Nyon, 1782. Le Tellier figura en la portada del *Catalogue* como «Marquis de Courtanvaux y Capitaine-colonels de Cent-Suisses».

la sección de Historia, menciona una sola: *Censura de historias fabulosas, obra posthuma de D. Nicolas Antonio* [...].[5]

LAS ADQUISICIONES HISTORIOGRÁFICAS FRANCESAS DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA A FINALES DEL SIGLO XVIII

J. Maier Allende[6] elaboró un repertorio de los títulos de aquellas obras francesas que sin estar traducidas al español, llegaron a la Real Academia de la Historia y que son de fecha posterior a la obra de Lenglet Dufresnoy. El listado que este investigador realizó a partir de los archivos de la Real Academia de la Historia aporta una valiosa información en lo que se refiere al conocimiento de los historiógrafos franceses por parte de los españoles y a los tiempos en que se difundió en España esta historiografía, según muestran los datos que figuran a continuación, extraídos del apéndice de Maier Allende (2011: 81 y ss.) –nos limitamos a citar las obras escritas en francés–, siendo la primera fecha, la de la recepción de las obras en la Real Academia de la Historia y, la segunda, la de la edición en Francia):

> 1754, Barthélémy, Jean Jacques: *Reflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servoit autrefois* à *Palmyre*, París, 1754
>
> 1761, Barthélémy, Jean Jacques, y Guignes, Joseph de: *Memoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie Egyptienne* [...] (mémoire lu à l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres), 1758
>
> 1752, Montfaucon, Bernard: *L'Antiquité expliquée et representée en figures*, París, 1722[7]
>
> 1766, Pellerin, Joseph: *Recueil de médailles de rois qui n'ont point encore* été *publiées ou qui sont peu connues*, París: H. L: Guerin & L.F. Delatour, 1762

[5] *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu don Simon de Santander*, de Charles Antoine de la Serna Santander, Bruselas: Simon de Santander, 1742. El título completo de la obra citada en español es *Obra pósthuma de D. Nicolás Antonio, con algunas cartas del mismo autor y de otros eruditos. Publica estas obras D. Gregorio Mayans y Siscar*, Valencia: Ant. Bordazar de Atàzu, 1742.

[6] Maïer (2011) ofrece el catálogo completo de las obras –traducidas y no traducidas– que llegaron a la Real Academia de la Historia en la época que ha considerado.

[7] En el *Catalogus librorum doctoris D. Joach. Gómez de la Cortina, march. de Morante qui in aedibus suis exstant*, Matriti: apud Eusebium Aguado, el mismo autor afirma que Montfaucon mantuvo una correspondencia con Manuel Martí «que merecía contarse entre los mayores literatos de España». El benedictino tradujo al francés (solo) la *Disertación* (1758: 646), sobre el teatro de Sagunto (1758: 647), y la integró en las *Antigüedades explicadas* (1758: 123), («5 tomos en fol. Francés-latín, *Antigüedades de Francia*, al modo de las Romanas, del mismo Montfaucon, en la parte que corresponde a los Teatros»).

Guignes, Joseph de: *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols & des autres Tartares occidentaux &c*, París: Dessaint & Vaillant, 1756-58[8]

1776, Beaufort, Louis de: *La Republique Romaine ou Plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, La Haya, 1766

1776, Danville, Jean Baptiste Bourguignon: *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monuments romains*, París, 1760

1776, Guasco, Octavien de: *De l'usage des statues chez les Anciens. Essai historique* Bruselas, 1748

1782, Mariette, Jean: *Traité des pierres gravées*, París, 1750

1783, Dupleix, Scipion: *Memoires des Gaules depuis le Déluge iusques* à *l'etablissement de la Monarchie Françoise* [...], París: Denis Bechet, 1660

1783, Jeffries, David: *Traité des diamants et des perles: oú l'on considere leur importance* [...], París: Debure, 1549

1783, Morliere, Adrian de: *Les antiquitez, histoires plus remarquables de la ville d'Amiens*, París: Sebastien Cramoissy, 1642

1783, Wassebourg, Richard de: *Premier volumen des Antiquitez de la Gaule Belgique, Royaulme de France* [...], París: François Giraut, 1559

1784, Bergier, Nicolas: *Histoire des grands chemins de l'Empire romain* [...], París: Morel, 1622

1791, Barthelemy, Jean Jacques: *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IVe siècle*, París, 1788

1791, Barthelemy, Jean Jacques: *Recueil de cartes géographiques, plans vues et médailles de l'ancienne Grèce, relatif au voyage du jeune Anacharsis précédé d'une analyse critique des cartes*, París: Bure, 1788

1791, Eckhel, Joseph: *Choix des pierres gravées du Gabinet (sic) Imperial des antiques: representées en XL planches*, Viena: Joseph Noble De Kurzbek, 1788.

Salvo al final de la relación (que corresponde a la última década del siglo), estos textos que llegan en francés a la Real Academia de la Historia, fueron editados en algunos casos durante el siglo XVII o incluso antes (véase la segunda fecha de la relación anterior), lo que sugiere que en la segunda mitad del siglo XVIII –cuando la entrada de estos encontró mayoritariamente menos

[8] De Guignes no fue muy apreciado como historiador de España. En *Historia de los árabes en España* [...], José Antonio Conde (París: Beaudry, 1840) cita a De Guignes y comenta (prólogo, 1840: X): «en su Historia de los Huns, abrazó mucha erudición tártara y china; pero de nuestros árabes no trae más que algunos nombres y noticias superficiales, con errores notables y extrañas equivocaciones».

obstáculos y la circulación de los libros en España se tornó más fluida–, los académicos desearon incluir en su biblioteca obras clásicas del género histórico para completarla con las fuentes que consideraron fundamentales. Este interés por obras juzgadas esenciales en la época se plasmó en muchas ocasiones en las traducciones de obras escritas en francés: así ocurrió, por ejemplo, en el campo de la numismática (véase el cap. III).[9]

HISTORIA DE ESPAÑA ESCRITA POR LOS ESPAÑOLES

Con la intención, como ya hemos dejado claro, de configurar en la medida de lo posible el peritexto de las traducciones historiográficas del siglo XVIII y, como ya se ha hecho patente en los capítulos precedentes, reuniremos en este, un conjunto de obras españolas cuyos títulos consideramos representativos de la producción historiográfica autóctona.

Estas obras españolas no desempeñarán sino la función de *arrière-plan* para las propias traducciones –nuestro objeto final– en las que ponemos el foco aquí. Intentaremos así elucidar, también en la medida de lo posible, cuáles fueron los libros de los que los lectores españoles interesados por el pasado de su nación pudieron disponer en su país, pues este conjunto de títulos de la historiografía nacida en España, como se puede suponer, creó, *in abstentia* o *in praesentia*, la demanda para que se llevasen a cabo traducciones del francés al español. Probablemente también, influyeron los temas que en ellas se abordaron y las metodologías utilizadas en las últimas décadas del siglo XVIII en la Península.

Por ello, presentaremos en primer lugar un corpus de historias de España, formado en su mayoría por reediciones impresas durante las últimas décadas del siglo XVIII cuya edición *princeps* es, a veces, del siglo XVI o principios

[9] Señalemos también, que en las adquisiciones de libros en francés que se incluyen en el listado de la Real Academia de la Historia son varios los temas vinculados a la historia romana, lo que corrobora la importancia cuantitativa de historias de este campo temático. También cabe subrayar que otros volúmenes de este listado no tuvieron traducción al francés. La explicación puede encontrarse primero en el carácter local de algunas de estas obras que describen monumentos franceses o antigüedades de este país, como por ejemplo, en 1783, Adrian de Morliere con *Les antiquitez, histoires plus remarquables de la ville d'Amiens*, París: Sebastien Cramoissy, 1642. Por el contrario, hubo otros de un carácter demasiado *exótico* (por ejemplo, Joseph de Guignes, con su *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols & des autres Tartares occidentaux &c.*, París: Dessaint & Vaillant París, 1756-58) para que encontrasen un público que quiera leer esos libros en castellano en el siglo XVIII. Cabe sin embargo recordar que, durante el siglo siguiente, editores como A. Bergnes de las Casas (1801-1879) editaron colecciones de obras de cariz geográfico-cultural sobre países lejanos y exóticos (véase Lépinette, 2012).

del XVII. Los títulos de este listado no pretenden ser un análisis de la historiografía española del siglo XVIII y valen aquí en la medida en que permiten proporcionar información sobre qué textos se consideraron fundamentales y, también, de cuáles se pudo disponer. Además, en otra perspectiva, ponen de relieve el deseo manifiesto de relacionar el pasado de la nación con su presente.[10]

En concomitancia con la llegada de obras en francés, podemos constatar que hubo otras varias obras históricas autóctonas que se sitúan en la misma corriente de renacimiento nacional, momento en el que los españoles ilustrados parecían querer rehabilitar el pasado de la nación que consideraban injustamente relatado, deformado y despreciado. Ya hemos comentado y citado en diversas ocasiones, el objetivo que tenía un autor como Juan Sempere y Guarinos de recopilar escritos que, para defender España y su pasado, atestiguasen que España contribuyó a la ciencia y cultura europea.

Por ello, algunos historiadores, con intenciones diversas, emprenderían la reconstrucción de las biografías y de las circunstancias de los hombres que fueron glorias españolas del pasado, como sería el caso de:

> 1790, *Historia verdadera del valiente Bernardo del Carpio* [...]: *sacada con toda fidelidad de los célebres historiadores de España* [...] / *su autor Don Hilario Santos Alonso*, Málaga: Imprenta y Librería de D. Félix de Casas y Martínez, frente del Sto. Cristo de la Salud

10 Ya no hace falta precisar que el listado de obras historiográficas nacidas en España está relacionado temáticamente, también de forma directa con la historia del libro (histórico, en este caso), género próximo al de la historia de la traducción en la óptica que adoptamos aquí. Lamarca Langa (1996: 134) expuso en sus propias conclusiones que plasma en una recapitulación los datos encontrados en los catálogos valencianos estudiados. Encuentra 191 registros de historia de España «en general» (1996: 134) que podrían ser las obras siguientes reeditadas –entre las cuales está, a finales de siglo, la continuación de la historia de Mariana*: Continuación de la Historia de España del P. Juan de Mariana de la Compañía de Jesús / escrita en latín por el P. Fr. Joseph Manuel Miñana y traducida nuevamente al castellano por D. Vicente Romero Escribiente primero de la Secretaría de Estado, y del Despacho de Hacienda de Indias.* Madrid por D. Benito Cano, 1794. Pero también *Ensayo de una historia civil de España / por don Vicente González Arnao*, Madrid: Oficina de don Benito Cano (40 pp.), 1794. *Compendio cronológico de la historia de España: desde los tiempos más remotos hasta nuestros días / por D. Joseph Ortiz y Sanz, presbítero*; t. I [-VII] Madrid: Imprenta Real, 1795-1803. Destaca Lamarca (ibíd.) «[...] el predominio de los libros sobre Historia de España, más de la mitad, el 51,62 % exactamente. [...] Por otra parte, los datos respecto a América, en número muy alto, están condicionados por la *Historia de México* de Antonio Solís». Esta recuperación del pasado, según constataba Lamarca, permite comprender las reediciones numerosas de la *Historia de la conquista del Nuevo Mundo* de Antonio Solís (1610-1686) y, como sus traducciones incluirán a veces notas de los editores modernos, como es el caso de la *Historia de la Conquista de México. Población y Progressos de la América Septentrional. Escriviála Don Antonio de Solís, Secretario de su Magestad y su Chronista Mayor de las Indias. Dedicada al Excelentísimo Señor Don Joseph de Solís Val Derrabano Pacheco Imprenta de Antonio Gonçález Reyes, a costa de Diego Lucas Ximénez y Francisco Laso, Mercadres de Libros*, Madrid, 1704.

1790, *Memorias de las Reynas Cathólicas: historia genealógica de la Casa Real de Castilla, y de León, todos los Infantes, trages de las Reynas en estampas, y nuevo aspecto de la Historia de España* [...]*: tomo* I [-II] */ por el* [...] *Fr. Henrique Flórez, del Orden de S. Agustín*, Madrid: Oficina de la Viuda de Marán

1792, *La Castilla y el más famoso castellano: discurso sobre el sitio, nombre, extensión, gobierno y condado de la antigua Castilla: historia del célebre castellano Rodrigo Díaz llamado vulgarmente el Cid Campeador, por* [...] *Fr. Manuel Risco*[11] *del orden de San Agustín*, Madrid: Oficina de Don Blas Román

Conviene introducir en esta recopilación de obras del siglo XVIII, entre otros títulos, algunas historias locales tales como:[12]

1760, Francisco Ruano: *Historia general de Córdoba*, Córdoba

1763, T. López: *Descripción de la Provincia de Madrid*, Madrid

1764, Andrés Jiménez: *Descripción del Real Monasterio de San Lorenzo del Escorial*, Madrid

Algunas historias de España obra de españoles se escribieron a veces alejadas –en mayor o menor medida, ya hemos citado antes (cap. I), por ejemplo, la de Ferreras–, de las exigencias de la historia crítica, aunque, en otros casos y algo más tarde, presentan mayores garantías de una historiografía documentada:

1736, *Discurso histórico sobre la antigua famosa Cantabria: questión decidida si las provincias de Bizcaya, Guipúzcoa y Alaba, estubieron comprehendidas en la antigua Cantabria. Su autor el M.R.P.M. Manuel de Larramendi, de la Compañía de Jesus* [...], Madrid: Juan de Zuñiga

1754, *España Sagrada: teatro geográphico-histórico de la Iglesia de España, Origen, divisiones, y límites de todas sus Provincias: antigüedad, traslaciones, y estado antiguo, y presente de sus Sillas, con varias disertaciones críticas* [...]. *Por su autor el P. M. Fr. Henrique Flórez,*[13] *del Orden de San Augustin* [...]; Obra póstuma que

[11] Manuel Risco (1735-1801). El 19 de septiembre de 1783, Tomás Antonio Sánchez lee en la Real Academia de la Historia «el dictamen sobre el t. 34 de la *España Sagrada* de Manuel Risco: informe favorable».

[12] Fuente: 1835. *A Catalogue of the Library of the London Institution*.

[13] Según el resumen de Antonio Morales Moya y Mariano Esteban de Vega (1996: 212), «Son grand ouvrage [du P. Flórez est] la *España Sagrada* commencé en 1747. Il s'agit d'une très grande collection de diplômes, de coutumes et autres manuscrits anciens qui, reprise par les Pères augustins Risco, Fernández de Rojas, Merino, La Canal, Callejo, puis par Sainz de Baranda, [etc.], se compose de 54 volumes, [...] véritable histoire générale de l'Eglise espagnole qui put jouir de la protection royale et dont l'énorme succès permit de faire plusieurs éditions de la plupart des volumes». La obra de Muñoz no obstante será criticada por Mayans y Masdeu.

publica el P Fr. Manuel Risco [...]; publícala en Madrid, en la Oficina de Antonio Marín, 1754-1859[14]

1766, *Compendio de la historia de España transfretana: dividido en dos tomos / compuesto por Dn. Joseph de Sagarra y de Baldrich* [...]; tomo I [-II], Barcelona: Herederos de Bartholomé Giralt

1782, *Historia de Gibraltar* / por Don Ignacio López de Ayala [...], Madrid: Antonio de Sancha

1783, *Historia crítica de España, y de la cultura española. Obra compuesta y publicada en italiano por D. Juan Francisco de Masdeu*[15] [...], Madrid: Don Antonio de Sancha. Se hallará en su Librería en la Aduana Vieja, 1783-1805, 20 vols.

1788, *Historia del luxo, y de las leyes suntuarias de España*. Por Don Juan Sempere y Guarinos [...], Madrid: Imprenta Real

1798, *Historia civil de la M.N. y M.L. provincia de Álava: deducida de autores originales, y documentos auténticos* / por D. Joaquín José de Landázuri y Romarate [...], Vitoria: Baltasar Manteli

Los listados anteriores que ni de lejos recogen exhaustivamente la historiografía dieciochesca en español, pues faltan, por ejemplo, las disertaciones en un número significativo que dan fe de la actividad de la Real Academia de la Historia a finales del siglo XVIII, presentadas de forma pormenorizada por J. Maier Allende (2011: 39 y ss.), sin embargo permiten destacar la magnitud, en España, de esta producción escrita directamente en castellano,[16] que ya aplica métodos que podemos calificar cuanto menos de rigurosos por no decir científicos y mira hacia el pasado de la nación, casi siempre, si no para exaltarlo, al menos para otorgarle una nueva dignidad. Sin embargo, algunos historiadores reconocen con lucidez que el amor a la patria no es siempre una garantía histórica (es el caso del padre Flórez, que, según Mayans, declaraba, como ya hemos señalado, «la piété et l'amour de la patrie, deux facteurs étrangers à l'histoire»).

[14] Véanse las distintas referencias a esta obra y a su autor en los capítulos anteriores.

[15] Juan Francisco Masdeu (1744-1817). La obra fue objeto de un dictamen favorable de Gaspar Melchor de Jovellanos en la sesión del 3 de enero de 1783 de la Real Academia de la Historia, aunque «propone que ciertos descuidos del autor sean enmendados por Antonio Capmany».

[16] Excluimos de nuestros listados los textos en latín.

LA HISTORIA DE ESPAÑA 'RELATADA' POR LOS FRANCESES

El corpus que hemos presentado, fruto del esfuerzo de los historiadores españoles, coexistirá en varias ocasiones con historias de España redactadas primero en francés y luego traducidas al español. En este ámbito veremos que dos corrientes independientes parecen dividir la historiografía y sus editores: por un lado está la historiografía erudita, sin duda para círculos de lectores cultos y minoritarios y, por otro, las historias clásicas, destinadas a un mayor número de lectores, porque se elaboraron para el uso de los colegios (en muchos casos, de los jesuitas, hasta su expulsión de España y de las órdenes religiosas que les sustituyeron) y como libros (instructivos) de lectura.[17]

Hay dos historias de España traducidas del francés y reeditadas constantemente durante más de un siglo, la primera es del jesuita Claude Buffier, y, la segunda, del también jesuita Jean-Baptiste Phillipeau Duchesne.[18] Ambas obras (objeto de estudios, entre los que destacamos el reciente de Raimundo Cuesta (2014) y otro, también reciente, de José María Hernández Díaz (2014), se sitúan en una perspectiva pedagógica, que, evidentemente, difiere de la puramente histórica y también de la traductológica que adoptamos aquí. Estas dos historias se ubican claramente en el contexto de la transformación de la historia en un saber reservado a los hijos de las nobles familias y a una actividad para los (todavía casi todos nobles) educandos de los colegios de la Compañía de Jesús, tanto en Francia y el resto de Europa como en España. Esta finalidad pedagógica explica la preocupación por la manera de enseñar, más que el interés por una renovación de contenidos propiamente históricos, próximos a los de las cronologías típicas de épocas pasadas.

[17] Sobrepasando los límites temporales que nos hemos fijado, subrayaremos que la situación política española en los albores (en especial entre 1808 y 1814) del siglo XIX moderará, aunque momentáneamente, el ingente esfuerzo de los historiadores españoles del período anterior y reducirá el número de traducciones del francés. Cuando se reanudó la actividad editorial historiográfica que, cuando no trataba de historia del tiempo presente ligada a la actualidad política, languideció algo en las dos primeras décadas, muchas obras históricas procederán de allende los Pirineos, principalmente de Francia y con mucha menos frecuencia, de Inglaterra o Alemania. Entonces, la historia volverá a mirar hacia los vecinos del norte, importando y/o traduciendo sus trabajos históricos (desde Guizot a Chateaubriand o Thiers). Esta historiografía –que formará el puente entre las obras editadas y/o traducidas en el siglo XVIII (y algunas inicialmente en siglos anteriores) y que se reeditarán en el siglo XIX– serán, en varios casos, textos para «instruir», de uso escolar, aunque otros muchos corresponderán a un interés –que no sorprende en la época del romanticismo– más bien literario por la historia.

[18] Excluimos de este estudio el *Catéchisme historique* publicado en Francia por primera vez en 1682. En España tuvo dicho *Catecismo*, según R. Cuesta (2014: 289), 177 ediciones (hasta la de 1915). La primera traducción fue obra del mercedario Interián de Ayala (1718) y tiene la estructura clásica del diálogo con preguntas y respuestas. Tratamos la cuestión del *Catecismo* en el capítulo que dedicamos *infra* a la historia eclesiástica.

LAS TRADUCCIONES DE LA 'HISTORIA DE ESPAÑA': (I) CLAUDE BUFFIER (1661-1717)

Los principales textos históricos de Buffier publicados durante el siglo XVIII (algunos de ellos modificados *motu proprio* por pedagogos: véase, por ejemplo, 1774, abajo) que hemos inventariado son los que figuran a continuación:

> 1704, *Abregé de l'histoire d'Espagne. Par demandes et par Reponses par le Pere Buffier de la Compagnie de Jésus*
>
> 1711, *Practique de la memoire artificielle pour apprendre l'histoire*, París (s. n.)
>
> 1714, *Les principes du raisonnement exposés en deux Logiques nouvèles* [...], París: D'Houry
>
> 1715, *Histoire chronologique du dernier siècle, où l'on trouvera des dates de ce qui s'est fait de plus considérable dans les quatre parties du monde depuis l'an 1600 jusqu'*à *présent*
>
> 1717, *Introduction* à *l'histoire des maisons souveraines de l'Europe avec un grand nombre de tables Généalogiques gravées & imprimées*, París: A.-U. Coutelier et P. J. Giffard
>
> 1718, *Nouveaux* élémens *d'histoire universelle et géographie* à *l'usage des pensionnaires du Collège de Louis le Grand,* París: N. Le Cler et J. Monge; París: P. F. Giffard
>
> 1719, *Histoire du Nouveau Testament avec de courtes réflexions*
>
> 1724, *Practique de la memoire artificielle pour apprendre l'histoire,* París: Pierre-François Gifart
>
> 1726, *Nouveaux* élemens *d'histoire et de géographie* à *l'usage des pensionnaires du collège Louis le Grand*
>
> 1731, *Nouveaux* élémens *d'histoire et de géographie,* à *l'usage des pensionnaires du Colège* (sic) *de Louis le Grand. Par le P. Buffier* [...] *Elémens de la science des médailles*, París: M. Bordelet
>
> 1740, *Suite des nouveaux elemens d'Histoire et de Géographie Universelle, contenant les questions & les réponses choisies sur l'Histoire Sauinte et profane, l'Histoire de France et la Géographie, tirées de la Mémoire artificielle pour faciliter l'*étude *& la Mémoires des jeunes Commençans*, París: Giffart
>
> 1774, *Abrégé de l'Histoire universelle en vers et en prose,* à *l'usage de la jeunesse* par M.D.G., Lieja: Bassompierre[19]

[19] Se trata de un compendio presentado críticamente de la manera siguiente (prefacio): «Ce guide qu'on a suivi, s'etoit trop étendu pour des jeunes gens. Ses explications trop diffuses fesoient

El *Abregé de l'histoire d'Espagne. Par demandes et par Reponses* (París: Chez Jean Mariette, 1704) –el único volumen de la amplia producción del jesuita, que sepamos, específicamente sobre España– mostraba de entrada la oportunidad histórica de su publicación (está dedicado al duque de Borgoña) cuando España y Francia eran aliadas y deseaban conseguir la instauración del futuro Felipe V (1704, nota, s. p.):

> Si jamais l'histoire d'Espagne a dû estre sçûë en France: il est évident que c'est en ces temps-cy. L'alliance étroite qui s'est formée entre les deux états depuis qu'ils sont gouvernés par des princes du même sang, doit intéresser les François à cette Histoire autant que les Espagnols.

Sin embargo, el propósito del *Abregé* era claramente pedagógico:

> C'est donc pour la rendre [l'histoire] parmi nous aussi familiére que celle de nôtre Nation que je l'ai mise dans la méthode qui a paru depuis quelques années la plus commode pour estre apprise & retenuë. Ce n'est pas icy le lieu d'examiner si cette méthode est telle qu'elle a paru au commun des gens: il suffit que le goust s'en soit établi pour devoir s'y ajuster le mieux possible; c'est ce que j'ai voulu faire dans cet Abrégé.

Sabemos que la mayor parte de la obra de Buffier se destinaba a los alumnos de los colegios, especialmente, el Louis le Grand de los jesuitas. Esta finalidad asegurará su longevidad hasta el siglo XIX. En todo caso y a modo de paréntesis, conviene destacar que la influencia de Buffier en la enseñanza en general (en geografía, ciencias, gramática,[20] etc.), y la de la historia, en particular, fue notable.

Desde el punto de vista de los contenidos del *Abregé*, este se apoya en la *Historia* de Mariana,[21] reconocida como la fuente principal, aunque adolece

---

souvent perdre de vue les Vers & le fil de l'histoire. C'est pourquoi l'on a cru procurer un avantage à la jeunesse en donnant à ces vers une explication courte et succinte». Lorenzo Hervás: *Historia de la vida del hombre* (Pubertad y juventud, t. II, parte 1.ª, Madrid: Aznar, 1789) declarará que (p. 199): «para los niños son excelentes los compendios que están escritos en lengua vulgar en forma de diálogo; por este motivo se han estimado los que publicó el P. Buffier para los niños sobre la [...] la historia de España [*Abregé de l'Histoire d'Espagne*, París, 1704, en la nnota (1), p. 194)».

[20] El jesuita pedagogo fue autor de una gramática que también le dio prestigio en este campo (1714, *Grammaire Françoise sur un plan nouveau*, París: Pierre Witte). Otras ediciones del siglo XVII: 1728, 1729, 1754 y 1786, aunque quizá le diera mayor posteridad a Buffier su obra ligada a la historia y con finalidad pedagógica: *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre et retenir l'histoire et la chronologie universelle*, París: De Hansy, 1767.

[21] Joseph Perez en *Isabel la católica* (trad.) (Granada: Ed. Almed, 2007: 120 y ss.), destaca que la *Historia de España* de Mariana fue acogida «con altísima estima por la crítica, no solo en su país, sino también en el extranjero donde se destacaron sus cualidades estilísticas y su

de los defectos que Buffier destaca (también con un argumento de base pedagógica), y cuya actitud ante estos aclara (1704, nota s. p.):

> On s'est icy attaché particulierement à l'histoire de Mariana. [...] Ce n'est pas qu'on voulust souscrire aveuglément à toutes les circonstances des faits que l'on rapporte. Mais c'est que dans un ouvrage aussi court que celuy-cy, on ne devoit pas entrer dans la critique de certaines particularités qui ne touchent point à l'essentiel.

En lo que se refiere a la lista de traducciones al español de las *Historias* de Buffier no es sencillo establecerla y no todos los estudiosos que abordaron esta cuestión se percataron de la integración de la traducción del *Abregé (compendio)* en los *Nuevos elementos:*

> 1734, [trad. Juan de la Parra] *Compendio de la historia general de España* (esta traducción del *Abrégé* se integró después como parte de la obra que sigue, más amplia, que fue traducida al castellano por el padre Miguel Soler). En el anexo, va el *Breve compendio de la historia de España y Francia*, Madrid
>
> 1738, [trad.: N. Riera][22] *Nuevos elementos de la historia universal sagrada y profana de la esphera y geographía con un breve compendio de la historia de España y Francia / Sacados de los que escribió el Padre Claudio Buffier para uso del Imperial*

imparcialidad», opinión, como vemos, compartida por Buffier. Recordemos que *La historia general de España compuesta, emendada y añadida por el Padre Juan de Mariana de la Compañía de Jesús* (decimoquinta impresión, tomo primero) fue reeditada en Madrid (Andrés Ramírez) en la tardía fecha de 1780. Sin embargo, antes, en la primera mitad del siglo XVIII, la *Historia* de Mariana fue el objeto de una crítica muy matizada por parte del autor de la *España sagrada* que escribe (transcripción de R. Lazcano, 2002: 15): «Nuestro Livio español, el P. Mariana, si no logró que viniesen a sólo conocerle de regiones muy distintas personas de buen gusto, como al otro historiador romano, consiguió sin duda otra ventaja y otra gloria mucho mayor que esta, y fue desear cada nación que hubiese sido suyo [...]. [Es] una pieza consumada en su especie, y como un modelo a que debieran arreglarse los que se aplicasen a este importantísimo y gravísimo estudio». Sin embargo, el P. Flórez admite (reed. 2002: 17): «[Nos queda] que desear para la Historia civil de España si no es la corrección de algunos puntos que, como hemos referido, tiene la [Historia] de Mariana, [otros son] dignos, a la verdad, de segunda lima».

[22] Enrique Giménez López declara que la traducción del *Abregé* (XXX: 218): «se hizo con el título de *Nuevos elementos de la historia* y su traductor [fue] el padre jesuita Narciso Riera, rector del colegio de Cordellas. [Lleva] fecha del 27 de noviembre de 1738 en la Imprenta de Rafael Figuero». Personalmente, no nos queda claro si en el mismo volumen el P. Narciso Riera es él mismo el traductor, aunque firma la dedicatoria *(A la Ilustríssima Familia de los muy Nobles Señores de la Casa de Cordellas, Fundadores y Patrones de el Imperial, y Real Colegio del mismo nombre de Cordellas)*, lo puede hacer en su calidad de *Retor del Colegio de Cordellas.* Raimundo Cuesta (2014: 283) pone en duda la existencia de dicha traducción y adaptación de 1738 (La BNE también la presenta como hipotética): Raimundo Cuesta «La huella francesa en la génesis de la historia escolar en España» en *Francia en la educación de la España contemporánea* (ed.: José María Hernández Diaz), Salamanca: Universidad, p. 283 y ss.

colegio de Nuestra señora y Santiago de Cordella, Barcelona: Imprenta de Rafael Figueró (s. a., 1838?)

1739, *Nuevos elementos de la Historia Universal sagrada y profana, de Esphera y Geographía, con un breve discurso de la Historia de España y Francia / Sacados de los que escribió en francés el P. Claudio Buffier de la Compañía de Jesús, por otro de la misma Compañía, y para el uso de el Imperial Colegio de Nobles de N. S. y Sant Yago de Cordellas*, Barcelona: Por los herederos de Juan Pablo y María Marí

1762, *Nuevos elementos de la historia universal sagrada y profana de la esfera y geografía con un breve compendio de la historia de España y Francia / Sacados de los que escribió el Padre Claudio Buffier para uso del Imperial colegio de Nuestra señora y Santiago de Cordellas de Barcelona*, Madrid: Imprenta de Juan de San Martín

1771 [trad.: Narciso Riera] *Nuevos elementos de la historia universal sagrada y profana de la esfera y geografía con un breve compendio de la historia de España y Francia / Sacados de los que escribió en francés el Padre Claudio Buffier de la Compañía de Jesús por otro de la misma Compañía [para uso del Imperial colegio de Nuestra señora y Santiago de Cordellas de Barcelona*], Barcelona: Francisco Oliver Martín

[1739] *Nuevo tratado de la esfera explicada de varias maneras, y conocimiento* á *los principiantes sacado del que escribió en francés el padre Claudio Buffier para uso del Imperial colegio de Nuestra señora y San-Yago de Cordella*

Los *Elémens d'histoire et de géographie* (1718) fueron vertidos al castellano con el título siguiente: *Nuevos elementos de la historia Universal, sagrada y profana, de la esphera y geografía con un breve compendio de la Historia de España y Francia*. *Sacados de los que escrivió en francés el P. Claudio Buffier de la Compañía de Jesús, por otro de la misma Compañía* (Barcelona: Impr. de Rafael Figueró, 1738?, y también Barcelona: Herederos de Martí, 1739). La obra se reeditó también en 1758, 1762 y 1771 (Madrid: Imprenta de Juan de San Martín). Los *Nuevos elementos* tenían unos destinatarios, claramente identificados en la portada en español de la obra: *Para el uso del Imperial Colegio de Nobles de N.S. y Sant-Yago de Cordellas de Barcelona*. R. Cuesta recalca lo siguiente (2014: 283):

> El texto –de 1771, para el estudioso mencionado, aunque esta mención no es específica de esta edición– se presenta con las señales identificativas de manual para la enseñanza, del que, curiosamente sólo se utiliza el diálogo para la porción correspondiente a la historia de España y para la explicación de la geografía [lo que hace] pensar que se trata de una mera duplicación del original *Abrégé*.

Y concluye (ibíd.): «En realidad, lo que importa aquí es apuntar que el modelo francés se traduce y se imita en el solar hispano ya en el siglo XVIII, en la fase predisciplinar de la historia escolar».

Si no se puede poner en duda la afirmación de Cuevas, queremos destacar aquí la responsabilidad de los jesuitas y su *internacionalismo* en el traspaso de este modelo –los *Nuevos elementos* no representan ni mucho menos un caso particular–, aunque se puede observar que otras categorías de lectores, no solo los alumnos de los jesuitas aparecen citadas en la aprobación (1739, Barcelona):

> [El libro] trahe consigo de una lección tan necessaria para las personas que no se dieron al serio estudio de las Facultades, a fin de manejarse con acierto en sus ministerios y conocer lo caduco de la vida humana con las varias noticias que ofrece la decadencia de los Imperios [...].

Por lo tanto, aunque también pueda ser un reclamo editorial, hay una finalidad pragmática (un mejor ejercicio del *ministerio*) y otra moral (la fortuna es cambiante, hay que saberlo y estar preparado para ello), pero como se sabe, dicha finalidad moral no es especialmente original en este contexto.

En cuanto a la traducción de los *Nuevos elementos*, la censura del padre Mariano Alberich ofrece algunas pistas. Primero, en ella se alaba –sin mayor originalidad tampoco– el buen hacer del traductor:

> No tengo que ponderar el copioso fruto, que se cogió de su estudio [el de los *Nuevos Elementos*] en los Seminarios, que para la instrucción de los Nobles, ay en aquel Reyno; pues no dudo, que muy presto se podrá colegir de los colmadíssimos, que se cogerán en nuestra España de su traducción: y como al P. Buffier le colocó la Francia en el Catálogo de los Sugetos más beneméritos de la República de las Letras; assí no dudo, que se merecerà igual estimación entre nuestros eruditos el Traductor, aunque no tuviese otro carácter, solo por el estilo, limpieza de términos y succinta propiedad, con la que traduce; quanto y más por haverle dado la última, y más cabal perfeccción con las addiciones de algunas muy importantes noticias, que se avrían echado menos en estos Reynos.

Se alaba también, aunque en este caso superlativamente, la modestia de quien se contentó «con el nombre de Traductor, [cuando] podía ser Autor con menos dificultad»: «Lo mismo, que [el traductor] encontró ya escrito en el P. Buffier lo ha hecho nuevo, y tan propio suyo por la tersura del estilo español, en que ha escrito, que aún lo viejo parecerà muy nuevo, y propio del autor».

Estas loas del padre Alberich referidas al trabajo del padre Soler que fue el traductor pueden ser exageradas, pues este intervino sin alterar el texto de Buffier solo incluyó el resumen de la *Historia de España* en quince páginas. A este rapidísimo relato de los principales acontecimientos de esta historia añadió el padre Soler (pp. 163-371), el *Compendio de la Historia de España por preguntas y respuestas* [que va hasta el año 1704], cumpliendo, abiertamente de esta manera, con su fin pedagógico y recurriendo al método memorístico, al uso en la época, en particular, en aquel momento, por la influencia del mismo Buffier.

No se podía esperar en este contexto una renovación de la manera de escribir la historia, lo que indudablemente marca una diferencia con la corriente histórica nacional que se instauró en el siglo XVIII. Tampoco se podía esperar una posición que fuera más allá de la estrictamente utilitaria, es decir secundaria, de la cuestión de la reformulación de este discurso histórico en otra lengua. Dicha reformulación la facilitaba la ausencia de divergencias culturales (cuya traducción es, como es sabido, a veces difícil de resolver), puesto que se trataba de una historia de España traducida al español.

EL PADRE MARIANA (1536-1624) EN FRANCIA[23]

Si la primera versión de la obra histórica de Mariana fue publicada en latín (*Historiae de rebus Hispaniae* [...], Toledo, 1592), en 1601 se vertió al español su primera parte y en 1609, el resto de la *Historia*.

Evidentemente, la cuestión de la obra del padre Mariana en Francia (aunque muy anterior en su edición *princeps* al período que hemos delimitado) debe ocupar un lugar especial en este apartado, porque fue una de las fuentes, si no la principal, que conocieron y en la cual se apoyaron los historiadores de España en Francia, en lo que se refiere a los primeros siglos de dicha historia (como se sabe, la *Historia* se termina con la muerte del rey Don Fernando y fue continuada más tarde).[24]

[23] Señalemos que ya hemos abordado en varias ocasiones algunos aspectos de la *Historia* del padre Mariana, autor que necesariamente debe ser mencionado cuando se considera la Historia de España.

[24] En el prefacio de la parte preliminar titulada: «Juicio de Gregorio Mayáns y Siscár». Recordemos la existencia de una reedición del siglo XIX en la *Biblioteca de autores españoles desde la formación del lenguaje hasta nuestros días. Obras del Padre Juan de Mariana* [...], por Francisco Pi y Margall. Volumen I, volumen XXX, Madrid: Ribadeneyra, 1854. Esta edición ocupa 377 páginas y fue continuada hasta el año 1621 en dicha reedición.

Nos parece destacable que en la versión francesa de Juan de Ferreras (de D'Hermilly), «Ecrivains natifs d'Espagne qui ont fleuri dans le siècle XVI du Christianisme [...]» no figure el nombre del padre Mariana (cuya obra fue escrita en el siglo XVI, aunque traducida del latín al español al principio del siglo XVII). En cambio, Ferreras/D'Hermilly menciona a los considerados importantes historiadores de dicho siglo XVI (añadiendo en algunos casos, un comentario, casi siempre favorable a sus historias o personas, vol. X, 1742/1751, s. p., París):

> Don Jean de Padilla (con una *Histoire Générale d'Espagne*)
>
> Florien Ocampo *(Chronique Générale d'Espagne)*[25]
>
> Jerôme de Zurita (entre otros títulos: *Les annales d'Aragon, en six tomes*
>
> Según Ferreras/D'Hermilly, Zurita es un «homme d'un jugement & d'une *érudition* extraordinaire & très-versé dans la langue grecque»
>
> Pierre de Megia o Mexia *(L'Histoire de Charles V, «Homme très-éloquent & d'une érudition profonde, & historiographe de l'Empereur Charles»)*
>
> Pierre de Salazar *(La guerre de Charles V contre les Luthériens en l'année 1554; Les guerres entre les Chrétiens & les infidèles, depuis l'an 1546 jusqu'en 1565)*
>
> Etienne de Garibay y Zamalloa *(Soixante livres généalogiques en différens tomes manuscrits et d'autres ouvrages)*
>
> Ambroise de Morales (*La continuation de la Chronique Générale d'Espagne*, con el comentario siguiente: «Homme célèbre par son *érudition* & son amour infatigable pour le travail [...]. Historiographe du Roi Philippe II»)
>
> El padre Ferdinand de El Castillo (*L'histoire générale de l'Ordre des frères prêcheurs:* «Homme d'une grande vertu, très-sçavant, & d'une prudence consommée»)
>
> El padre Alfonse Chacon *(Vie des papes et des cardinaux jusqu'à son tems»* [...] *«passa en Italie, où il fouilla dans les principales bibliothèques»)*
>
> El hermano Marc de Lisbonne *(«La chronique de son ordre en trois tomes; Religieux des frères Mineurs de l'observance»)*.

Como vemos, D'Hermilly, en su traducción de Ferreras, enumera y juzga a los historiadores españoles del siglo XVI, y los incorpora en un listado del cual está excluido el padre Mariana.

Subrayemos también que a pesar de las dudas que hubo durante los siglos XVII y XVIII en el país vecino acerca del método –analístico– y de las fuentes de

[25] Ninguna de estas dos obras son objeto de comentario.

Mariana, en Francia, el jesuita es conocido y citado tempranamente (Joseph Pérez, 2007: 120):

> Dominique Bouhours (1628-1702) alabó la elegancia de Mariana «así como (ibíd.): Jean Chapellain (1505-1674), familiar (¿?) de Port-Royal, generalmente severo con los hombres de Letras (¿?) españoles, realzó los méritos de Mariana –un maistre écrivain–».

También Pierre Bayle, en su *Dictionnaire historique et critique* (1696) consideró la *Historia de Mariana* como una obra maestra.

En el mismo *Dictionnaire* de Bayle, el autor del artículo transcribe la opinión elogiosa del jesuita Rapin (1621-1687) sobre Mariana ([1696] 1820: 261):

> Aucun des historiens modernes n'a écrit plus sensément que Mariana dans son Histoire d'Espagne. C'est un chef-d'oeuvre des derniers siècles par cette qualité–là. [...]. Ecrire *sensément*, selon le P. Rapin, c'est aller à son but en quelque matière que l'on écrive, sans s'écarter ou s'amuser en chemin: c'est exposer les choses avec une espèce de sagesse et de retenue, sans s'abandonner à la chaleur de son imgination, ni à la vivacité de son esprit; c'est savoir supprimer ce qu'il ya de superflu dans l'expression, comme sont ces adverbes et ces épithètes qui diminuent les choses en les exagérant, ni laisser rien d'oisif, de languissant, d'inutile, retrancher généreusement ce qu'il ne faut pas dire, quelque beau qu'il soit; donner toujours moins à l'éclat qu'au solide;[...] c'est avoir la force de résister à la tentation qu'on a de faire paraître son esprit; [...] c'est enfin bien savoir sauver les contradictions, et établir les vraisemblances en tout ce qu'on dit.

Cabe también destacar que el padre Rapin alaba en Mariana sus cualidades literarias dejando en muy segundo plano, la cuestión que será fundamental a partir del final del siglo siguiente, sobre la documentación y las fuentes en que se apoyó. En definitiva, si Mariana fue considerado buen historiador por el jesuita Rapin, es en cierta medida porque supo reformular con medida y elegancia textos clásicos (ibíd.):

> [Il sait] faire entrer par le moyen de la digression tout ce qui se passe de considérable dans le monde, d'admirable dans les temps fabuleux, de remarquable dans la Grèce, dans la Sicile, dans l'Empire romain [...].

Señalemos que en el elogio de Rapin, él mismo historiador (escribió una *Histoire d'Angleterre,* 1730, La Haya), aparece el concepto de *exactitud*, aunque

sin mayor precisión (ibíd.): «Mariana, dans son Histoire d'Espagne, n'a été surpassé d'aucun moderne, ni par la grandeur du dessein, ni par la noblesse du style: il est plus exact que les autres, et il juge sainement de tout».

Finalmente, Buffier (véase *infra*) alabó, igualmente y por las mismas razones ya subrayadas, la obra de Mariana, su estilo y su objetividad, *avant la lettre*.

En todo caso, como destaca Joseph Pérez y como acabamos de ver, los franceses mencionados por este último se fijaron esencialmente en el estilo de Mariana, aunque algunos críticos poco después de su publicación pusieron reparos a la obra. Es el caso de Pedro Mantuano (1585-1656) que publicó en Milán unas *Advertencias* à *la Historia de Juan de Mariana.*[26]

El mismo estudioso, J. Pérez, recordaba que a pesar de esos elogios a la *Historia*, la obra de Mariana se podía encontrar en francés, primero en resúmenes o compendios y [otras] obras heteróclitas, tales como el *Inventaire général de l'Histoire d'Espagne, extrait de Mariana, Turquet et autres auteurs*,[27] aparecido en 1628 en París, o la *Histoire d'Espagne*, también anónima, que se atribuye a la condesa d'Aulnoy.

También aparece citado en el *Dictionnaire* de P. Bayle (ed. de 1820: 262) «un abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne tiré principalement de Mariana». La autora sería «une demoiselle de Rouen» –Mademoiselle de la Roche– «réfugiée en Angleterre pour la religion».

Más tarde, en el siglo XVIII, una edición de la *Historia* salió publicada (1725) en francés, anotada y completada (véase *infra* a propósito de la misma traducción): la *Histoire générale du P. Jean de Mariana de la Compagnie de Jésus, traduite en François avec des notes et des cartes par le P. Joseph-Nicolas Charenton de la même Compagnie*, París: Le Mercier.[28]

[26] Milán: Hierónimo Bordón, 1611; Madrid: Imprenta Real, 1613.

[27] *Inventaire general de l'histoire d'Espagne Extraict de Mariana, Turquet et autres autheurs qui en ont escrit de temps en temps et continuée iusque á present,* de P. M. L. H. Mathieu Guillemot, París, 1628. J. Perez (op. cit.) «La obra está compuesta de varias partes que recogen e hilvanan la Historia de España del Padre Mariana, *L'Histoire Genérale d'Espagne*, del historiador protestante Turquet de Mayerne y el viaje a España del Duque de Mayenne, Henri de Lorraine, que visitó nuestro país para preparar los matrimonios reales. Es, por lo tanto, una actualización de dos de las historias de España más importantes escritas por el jesuita Mariana y el protestante Turquet de Mayerne, que se complementan en dos visiones totalmente diferentes». <https://www.abebooks.fr/Inventaire-general-lhistoire-dEspagne-Extraict-Mariana/12471349814/bd>.

[28] Françoise Etienvre (2002), «Avant Masson, Jaucourt. L'Espagne dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert» *Bulletin Hispanique,* 161-180. Si Louis de Jaucourt, redactor de numerosos artículos de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert conocía *L'Histoire* de Mariana, no se sabe en qué parte(s) de su fuente se basó para esos artículos enciclopédicos.

La recepción del padre Mariana en Francia por lo tanto, no fue siempre favorable. La traducción francesa de Ferreras, es significativa a este respecto de la evolución de la historiografía francesa *savante*, aplicada a la cuestión de la historia de España, lo que puede explicar que el padre Isla –una de sus fuentes fue la *Historia* de Mariana– haya considerado que los historiadores franceses generalmente no fueran lectores benévolos y jueces justos de los historiadores españoles del pasado (véase también *infra*). Así, D'Hermilly, traductor de Ferreras, citando textualmente al abate Vayrac (1718), denuncia que Mariana (prefacio, p. 22): «donne une infinité de fables et de faussetés pour des vérités historiques» y, además, la obra *engañaría* (ibíd.): «Mariana jesuite parut avec tous les dehors & les apparences d'un Historien parfait. Un stile beau, noble, élégant, energique, concis, naturel, tant dans son Edition Latine, que dans l'Espagnole [...]». En definitiva, para D'Hermilly (1746, prefacio, p. 25): «Mariana ne mérite pas ce grand crédit dont ses partisans font parade», e incluso (ibíd.):

> sa Traduction Françoise par le P. Charenton se trouve dans le même cas, puisque celui que l'a faite, au jugement de M. L'Abbé Langlet [Lenglet], [...] n'a pas réussi à redresser son Auteur et n'a pas suppléé à ce qui lui manque [...].

Cabe subrayar que el traductor francés D'Hermilly generaliza su constatación y esta, en su opinión, se podría aplicar al resto de las historias de España (ibíd.): «Convenons donc de bonne foi, que de tout ce qui a été écrit sur l'Espagne, on ne peut acquérir une juste connoissance de l'Histoire de ce Païs». En cambio, la obra de Ferreras cuya traducción emprende D'Hermilly –citada por el abate Lenglet Dufresnoy– es objeto de elogio en el mismo prefacio en el cual se critica a Mariana (prefacio, p. 24):

> On ne sçauroit se dispenser de lire l'excellent ouvrage de Don Juan de Ferreras [...]. C'est l'Ouvrage le plus exact & le plus judicieux qu'il y ait en Espagne. Cet illustre Ecrivain rejette les fables historiques qui avoient défiguré les Annales de la Nation [...].

En definitiva, de lo que acabamos de presentar se desprende que tuvieron que existir dos períodos en la recepción del padre Mariana en Francia (y en francés), la primera, favorable, siendo la *Histoire* alabada sobre todo por los miembros de la Compañía –aunque no exclusivamente–, por su estilo, y el segundo, en el que se destacan sin indulgencia sus errores y deficiencias de tipo histórico. Sin embargo, Mariana servirá de base, sin que se declare abiertamente, a obras históricas, especialmente de naturaleza pedagógica, como vamos a ver, a propósito del padre Duchesne.

LAS TRADUCCIONES DE LA 'HISTORIA DE ESPAÑA': (II) EL PADRE JEAN-BAPTISTE DUCHESNE (1731-1797)

En García Cuadrado (2000), se comentan ampliamente los avatares de la edición española de Duchesne. Retomaremos algunos aspectos tratados por esta autora, aunque desde una óptica algo distinta, relacionada con la cuestión de la traducción y su contexto y no solo de la edición en sí.

El jesuita Jean-Baptiste Philipoteau, teólogo y educador, estuvo al servicio de los Borbones en la corte de Felipe V, en la que escribió una historia profana de España para los infantes. En 1730, había firmado *La science de la jeune noblesse* (París: Charles Moette & Pierre Simon).[29] Más tarde, después del *Abregé de l'Histoire d'Espagne*, aparecerá en español (a partir de una versión francesa anterior a 1742), para los mismos destinatarios –*jeune noblesse*– y según el modelo ya ensayado, un *Compendio de la Historia Antigua* ó *los cincos grandes imperios que precedieron al Nacimiento de Nro. Sr. Jesu-Christo escrita en francés por el padre Juan Bautista Duchesne, preceptor que fue de SS. AA. los Señores Infantes de España y traducida al castellano por D. B.C.F.M.* (Madrid: Imprenta de Ulloa, 1792), así como otra edición fechada en 1793. Este *Abregé de l'Histoire ancienne* mereció, según precisa el traductor en su prólogo, los elogios de (prólogo del traductor, s. n.):

> los sabios de Trévoux, quienes hablando de él dicen [en su tomo de mayo de 1743], está escrito con mucha pureza, elección, concisión, mucho mejor que lo están la mayor parte de los libros de esta especie y convida á que se le lea con gusto.

Los mismos «sabios» de Trévoux –siempre según el traductor D. B.C.F.M.– también ensalzaron el método del *Compendio*, particularmente adaptado a los lectores jóvenes, sus principales destinatarios (ibíd.):

> El autor, [continúan los mismos «sabios»], sigue en él el mismo método que había seguido en su *Historia de España*: da en verso la serie de los grandes imperios: vuelve después á tomar por partes estos versos, los pone a la cabeza de cada artículo, a manera de texto, el cual declara en la prosa que les sigue. Estos versos son útiles, ayudan a la memoria, se les retiene con facilidad, especialmente por los niños y los jóvenes; y recuerdan la explicación que más extensamente contiene los hechos.

[29] Véase arriba. Según la *Biografía eclesiástica completa. Vida de los personajes* (1865), existiría un compendio de la obra titulada, *Ciencia jóven Nobleza* de 1761, obra de Federico San Vitali.

En cuanto a la traducción española del *Compendio de la historia antigua*, el proceso de translación parece estar en un segundo plano y el traductor –que no es ninguno de los dos principales de Duchesne, es decir ni el padre Isla[30] (1703-1780) ni el padre Espinosa[31]– se limita a pedir humildemente *indulgencia* por sus propios *descuidos.* En todo caso, no es de extrañar que, en una obra didáctica, no se mencione la cuestión de la traducción ni del texto fuente ni su recorrido hasta ser traducido.

La obra más conocida y seguramente leída del jesuita Duchesne, cuyo original francés se titula: *Abregé de l'histoire d'Espagne* (1741 París: Chaubert) mereció varias ediciones en español (con el título: *Compendio de la Historia de España*) en un corto período, obra de los dos traductores –jesuitas ambos–: el padre Espinosa y el padre Isla.

Aunque Duchesne declara que su fuente principal es el padre Mariana (existe una traducción al francés de Mariana de 1725 –y otra de 1751-56,[32] que no hemos podido ver–), existían otras fuentes en las que pudo haberse inspirado o que, al menos, pudo haber conocido y/o leído –y que, por ello, formarían su peritexto). Las historias de España –generales o parciales– traducidas del español, son harto numerosas en Francia desde el siglo XVII, y durante los siglos XVIII y XIX, como muestra el cuadro siguiente –utilizamos como base el *Catalogue des livres de la Bibliothèque du Conseil d'Etat* (Barbier, París, an XI y 1832). Transcribimos los nombres de los autores y títulos tal y como aparecen en las obras traducidas al francés. A estos, añadimos los títulos citados por Lenglet Dufresnoy (1735), con su comentario en nota a pie de página. Una bibliografía sobre la historia de España aparece en la obra

[30] El padre Isla (1697-1780), que dista mucho de pertenecer a la historia erudita, sin embargo será objeto del interés del público culto del siglo XVIII. Según Rafael Llanos Gómez, ya citado supra (p. 336): «La primera obra salida de la imprenta en la que figura el nombre del Padre Isla como traductor fue la *Historia del emperador Theodosio el Grande* de Fléchier (1731). La elección de autor y obra no parece que fuera fortuita. El obispo de Nîmes se había interesado por algunos personajes españoles [...]. La biografía la escribió Fléchier por encargo del preceptor del príncipe y heredero de Luis XIV para que tuviera un cuadro histórico breve en donde pudiera aprender las virtudes políticas, religiosas y morales tomando a aquel emperador romano como modelo». Según afirma el mismo Llanos Gómez (1999), no parece que hubiese tenido mucha difusión esta obra, a pesar de su reedición de 1783 (Madrid: Escribano). Dicha reedición tuvo informe favorable el 22 de febrero de 1783, «pero se advierte que el editor debe suprimir las censuras y dictámenes que preceden a la obra [...] pero [que] se dejen las dedicatorias del Padre Isla y se corrijan las numerosas erratas».

[31] Antonio Espinosa (1697-1780) (F.A.P. 1984-1468). El padre Espinosa es también el traductor de la *Historia del pueblo de Dios desde su origen hasta el nacimiento de del Mesías escrita en francés por el P. Isaac Joseph Berruyer (a partir de 1746).* Véase el capítulo VI, «Historia de la Iglesia».

[32] Juan de Mariana, S.J.: *Historia General de España y continuación traducidas en español que escribió en latín el R.P. Fray Joseph Manuel Miniana*, nueva edición, Amberes: Hermanos de Tournes 1751-56 (16 vols.).

que acabamos de citar de Lenglet Dufresnoy (1735: 253 y 254, capítulo 132). En el cuadro que sigue, los títulos presentes en dicho *Methode* de Lenglet Dufresnoy están marcados en la primera columna con las iniciales L.D.F. y corresponden a la edición citada de la *Methode* del historiador francés). Nos hemos limitado, en este corpus, a los títulos traducidos o directamente escritos en francés por ser nuestro fin poner de relieve los vínculos entre la historiografía francesa y la española hasta el final del siglo XVIII.

1612 L.D.F.	A. de Salazar	Inventaire general des plus curieuses echerches des Royaumes d'Espagne, composé en langue castillane, par & par lui mis en françois[33]	París
1613	Marco de Guadalajara y Xavier	Memorable expulsión de los Moriscos	Pamplona: Nic. De Assiyan
1635	Louis Turkey de Materne	Histoire générale d'Espagne	París: Sam. Thiboust
1669[34] L.D.F.	Abbé Vayrac	Journal du voyage d'Espagne fait en 1659, contenant une description de ses Ryaumes & de ses principales villes [...]	París
1691 L.D.F.	Comtesse d'Aulnoy	Relation d'un voyage d'Espagne[35]	París
1693	Jacques Marsollier	Histoire du Cardinal Ximenez[36]	Toulouse: Guillaume-Louis Olomyez
1693	Esprit Fléchier	Histoire du Cardinal Ximenés	París: Jean Anisson

[33] Citado en Lenglet Dufresnoy (1735: 253): «Ouvrage qui vient de bonne main, utile même pour commencer l'Histoire d'Espagne».

[34] Jean de Vayrac (1664-¿1734?). Es autor, además de gramáticas (*Nouvelle grammaire Espagnole* [...], París: Pedro Witte, 1708; *A*rte francés [...], París: Pedro Witte, 1714), de las obras histórica citadas: <http://liburutegibiltegi.bizkaia.eus/handle/20.500.11938/72420?locale-attribute>.

[35] Citado par Lenglet Dufresnoy (1735: 254): «Il y a du curieux dans ce livre, aussi bien que du romanesque[...]».

[36] El título completo es *Histoire du ministère du cardinal Ximenez, Archevêque de Tolède et Régent d'Espagne où l'on voit l'origine de la grandeur de la Monarchie d'Espagne, les causes de sa décadence,& l'histoire particulière de la conquête des Roïaume de Grenada, de Navarre, & d'une part*ie de l'Afrique. Véase el cap. VI donde hemos tratado esta obra de Fléchier.

1702		Delices d'Espagne & de Portugal[37]	
1704[38]		Histoire du ministère du cardenal Ximenes	París
1718 [1819]		Etat present de l'Espagne: oú l'on voit une geographie historique du pays [...]	París: Cailleau Amsterdam: Steenhouwer & Uytwere
1717/1718 L.D.F.	[Trévoux][39]	Etat présent d'Espagne; l'origine des grands avec un voyage en Angleterre.	Villefranche: Le Vray, 2 vols.
1722	Baudot de Juilli	Relation historique et galante de l'invasion de l'Espagne par les Maures	Amsterdam: Jordan
1724 [1734]		Histoire des Révolutions d'Espagne où l'on voit la décadence de l'empire romain [...]	París
1725	Jean de de Mariana	Histoire générale d'Espagne[40]	París: Mercier
1730 (8 vols.)[41]	P. Labat	Voyage du P. Labat en Espagne & en Italie	París

[37] Citado par Lenglet Dufresnoy (1735: 254): «Ce livre qui est bien faist, donne une connoissance assez exacte de ces royaumes. C'est le meilleur ouvrage de ceux qui ont été faits sous le titre de *Delices*». En la edición de 1741, del mismo Lenglet Dufresnoy, *Supplément de la méthode pour* étudier *l'histoire (1741: Article XXXI «Histoire civile d'Espagne», pour suppléer à l'article 132 & 133*, estos *Delices* aparecen con la fecha de 1715 y publicados en Leiden. El comentario ha variado algo: «C'est le moins mauvais des ouvrages qui ont paru sous le titre *Délices*, cependant, il n'est pas assez Géographique».

[38] Citado en Lenglet Dufresnoy (1735: 433). Como veremos, Lenglet no menciona (quizá no conocía) la edición anterior (1693).

[39] Según Lenglet (1735: 254): la obra es «passable».

[40] Subtítulo completo: Joseph-Nicolas de Charenton *Avec la dissertation sur les monnaies historiques d'Espagne) par Mahudel.* En Antoine Alexandre Barbier (1820): *Examen critique et complément des dictionnaires historiques*, París: Rey et Gravier; *s.v.* Charenton (Le P.): «On trouve à la suite de la traduction de l'*Histoire d'Espagne* de une dissertation, non pas traduite (1725), mais composée par Mahudel sur quelques monnaies d'Espagne». En 1783, B. Monfort encargó al rector D. Vicente Blasco la reedición de la *Historia de Mariana* que este no podrá atender. Tan solo interviene en los volúmenes I y II. Fue atendida, por lo tanto, por Vicente Noguera y Ramón, concluida por José Ortiz y también intervino Pérez Bayer. Se publicó entre 1783 y 1796. El título completo de la edición de 1783 es *Historia general de España que escribió el P. Juan de Mariana ilustrada en esta nueva impresión de tablas cronológicas, notas y observaciones críticas con la vida del autor*, Valencia: B. Monfort. Véase a este respecto, F. Almela i Vives: «Historia de una Historia. Cómo editó Montfort la del P. Mariana» *Revista Bibliográfica y Documental*, IV, 1950, pp. 325 y ss.

[41] Citado en el *Supplément de la méthode pour étudier l'histoire (1741: Article XXXI «Histoire civile d'Espagne», pour suppléer à l'article* 132 & 133), sin comentario por parte de Lenglet.

1737			París
1734	Pierre-Joseph d'Orléans	Histoire des Révolutions d'Espagne, revûe par P. Rouillé & P. P. Brumoy[42]	París: Rollin
1734	M. de Thou		
1733		Memoires de la Cour d'Espagne depuis 1679 jusqu'en 1681	París: Josse
1742-1751	Jean de Ferreras	Histoire générale d'Espagne traduite de l'espagnol de Jeau Ferreras, enrichie de Notes historiques & critiques, de VIgnettes en taille-douce, & de Cartes géoographiques par M. D'Hermilly	París: Osmont et Gissey. 16 vols.[43]
1741	Le P. Duchesne	Abbrégé de l'histoire d'Espagne	París: Gissey, Le Breton, Ganeau, Bordelet Qillau fils de la Guette

En primer lugar, constatamos, a propósito de estas historias de España traducidas o no, que es verosímil pensar que al menos algunas fueron leídas por Duchesne o bien en su original español o bien conocidas en su versión francesa, en este caso, con las notas y comentarios de traductores o editores (a título de ejemplo, el caso de D'Hermilly con Ferreras, véase *infra*).

Por otra parte, a veces, estas historias de España corresponden a traducciones de obras publicadas anteriormente en español: son, por lo tanto, retraducciones. Este es el caso de la de Juan de Ferreras[44] que está ampliada, y también criticada en sus dataciones, y para la que D'Hermilly[45] se apoya en otras fuentes que las de Ferreras.

Estas otras fuentes citadas por Duchesne, serían:

[42] *Histoire des révolutions d'Espagne. Depuis la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entière et parfaite reunion des royaume de Castille & d'Arragon (sic) en une seule monarchie Par le P. d'Orléans, revue & continuée & publiée par les PP. Rouillé et B*rumoy (t. III, 6e ed.), París: Chez Rollin, 1758

[43] Se puede leer un comentario del prefacio de D'Hermilly a la traducción de la obra de Ferreras en el *Journal des Savants* de septiembre 1743.

[44] El título completo es *Histoire generale d'Espagne traduite de l'espagnol de Jean de Ferreras; enrichie de Notes historiques & critiques, de vignettes en taille-douce, & de cartes géographiques*, de M. D'Hermilly, París: Chez Charles Osmont, Jacques Clouzier, Louis-Etienne Ganeau, 1746 (hemos visto el t. III, 1746). Dedicada a *Philippe V, roi d'Espagne*.

[45] Jean Ferreras: *Histoire générale d'Espagne, traduite de l'espagnol par D'Hermilly*, París, 1751.

> Antoine d'Yepes, Prudence de Sandoval, Louis de Marmol, Lucius Marineus Siculus, Celius Augustus Curion, Jean Vaseus, Jean de Mariana, Moise Ramirez d'Avalos, Jerôme Blancas, Don Martin Carillo, Abbé de Mont-Aragon, Don Jean Briz Martinez, Abbé de Saint Jean de la Pegna,[46] & d'autres [...]».

Subrayemos la presencia de Mariana y también del abate Vayrac[47] entre estas fuentes citadas. Además, el abate es citado como «fiable» en el prefacio de D'Hermilly, el traductor/editor francés. A propósito de Vayrac, se constata que su *Etat present de l'Espagne* (París, 1818; Ámsterdam, 1819) no es estrictamente una historia, a pesar de figurar entre las fuentes históricas de la traducción al francés de Ferreras mencionadas por dicho traductor/editor francés (Vayrac, 1719, prefacio, XIII, en el que describe los contenidos de su obra): «La première partie [de l'ouvrage] regarde la géographie, la seconde, la chronologie [...], la troisième, le cérémonial du Palais [...]. La quatrième, l'institution de la *grandesse* en general».

En definitiva, el padre Duchesne tenía a su disposición un conjunto bastante amplio de fuentes que podría haber leído o consultado. Sin embargo, su fin no era la erudición ni la verdad histórica sino la pedagogía de la historia, como vamos a ver.

En cuanto a las ediciones del Duchesne-Isla, conviene decir, primero desde la perspectiva cuantitativa y cronológica, que según García Hernán (2004: 173), el *Compendio* traducido por el padre Isla tuvo hasta doce ediciones entre 1758 y 1800 y cinco ediciones en el siglo XIX (entre 1800 y 1863), aunque nuestro propio listado no coincide exactamente con el de este investigador (véase más abajo).

Ahora, desde el punto de vista de la historia de las ediciones, era conveniente destacar que debido a su longevidad el *Compendio* traducido atravesó épocas distintas en la evolución de la edición y la imprenta en España. García Cuadrado (2000) resumió este *peritexto* macrohistórico y la citamos

[46] Juan Briz Martínez (O.S.B.), abad de San Juan de la Peña (1560-1632): *Historia de la fundacion y antigüedades de San Iuan de la Peña y de los reyes de Sobrarue, Aragón y Nauarra* [...] *diuidida en cinco libros / ordenada por su abbad, don Iuan Briz Martínez*. En Çaragoça: por Iuan de Lanaja y Quartanet [...], 1620. <http://www.bivizar.es/i18n/consulta_aut/registro.cmd?control=BDZA20100001684>.

[47] Jean de Vayrac (1664-¿1734?). Es autor, además de gramáticas (*Nouvelle grammaire Espagnole* [...], París: Pedro Witte, 1708, 1714; *Arte francés* [...], París: Pedro Witte, 1714), de la obra histórica ya citada *Etat present de l'Espagne: oú l'on voit une geographie historique du pays* [...], París: André Cailleau, 1718; Amsterdam: Steenhouwer & Uytwere, 1819,<http://liburutegibiltegi.bizkaia.eus/handle/20.500.11938/72420?locale-attribute=en>.

infra largamente, por su interés para la comprensión de la cuestión de la edición del *Compendio* de Duchesne-Isla (p. 133):[48]

> La traducción del *Compendio* se realiza en un contexto de franca decadencia en la edición española. La existencia de unas prácticas generalizadas entre los autores y traductores de sacar sus manuscritos al exterior para su impresión, junto a la precaria situación de la imprenta nacional, determinará que la primera edición se realice en Amberes por los impresores y libreros Cramer. Al mismo tiempo, esta impresión extranjera de 1754 marcará el inicio de la próspera andadura editorial de la obra, en un momento en que las leyes del Reino dificultan la impresión y venta de los libros españoles impresos en el exterior. El rígido reglamento de 1752 no será obstáculo para que los impresores Cramer lleven a cabo dos nuevas reediciones del texto, realizadas de nuevo en Amberes en 1758 y 1759. Ambas ediciones competirán en el mercado de lengua española junto a las dos buenas impresiones de Joaquín Ibarra de esos mismos años.

Además, García Cuadrado considera que (ibíd.):

> El *Compendio* es un ejemplo tangible de la próspera intervención de los libreros extranjeros en el mercado español del libro y de sus relaciones con los libreros del interior dedicados a la importación de estas manufacturas. Es también un testimonio de la nueva orientación que, a partir de 1758, guiará los intereses de los libreros de la recién creada Compañía de Mercaderes de libros de la Corte. La edición y venta de obras de éxito, que con anterioridad habían sido impresas en el exterior, será, a partir de entonces, el centro de atención e interés de los libreros. A esta nueva empresa se sumarán desde sus inicios los libreros madrileños [...]. Al mismo tiempo, el impresor Ibarra pasa a partir de 1759 a desempeñar también funciones de editor y librero como integrante de la Compañía de Mercaderes, ampliando así su campo de actividad en el mundo del libro. [...] A partir de esos años, se inicia un despliegue de los talleres españoles que alcanzará su punto culminante a lo largo del reinado de Carlos III.

Las versiones españolas del *Compendio de la Historia de España con algunas notas críticas*, que muestran la evolución en las imprentas que se acaba de describir, son, según la búsqueda que hemos realizado en los diversos catálogos ya mencionados y a la vista de los ejemplares, los siguientes:[49]

[48] Véase también: *Francia en la educación de la España contemporánea (1808-2008)* (ed.: José María Hernández Díaz, Salamanca: Universidad), ya citado, que dedica varios capítulos a la enseñanza de la historia. Véase también, desde el punto de vista bibliográfico, Guinard, 1957.

[49] Citado por Raimundo Cuesta (en *Francia en la Educación de la España contemporánea (1808-2008)* (J. M. Hernández Díaz), Salamanca: Universidad, p. 287. F. Aguilar Piñal (1986: VI, 589) duda de la existencia de esta edición.

Fechas de edición	*Lugar de edición*	*Traductor*
1749	Madrid	Padre Espinosa
1750	Lyon	Padre Isla
1754	Amberes: Hermanos Cramer	Padre Isla
1758-59	Madrid: J. Ibarra	Padre Isla
1758	Cramer: Amberes	
1759	Cramer: Amberes	
1761	Pamplona: Of. de los Herederos de Martínez	Padre Isla
1764	Madrid: Ibarra	Padre Isla
1773	Madrid: por Andrés Ortega; Madrid y Cádiz: a costa de Bartolomé Ulloa	Padre Isla
1775	Madrid: J. Ibarra	Padre Isla
1782	Madrid: Blas Román	Padre Isla
1792-93	Madrid: [s. n.] [Ulloa]	D.B.F.C.M. [Bernardino de la Cámara][50]
1800	Madrid: Viuda e Hijos de Marín	
1822	Madrid: Imprenta de la Compañía	Padre Isla
1824	Madrid: Imprenta de Doña Rosa Sanz; se hallará en el colegio de Escuelas Pías [...]	Padre Isla
1827	Madrid: Imprenta de D. Leonardo Núñez	
1834	Madrid: [s. n.]	Padre Isla
1838	Barcelona: Juan Francisco Piferrer	
1845	Madrid: [s. n.]	Padre Isla
1849	Barcelona: Vda. é hijo de Sierra	Padre Isla

Tal número de ejemplares de un compendio preparados en varias prensas españolas de Madrid, Barcelona, Pamplona y también extranjeras, en particular Cramer de Amberes así como Lyon –hemos visto, con García Cuadrado

[50] El traductor es Bernardino de la Camara. El día 4 de marzo de 1791, en la Real Academia de la Historia, «se remite la traducción al castellano por Bernardino de la Cámara del *Compendio* [...] del Padre Duchesne. Se encarga su examen a José de Guevara. El 16 de septiembre de 1791, José de Guevara lee el dictamen siguiente: «informe desfavorable al hallarse plagada de cláusulas absolutamente [in]inteligibles así como lenguaje descuidado, por lo que se considera perjudicial su publicación si el autor no revisa y corrige por completo el manuscrito para ser de nuevo reconocido».

(2000), en qué circunstancias–, no se pueden concebir más que por su utilización como libro que debía memorizarse, al menos parcialmente, en los colegios, primero de los jesuitas, luego de los escolapios, como indica claramente por ejemplo la edición de 1824, que, además, fue transformada en diálogo.

Este procedimiento de la transformación de un texto seguido en un diálogo no puede sorprender, puesto que numerosos textos pedagógicos adoptaron esta forma dialogada, la misma que antes utilizara el padre Buffier en este mismo ámbito.[51]

La nota del editor del siglo XIX destaca todavía la (1845: XXVI) «notable aceptación con que ha sido siempre recibida la traducción diestramente hecha por el P. Isla [...] y la acreditan bien las numerosas reimpresiones que de ella se han hecho hasta el día».

Como manifiesta claramente el cuadro anterior, el *Duchesne-Isla* tuvo una larga vida, debido sobre todo a su función en la enseñanza de la historia en un medio escolar o similar, a su aptitud para ser memorizada en la parte versificada, al prestigio que tenía, precisamente por su longevidad y a la personalidad del autor, así como a la del traductor.

También parece que la obra tuvo su aprecio más allá de la enseñanza de la historia en los colegios. Por ejemplo, figura entre las obras de los *Mejores maestros* por P. N. Chantreau, que incluyó el *Compendio* entre los *Morceaux choisis*, es decir la crestomatía, de su *Arte de hablar bien francés* ó *Gramática francesa*. Además, varios de sus extractos son los textos fuente, en este manual para el aprendizaje del francés, de ejercicios de traducción y retraducción (II, pp. 272-282 de la 4.ª ed., Madrid: Sancha, siendo la primera edición de 1781, también de Sancha).

El mismo prestigio es también patente en la descripción de la obra que hace Felipe Monlau (B.A.E. tomo XV) en *Obras escogidas del padre José Francisco de Isla con una noticia de su vida* (1850: XXXII):

> *Compendio de la historia de España*: [...] obra escrita por el Reverendo Padre Duchesne y traducida, corregida y adicionada por el P. Isla [...]. Precede a la obra un excelente prólogo, en el cual el traductor informa al público del mérito y de las faltas del Compendio, así como de la precisión en que se vio de

[51] Por ejemplo y entre muchos otros (1784), *Compendio de la historia sagrada por preguntas y respuestas, con pruebas de la religión utilísimas y necesarias para la instrucción de la juventud / lo da á luz* [...] *don Cayetano García Navarro Madrid: en la Imprenta Real: se hallará en casa de Pasqual López, calle de la Montera* [...] *y en la de Felipe Tieso, calle de los Preciados; Lógica de Condillac, puesta en diálogo por Valentín de Foronda* [...], Madrid: Imprenta de González, 1794.

> corregirlo y aumentarlo, y de los justos respetos que no le permitieron insertar sus correcciones y adiciones en el cuerpo de la narración, sino fuera de ella, en notas críticas, donde lo pedía la historia. Las aclaraciones más importantes que hizo Isla versan acerca de los soberanos de Navarra y del reinado de Fernando e Isabel. *La traducción está bien hecha* (la cursiva es nuestra), y otra de sus recomendaciones es el sumario en verso, que acompaña a cada época histórica. El *Compendio* [...] ha sido durante largos años el libro clásico de historia en nuestras escuelas.

En la edición de 1758, el largo prefacio insistía –de forma harto tópica y en contradicción con la opinión, evidentemente interesada, de los jesuitas– en la flojedad del castellano para alcanzar una buena traducción, aunque se detenía aún más en «otra mayor dificultad», según la cual se trataba de «los versos del *Compendio*» (1754, prefacio, s. n.):

> Como estos [versos] son puramente históricos, y su mayor gracia consiste en ceñir á menos cantidad todas las especies que excitan, hallé ser absolutamente imposible (a lo menos así lo concebí) estrecharlos en castellano al mismo número de pies que tenían en el original. El verso endecasílabo francés consta de trece sílabas: el castellano que hoy está en uso, de once; y es mucha la ventaja de dos sílabas en cada pie para que se pueda decir más en una lengua que en otra.

El padre Isla reconoce en el mismo prefacio que, si bien «en breves días, venc[ió] la principal dificultad de la traducción del verso», fue «a costa de no atar[se] ni con moderada servidumbre á las voces del original, atendiendo únicamente a exprimir bien el concepto, sin embarazar[se] en que para esto se multiplicasen los pies». El traductor opta por una traducción que no se atiene puramente a la forma inicial, en su opinión, imposible de reproducir en lengua castellana por su tradición métrica. Por lo tanto, se puede decir que así *hispaniza* su versión.

Finalmente, es interesante comprobar que el padre Isla no olvidó contrastar su propia traducción con la del padre Espinosa, cotejo que –*dixit*– le cargó de razones para realizar su propia versión (1758, prefacio, s. n.):

> las dos traducciones [la suya y la del padre Espinosa] se deben considerar como dos obras diferentes en la sustancia; y en el modo, aunque convengan en la materia. Una es literal, la otra parafrástica; una atada al texto, otra libre y desembarazada; con una multitud de notas históricas y críticas que aumentan considerablemente el original; otras sin ellas. La del P. Espinosa añade al original lo que le faltaba desde el año 1735, hasta el de 1749: la mía solo hace

> un brevísimo reclamo de lo sucedido hasta el de 1742, y en el que se cierra la obra por justos respetos. El P. Espinosa enriquece su traducción con una difusa descripción geográfica de España, la mía sale á luz sin este adorno

Las notas del traductor que, aunque con algunas excepciones están al final de cada capítulo, tienen el interés de mostrar por su formato y su posición en esa sección, que el autor del texto sigue siendo el padre Duchesne y que es por respeto a este por lo que no se corrige su contenido (salvo en las ediciones tardías del siglo XIX). Por lo tanto, la traducción se afirma nítidamente como lo que es, es decir no se *disfraza* de texto autóctono, ni siquiera cuando ha devenido en verdadero monumento de la historia pedagógica española de mediados del siglo XIX.

Por otra parte, desde el punto de vista de los contenidos, las notas del traductor representan la necesaria puesta al día del *Duchesne*, completado por comentarios del padre Isla que se apoya en fuentes o más recientes que las del francés o desconocidas por este. Una destacable y posible prueba de cierta influencia de la historia erudita es por ejemplo el hecho de que el padre Isla, cuando critica a su predecesor, se sirve de documentos que indican una investigación o, al menos, conocimiento del tema tratado:[52]

> Nota del traductor (1850: I parte, p. 36): cuando se dice que toda España hizo suyo el idioma romano, se deben exceptuar las provincias vascongadas, que hasta hoy conservan su lengua materna; siendo para mí que lo más probable que fue la primitiva de toda la nación, como nerviosamente lo esfuerza el *P. Manuel de Larramendi* por toda la segunda parte de su copiosísimo y eruditísimo Diccionario trilingüe. Sus argumentos son de tanto peso que hasta ahora ninguno los ha desatado con solidez, aunque algunos los hayan combatido con demasiada animosidad; pero escaramuzando con el modo, sin atreverse a la sustancia.

> Nota del traductor (1850: I parte, p. 95): tenemos presente que algunos *críticos modernos*, de nota muy recomendable, como *Mantuano, Pellicer y novísimamente el excelentísimo Mondéjar*, tan grande es la república literaria que en la política y civil, dan por fabulosas, todas estas noticias de la Cava, violencias del rey don Rodrigo, y venganza del conde Don Julián, tratándolas de cuentos y de invención de los moros. El excelentísimo *Mondéjar*, en advertencia al libro 6, del P. Mariana se adelanta á censurar en este célebre autor que se hubiese dejado llevar de la corriente, autorizando, con su voto el partido de la vulgaridad.

[52] Algunos modernos atribuyen al *Duchesne-Isla* «muchos errores» (sic), crítica algo sorprendente en nuestra opinión, si se tienen en cuenta los datos de que se disponía en el siglo XVIII (por ejemplo, Enrique García Hernán en Ricardo García Cárcel, 2004: 174).

> El gran argumento de estos críticos es que ninguno de los cronicones antiguos, como el de Isidoro, el del rey don Alonso, ni el emilianense, hacen memoria de tales nombres, ni de tales cuentos. No ignoramos el grande peso que quiere conceder la crítica á esta especie de argumentos negativos, fundados en el silencio de los autores syncronos, contemporáneos ó más inmediatos a los sucesos; y confesamos que en algunos puntos hacen gravísima fuerza. ¿Pero la harán igualmente en todos? Y, en fin, siendo este argumento puramente negativo, ¿es posible que no ha de tener respuesta?
>
> Tampoco falta quien niegue todo lo que se refiere a don Sancho, primo o pariente de don Rodrigo, no solo por la misma razón de no hallarse memoria de tal don Sancho en aquellos cronicones sino porque el nombre de Sancho es conocidamente vascónico y no godo, ni entró en Castilla hasta que sus reyes emparentaron con los de Navarra. En este punto sí que hace más fuerza el silencio de los *autores contemporáneos*; porque no se descubren razones políticas que obligasen á suprimir este suceso, si no que se recurra á no haberle considerado de la mayor importancia. Pero ninguna fuerza hace que el nombre de Sancho sea vascónico y no godo; porque habiendo los godos penetrado en España por la Gascuña, tan inmediata a la Vasconia, más natural es que hubiesen emparentado con los vascones antes que con los castellanos: fuera de que no era menester este parentesco para que se les pegasen algunos nombres [...].

Por lo tanto, como muestran estos largos extractos, existe cierto grado de renovación crítica, aunque esta no se debe a la búsqueda directa de documentos históricos que ayuden a esclarecer algunas posiciones. Simplemente son opiniones de historiadores, fruto de la lectura de algunas de las obras de las que estos son responsables, es decir, finalmente, todavía datos de segunda mano. En todo caso, conviene recordar el propósito pedagógico del padre Isla que, en puridad, no le obligaba a la búsqueda de documentos históricos originales.

Sin embargo, de lo que no se puede dudar es de que el *Compendio* no ofrecía nada reprochable para los niños y jóvenes y se presentaba como el guardián de la ortodoxia de esta historia nacional tan unida a la religión. Una prueba de esta relación es cuando el padre Isla se indigna ante el retrato de los vasallos de don Alfonso presentados como hombres impíos:

> Nota del traductor (III parte, 1850: 108: hace muy poca merced el P. Duchesne á los vasallos de don Alfonso, en las denigrativas expresiones con que pinta sus costumbres en punto de religión. Decir que *no reconocen ni fe, ni ley ni iglesia* [...], es muchísimo decir, y no hay otra disculpa sino que el celo le arrebató. [...] Si esta horrorosa descripción la hubiera limitado a los pocos católicos cobardes que voluntariamente se quedaron con los moros, podría tolerarse, pero aplicarla á las vasallos de don Alfonso no se puede sufrir, y es menester correctivo [...].

También nos parece reseñable la reivindicación que hace de la obra del padre Duchesne el traductor, frente a los franceses del siglo XVIII, críticos, por ejemplo, con los reyes de España y de su obra (1758: 298):

> Es muy digna de los mayores aplausos, y aun del perpetuo agradecimiento de toda nuestra Nación la imparcialidad con que habla y la justicia que hace el R. P. Duchesne al heroico mérito de los dos Reyes católicos; tanto más plausible en un escritor francés quanto son muy raros los ejemplares que pudo imitar entre los autores de su misma Nación. Generalmente hablan los Historiadores Franceses de D. Fernando, y de Doña Isabel como de unos Príncipes intrusos, violentos, artificiosos, disimulados, falaces, ambiciosos, sin fe, sin palabra, aun sin religión: pues solo se valían de la piedad para cubrir sus tiranías, ocultando debaxo de tan especioso manto el ambiciosa designio con que aspiraban a la Monarquía universal. Burlanse de los Escritores Españoles que pintan a estos dos reyes como dos grandes modelos del heroísmo, por su cristiandad, por su política, por su valor; no dudando notarlos de lisongeros, y de aduladors en obsequio de la Casa de Austria que que reynaba en España cuando los más escribían. [...].

En síntesis, diremos que a pesar de juicios despectivos que hubo en el siglo XVIII (citados por E. García Hernán,[53] 2004: 174) porque se consideraba que el *Compendio* era poco erudito e igualmente poco *crítico* (y lo es en gran medida), su rasgo más sobresaliente es que representa una historia *pedagogizada*. Por un lado, su introducción en verso es fácilmente memorizable, y por otro, su parte en prosa ofrece un relato con personajes de rasgos humanos, harto esquemáticos, aunque fáciles de comprender y una sucesión de hechos presentados de forma sencilla y, en ocasiones, no desprovista de cierta épica. Cabe señalar que la mencionada *pedagogización* queda patente en la forma misma de la presentación, en los cuadros (es el caso, por ejemplo, de la lista cronológica de los reyes godos).

Finalmente, en este estudio dedicado a la historia de la traducción, conviene destacar que, a pesar de su origen foráneo, el *Compendio* nos parece un relato inequívocamente *nacional*, perfecto y totalmente integrado en la cultura histórica española que, al ser pedagógico, no pretende ni puede ser crítico. Sin embargo, y es este un hecho reseñable, no dejó de ofrecerse al lector como una traducción en la que dos historiadores –Duchesne e Isla– siguieron *confrontando* sus textos, incluso más de un siglo después de su elaboración, sin que el segundo aceptase nunca la visión que el primero –un

[53] «Construcción de las historias de España en los siglos XVII y XVIII», en *La construcción de las historias de España*, coord. por Ricardo García Cárcel, 2004: 127-194.

extranjero al fin al cabo– ofrecía de la nación y dejando traslucir en su discurso las emociones que a veces provocaban los supuestos *errores* históricos que a su entender no eran más que un desprecio a lo español y a los españoles y una irreverencia en materia de religión.

A MODO DE CONCLUSIÓN

El corpus que hemos presentado en este capítulo coexiste en más de una ocasión con historias de España redactadas primero en francés y luego traducidas al español. Dos corrientes independientes parecen dividir la historiografía y sus editores en el ámbito de las historias de España: por un lado, estaría la historiografía erudita, para lectores cultos y minoritarios y, por otro, las historias poco innovadoras, destinadas a un mayor número de lectores, porque se elaboraron para uso escolar. En estas páginas, nos hemos detenido esencialmente en dos historias de España traducidas del francés y reeditadas constantemente durante más de un siglo, la primera, del jesuita Claude Buffier y, la segunda, del también jesuita Jean-Baptiste Phillipeau Duchesne. Las dos son deudoras de la obra del padre Mariana, autor conocido y, en general, apreciado, como se ha visto, fuera de las Península. Las *Historias* de Buffier y Duchesne son pedagógicas pero las traducciones de Duchesne que hizo el padre Isla tendrán una longevidad notable, precisamente en el ámbito escolar. Se ha insistido aquí en las obras francesas que hipotéticamente podrían haber sido las fuentes a las que recurrieron los historiadores españoles, puesto que figuraban en los catálogos y bibliotecas privadas del país vecino. Nos hemos detenido también, porque nos han parecido reseñables, en las polémicas alrededor de la *Historia* del padre Mariana, obra que a pesar de los debates que suscitó, constituye una fuente largamente utilizada fuera y dentro de España. Finalmente, nos ha parecido imprescindible subrayar una particularidad de la traducción del padre Duchesne como es resaltar aspectos genuinamente españoles y, a veces, críticos con sus predecesores pedagogos, todos jesuitas.

8. LA HISTORIOGRAFÍA VERTIDA DEL FRANCÉS AL ESPAÑOL EN EL SIGLO XVIII. CONCLUSIÓN

En primer lugar, recordaremos sintéticamente cuáles han sido los fines que hemos definido al principio de este volumen y que hemos tenido presentes a lo largo de estas páginas: nuestro objetivo no era estudiar el fenómeno de la traducción desde una perspectiva puramente textual ni como elemento de microhistorias sino considerar dicho fenómeno de la traducción en cuanto que acontecimiento histórico, producido en un entorno social y cultural que es su «causa» –con las restricciones que Paul Veyne aporta a este término y que citamos en nuestro prólogo. Este enfoque es de la misma naturaleza que el que justifica el trabajo de los historiadores de las mentalidades o del libro: conocer lo que leían, o deseaban leer, o saber, o conocer los lectores españoles del siglo de las luces, por qué motivo, y en razón de qué elemento propio de su país, de tipo principalmente social y cultural –en un sentido lato– se producía este fenómeno de la traducción de algunas obras foráneas y en otros casos no ocurría.

Nuestra hipótesis de base ha sido la siguiente: era necesario considerar las traducciones, principalmente, en su *arrière-plan* tanto francés como español, para intentar, en la medida de lo posible, tener una representación adecuada del entorno en que se realizaron dichas versiones historiográficas del francés al español. Concretamente, se trataba de comprender, entre otros, el hecho de que algunos textos franceses del siglo XVIII se consideraron interesantes o útiles para los receptores españoles mientras que otros no suscitaron curiosidad ni hubo un deseo de tener versiones en su propia lengua. Fue el caso, entre otros muchos posibles, de las obras de numismática, una ciencia que se consideraba más desarrollada y al día en España que en Francia, lo que llevó a los españoles a traducir a su lengua una selección, *a priori* inesperada, de textos numismáticos franceses.

Este recorrido por el peritexto de las historiografías francesa y española nos ha proporcionado datos para deducir algunos de los criterios que hicieron que, en España, editores, traductores, lectores, así como las instituciones, optasen por las traducciones historiográficas que primero solicitaron y a continuación compraron y leyeron. Estos criterios están relacionados con aspectos, por una parte, sobre la manera de concebir la historiografía y el rechazo –aunque en diversas medidas aceptado al final del siglo en España– de una historia no documentada y «analística» frente a una opción de una historia crítica, también de origen francés (pensemos en Mabillon, en Voltaire o Millot, ejemplos dispares, aunque ilustrativos). Esta historia es la que preferirá, dicho sin matices, la parte culta e ilustrada de la sociedad española.

Por otra parte, también existen otros criterios, en particular las obras francesas se tradujeron en función de su utilización. Si los destinatarios son educandos, la ideología subyacente y el deseo de «instruir» a estos, desempeñará un papel significativo a favor de las obras francesas que mostrarán una ortodoxia intachable en la selección de los «héroes» españoles o, en general, cristianos de diversas épocas y en los acontecimientos relatados. Por ello, en estos casos será secundario el enfoque «crítico» y el hecho de que persista alguna que otra «fábula» tradicional, tanto mejor si es edificante.

Como se ha podido constatar, el método de exposición que hemos seguido en estas páginas ha consistido en establecer varios *corpora* de traducciones, subdivididos según los temas tratados (seis en estas páginas correspondientes a los primeros seis capítulos). En cada conjunto temático delimitado –en coherencia con la hipótesis de base– pusimos el foco en el entorno –el peritexto francés y español– y en cada uno de los elementos que lo componen.

Cabe destacar aquí que se han abordado solo tangencialmente aspectos cuantitativos frente a los *corpora*. Sin embargo, dichos aspectos no dejan de estar presentes: se desprenden indirectamente de las (a veces largas) tablas que hemos confeccionado. En todo caso, es notable la magnitud, creciente según avanza el siglo, del corpus de estas traducciones de textos históricos franceses (siendo, como se sabe, las de otras lenguas escasamente representadas y, a veces, hechas a partir de versiones francesas). El fenómeno, si hiciera todavía falta, pone así de manifiesto –de un modo concreto y en cada área precisa– la muy mayoritaria presencia de la cultura histórica del país vecino en aquella época, aunque ya aparecen esporádicamente algunos textos origen ingleses (y mucho más raramente en alemán).

También hemos podido comprobar, al enfocar el peritexto español que dicha presencia de la historiografía francesa, en su *arrière-plan* –solo leída o traducida–, no impidió el desarrollo de una corriente autóctona de la misma naturaleza, también cuantitativamente muy notable a partir de mediados del siglo, y que se nutre de esta historia traducida llegada de fuera y –este es el hecho interesante puesto de relieve por la historia de la traducción– la complementa y la enriquece y, a veces, la pone en discusión y la refuta. El estudio de este fenómeno de la traducción permite añadir algunos datos sobre la influencia de la cultura francesa en la España de la Ilustración que acrecienta el acervo cultural español, tejido con lo propio y lo ajeno. La vieja metáfora clásica de la traducción –es a la vez trama y urdimbre– es particularmente aplicable a la cultura española del siglo XVIII marcada por la traducción de obras francesas que se integran en un sustrato autóctono.

Añadamos también que los *corpora* permiten en una fase ulterior poner las bases para una investigación transversal de envergadura, primero, sobre los traductores que figuran en las portadas de los volúmenes, con sus aspectos biobibliográficos (con los títulos u ocupaciones, pertenencia a órdenes religiosas, etc.), y, posteriormente, con su concepción de la traducción deducida de sus «intervenciones» en los textos o, al contrario, el rechazo de estas. Estos datos deberían integrarse en una toma en consideración amplía de características sociológicas, intelectuales y religiosas, en particular, de los traductores españoles, en la medida en que se conocen, tratándose de hombres del siglo XVIII que realizaron traducciones históricas y en muchas ocasiones se quedaron en el *back-ground* historiográfico. De un mejor conocimiento de la historia de la traducción en los aspectos que acabamos de mencionar se deduce necesariamente un mejor conocimiento de la historia de las mentalidades, de las ideologías, de los hábitos de lectura, de los saberes, de las aficiones (la *afición* a la historia en particular…).

Los *corpora* aquí considerados también permiten poner de relieve la distancia que va del texto origen al texto meta. Frente a traducciones literales en las que, voluntariamente o no (es decir, por decisión propia o ajena, como pueda ser la voluntad de una entidad externa, de un editor, un censor, etc.)–, el traductor se hace invisible ya desde las portadas, destacan aquellas otras traducciones historiográficas en las que el editor y el traductor, son los principales responsables de una amplia gama de «intervenciones»: adaptaciones, compendios, ampliaciones, adendas, textos preliminares o finales, notas a pie de página, etc. Se ha podido constatar también que estas «intervenciones», voluntariamente por parte de sus responsables, se suelen señalar en las portadas y muchas veces se justifican o se comentan, se trate de

añadidos, compendios o juicios críticos intercalados en el texto meta. Estas mismas «intervenciones» en sus diversas modalidades aportan datos sobre la recepción de quienes en la sociedad tuvieron un papel determinante en el proceso de traducción y en la sociedad receptora. ¿Era esperado el texto traducido? ¿Despertó el interés de varios grupos o clases sociales? ¿Se vendió según esperaban los impresores y libreros? Recordemos la larguísima lista de suscriptores (capítulo IV) que aparece en la traducción al español de la obra del abate Millot. En definitiva, las «intervenciones» –las mínimas como las refecciones importantes–, pretenden mejorar o actualizar o adaptar el texto origen para un público diferente respecto al inicial que era de lengua y cultura francesas.

Por su visión ideologizada del pasado, el ámbito de la historiografía favorece tales «intervenciones» de los traductores, más que otra «literatura» como pueda ser el caso de la científica o la literatura propiamente dicha. En todo caso, estas intervenciones están relacionadas con la historia misma: cuanto más cercanas a los conocimientos e intereses de los españoles estaban las fuentes francesas –la cultura más próxima y mejor conocida– o cuanto más directamente se sintieron implicados los traductores (bien en el tratamiento de un tema francés, bien –más frecuentemente– en el de un tema español, como la conquista de América, como fue el caso de Raynal/Almodóvar, –capítulo V–), más se tendió a intervenir en el texto francés y a dejar en él su propia huella, generalmente en forma de adenda, comentario, aprobación, crítica, rectificación, etc.

En un plano más general, con la mención del público lector de las traducciones nos interesa insistir en que la traducción se debe considerar como un fenómeno social y cultural, destinado a un público que incidirá en su texto mismo, *a*) en su selección en el vastísimo corpus historiógrafo foráneo del siglo XVIII; *b*) en el modo de tratamiento de cada texto elegido por el traductor o por el editor/impresor: siendo el traductor y el editor/impresor los que a la postre determinan dicho tratamiento, aunque a fin de cuentas lo hacen en representación de grupos de lectores de quienes con anterioridad han conocido o intuido cómo quieren leer y qué quieren comprender o aprender gracias a estas traducciones; *c*) en la recepción que se reserva al texto traducido en su primera edición y, más aún, en las siguientes –siendo también significativa en este caso la falta de reediciones– y también cuando las ediciones de un mismo texto son «reformadas».

Es evidente, como decía Paul Veyne (cap. I), que no se puede, o cuanto menos es aventurado, intentar *explicar* la historia, pero consideramos que ver la traducción desde otra óptica, es decir, como un fenómeno social y

cultural, aporta datos a la historia transfronteriza que subyace al contrastar dos textos. Estos ya no se ven como objeto de una simple translación lingüística o de un negocio comercial (obra que se vende y se compra), sino que va a la esencia de las dos culturas implicadas con las representaciones propias de la realidad que subyacen en cada una de ellas.

Como expresó I. Even-Zohar (1990, 2011), citado en la introducción de este volumen, traducir es enfrentarse a un modelo de pensar y de ver el mundo y la traducción es el instrumento que hace emerger las divergencias entre las culturas. De esta manera, las «intervenciones» llevadas a cabo –*motu proprio* o no–, por los traductores nacen del conocimiento mismo de lo foráneo, pero también de vuelta inciden en las mentalidades que ya juzgarán de forma distinta el pasado –propio y ajeno– al saber cómo este es visto por sus *vecinos*, y aprenderán a enjuiciarlo según enfoques que antes les eran desconocidos. En este caso, se trató del ámbito de las distintas representaciones del pasado por parte de los españoles.

Por otro lado, en el ámbito mismo de la historiografía, esta historia de la traducción histórica del siglo XVIII, con su perfil más delimitado, pone de relieve a lo largo del período aquí considerado que los métodos y los fines de la historiografía española han cambiado en muchos casos de forma notable. Esta historiografía española se ha convertido en *crítica* a partir de finales del siglo XVII con Mabillon –y otros discípulos del benedictino– que fue leído y traducido en España, lo que creó en este lado de los Pirineos un notable interés por el pasado propio de la Península. Un pasado que se *reconstruye* de forma cada vez más alejada de la *fábula*, al basarse en documentos fiables y ser tratado con más rigor y espíritu crítico. Por su parte, la historia *analística*, sin desaparecer ni dejar de ser leída (con harta frecuencia en compendios, a causa de una extensión desmesurada de la obra original), incorpora elementos que la renuevan y que amplían sus intereses, como ocurre en el caso de la historia del comercio (capítulo III), presente en nuestro corpus. La historiografía francesa del siglo XVIII conocida en España a través de sus traducciones no es ajena, por lo tanto, a este proceso de adentrarse en la complejidad del pasado y su *reconstrucción* de este lado de los Pirineos.

La traducción histórica no es ajena tampoco, especialmente en la segunda mitad del siglo XVIII, a la evolución de la enseñanza que va integrando paulatinamente la disciplina de la historia tanto en las aulas y como en las lecturas en lengua vernácula, pues, como hemos indicado, el latín va perdiendo poco a poco su papel preponderante ya que hacía algún tiempo que había dejado de ser la lengua vehicular y quedaba arrinconada a los

textos que deben ser objeto de comentario y/o traducirse a la lengua vernácula. De este modo, la historia antigua en lengua moderna adquiere un papel importante, que, finalmente, por sus características, desborda el marco escolar para ostentar las características de un género diferenciado y que integra los nuevos saberes sobre épocas pasadas. Al haber aparecido algo más temprano en Francia –y quizá también menos polémico en algunas escuelas prestigiosas como por ejemplo, las militares–, este movimiento de enseñanza sin latín, aunque, como acabamos de recordar impregnada de cultura e historia clásicas, muestra que la evolución pedagógica que va pareja en España se nutrió, en muchas ocasiones, de textos inicialmente editados en Francia y traducidos al español. Por lo tanto, la historia de la traducción permite poner de relieve la amplitud de estas transferencias historiográfico-pedagógicas que a veces tienen su efecto en la transmisión de la cultura francesa en España.

Finalmente, en este campo de la historia de la traducción de tipo historiográfico, no podemos sino volver a citar la conclusión que J. Maier Allende (2011: 38) extrajo de su trabajo sobre los catálogos de la Real Academia de la Historia. En ella negaba el pretendido *retraso* cultural y científico español que algunos extranjeros –aunque también no pocos españoles– vieron en este país, y antes que nadie los enciclopedistas:

> En definitiva, este gran elenco bibliográfico reunido por la Real Academia de la Historia [...] muestra como los anticuarios españoles manejaban la más actualizada bibliografía de su época [...], un aspecto que revela también [...] el nivel e interés que los estudios anticuarios alcanzaron en el reino de España respecto a cualquier nación culta de Europa. [y como consecuencia], como es evidente, las numerosas traducciones tuvieron un papel importante en esta equiparación de España con las demás naciones en este campo historiográfico, como lo tendrá también en el siglo XIX.

Para cerrar estas páginas quisiéramos insistir –y no solo como defensa *pro domo*– en la necesidad imperativa que tenemos nosotros, también historiógrafos (aunque sea solo de la traducción...), de apoyarnos en datos precisos y verificados: estos son la base sobre la que descansan las observaciones cuantitativas y cualitativas definitivas. En contra de lo afirmado por algunos investigadores del ámbito de la historia de la traducción, que en cierta medida menosprecian los inventarios de traducciones so pretexto de que no formarían parte de la historia de la traducción, cuando son precisamente el modo de salir de la microhistoria de los traductores y sus obras, existe la necesidad imperiosa en nuestro campo de dedicarnos a la

(¿ingrata?) tarea de hacer repertorios de traducciones en su contexto histórico que está constituido por las versiones de la época situadas frente al espejo de las obras autóctonas de una misma temática. En el caso contrario, se llega a conclusiones frágiles, que no resisten el *filtro* del tiempo.[1]

1 Es el caso de la obra de Fernández Gómez & Nieto Fernández –pionera e interesante en su época, 1991– que, para describir las *tendencias* de la historiografía traducida entre 1730 y 1780, se limitó a citar dos obras (con sus respectivos autores: Rollin y Duchesne) y cinco traductores (1999: 586-7).

ANEXO

CORPUS DE OBRAS SOBRE LA HISTORIA ANTIGUA ESCRITAS POR AUTORES FRANCESES Y TRADUCIDAS AL ESPAÑOL[1]

Fecha de la traducción española	*Autor francés*	*Título*	*Edición/ editor*	*Traductor*
[1690] 1719, 1721	Le P. Gautruche, S.J.[2]	*Historia poética para la inteligencia de los poetas y autores antiguos* [...] *escrita en lengua francesa por –y traducida en idioma castellano por –*	Madrid: Juan Martínez de Casas Madrid: Fco. del Hierro	Pablo Verdejo
s. f.	Le P. Gautruche	*Epítome de la fabulosa historia de los dioses* [...] *Resumido y traducido para mayor utilidad de la juventud por –*	Mallorca: Pedro Antonio Capó / Barcelona: María Martí	Pablo Verdejo
1728	Bossuet, Jacques-Bénigne[3]	*Discurso sobre la historia Universal para explicar la continuación de la Religión y las mudanzas de los Imperios. Primera parte desde el principio de el mundo hasta el imperio de Carlo Magno*	Madrid: Vda. de Juan García Infanzón / Valencia: B. Monfort	Andrés de Salcedo
1730	Rollin, Charles[4]	*Historia Antigua de los Egipcios, de los Asirios,* […]	Madrid: Joseph Rico	Francisco Xavier de Villanueva
1731	Fléchier, Esprit	*El héroe nacional, Historia del Emperador Theodosio el Grande, sacada de la que dió á luz en lengua francesa el ilustrísimo Flechier, obispo de Nîmes*	Madrid: Alonso Balvás (2 vols.)	José Isla[5]
1734/1735	Vertot, René Aubert de[6]	*Historia de las revoluciones sucedidas en el govierno de la República Romana. Por el Señor Abad de Vertot, juntamente con una disertación del Author sobre el Senado Romano*	Bruselas: Hermanos de Tournes, 1734 [1739], Palma, 1844	J. T. Pagés (¿?)
1735	RR.PP. Catrou & Rouillé[7]	*Compendio de la Historia Romana*	Valencia: Antonio Bordazar	Juan de Haller y Quiñones, Juan de, S.J.
1736	Bossuet, Jacques-Bénigne	*Narración que de el Gran Gobierno de los antiguos Egypcios hace Monseñor Bossuet* (vol. III)	Zaragoza: Francisco Revilla	Andrés de Salcedo

Fecha de la traducción española	*Autor francés*	*Título*	*Edición/ editor*	*Traductor*
1737	Fleury, Claude [8]	*Costumbres de los israelitas. Las costumbres de los Israelitas*	Madrid: J. de Zúñiga	Manuel Martínez Pingarrón
1738	Fleury, Claude	*Costumbres de los Israelitas y de los christianos, escritas en lengua francesa por el señor Abad –*	París: P. Witte	Juan Bautista José de Barry
1738	Ramsay, Chevalier Andrew de	*Nueva Cyropedia ó Los viajes de Cyro y un Discurso sobre la Mythología que escrivio en lengua francesa Monsieur de Ramsay*[9]	Barcelona: Hnos. de Juan Pablo y María Martí	Francisco Savila
1745	Rollin, Charles	*Rolin* (sic) *abreviado o Compendio de la Historia Antigua* (6 vols.)	Amberes: a costa de Marc-Michel Bousquet	Abad de San-Martin de Chasson-Vila
1755-1761	Rollin, Charles	*Historia Antigua de los Egipcios, de los Asirios, de los Babilonios, de los Medos y de los Persas, de los Macedonios, de los Griegos, de los Carthagineses y de los romanos. Compuesta y reducida a una por –*	Madrid: Joseph Rico (XII tomos) Madrid: Joachim Ibarra	Francisco Xavier de Villanueva y Chavarri[10]
1754	Vertot, René	*Historia de las revoluciones sucedidas en el gobierno de la República Romana* […] *nuevamente traducida del francés, juntamente con una disertación sobre el Senado romano*	Bruselas [s-i.]	S. C. Pagés
1760	Ménard, Léon	*Usos y costumbres de los Griegos escritos en idioma francés por –*[11]	Madrid: Francisco Xavier García (F. Aguilar Piñal, 1984: 64)	Manuel Joseph Daza y Fominaya
1768	Rollin, Charles	*Historia Antigua de los Egipcios, Cartaginenses* [...] *Primer cuerpo que escribió en francés Mr. –*	Madrid: Antonio Muñoz del Valle	Joaquín de San Pedro
1769	Fleury, Claude	*Las costumbres de los Israelitas*[12]	Barcelona: Thomas Piferrer	
1771 [1780, 1788]	(s. a.)	*Compendio de las antigüedades romanas*[13]	Madrid: Pedro Marín / Barcelona: Bernardo Pla	Francisco Pérez Pastor
1772	Le Ragois, Claude	*Compendio de la historia Romana por preguntas y respuestas, para que así los niños* […][14]	Madrid: Pedro Marín	
1776	Rollin, Charles	*Historia de la artes y ciencias, que escribió a continuación de su Historia de las Monarquías antiguas el Sr. Carlos Rollin* […]	Madrid: Blas Román	Pedro Josef de Barreda y Bustamante
1776	Montesquieu, Charles L. de Secondat, marquis de	*Reflexiones sobre las causas de la grandeza de los Romanos y las que dieron motivo a su decadencia*[15]	Madrid: Joachim Ibarra	Manuel Cervatán Carrasco

Fecha de la traducción española	*Autor francés*	*Título*	*Edición/ editor*	*Traductor*
1777	Bergier, Abate	*Origen de los dioses del paganismo y del sentido de las fábulas* […][16]		
1780	Beauvais, Guillaume de	*Historia de los emperadores romanos*	Vol. IX, 3.121: no se concedió licencia	
1782	M. D'Arnay	*Vida privada de los Romanos*	Madrid: Viuda de Ibarra	Bernardo de Cerat[17]
1783[18]	Fléchier, Esprit	*El héroe nacional, historia del Emperador Theodosio el Grande sacada de la que dió á luz en lengua francesa el ilustrísimo Flechier*	Madrid: Escribano	Padre José Isla
1786	Fleury, Claude	*Las costumbres de los Israelitas, traducidas en español por _*	Madrid	Mariano Martínez Pingarrón
1789	Ballet, Abbé	*Historia de los templos de los paganos* [...] *Escrita en francés por –*	Madrid: Benito Cano	Francisco Amado Fouget
1788	(s.a.)	*Compendio de las Antigüedades Romanas, en que sucinta, aunque exactamente, se manifiesta el establecimiento de la Ciudad de Roma* [...] *obra manual para los versados en la Historia, y precisa para instrucción de la Juventud*	Madrid: en la Imprenta de Don Pedro Marín	Francisco Pérez Pastor
1790 (1888-9)	Millot, Claude, S.J.	*Elementos de historia universal antigua y moderna* […][19]	Madrid: Manuel González (8 vols.)	[dos traductores anónimos]
1791-92	A. Y. Goguet y A. C. Fugère[20]	*Del origen de las leyes, artes ciencias y sus progresos en los pueblos antiguos*	Madrid: Imprenta Real (5 vols.)	Plácido Regidor
1791-1795	Le Ragois, Claude	*Compendio de la historia Romana por preguntas y respuestas, para que así los niños* [...]	Madrid: Pedro Marín	
1793	Huet, Pierre Daniel[21]	*Historia del Comercio y de la navegación de los Antiguos./ Escrita en Francés por el Ilustre Señor –*	Madrid: Ramón Ruiz	Plácido Regidor/ Francisco Sierra
1793	Dutens, Louis[22]	*Reflexiones sobre el origen de los descubrimientos atribuidos a los modernos, en las que se demuestra que nuestros más célebres filósofos han tomado la mayor parte de sus conocimientos de las obras de los antiguos, y que muchas verdades importantes sobre la religión fueron conocidas por los sabios del paganismo*	Madrid: Benito Cano	Juan Antonio Romero
1794	la Croix, Jean François de[23]	*Diccionario manual de hechos y dichos memorables de la Historia Antigua. Trasladado al castellano por el Teniente Coronel –*	Madrid: Joaquín Ibarra	Don Bernardo María de Calzada

Fecha de la traducción española	*Autor francés*	*Título*	*Edición/ editor*	*Traductor*
1795	Crevier, Jean-Baptiste	*Historia de los emperadores romanos, a continuación de la de M. Rollin*[24]		Francisco Xavier de Villanueva
1796 (1776, París)	Le Beau, M. [Charles][25]	*Historia del Baxo Imperio desde Constantino el Grande*	Madrid: Sancha (2 vols.)	J. R.
1796	Barthélémy, Jean- Jacques[26]	*Historia del teatro de los Griegos, traducida del Viage del joven Anacharsis a la Grecia*	Madrid: Blas Román	A. C.
1796	Vertot, René Aubert de	*Historia de las revoluciones acaecidas en el gobierno de la República romana*[27]	París	Ambrosio Serrano de Abarca[28]
1797-1821	Driguet, Baltasar	*Jornadas divertidas, políticas sentencias y hechos memorables de Reyes y Héroes de la Antigüedad, escrita por la Séneca del siglo* XVIII, *Madame Gómez*	Madrid: Villalpando (8 vols.)	–
1791-1794	Goguet A. Y.[29] y Fugère A. C.	*Del origen de las Leyes, artes, ciencias y sus progresos en los pueblos antiguos*. Traducido [y aumentado]	Madrid: Imprenta Real (5 vols.).	Álvaro Flórez Estrada
1793	Huet, Pierre Daniel[30]	*Historia del comercio y navegación de los Antiguos*	Madrid: Ramón Ruiz	Fr. Plácido Regidor
1794		*Diccionario manual de hechos y dichos de la Historia Antigua por el teniente coronel –*	Madrid: Imprenta Real	Bernardo María de Calzada
1794	Millot, abbé Claude [31]	*Elementos de Historia universal antigua y moderna*	Madrid: Imprenta Real	
1794 1795	Madame Gómez (Angélique Poisson)	*Jornadas divertidas, políticas sentencias y hechos memorables de Reyes y Héroes de la Antigüedad, escrita por la Séneca del siglo* XVII[32]	Madrid: Benito Cano (8 vols.) y Madrid: Villalpando	Baltasar Gringuet
1798	J. F. Bilhon[33]	*Del comercio de los Romanos*	Benito Monfort	Antonio Zacarías de Malcorra
1798	M. Crevier[34]	*Historia de los Emperadores romanos desde Augusto hasta Constantino Escrita en francés por M. Crevier á continuación de la de M. Rollin traducida al francés por D._*	Madrid: Antonio Baylo	Francisco Xavier Villanueva
1804-5	Pierre Blanchard[35]	*El Plutarco de la juventud o Compendio de las vidas de los hombres más grandes de todas las naciones* [...] *Obra elemental, propia para elevar el alma de los jóvenes*	Madrid: Blas Román	Ignacio García Malo

LAS EDICIONES DEL *TELÉMACO* EN ESPAÑOL

Títulos	*Fecha / traductor*	*Editor / Impresor*
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises. Continuación del Libro IV de la Odisea de Homero	1713	La Haya: A. Moetjens
Aventuras de Telémaco hijo de Ulises: continuación del libro de la Odisea de Homero	1723 / Fr. Medel Justo del Castillo	Madrid: Francisco del Hierro
*Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises eográficon del Libro IV de la Odyssea de Homero / por el Señor Arzobispo de Cambray; traducido del Original France*s	1733	París: Pedro Witte y Francisco Didot
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises eográficon del Libro IV de la Odyssea de Homero / por el Señor Arzobispo de Cambray; traducido del Original Frances (con el mapa de los viajes de Telémaco)[36]	1733	París: Pedro Witte y Francisco Didot
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises: eográficon del libro IV de la Odyssea de Homero / por el señor Arzobispo de Cambrai, Traducido del original eográf, y nuevamente corregido y emmendado [*h. Pleg. «Carta de los eográ de Telémaco eogr el Sr Fenelon»*]	1733	Bruselas: Joseph La Plante
Aventuras de Telémaco / Fénelon; traducción del original francés	1742	Amberes: Tournes, Freres
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulisses continuación del libro IV. De la Odyssea de Homero / por el Arzobispo de Cambray; traducido del original; Tomo segundo. Nueva ed. emendada y añadida	1743	Amberes: Tournes, Freres
Discurso apologético sobre el poema épico, excelencias del poema de Telémaco, é impugnación de la llave que corre con el título de llave del Telémaco escrito en francés por Mr. De Ramsay	1756 / Br. D. Josef Linares y Montefrío	Madrid: Oficina de Gabriel Ramírez
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulisses continuación del libro IV de la Odyssea de Homero / por el Señor Arzobispo de Cambray; traducido del original […] *Nueva edición enmendada y añadida*	1756	Amberes: L de Tournes
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulysees: continuación del libro IV de la Odisea de Homero / por el […] *Arzobispo de Cambray; traducido del original francés*	1758	Madrid: Joachin Ibarra
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulysses, continuación del libro IV de la Odiosea de Homero / por el […] *Arzobispo de Cambray; traducido del original* […]	1768	Madrid: Antonio Mayoral
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulysses, continuación del libro IV de la Odiosea de Homero / por el […] *Arzobispo de Cambray; traducido del original francés* [láminas]	1768	Madrid: Antonio Mayoral, a costa de la Real Compañía de Impresores y Libreros del Reyno
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulysses, del libro IV de la Odisea de Homero por el Sr. Arzobispo de Cambray; traducido del original francés	1768	Barcelona: Thomas Piferrer

Títulos	*Fecha / traductor*	*Editor / Impresor*
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulysses, del libro IV de la Odisea de Homero / por el Sr. Arzobispo de Cambray; traducido del original francés	1768	Barcelona: Carlos Sapera
Aventuras de Telémaco Hijo de Ulyses: del libro IV de la Odisea de Homero / Por el Sr. Arzobispo de Cambray […] *Aventuras de Aristonoo:* p. 348-377 [*Diccionario abreviado,* mythologico, y geográfico […]	1777	Madrid: D. Joachin Ibarra
Aventuras de Telémaco Hijo de Ulyses: eográficon del libro IV de la Odisea de Homero / Por el Sr. Arzobispo de Cambray […] *Aventuras de Aristonoo*, [*Diccionario abreviado,* mythológico, y geográfico]	1778 (¿?)	Barcelona: Francisco Suriá y Burgada
Manual resumen de las aventuras de Telémaco	[*c.* 1780]	Barcelona: Francisco Suriá y Burgada
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises: continuación del libro IV de la Odisea de Homero / por el Sr. Arzobispo de Cambray; traducido del original francés (al fin van *Las aventuras de Aristonoo* y un *Diccionario abreviado,* mitológico y geográfico para la inteligencia de la obra) (reimpresión de 1777)	1787	Madrid: Benito Cano
Aventuras de Telémaco Hijo de Ulyses: geográfico del libro IV de la Odisea de Homero / Por el Sr. Arzobispo de Cambray […] *Aventuras de Aristonoo*, pp. 348-377 [*Diccionario abreviado,* mythológico, y geográfico: pp. 378-456]	1789[37]	Amberes
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises: continuación del libro IV de la Odisea de Homero / por el Sr. Arzobispo de Cambray; traducido del original francés	1793	Madrid: V. é Hijos de Marín
El espíritu de Telémaco ó Máximas y reflexiones políticas y morales del célebre poema intitulado Las aventuras de *Telémaco, Sacadas fielmente, dispuestas por orden alfabético de materias, é ilustradas con varias notas para su mejor inteligencia*	1796, Agustín García de Arrieta[38]	Madrid: B. Cano
Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises, publícalas del francés al castellano […] *Joseph de Covarrubias* […][39]	1797 / 98	Madrid: D. Pedro Julián Pereyra ¿Imprenta Real?
Las Aventuras de Telémaco	1798, J. de Covarrubias	Madrid: Imprenta Real
Aventuras de Telémaco […] (en ed. bilingüe)	1798 / Agustín García de Arrieta	Madrid
Las aventuras de Telémaco, hijo de Ulises: poema en prosa / escrito en francés por M. Francisco de Salignac de la Motte-Fenelon; y traducido nuevamente al castellano […] *ilustrado con las correspondientes notas históricas, mitológicas y geográficas por –*	1799 Agustín García de Arrieta	Madrid: Benito Cano
Les auentures de Télémaque, fils d'Vlysse / par M. De Fénélon.	1799	Madrid: Imprimerie Royale, *Benoît* Cano (sic)

CORPUS DE OBRAS DE HISTORIA MODERNA ESCRITAS POR AUTORES FRANCESES Y TRADUCIDAS AL ESPAÑOL

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor*	*Traductores*
[1696] 1712	Esprit Fléchier	*Historia de el Cardenal D. Fr. Francisco Ximénez*	Zaragoza: (Pasqual Bueno) Leon de Francia: Antonio Briasson	Miguel Franco de Villalba[40]
1714 (París,) 1728	R. P. J. N. Duponcet[41]	*Historia de Gonzalo de Córdoba renombrado el Gran Capitan* […]	Jaén: Thomas Copado	Josef Fernández de Córdoba
1717	Pierre-Daniel Huet	*Comercio de Holanda o el gran Thesoro historial y político del floreciente comercio que los Holandeses tienen en todos los estados y señoríos del Mundo*[42]	Madrid: Impr. Real (F. Aguilar Piñal, 1986: 2383)	Francisco Javier de Goyaneche
1731[43]	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII Rey de Suecia* […]	Madrid: Imprenta del Convento de la Merced	Leonardo de Uría y Orueta[44]
1732 [1740]	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII Rey de Suecia* […] *Corregida y añadida con las reflexiones históricas de M. de la Motraye* […]	Madrid: Lorenzo Francisco Mojados	Leonardo de Uría y Orueta
1733 [1763]	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII Rey de Suecia* […]	Madrid: Joachin Ibarra	[No figura el nombre del traductor]
1734 (1740, 1771, etc.)	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII, Rey de Suecia* […]	Madrid: Joseph Doblado	Leonardo de Uría y Orueta
1736 (1781, 1789)	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII, Rey de Suecia* […]	Madrid: José Urrutia (1736) Madrid: Pedro Marín (1781)	[No figura el nombre del traductor]
1737 (1794)	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII, Rey de Suecia* […]	Madrid: Aznar	[No figura el nombre del traductor]
	[Voltaire]	*Historia de Carlos XII, Rey de Suecia* […]	Madrid: Pedro Marín	¿Leonardo de Uría y Orueta?
1733 (1780)	Jacques-Philippe Laugier de Tassy	*Historia del Reyno de Argel*	Barcelona: Juan Piferrer	Antonio de Clariana y Gualbes[45]
[1800]		*Noticia de la vida y obras del Conde de Rumford* […] *presentada a la Sociedad Patriótica de Madrid*[46]	(s. a., s. l. s. i.)	Domingo Agüero y Neira

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor*	*Traductores*
1736	El P. Gabriel Daniel (s.j.)	*Compendio de los sucessos de el reinado de Luis XIV el Grande, rey de Francia* […][47]	Sevilla: Juan Francisco de Blas y Quesada	Raimondo Ferrús[48]
1740	El P. Gabriel Daniel (s.j.)	*Historia de Luis XIV llamado el grande* […]	Amberes: Hermanos de Tournes (2 vols.)	
[1740] 1746	Michel Duplessis[49]	*Historia de Jacobo II, Rey de la Gran Bretaña*	[Bruselas] Madrid: Antonio Marín	José Jericó[50]
1740	Le Margne	*Vida del Duque de Ripperdá*[51]	Madrid: Imprenta del Reyno	
1754	Louis Balthazar Neel (1685-1754)	*Historia de Mauricio, Conde de Saxe Mariscal General de* [...][52]	San Sebastián: Joseph Riesgo y Montero	José Francisco de Laplaza y Sarria
1763	Thomas, Antoine Leonard	*Elogio de Maximiliano de Bethune, Duque de Sully, principal ministro en el Reinado de Enrique IV* […]. *Trad. del francés*[53]	Madrid: Imprenta Real de la Gaceta	Alonso Ruiz de Piña
1773	Thomas, Antoine Leonard	*Historia o pintura del carácter, costumbres y talento de las mugeres en los diferentes siglos* [...] *Escrita en francés por Mr. Thomas y traducida del castellano por* - […]	Madrid: Miguel Escribano[54]	Alonso Ruiz de Piña
1772-73		*Historia y descripción general de los intereses del comercio de todas las Naciones de Europa en las quatro partes del mundo*	Madrid: Miguel Escribano	1772
1784	Thomas Raynal	*Historia política de los establecimientos ultramarinos de las naciones europeas por* -	Madrid: Sancha	Eduardo Malo de Luque / Duque de Almodóvar[55]
1787	Guibert, Comte Jacques Antoine Hippolyte de[56]	*Elogio del rey de Prusia, escrito en francés por el Conde de Guibert*	Madrid: Imprenta Real	Francisco Escartín y Carrera Bernardo María de Calzada
1788-89	Guibert, Comte Jacques Antoine Hippolyte de	*Vida de Federico II, rey de Prusia*[57]	Madrid: Imprenta Real	Bernardo María de Calzada

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor*	*Traductores*
1789	Antonio Luis Seguier	*Discurso pronunciado en el Parlamento de París contra la obra intitulada: Historia filosófica y Política de los establecimientos* [Raynal Guillaume Thomas] *con las Indias*		Gabriel de Homar[58]
1789	Paterno Francisco	*Colección de las guerras de Federico II el Grande* [...]	Málaga: Herederos de Fco. Martínez[59]	Luis Muller, *Capitán de Infantería*
1789	Antonio Valladares de Sotomayor	*Seminario erudito que comprehende varias obras inéditas, críticas, Morales, instructivas, políticas, satíricas y jocosas de nuestros mejores autores antiguos y modernos. Dalas a luz -.* Tomo XXIL	Madrid: Don Blas Roman	
1793	Leboucher, Odet-Julien	*Historia de la última guerra entre la Inglaterra, los Estados Unidos de América, la Francia, España, y Holanda: desde el año de 1775* [...] *hasta el de 1783* […] *versión del francés al castellano*	Alcalá: Imprenta de la Universidad	
[1740] 1795 1796 (2.ª ed.)		*Historia del Duque de Riperda, primer ministro de España en el Reynado del Sr. Felipe V, traducida del francés y nuevamente corregida* […][60]	Madrid: Josef López	Salvador Josef Mañer (¿?)[61]

CORPUS DE OBRAS DE HISTORIA SANTA Y ECLESIÁSTICA ESCRITAS POR AUTORES FRANCESES Y TRADUCIDAS AL ESPAÑOL[62]

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor y fuente*	*Traductores*
1719 (1720), 1725	Gautruche Pierre S.J.[63]	*Historia eclesiástica contiene la historia de los Papas, el estado de la Iglesia en sus Pontificados, y las cosas más memorables, que pasaron en su tiempo*	Madrid: Juan Martínez de Casas (Madrid: Francisco del Hierro)	Alberto Pueyo (seud. Pablo Vertejo, S.J.)
1715	Mabillon, Jean (1)	*Tratado de los estudios monásticos. Dividido en tres partes, con una lista de las principales dificultades, que se encuentran en cada siglo en la lectura de los Originales y un catálogo de libros selectos escritos en francés por el rev. Padre Maestro D. Juan Mabillon* […] *y traducido en castellano*[64]	Madrid: Vda. de Matheo Blanco (2 vols.)	
1779	Mabillon, Jean (2)	*Tratado de los estudios monásticos, dividido en tres partes, con una lista de dificultades* [...] y un catálogo para componer una Biblioteca Ecclesiástica / Compuesto en francés por Juan Mabillon; y traducido por un […]	Madrid: Blas Roman	Monge español de la congregación de San Benito de Valladolid
1734, 1765, 1779	Abbé Nicolas Fontaine, y Lemaistre de Sacy, Sieur de Royaumont[65]	*Historia de sucesos memorables del mundo con reflexiones instructivas*. [Texto fuente: *c.* 1670]	Bruselas: Hermanos de Tournes, Madrid 1751-52 (4 vols.), 1765 (2.ª ed., 4 vols.), 1775, 3.ª ed., 3 vols.), 1787 (4 vols.).	Leonardo de Uría y Urueta
1743 [1789, 3.ª ed.]	Bossuet, Jacques-Benigne	*Política deducida de las propias Palabras de la Sagrada Escritura* 1 (1789, 3.ª ed.)	Madrid: Antonio Marín	Miguel Joseph Fernández
1743	Bossuet, Jacques-Benigne	*Historia de las variaciones de las Iglesias protestantes*[66]	Madrid: Imprenta del Mercurio	Miguel Joseph Fernández
1745	Bacallar y Sanna, Vicente, marqués de San Felipe [1669-1726]	*Monarquía hebrea añadida con dos disertaciones del R. P. Agustín Calmet, benedictino, sobre las diez tribus de Israel*	Haya: Hermanos de Tournes	–
1750	Touron, Antoine, O.P.[67]	*Historia de los varones ilustres de la Orden de Predicadores*	Madrid: G. Ramírez (F. Aguilar Piñal 1989: 4420)	Fray Manuel José de Medrano

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor y fuente*	*Traductores*
1753	Moreri, Louis[68]	*El Gran Diccionario Histórico o Miscelánea curiosa de la Historia sagrada y profana* […] *Con adiciones y curiosas investigaciones relativas a* […] *España y Portugal que contiene en compendio* […] (8 tomos en 10 vols.)	París: Hermanos Detournes París: a costa de los Libreros Privilegiados	José de Mirabell [Miravel] y Casadevant[69]
1753-1754	Ladvocat, Abbé Jean Baptiste[70]	*Diccionario histórico abreviado que contiene la historia de los Patriarchas, Príncipes hebreos, Emperadores, Reyes i grandes Capitanes, de los Dioses, de los Héroes de la Antigüedad Pagana, de los Papas, Santos Padres, Obispos* [...] *en lo que se indica todo lo más curioso i útil de la historia sagrada y profana* […]	Madrid: Joseph Rico	Agustín Ibarra
1754-55 (13 vols.)	Choisy, Abbé, François Timoléon de, S.J.[71]	*Historia General de la Iglesia. Escrita en francés por el Abad -. Traducida por*	Madrid: Eugenio Bieco-Antonio Pérez de Soto	Estevan Gazán
1755	Berruyer, Isaac-Joseph[72]	*Historia del pueblo de Dios desde su origen hasta el nacimiento de del Mesías escrita en francés por el P. Isaac Joseph Berruyer*		Padre Antonio Espinosa
1765	Louis Maimbourg	*Historia de las primeras Cruzadas para la Conquista de la Santa Ciudad de Jerusalem (4 vols.)*[73]	Madrid: Francisco-J. García)	Vicente Ferrer Munárriz
1774/1784	Pouget, François-Aimé	*Instrucciones generales en forma de catecismo: en las quales* […] *se explican en compendio la historia y los dogmas de la Religión* […]	Madrid: Imprenta Real	Francisco Antonio de Escartín y Carrera[74]
1781	Montereul, Bernardin de	*Vida de Jesu Christo. Historia de la Iglesia desde el nacimiento del Mesias* […] *Obra sacada de los quatro Evangelios* […] *Y su continuación tomada de las Memorias eclesiásticas de Mr. Luis Sebastian Le Nain de Tillemont. Traducido por otro padre de la misma Compañía*[75]	Madrid: Manuel Marín	[Traducido por otro padre de la misma Compañía]

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor y fuente*	*Traductores*
1788	Jamin, Nicolas	*Historia de las fiestas de la Iglesia y el fin con que han sido establecidas*	Madrid: Pantaleón Aznar	Joaquín Castellot[76]
1789	Sabbathier, François	*Del origen de la potestad temporal de los Papas*[77]	Madrid: Antonio Espinosa	P.D.C.C.
1789	Ballet, Abbé François[78]	*Historia de los templos de los paganos de los judíos y de los christianos. Escrita en francés por el abate Ballet y dedicada a la Reyna de Francia. Traducida en castellano por el mismo que ha traducido las Instrucciones generales* […] *del Padre Francisco Amado Pouget*	Madrid: Benito Cano	Francisco Antonio de Escartín [y Carrera]
1791-1794	Macquer[79] (obra aumentada por Antoine Toussaints Dinonart)	*Compendio cronológico de la Historia eclesiástica*	Madrid: Imprenta Real (4 vols.)	Baltasar Zapata y Merino
1754-1792, 1879	Flórez (R.P.M.Fr. Enrique, 1702-1773)	*España Sagrada: teatro geográfico-histórico de la Iglesia de España*]…]	Real Academia de la Historia	
1792	Ducreux, Abbé Gabriel Marin[80]	*Historia eclesiástica general 1788-1792* y *Continuación á la historia eclesiástica general o siglos del christianismo del Abate Ducreux, que comprende desde el año 1700* [...] *hasta* [...] *N.S.P: Pío VI, por los traductores de dicha obra*	Madrid: Benito Cano; Madrid: B. Cano	
1792	Pluquet, Abbé François[81]	*Diccionario Histórico de las heregías, errores y cismas. Obra escrita en francés por -*	Madrid: Imprenta Real	José María Mera Alfonso
1792	Gourcy Abbé François, Antoine, Etienne de[82]	*Colección de los apologistas antiguos de la religión christiana*	Madrid: Imprenta Real (BU Valencia)	Manuel Ximeno y Urieta
1796	Pons-Augustin Alletz (vol. V)	*Pintura de la historia de la Iglesia que tiene los sucesos más importantes* [...] *desde el primer siglo hasta el presente formada en francés por* [...] *y copiada en español*	Madrid: Imprenta Real	Francisco Antonio de Escartín

Fecha	*Autor francés*	*Título*	*Editor y fuente*	*Traductores*
1797-1808 (25 vols.)	Berault-Bercastel, Abbé Antoine Henri	*Historia de la Iglesia, puesta en castellano por la que escribió en francés el Abad Berault-Bercastel, canónigo de la Iglesia de Noyon, enriquecida con notas por lo perteneciente a España* (24 vols.)	Madrid: Sancha[83]	
1799	Chardon, Charles Matthias	*Historia de los Sacramentos donde se refiere el modo observado por la Iglesia en su celebración y administración*	Madrid: Imprenta Real Madrid: Gómez Fontenebro (1804)	Francisco Alberico Echandi, & J. de Campo y Oliva

Notas del anexo

[1] Como en los demás listados de traducciones de este volumen, las fuentes para su constitución son: F. Aguilar Piñal, la BNE, Google Libros y Maier Allende (2011), principalmente. También hemos utilizado para este listado: M. A. Aragón (1992). En todo caso, estos inventarios dan una idea de la inmensidad del trabajo realizado por los españoles sobre la Antigüedad y el patrimonio monumental español desde 1738 en el inventario y examen de los manuscritos de la Real Academia de la Historia: en Abascal/Cebrián (2005). <https://books.google.es/books?isbn=8495983737>.

[2] Véase *infra* datos biobibliográficos del padre Gautruche y el *Diccionario general de bibliografía española* 1870-72 (Dionisio Hidalgo, Manuel F. Hidalgo) que cita una edición tardía de 1848 del *Epítome* (Madrid: Aguado).

[3] Para más detalle sobre Bossuet traducido, véase *infra* en la parte dedicada a la historia eclesiástica.

[4] Charles Rollin (1661-1741). El título francés es *Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes et des Perses, des Macedoniens, des Grecs* (t. I), París: Estienne, 1736-1740 (13 vols.). Véase las ediciones de 1745, 1755, 1768 y 1776. Para más detalle sobre Rollin, *infra*.

[5] El título completo es *El héroe español. Historia del Emperador Theodosio el Grande, sacada de que dio a luz en lengua francesa el Ilustríssimo Flechier, Obispo de Nîmes. Por el Padre Joseph Francisco de la Isla, de la Compañía de Jesús* (2 vols.), Madrid: Alonso Balvás, 1731. Esta es la primera traducción del jesuita padre Isla (Llanos Gómez, 1999: 336): «la obra por su pequeño formato parece haber intentado alcanzar al gran público. Sin embargo, parece que mereció pocas ediciones […]». Véase también acerca del padre Isla, la traducción que se le atribuye del *Catecismo* de Fleury.

[6] Para una información más amplia sobre Vertot, *infra*.

[7] El padre François Catrou (1659-1737) y Pierre-Julien Rouillé, S.J. (1681-1733) son los autores de la *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 47 de J. C.*, París: Compagnie des Libraires, 1729, p. 48; *Compendio de la Historia Romana de los RRPP Catrou y Roville de la Compañía de Jesús. que modernamente dan a la estampa con apreciables notas geográphicas y críticas. Compuesto y traducido por el P. M. Haller*, 3 vols., Valencia: Antonio Bordazar, 1735, p. 36, recopilado por F. Aguilar Piñal, 1986: 1.872). Haller y Quiñones es el autor del *Abecedario de Príncipes* (ya citado, nota 14), género tradicional, destinado al infante D. Luis, primogénito de Felipe V (Morán, 1990).

[8] Para una más amplia información sobre Claude Fleury, *infra*, en el capítulo dedicado a la historia eclesiástica.

[9] El título completo en español es *Nueva Cyropedia ó Los viajes de Cyro y un Discurso sobre la Mythología que escrivió en lengua francesa Monsieur de Ramsay, con una carta de Monsieur Freret en la que manifiesta la exacta cronología de la obra. Lo que tradujo el año 1732 en lengua castellana D.* Hay una edición bilingüe inglés-castellano para uso escolar (Londres: T. Wilcox, 1760). Citado en Aguilar Piñal: 1993: 4.359.

[10] Figura como «oficial de la Secretaría de Nueva España».

[11] El título en francés es *Les moeurs et les usages des Grecs par M. –*, Lyon: Vve. Delaroche et fils, 1743. La censura del reverendísimo P. M. Fr. Alonso Cano hace constar lo siguiente: «He visto y reconocido la obra intitulada: *Costumbres y usos de los Griegos*, escrita en francés por Mr. Ménard, y traducida por D. Joseph Daza al español, cuya methódica disposición y claridad, junta al buen gusto, y propiedad de la traducción, presenta a los aficionados de las Bellas Letras un extracto de todo lo útil de la Historia Griega, y por consiguiente una quinta esencia de los principios elementales de la Erudición Profana y de la Historia Universal antigua […]». Se trata de un libro para «aficionados», con un «Índice de las cosas más notables», es decir temático, al final. Consta este de once páginas y facilita la utilización del libro sin una lectura seguida. Véase el *Compendio de las antigüedades romanas* […], 1788 (<https://books.google.es › books>).

[12] El título francés es *Les moeurs des Israelites*, 1.ª ed., París: Vve G. Clouzier, 1681.

[13] El título completo de esta obra en la que no figura ningún autor es el siguiente: *Compendio de las Antigüedades Romanas en que sucinta, aunque exactamente, se manifiesta el establecimiento de la Ciudad de Romas, su Gobierno, Dignidades, Magistrados, Senado, Asambleas, Erarios, Ministros; los Dioses, Pontífices, Sacerdotes, Ministros de la Religión, Fiestas, juegos, Sacrificios, división de su año, día y noche, lustros y lustraciones; nombres de los Romanos, Milicia, Oficiales, Armas, Estandartes, Triunfos, y sus ceremonias; Esclavos. Y Libertos; Números; Monedas, &c. Obra manual para los versados en la Historia, y precisa para instrucción de la Juventud. Traducida por Francisco Pérez Pastor, Quien ha añadido muchas notas que lo hacen más instructivo*, Madrid: Imprenta de la calle de Barrio-Nuevo, 1771. Hay una reedición de 1788 (Madrid: Pedro Marín). En su prefacio, el traductor insiste en que la obra está destinada a la juventud española para que aprenda «de modo insensible, de entretenimiento», aunque, según el título, su público es más amplio e incluye también «los versados en historia». Existe un ejemplar reimpreso (s. f.) «para el uso del Seminario Episcopal de Barcelona» (Barcelona: J. F. Piferrer). En la sesión del 13 de julio de 1770, se informa en la Real Academia de la Historia sobre esta obra traducida (J. Maier Allende, 2009: 299).

[14] Esta obra figura en M. A. Aragón (1992), por lo tanto, fue citada en la *Gaceta de Madrid*. El título francés es *Instruction sur l'histoire de France et romaine par demandes et par reponses, avec une explication succinte des Metamorphoses d'Ovide, et un recueil de belles sentences tirées de plusieurs bons auteurs.* El título completo en español (Aguilar Piñal, vol. VI, p. 248, 1776) es *Compendio de Historia Romana, por preguntas y respuestas, para que así, los niños, como qualquiera otra persona, pueda en muy pocas horas imponerse en los pasages más principales de ellas, y instruirse en las costumbres de los Romanos. Sacado del que escribió en francés Mr. Lerragois, Preceptor del Duque de Maine. Por el Licenciado D–*. Por su parte, Aragón declara que esta obra (1992: 53) «completa la Historia de los Emperadores romanos de Crevier. En el prospecto se hace saber que esta es continuación de la de Rollin, del que fue discípulo». Selon Sylvain Menant (1981: 19, note 59), Le Ragois extrae lecciones morales de la mitología [por ejemplo, una fábula] «fait voir que la passion de la chasse nous rend sauvages et nous ruine quand elle n'est pas modérée. Elle nous apprend aussi que nous ne devons point paraître devant les personnes chastes lorsqu'elles ne sont point en état d'être vues».

[15] El título francés es *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* Amsterdam: J. Desbordes, 1734; París: Huart, Clouzier & Guillyn, 1734.

[16] El título francés es *L'origine des dieux du paganisme et le sens des Fables découvert par une explication suivie des poësies d'Hésiode Par M. Bergier, Docteur en Théologie, Principal du Collège de Besançon, Associé à l'Académie des sciences, Belles-Lettres & Arts de cette même ville*, París: Humblot, 1767. Algunos comentarios del texto de Hesíodo son históricos, otros filológicos e incluso gramaticales.

[17] En la portada, el traductor dice ser «Agregado a la Biblioteca de los Estudios Reales de Madrid y de la Real Sociedad Vascongada». Es *extranjero* y ha traducido su texto porque (nota del traductor) «tenía el deseo de ser útil y complacer á la Nación generosa, cuyo Gobierno se dignó acogerme en mis desgracias con la mayor benignidad».

[18] Véase la edición de 1731.

[19] En *La biblioteca de Jovellanos* (F. Aguilar Piñal, 1984, *op. cit.*) figura la referencia 'Abate Millot', con el título *Historia de los trovadores* (1774). No hemos encontrado traducciones de dicha obra, a pesar de este título en español. En todo caso, por su temática, debe estar excluida del presente corpus. En cambio, sí que debía figurar el título (Millot, 1790) en su parte de historia antigua.

[20] El título francés es *De l'origine des loix* (sic), *des arts et des sciences, et de leur progrès chez les anciens peuples*, 3 vols. En 4.º, París: Desaint & Saillant, 1758. Hay otra edición traducida: *Del origen de las leyes, artes, ciencias y sus progresos en los pueblos antiguos* [Flórez Estrada, Álvaro] 1791-94 (5 vols.), Madrid: Imprenta Real (F. Aguilar Piñal, 1984: 4105); *Del origen de las leyes, artes ciencias y sus progresos en los pueblos antiguos* [Plácido Regidor] 1791-92 (5 vols.), Madrid: Imprenta Real (F. Aguilar Piñal, 1993: 323).

[21] 1630-1721. El título francés es *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens par M. Huet, ancien Evêque d'Avranche, Sous-precepteur de feu Monseigneur le Dauphin & l'un des quarante de l'Académie Françoise* París: Antoine Urbain Coustelier; Bruxelles: Jean Léonard, 1716 [1727, 3.ª edición revisada]. La obra está dedicada a «M. Colbert, Ministre et Secrétaire d'état». En la

portada, el autor aparece como «Obispo de Avranches, Subpreceptor del Señor Delfín y uno de los quarenta de la Academia Francesa», y el traductor como el «ExVisitador General de la Religión de San Benito, Abad que ha sido del Real Monasterio de Nuestra Señora de Monstserrat de Cataluña, Nulius Diocesis». La obra fue remitida a la Real Academia de la Historia en la versión española de Francisco Sierra el día 14 de enero de 1785 y el informe fue favorable.

[22] El traductor fue intérprete de lenguas orientales en la Real Bibliotheca, profesor en el Colegio de Santo Tomás y Reales Estudios de Madrid, autor de *Disertaciones sobre las versiones arábigas desde el griego y su utilidad* [...] por J. A. Romero, Madrid: Sancha, 1793, obra leída en la cátedra de historia de la literatura de los Reales Estudios de S. Isidro de Madrid (F. Aguilar Piñal., t. VII, 1983: 2014).

[23] Véase s. v. Bernardo María Calzada, *Diccionario Histórico de la Traducción en España* (F. Lafarga y L. Pegenaute, 2009).

[24] (1693-1765). La obra *Historia…* se remitió en la Real Academia de la Historia en la sesión del 26 de mayo de 1780, «corregida con arreglo a censura» el 22 de marzo de 1782.

[25] El título francés es *Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin Le Grand par Monsieur Le Beau, professeur émérite de l'Université de Paris,* […] *Secrétaire Ordinaire de Monsieur le Duc d'Orléans*, […]. *Continuée par M. Ameilhon*, París: Veuve Desaint & Nyon l'Aîné, 1781. Véase *infra.*

[26] J. J. Barthélémy (1716-1795). El título francés es *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce: vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, París: Bure l'Aîné, 1786-7 y 1791; París: Fantin, 1809. Hay otras ediciones en español del siglo XIX: se trata del *Compendio del viage del joven Anacarsis à la Grecia / por Juan Santiago Bartelemi* (sic); *estractado por Ant. C**, traducido del francés y aumentado por J. March*), Gerona: A. Oliva, 1830, o *Viaje de Anacarsis a la Grecia*, Madrid: La Ilustración Est. Tip. Literario Universal, 1847. Añadamos que, si el *Anacharsis* es una obra de ficción histórica, el abad Barthélémy ofreció a sus lectores una larga introducción que contiene un compendio de la historia de Grecia desde los tiempos más antiguos hasta la toma de Atenas el año 404. Añadió también tablas cronológicas. Véase *infra* para más detalle.

[27] Citado en *Historia Universal*, vols. V-VI, 1847, por Cesare Cantú, Pérez de Santiago, Madrid: Establecimiento Tipográfico de D. Francisco de Paula Mellado.

[28] Según consta en la portada. Este traductor se presenta como «Abogado de los Reales Consejos, de Aranjuez».

[29] Antoine Yves Goguet (1716-1758). Cf. *Encyclopédie methodique. Histoire*, París: Panckoucke / Lieja: Plomteux, 1786; *De l'origine des lois, des arts et des sciences et de leurs progres chez les anciens Peuples par Antoine Yves Goguet. Nouvelle édition augmentée d'une table raisonnée des matières; avec planches et tableaux*, París: L. Haussmann et d'Hautel.

[30] P. D. Huet (1630-1721). El título francés es *Histoire du commerce et de la navigation des anciens. Par M. Huet* (2.ª ed.), París: A. N. Coustelier / Bruselas: J. Léonard, 1716. Hay otra edición francesa editada en 1763, en Lyon: Duplain. En la portada de la edición española de 1793. el autor consta como «Obispo de Avranches, subpreceptor del Señor Delfín, y uno de los quaranta de la Academia Francesa». El traductor, como «Exvisitador General de la religión de san Benito, Abad que ha sido del Real Monasterio de Nuestra Señora de Montserrat de Cataluña. Nullius Diocesis, etc.» La misma portada precisa que el libro «contiene un índice copioso para el conocimiento de la situación».

[31] El título francés es *Éléments d'Histoire générale*, París: Jacques Hardion, 1772.

[32] Según María Aurora Aragón, se trata, como indica su título completo, de (1992: 27) «políticas sentencias y memorables hechos de reyes y héroes de la Antigüedad». [Se precisa también] en la *Gaceta de Madrid* (1795) que la obra ha tenido «tanta aceptación en España que à un mismo tiempo se publicaron de ella dos traducciones». El apelativo dado a Madame Gómez, la *Seneca del siglo XVIII*, se debe al traductor. Madame Gómez, una parisina nacida en 1684, se casó con un español de escasos recursos económicos, por lo que tuvo que dedicarse a la literatura, según Rosalía Fernández Calderón en «Les *journées amusantes* de Mme. De Gómez, fuente para el teatro de Gaspar Zaval y Zamora» en *Castilla. Estudios de Literatura*, 22 Valladolid, 1995: 86-89.

[33] J. F. Bilhon es autor de una obra titulada *Essai sur l'état du commerce des Romains* citado en otra obra del mismo francés, *Du gouvernement des Romains* (París: Gueffier Jeune, 1788 y 1797). Antonio Zacarías de Malcorra y Azanza es, según la portada de la obra en español «secretario en la clase de Artes y Oficios en la Real Económica de Valladolid, oficial de la contaduría principal

de la misma, y Agregado a la de Exército de Valencia». Por otra parte, en la sesión (ordinaria) del 22 de febrero de 1793 de la Real Academia de la Historia (cf. 2003: 50 en Jorge Maier Allende), podemos leer lo siguiente: «Isidoro Bosarte lee la censura sobre el manuscrito titulado: *Del comercio de los Romanos* […]; se acuerda que se remite al Consejo advirtiendo que es una traducción del francés y no obra original, como se indica en el título». Del mismo autor es *De l'administration des revenus publics chez les Romains*, de J. F. Bilhon, director de departamento del Ministerio de Finanzas, París: Guilleminet, 1803.

[34] Prospectos de la obra en la *Gaceta de Madrid* (20 de marzo de 1798). El título francés es *Histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Constantin, Par Mr. Crevier, Professeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais*, París: Dessaint & Saillant, 1754.

[35] El título francés de la obra traducida es *Le Plutarque de la jeunesse ou Abrégé des vies des plus grands hommes de toutes les Nations: depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, au nombre de plus de 200, et ornées de leurs portraits: propres à élever l'âme des jeunes gens, à leur inspirer des vertus utiles à la société*, Pierre Blanchard, ed.: Prieur, 1803. La obra sería un resumen de *Les vies des hommes illustres de Plutarque traduites en François avec des remarques historiques et critiques. Nouvelle edition revuë, corrigée et augmentée de plusieurs notes par Mr. Dacier, de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Secrétaire perpetuel de l'Académie Françoise* […], Amsterdam: Z. Chapelain, 1735. P. Blanchard (1731-1797) es el seudónimo de Xavier Duchesne, jesuita que cambió de nombre después de la expulsión de Francia de la Compañía. Es autor también con este último nombre de *Le poète des moeurs ou Maximes de la jeunesse avec des remarques morales et historiques utiles aux jeunes gens et aux autres personnes pour se conduire sagement dans le monde* (reeditada con el título de *L'école des moeurs ou Réflexions morales et historiques*, (Namur: Stapleaux, 1772. Reeditada en Lyon: Bruysset, 1782), es la base de la traducción de García Malo, *Escuela de costumbres, o Reflexiones morales e históricas sobre las máximas de la sabiduría. Obra útil a los jóvenes y a toda clase de personas para conducirse en el mundo* [...] *Traducida fielmente en castellano por D. Ignacio García Malo*, 4 vols., Madrid: Blas Román & Impr. de Pedro Marín 1786 (Marín: vol. IV). Véase F. Aguilar Piñal (1986: 912). En la nota del traductor (vol. I, p. VIII) confiesa García Malo que suprimió algunas de las vidas del original, «aquellas de cuya cultura no se obtendría el resultado moral deseado». Más precisamente, se encuentran suprimidas las vidas de Pitágoras (p. 45) y las de Milcíades (p. 92); fueron tachadas también las vidas de Marot, Amiot, Montaigne, Pedro Charron, Galileo. Además, «desaparece de la vida de Luis XIV, el párrafo sobre el Edicto de Nantes, y la vida de Locke», así como la vida de La Bruyère et la de Mably». La obra tuvo una segunda impresión en 1797 (citada en la *Gaceta de Madrid*, 1800, n.º 52-105, p. 736: «Incluye igualmente un plan de educación: de manera que los padres, ayes y maestros hallarán en esta obra una recopilación útil para la educación de la juventud: los jóvenes un preservativo contra la corrupción; y todos los lectores el modo honesto de vivir, y ser útiles y bien quistos en la sociedad […] Vendense en 48 rs. En pasta y 40 en rústica en la librería Baylo, Calle de Carretas.» García Malo figura también como traductor en la *Gaceta de* Madrid (p. 257, 20 de marzo de 1797).

[36] Según el *Diccionario general de bibliografía española* (A- Compendio, vol. I, de Dionisio Hidalgo (Madrid, 1862: 181-182), «Esta traducción [1733], muy mala por cierto, cuyo testo se ha seguido en las ediciones de Madrid de 1777 y 1787, y en las de Barcelona que no se espresa el año, y en las dos de Amberes, es la primera que se hizo en castellano del *Telémaco*. En el privilegio que va al fin en francés, se concede también licencia al mismo editor, para la impresión en castellano de la *Vida de Guzmán de Alfarache*, *–Catecismo histórico– Imitación de Cristo* y *Don Quijote* cuyas obras debieron de publicarse por aquel tiempo».

[37] Edición citada en el *Diccionario general de bibliografía española* de Dionisio Hidalgo: A - Compendio, vol. I, p. 181.

[38] Edición citada en el *Diccionario general de bibliografía española* de Dionisio Hidalgo: A - Compendio, vol. V, p. 280.

[39] Sobre la cuestión de la traducción del *Telémaco* por J. de Covarrubias, véase Aragón (1991 y 1992).

[40] La obra de E. Féchier, obispo de Nimes, fue publicada por Marc-Michel Bousquet (Amberes) en 1740 (véase también *infra*). Según el Boletín de la Librería- vols. VIII-X, p. 170, el Doctor D. Miguel Franco de Villalba, ostentó el título de vicario general del Arzobispado de Zaragoza. <https://books.google.es/books?id=mfRMAAAAIAAJ>.

[41] El título francés es *Histoire de Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine* (París: J. Mariette, 1714). El traductor es descendiente del Gran Capitán, según el «Dictamen del M. R. P. M. Fray Andrés de Baena: De orden del Sr. Licenciado Don Juan Luis Menciolino y Almansa, Prebendado de la Santa Iglesia de esta Ciudad de Jaén, Provisor y Vicario general de este obispado, soy mandado reveer una historia en dos tomos menores dividida, compendio de la vida del glorioso Scipión de nuestra España Don Gonçalo Fernández de Córdoba, llamado por antonomasia el Gran capitán, traducida de su original francés en español por su nobilíssimo descendiente, Don Josef Fernández de Córdoba» (¿1615-1685?). Se añade a propósito de la traducción: «Personas versadas en la una y otra lengua [...] asseguran la propiedad clausulada, que el traductor observa en esta historia». El padre Duponcet es también autor de *Histoire de Scanderberg, roi d'Albanie* (París: J. Mariette, 1705, 1709), no traducida al español.

[42] El título francés es *Le grand Thresor historique et politique du florissant commerce des Hollandois dans tous les etats et empires du monde* (Rouen: Rouault, 1712). El subtítulo español es el siguiente: *Qual es el modo de hazerle, su origen, sus grandes progresos, sus possessiones, y gobierno en las Indias. Como se han hecho dueños absolutos de todo el comercio de Europa, y quales son las mercancías convenientes para el trato marítimo. De donde las sacan y las considerables ganancias que en el hacen. Obra tan curiosa como necessaria para los Negociantes, y muy útil para establecer un comercio seguro. Traducido del francés en español por Don Francisco Xavier de Goyaneche, caballero de la Orden de Santiago, del Consejo supremo de las Indias En Madrid: En la Imprenta Real, por Joseph Rodríguez y Escobar impresor del Rey N.S. de su Consejo de la Santa Cruzada, y de la Real Academia Española.* Remitimos para la biografía y obra de este autor al capítulo IV (historia antigua).

[43] Esta clasificación de la obra de Voltaire traducida al español se ha organizado teniendo en cuenta los editores que se han encargado de su edición en España y no solamente la cronología.

[44] El listado de las traducciones de la obra proviene de F. Aguilar Piñal. s. v. Uría y Orueta, Leonardo. Título completo de la edición de 1731: *Historia de Carlos XII, Rey de Suecia. Traducida del idioma francés al español por Don Leonardo de Uría y Orueta. Opositor a Cátedras en la Universidad de Valladolid y Licenciado en Sagrada Theología. Dedícalo al señor Abad de Vivanco.* En el segundo volumen aparece como imprenta la de Manuel Martínez en la calle Angosta de San Bernardo (2 vols.). La censura es de José Ibáñez (F. Aguilar Piñal, p. 226). Leonardo de Uría y Orueta tradujo igualmente: *Historia de sucesos memorables del mundo con reflexiones instructivas para todos Sacada en español de la que escribió en francés Don Leonardo de Uría y Orueta, Presbytero, Licenciado en Theología*, Madrid: Imprenta de Alfonso López, 1787. Precisemos que esta obra de Voltaire fue mandada expurgar por la Inquisición en julio de 1743. Sin embargo, habrá otras cinco ediciones entre 1763 y 1794 (véase Etienvre, 1999: 110 y también *infra*). En «Al lector», Uría justifica haber adaptado (aunque él emplea el término *escribí*) el texto fuente. La traducción de Voltaire por el mismo L. de Uría y Orueta, ha sido comentada por F. Lafarga, Voltaire, (1782: 62 y ss. y 157).

[45] Clariana y Gualbes fue un navegante español del siglo XVIII, natural de Cataluña. Era caballero de Malta y, en calidad de tal, tomó parte en varias expediciones. Auxilió a Corfú, sitiada por los turcos. Sirvió en la armada de Venecia. Estudió en Malta y Tolón todo lo relativo a arsenales y armamentos marítimos, sobre cuya materia compuso un libro titulado: *Resumen náutico de lo que se practica en el teatro naval* o *representación sucinta del arte de marina*. <http://www.mcn-biografias.com/app-bio/do/show?key=clariana-y-gualbes-antonio-de>.

[46] *Ensayos políticos, económicos y filosóficos* [por Benjamin Thompson Rumford, conde de] *del Conde de Rumford traducidos de orden de la Real Sociedad Económica de esta corte por su Individuo Don Domingo Agüero y Neira*, Madrid: Imprenta Real, 1800. Se trata de una traducción francesa del inglés, base de la *Presentación*, realizada por la marquesa de Fuerte Híjar, presidenta de Damas de la Sociedad Económica Matritense. Esta es además autora de dos comedias. Título citado en F. Aguilar Piñal, 1993: 835.

[47] Gabriel Daniel (1649-1728), profesor de retórica en el colegio jesuita de Rouen y bibliotecario, luego, en París. El título francés es *Histoire de France, depuis l´établissement de la monarchie dans les Gaules* (París: J.-B. Delespine, 1713). El título español completo es *Compendio de los sucesos de el reynado de Luis XIV el Grande, Rey de Francia, que con título de fastos ó diario Histórico compuso en Idioma francés el célebre escriptor El P. Gabriel Daniel de la Compañía de Jesús, traducido en castellano, y dedicado a la Magestad de El Señor Dn Felipe V, Rey de España por Raymundo Ferrús su*

librero en Sevilla [...]. Existe una edición de Amberes (Hermanos De Tournes, 1750): *Historia de Luis XIV llamado el grande/ que escribió en compendio el R. P. Gabriel Daniel* [...] *traducida de francés a castellana*. Título citado en F. Aguilar Piñal, 1984: 3812.

[48] «Librero francés a quien, en su calidad de extranjero, se le denegaba el paso a América para establecerse [...] para la venta del libro que había hecho traducir: *Compendio* [...]» (José Torre Revello, 20..., nota 3, p. 97).

[49] Michel Toussaint Chrestien Duplessis (1689-1764), benedictino, autor de *Nouvelles Annales de Paris* (Bruselas: Jean Léonard, 1740, BNE]; París: Vve. Lottin y J. H. Butard, 1753), así como, entre otros títulos, de l'*Histoire de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne*. Duplessis, también autor de una *Histoire de l'église Meaux*, fue en su época un historiador criticado (según la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint Benoît* (1778, vol. I, p. 525). El prólogo de la edición de esta última obra (1746) indica que «Dos años después de su muerte [la de Jacobo II], esto es en el de 1703, se imprimió en Francés un pequeño Escrito, con el único fin de dar a conocer sus virtudes, y excitar la imitación de los Fieles. El año siguiente fue traducido en nuestro Idioma; pero el Traductor no pudo darle la extensión de la que carecía». Existe una edición en castellano de 1740 impresa en Bruselas que sufrió algunas modificaciones por parte del traductor. Dicha edición, según el mismo prólogo, «mereció entre los hombres capaces de formar concepto, aun del partido contrario, que fuera tenida por imparcial la narración de los hechos. Esto me movió a traducirla. [...]. Atendiendo a algunas circunstancias, he mudado algunas cosas que no me parecieron oportunas, y omitido otras, señaladamente algunos passages apologéticos, que, en España, para nada eran del caso. Ha sido precisa esta advertencia para satisfacer con anticipación al que quisiere cotejar la traducción con el original».

[50] José Jérico (1707-1786), el traductor de Duplessis, era escolapio. Maestro de los hijos del duque del Infantado y teólogo de cámara del infante don Felipe, duque de Parma, hijo de Felipe V. Procurador de la Provincia de Aragón en Madrid, donde ganó fama de excelente predicador; dos veces provincial de Aragón (1751-54 y 1781-84) y otros dos asistentes generales. [...] y enriqueció el archivo provincial escolapio de Aragón con nueva técnica y aportación de documentos de gran valor histórico. En 1746 fue nombrado miembro numerario de la Real Academia de la Historia, en cuyo *Diccionario* trabajó desde entonces. El campo especializado de sus investigaciones abarcó España, Aragón y su orden de las Escuelas Pías (<http://www.enciclopedia-aragonesa.com/voz.asp?voz_id=7342&voz_id_origen=5035>). Título citado en F. Aguilar Piñal, 1986: 5734.

[51] El título francés es *La vie du duc de Ripperda Seigneur de Poelgeest, Grand d'espagne, &c.,&c.,&c. par Mr. P.M.B.* [B.E.] (Amsterdam: J. Ryckhoff [...], 1739). La obra está dedicada al conde de Bonneval. Ripperda es, según el prefacio (s. p.): «Ministre sur qui l'Europe entiere a eu si long-tems les yeux fixez. [...] Ce qui rend cette histoire plus intéressante, c'est le contraste qui paroit dans le Genie du Duc de Ripperda, ses vicisitudes continuelles d'une Religion à une autre & parvenir enfin au point fatal de n'en point avoir». El título completo de la traducción española es *Vida del Duque de Ripperdá. Traducido del francés al castellano, corregida, ilustrada y añadida por Mr. La Magne*, Madrid: Imprenta del reino, 2 vols., 1740). Existe una segunda edición: *Historia del Duque de Ripperdá, Primer Ministro de España en el Reynado del señor Felipe Quinto* [...], Madrid: Josef López, 1796. *La Vida del Duque de Ripperdá* fue anotada por Salvador José Mañer, fundador del periódico *Mercurio Histórico y Político.*

[52] Esta obra, compuesta primero en francés y cuyo autor –no citado ni en el original ni en la traducción española– fue impresa en Mittaw (s. i.) en 1752 y dos años más tarde, en San Sebastián (1754, el censor fue Manuel de Larramendi). El título francés completo es *Histoire de Maurice, Comte de Saxe, Marechal general des camps et armées de sa Majesté Tres-Chretienne, Duc élu de Curlande & de Semigalle, Chevalier des Ordres de Pologne & de Saxe. Contenant toutes les particularitez de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; avec plusieurs Anecdotes curieuses & interesantes, enrichies des plans des batailles de Fontenoy & Lawelát. A Mittaw* (s. i.). De entrada, L. B. Neel (autor que la posteridad recuerda sobre todo por su obra *Le voyage de Saint-Cloud par mer et par terre Seconde partie. Nouvelle édition, augmentée des Anales & Antiquités de S. Cloud*, París: Chez Duchesne, 1760) afirma, sin sorpresa, dada la naturaleza del resto de su obra, la pertenencia de la historia a la literatura y su utilidad para la sociedad (nota preliminar): «C'est à elle seule que nous sommes redevables de toutes les connoissances que nous avons sur l'Antiquité. C'est par elle que

les vertus nous sont proposées pour les imiter, & les vices pour les fuir […]», en F. Aguilar Piñal: 1989: 200.

[53] El título francés es *Oeuvres de M. Thomas* […]. Nouv. éd. Augmentée, 1773, *Essai sur les éloges*, París: Moutard (t. I y II: *Essai sur les éloges* […] *Maximilien de Béthunes, duc de Sully...* t. IV: *Essai sur le caractère, les moeurs et l'esprit des femmes* (*On a relié à la fin du T. IV: Eloge à la mémoire de Mme Geoffrin...par Thomas...*). Alonso Ruiz de Piña, el traductor, está citado en F. Aguilar Piñal, 2402-2405.

[54] Título citado en F. Aguilar Piñal (1993: 2402) y en Bolufer Peruga (1998:81).

[55] El título francés es *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Ginebra: Jean-Léonard Pellet, 1781. La obra en castellano está firmada por E. Malo de Luque, seudónimo de Pedro Jiménez de Góngora, duque de Almodóvar (véase *infra* sobre esta traducción).

[56] *Essai General de Tactique* […], Lieja: E. Plombeux, 1775 y Londres: Libraires Associés, 1787. El título francés del original es *Eloge du Roi de Prusse, par l'auteur de l'Essai general de Tactique*, citado en F. Aguilar Piñal, 1984: 1300.

[57] El título francés es *Observations sur la constitution militaire et politique des armées de S.M. Prussienne. Avec quelques anecdotes de la vie privée de ce Monarque, Fréderic II*, Berlin, 1777, citado en F. Aguilar Piñal, 1983: 682.

[58] El R. P. Fr. Gabriel de Homar, agustino, es traductor del *Discurso de Monsieur Antonio Luis Seguier Fiscal de S.M. Christianísima contra la obra titulada Historia Filosófica de* […] Raynal. En el prefacio (1789: 3-4), el traductor da su opinión sobre la obra de Raynal: «La historia filosófica que escribió el Abate Raynal se concibió sin duda con el designio de obscurecer, y si fuera posible, borrar del todo la idea de las verdades que forman el cuerpo de nuestra creencia. […] Muy abundante en expresiones de amor hacia la Humanidad, y lleno de apariencia de zelo por su bien, nada respeta de quanto constituye el verdadero bien de los hombres. [...]No hay máxima Christiana que no ataque, ni principio de probidad que no sujete al furor del diente canino de una crítica […] funesta».

[59] En F. Aguilar Piñal (1991: 2041). Véase Fuentes (2006: 98). Según esta autora, Muller es «Teniente de Ingenieros al servicio de Prusia. Capitán del Regimiento de Infantería de Milán».

[60] El autor de la obra francesa original es Pierre Massuet, *docteur en médecine* (1698-1776), francés afincado en Holanda tras su conversión del catolicismo al protestantismo, discípulo de Boerhaave, además de autor de *La vie du Duc de Ripperdá, seigneur de Poelgeest, Grand d'Espagne, &c.,&c.; &c.. par Mr. P. M. B*. [Pierre Massuet], (Amsterdam: J. Ryckhoff, Fils et Z. Romberg, t. I., 1739). El título completo en español es *Historia del duque de Riperdá, primer Ministro de España en el Reynado del Señor Felipe Quinto: dedicada Al Emmo. Sr. Cardenal de Molina, Presidente que fue de Castilla, dividida en dos partes* […], *traducida del francés*. La biografía del duque de Riperdá [Ripperdá], –«gobernante aventurero», encargado de altas misiones diplomáticas para mejorar el comercio de América y mezclado en las intrigas de la Corte de la Francia de Luis XV y la española de Isabel de Farnesio en la segunda parte del reinado de Felipe V, cuando esta proyectaba el matrimonio de la Infanta Ana con el delfín de Francia– está relatada en la continuación de la *Historia general de España, la compuesta, enmendada y añadida por el padre Mariana* […] (Madrid: Gaspar y Roig, t. II, 1852). Modesto Lafuente retomó los mismos aspectos de la vida de Juan Gillermo Riperdá, holandés de nacimiento, en su *Historia general de España* (t. XIX, Madrid, 1869), y, a continuación, varios historiadores del siglo XX.

[61] Mencionado en la *Revista de España*, vol. III, Madrid, 1870: 387.

[62] Puesto que es obligatorio adoptar un segundo principio clasificatorio en este corpus temático, nuestro cuadro seguirá, como en los casos anteriores, el orden cronológico. Señalemos que la inmensa obra del abad Fleury, recogida aparte y de forma detallada *infra*, no figura en el esquema por el ingente número de sus ediciones y reediciones.

[63] Para datos biobibliográficos del P. Gautruche, véase el capítulo IV, «Historia antigua». El M.R.P. Francisco Morán, quien firma la aprobación, alaba sobremanera la obra del traductor hecha con total «propiedad».

[64] Para esta traducción, véase el capítulo II.

[65] Autores también de *Historia del viejo, y nuevo Testamento*. Los dos jansenistas Nicolás Fontaine y Lemaistre de Sacy utilizaron el seudónimo común de «Sieur de Royaumont».

[66] El título francés es *Histoire des variations des Eglises protestantes* (París: Vve. de S. Mabre-Cramoisy, 1688) (F. Aguilar Piñal, 1989: 3485 y ss.). J. B. Alzog (S.J.) resume la meta principal del autor (1852: 58): «Bossuet expone la acción de la Providencia divina en la marcha de los negocios del mundo».

[67] El título francés es *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint Dominique* (París: Babuty y París: Quillau, t. VI, 1749).

[68] El título francés es *Le grand dictionaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane* [...], París: Denys Mariet, 1712. El autor es L. Moreri (1725) y la historia de esta traducción y su edición está comentada por Guinard (1957). El título español es *El gran diccionario histórico o miscelánea curiosa de la Historia sagrada y profana* […] *con amplíssimas adiciones y curiosas investigaciones pertenecientes a las coronas de España y Portugal, así en el antiguo como en el nuevo mundo,* […], París y en Leon de Francia: a costa de los Libreros privilegiados Hermanos Detournes [...]. Según Guinard (1957: 177, nota 7): «Los Frères De Tournes avaient racheté, en 1739, son privilège à Mirabel […] et en avaient "fait part" aux libraires associés de Paris en 1744. Les "adiciones" sont du comte d'Ericeira et de trois érudits espagnols, trois jésuites. Les PP. Martínez, Marín y López révisèrent à Paris, l'édition». El *Diccionario* (1753) fue víctima de la «nouvelle réglementation imposée aux imprimeurs et aux libraires par Ferdinand VI».

[69] Josef de Miravel y Casadevante figura en la portada como «don Joseph de Miravel y Casadevante, de la Real Academia de la Historia, y canónigo del Sacro Monte de Granada».

[70] El título francés es *Dictionnaire historique portatif contenant l'histoire des patriarches, des empereurs* […], *des papes* […], *des historiens* […], *des poëtes* […], *et les meilleures editions des femmes savantes, des peintres* […] (París: Didot, 1752). Esta obra, según pone de manifiesto el título, no pertenece exclusivamente a la subclase historia de la Iglesia. En efecto, se encuentra completada por entradas relacionadas con la historia profana, en particular, la española: en la portada consta que la obra ha sido «Traducid[a] al español por Don Agustín Ibarra, Presbítero [«Beneficiado de la Iglesia Parroquial de San Gil de la Ciudad de Zaragoza»] que dá al fin de el último Tomo un Suplemento de muchos Héroes Españoles».

[71] Según Lorenzo Hervás y Panduro (1735-1809), en *Historia de la vida del hombre* (t. II, parte primera: *Pubertad y juventud del hombre,* Madrid: Aznar, 1789: 336): «Choisy en el año 1703 empezó a publicar la historia de la Iglesia, que escribió valiéndose de las historias de Natal Alexandro, y Tillemont. La *Historia* de Choisy se compone de once tomos».

[72] El título francés es *Histoire du Peuple de Dieu depuis son origine jusqu'à la venue du Messie* (1728, 7 vols.). El libro fue condenado por la Iglesia en 1734. Una edición corregida y enmendada que omitía pasajes censurados fue aprobada y publicada en Besançon en 1828. La traducción española es la de esta edición de 1728. Véase *infra* sobre esta cuestión. El traductor, el padre Antonio Espinosa, también jesuita, fue rector del Real Seminario de Nobles de Madrid.

[73] El título francés es *Histoire des croisades pour la délivrance de la Terre sainte*, París: S. Marbre-Cramoisy, 1676-77. Véase *infra* nuestro comentario sobre Maimbourg. Título español citado en F. Aguilar Piñal,1989: 6096.

[74] El traductor es abogado y tradujo varias obras de temática religiosa. Citado en F. Aguilar Piñal (1984: 1290).

[75] Les *Memoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles* de Tillemont se publicaron en 1693 (París), 1700 (París: Charles Robustel) y 1732 (Venecia: Fr. Pitteri). La obra de Tillemont comprende *Memorias para servir la historia eclesiástica de los seis primeros siglos* en 16 volúmenes junto con la *Historia de los emperadores de la misma época*, en 6 volúmenes. De este autor, hemos señalado (capítulo I) su pertenencia a la corriente de la historia crítica. El juicio de Lorenzo Hervás y Panduro, en su *Historia de la vida del hombre* (1799) sobre Tillemont es ambiguo: reconoce que se apoyó en documentos nuevos y valiosos, aunque considera que la obra contiene errores: «[En la obra de Tillemont], hay buenos materiales y no pocos errores históricos»]. En su *Tratado de la Iglesia de Jesucristo, ó Historia eclesiástica*, Félix Amat de Palau y Font (arzobispo de Palmira, 1807: 313, 2.ª ed., vol. XI), por lo tanto, autor decimonónico, ubica la historia de las *Memorias* de Tillemont en la corriente de Puerto Real –Tillemont fue alumno de los *Messieurs de Port-Royal*, lo que no le parece, ni mucho menos, un mérito– y alaba (ibíd.) «el gran número de notas [que] explican los puntos dudosos ó controvertidos, así de cronología como de historia». En cambio, le reprocha sus condenas demasiado poco enérgicas: «Su crítica,

sumamente juiciosa, al paso que defendía la verdad con entereza, trataba a los autores que impugnaba con gran modestia», aunque le reprocha su benignidad, en especial, con Bossuet. En suma, Tillemont es un historiador de la Iglesia, reconocido importante por su pertenencia a la corriente histórica de Mabillon, pero objeto de crítica por su posición personal en la cuestión que resolvió la Iglesia de Francia haciendo prevalecer la autoridad del rey en los asuntos de esta, en particular en el caso concreto de Port-Royal. Sin embargo, fue leído y continuado en español por un padre de la Compañía.

[76] En la portada: *Obra útil a todos los curas y vicarios* [...]. *Traducida del Francés al castellano por D. Joaquín Castellot, Prebistero.*

[77] El título francés es *Essai historique et critique sur l'origine de la puissance temporelle des Papes* [...]. Nouvelle édition (La Haya, 1755). F. Sabbathier es autor del *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classique grecs et latins Par M. Sabbathier* (La Haya / Chaalons sur Marne: A. Degaulle, 1755). Citado en F. Aguilar Piñal, 1983: 3090.

[78] El título francés es *Histoire des temples des Payens, des Juifs & des Chrétiens*, París: Cailleau, 1760). En la portada, «traducida por el mismo que ha traducido las *Instrucciones generales, en forma de catecismo*, &c. del P. Francisco Amado Pouget». Según apunta *L'année Littéraire* (1760, p. 265 y ss.), las partes de la obra son: «Los templos de los Paganos», «Los templos de los Judíos» y «Los templos de los Christianos». En F. Aguilar Piñal, 1984: 1303.

[79] Philippe Macquer (1640-1723). El título francés es *Abrégé chronologique de l'Histoire ecclásiastique*, París: Jean Thomas Hersant, 1751, t. II). El título completo de la traducción española es *Compendio cronológico de la Historia Eclesiástica que contiene la de las Iglesias de Oriente y Occidente, los Concilios generales y particulares, los Autores Eclasiásticos, los cismas, las heregías, las instituciones de las Ordenes monásticas, &c. desde el año sexto antes de la era cristiana vulgar hasta el de mil setecientos sesenta y ocho de la era christiana. Obra escrita en Francés por Monsieur Macquer, Abogado del Parlamento de París y traducida al español por D. Baltazar Zapata y Merino, doctor en cánones, opositor a las cátedras eclesiásticas de los reales estudios de S. Isidro de esta Corte*. Macquer es también autor de un *Dictionnaire raisonné universal des arts et métiers* (París: Hérissant, 1773).

[80] Ducreux (Abbé Gabriel Marin) (1743-1790) editó las *Oeuvres complètes de Messire Esprit Flechier* (Nimes: P. Beaume, 1782). El título francés es *Historia eclesiástica*: *Les siècles chrétiens ou Histoire du christianisme dans son établissement et progrès, par M. L'Abbé*, París: Moutard, 9 vols., 1775-1779.

[81] Pluquet (Abbé François André Adrien) (1716-1790). El título de la obra original es *Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes ou Mémoires pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne* [...], 2.ª ed., París: Nyon Barrois, 2 vols., 1764, citado en su versión española por F. Aguilar Piñal, 1989: 4738.

[82] *Suite des anciens apologetistes de la religion chretienne Saint Justin, Athenagore, Theophile d'Antioche, Tertulien, Minucius-Felix, Origene, traduits et analysés par M. l'Abbé de Courcy*, París: Imp. de Lambert, 1785-1786.

[83] Según F. Aguilar Piñal (t. IV, 1981: 3166) «La atribución de la traducción a Hervás y Pandura la hace Palau, aunque la niega el P. Uriarte». El título citado arriba figura en F. Aguilar Piñal, 1986: 3167.

BIBLIOGRAFÍA CRÍTICA Y CATÁLOGOS

Abascal, Juan Manuel (1999*a*): «Los fondos documentales sobre arqueología española de la Real Academia de la Historia», en M. Almagro-Gorbea (ed.): *El gabinete de antigüedades de la Real Academia de la Historia*, Madrid: Real Academia de la Historia.

— (1999*b*): «La colección de monedas y medallas», en M. Almagro-Gorbea (ed.): *Tesoros de la Real Academia de la Historia. Catálogo de la Exposición. Palacio Real de Madrid*, abril-junio 2001, 99-104 y 276 y 279, 280, 295-296, 354-355.

Abascal, Juan Manuel y Rosario Cebrián (2006): *Manuscritos sobre antigüedades de la Real Academia de la Historia*, Madrid: Real Academia de la Historia.

— (2009): *Los viajes de José* [Saavedra de] *Cornide por España y Portugal de 1754 a 1801*, en línea: <https: //books.google.es/books?isbn=8496849554>.

A Catalogue of the Library of the London Institute systematically Classed, Preceded by an Historical and Bibliographical Account of the Establisment, vol. i, The General Library, 1835.

Aguilar Piñal, Francisco (1966): *La Real Academia sevillana de Buenas Letras en el siglo xviii*, Madrid: Instituto «Miguel de Cervantes».

— (1980): «Los reales seminarios de nobles en la política ilustrada española», *Cuadernos Hispanoamericanos*, 356: 330.

— (1981-2001): *Bibliografía de autores españoles del siglo xviii*, (10 vols.), Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

— (1984): «Le livre français dans la bibliothèque de Jovellanos», *Dix-huitième siècle*, 16, 405-409.

— (1987): *Un escritor ilustrado, Cándido María Trigueros*, Madrid: CSIC. Instituto de Filología.

AGUILAR PIÑAL, Francisco (ed.) (1996): *Historia literaria de España en el siglo XVIII*, Madrid: CSIC.

— (2005): *La España del absolutismo ilustrado*, Madrid: Espasa Calpe, colección «Austral».

ALBALADEJO, Pablo (ed.) (1999): *Fenix de España. Modernidad y cultura propia en la España del siglo XVIII*, Madrid: Marcial Pons.

ALBEROLA, Armando y Elisabet LARRIBA (eds.) (2019): *Las* élites *y la* «revolución *de España». (1808-1814). Estudios en homenaje al profesor Gérard Dufour*, Alicante: Universidad de Alicante.

ALMAGRO GORBEA, Martín y Jorge MAIER ALLENDE (eds.) (2003): *250 años de arqueología y patrimonio: documentación sobre arqueología y patrimonio histórico de la Real Academia de la Historia: estudio general e índices*, Madrid: Real Academia de la Historia.

— (eds.) (2012): *De Pompeya al Nuevo Mundo: la corona española y la arqueología en el siglo XVIII*, Madrid: Real Academia de la Historia. Patrimonio Nacional.

ALONSO RODRÍGUEZ, María del Carmen (1993): «Las excavaciones arqueológicas en el siglo XVIII: el descubrimiento de las ciudades de Herculano, Pompeya y Estabia», *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, 1(3), 205-212, en línea: <https: //revistas.uca.es/index.php/cir/article/view/411>.

ALVAR EZQUERRA, Manuel (2017): *Biblioteca virtual de la filología española (BVFE): directorio bibliográfico de gramáticas, diccionarios, obras de ortografía, ortología, prosodia, métrica, diálogos e historia de la lengua.*

ÁLVAREZ BARRIENTOS, J. (2004): «Nación e historia literaria a mediados del siglo XVIII en España», en Leonardo Romero Tóbar (ed.): *Historia literaria / Historia de la literatura*, Zaragoza: Universidad de Zaragoza, 101-114.

ÁLVAREZ DE LA BRAÑA Y ESPINEIRA, Ramón (1875): *Catálogos de la Biblioteca Provincial de León*, León: Rafael Garzo é Hijos.

ÁLVAREZ DE MIRANDA, Pedro (2004): «El viaje de un filósofo a Selenópolis (1804) y su fuente francesa», en I. Lerner, R. Vival y A. Alonso (eds.): *Actas del XIV Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, vol. III (2004): 43-51, El relato nacional: Historia de la historia de España.

ÁLVAREZ JUNCO, José y Gregorio DE LA FUENTE (2017): *El relato nacional: Historia de la historia de España*, Madrid: Taurus.

ALZOG, J. B. (1852): *Historia general de la Iglesia*, Barcelona, 4 vols.

Anales históricos de la medicina en general y biográfico-bibliográficos de la española, en particular, Anastasio Chinchilla y Piqueras: *Historia de la medicina española*, y López y Cía. y J. Mateu Cervera: *Historia de la medicina española*, 4 vols., Valencia (1841-1846).

Andrés-Gallego, José. (ed.) (2003): *Historia de la historiografía española: Nueva edición revisada y aumentada*, Madrid: Encuentro.

Anes y Álvarez de Castrillón, Gonzalo (coord.) (2003): *Campomanes en su II centenario*, Madrid: Real Academia de la Historia.

Aragón, M. Aurora (1991): «Una teoría de la traducción en el siglo xviii: Covarrubias», en M. Luisa Donaire y F. Lafarga (eds.): *Traducción y adaptación cultural España-Francia*, Oviedo: Universidad de Oviedo.

— (1992): *Traducciones de obras francesas en la 'Gaceta de Madrid' en la década revolucionaria (1790-1799)*, Oviedo: Universidad de Oviedo.

Astorgano Abajo, Antonio (2002): *El P. Isla a través de la biblioteca jesuítico-española de Hervás*, Logroño: Universidad de Logroño.

Aymes, Jean-René y Mariano Esteban de Vega (1996): *La imagen de Francia en España durante la segunda mitad del siglo xviii*, Alicante: Instituto de Cultura Juan Gil-Albert.

Aymes, Jean-René (ed.) (1997): *La imagen de Francia en España (1808-1850)*, en Jean-René Aymes y Javier Fernández Sebastián (coords.) Coloquio Internacional, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle.

Aymes, Jean René y J. Fernández Sebastian (eds.): *L'image de la France en Espagne (1808-1850)*, Madrid: Universidad Complutense de Madrid.

Bahamonde Magro, Ange y Jesús A. Martínez (1998): *Historia de España. Siglo xix*, Madrid: Cátedra.

Bancarel, Gilles (2004): *Raynal ou le devoir de vérité*, París: Honoré Champion.

Bancarel, Gilles y Gianlugi Goggi (eds.) (2000): *Raynal. De la polémique à l'histoire*, Oxford: Voltaire Foundation.

Balibar, Renée (1985): *L'institution du français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens*, París: PUF.

Bas Martín, Nicolás (2002): *Las bibliografías de la ilustración valenciana*, Valencia: Institució Alfons el Magnànim.

— (2005): *Los Orga. Una dinastía de impresores en la Valencia del siglo xviii*, Madrid: Arco Libros.

Bayle, Pierre (1697): *Dictionaire historique et critique de Pierre Bayle*, Rotterdam: Chez Reinier Leers, 4 partes en 2 vols. 1697, en línea: <https: // gallica.bnf.fr/ark: /12148/bpt6k504483/f4.image>.

Berman, Antoine (1984): *L'*épreuve *de l'*étranger, París: Gallimard.

Biblioteca de autores españoles desde a formación del lenguaje hasta nuestros días. Poetas líricos del siglo XVIII. Colección formada é ilustrada por el Excmo. Sr. D. Leopoldo Augusto de Cueto de la Academia Española, vol. LXVII, Madrid: Rivadeneyra, 1875.

Bibliografía de la guerra de la Independencia. Ministerio de Defensa (2008), Subdirección General de Documentación y Publicaciones. Secretaría General Técnica.

Biographie universelle de Michaud, 1811-1828; 52 volúmenes más 3 volúmenes de mitología más 30 volúmenes de suplementos, París.

Boletín Bibliográfico Español y Estrangero (1849): Se suscribe en la librería del editor C. Monier.

BOLUFER PERUGA, Mónica (1998): *Mujeres e Ilustración: la construcción de la feminidad en la Ilustración española*, Valencia: Institució Alfons el Magànim.

BONET I BALTÁ, Joan (1984): *L'esgléia catalana de la Il·lustració a la Renaixença*, Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

BOTREL, Jean-François [trad.] (1993): *Libro, prensa y lectura en la España del siglo XIX*, Madrid: Fundación Germán Sánchez Ruipérez, Biblioteca del Libro.

BOURDÉ, Guy y Hervé MARTIN (1989): *Les* écoles *historiques*, París: Payot, Le Point, (trad., 1992, *Las escuelas históricas*. Madrid: Akal).

BOVER DE ROSELLÓ, Joaquín María (1868): *Biblioteca de escritores baleares*, vol. I, Imprenta de P. J. Gelabert, impresor de S.M.

BUIGUÈS, Jean-Marc (2002): «Les traductions dans l'Espagne des Lumières: langues, rythmes et contenus», *Bulletin Hispanique*, Hommage à François Lopez, 1 (junio 2002), 101-119.

— (2003): «Las materias. Tradición y modernidad», en V. Infantes, F. Lopez y J. F. Botrel (dir.): *Historia de la edición y de la lectura en España (1472-1914)*, Madrid: Fundación G. Sánchez-Ruipérez, 317-325.

— (2014): «Indexación y códigos en bases de datos bibliográficas», *Humanidades digitales: desafíos, logros y perspectivas de futuro. Janus*, anexo, 123-135.

BURKE, Peter y R. PO-CHUIA HSIA (eds.) (2010): *La traducción cultural en la Europa moderna*, Madrid: Akal.

BUSTAMANTE Y URRUTIA, José María (1944): *Catálogos de la Biblioteca Universitaria de Santiago de Compostela. Biblioteca*.

CARBIA, D. Rómulo (2004): *Historia de la leyenda negra hispanoamericana*, Madrid. Marcial Pons.

CARNERO, Guillermo (2009): *Estudios sobre narrativa y otros temas dieciochescos*, Salamanca / Zaragoza: Universidad de Zaragoza.

Castillo [Ramírez], Elena y Valeria Beolchini (2005): *Tusculum I: Humanistas, anticuarios y arqueólogos tras los pasos de Cicerón. Historiografía de Tusculum (siglos xvi-xix)*, Roma: L'Erma di Bretschneider, Biblioteca Itálica. Monografías de la Escuela Española de Historia y Arqueología.

Catálogo Colectivo del Patrimonio Bibliográfico Español, en línea: <http: //catalogos.mecd.es/CCPB/cgiccpb/abnetopac/O12370/ID032c0d4e?ACC=101>.

Catálogos de la Biblioteca Provincial de León (Ramón Álvarez de la Braña y Espineira), Biblioteca Provincial León: Rafael Garzo é Hijos, 1875 (entrada 'Historia').

Catálogo de la Red de Bibliotecas Universitarias, en línea: <http: //www.rebiun.org/grupos-trabajo/catalogo-colectivo>.

Catálogo de Obras antiguas impresas (siglos xvi, xvii y xviii) de la Biblioteca del Ministerio de Asuntos Exteriores, 1972.

Catálogo de varios libros y otros artículos, con los precios a que se hallan de venta en el almacén de Mallén, Salvá y Compañía de Valencia, Valencia: Imprenta de Estevan, 1819.

Catálogo Duportail Hermanos, Buenos Aires: Imprenta Argentina, 1829.

Catálogo general de la Biblioteca Luis-Ángel Arango, vols. i-iii, Impr. del Banco de la República, 1961.

Catalogue de la bibliothèque de Ricardo Heredia y Livermoore (conde de Benahavis.) [1628] (1893): *Inventaire général de l'Histoire d'Espagne. Extraict de Mariana, Turquet et autres autheurs qui en ont escrit de temps en temps, et continuée jusque à présent, par P. M. L. H.* (París: Mathieu Guillemot, 1628; París: Ém. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893), en línea: <https: //books.google.es › books>.

Catalogue des livres de la Bibliothèque du Conseil d'Etat, París: Barbier, An XI y 1832.

*Catalogue des livres du cabinet de M. **** (Jean Pierre Imbert Châtre de Cange), París Guyon de Sardière, Jacques Guérin, 1733.

Catalogue des livres français, Italiens, espagnols, etc. tant anciens que modernes qui se trouvent chez Barthès et Lowell successeurs de Bossange, Barthès et Lowell, Londres, 1843.

Catalogue des livres provenans de la Bibliotheque de M.L.D.D.L.V. [Monsieur le duc de la Valliere], *disposé et mis en ordre. Avec une Table alphabétique des Auteurs, Par Guill. Franç. De Bure le jeune* (t. ii), París: Chez Par Guill. Franç. De Bure le jeune, 1767.

Cejador y Frauca, Julio (1972): *Historia de la lengua y literatura castellana: (comprendidos los autores hispano-americanos). (Desde los orígenes hasta Carlos V)*, vols. vi-vii, Madrid: Gredos.

CHARTIER, Roger (1976): *L'éducation en France du XVIe au XVIIIe siècle*, París: S.E.D.E.S.

CHERVEL, André (2006): *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe au XXe siècle*, París: Editions Retz, Collectión «Les Usuels».

CIROT, Georges (1905): *Mariana historien*, Bordeaux: Feret & fils-

CRUZ, Jesús (2000): *Los notables de Madrid. Las bases sociales de la revolución liberal*, Madrid: Alianza Editorial.

CUENCA, Francisco (1921): *Biblioteca de autores andaluces: modernos y contemporáneo I*, La Habana: Tip. Moderna.

CUESTA, Raimundo (2014): «La huella francesa en la génesis de la historia escolar en España», en José María Hernández Diaz (ed.): *Francia en la educación de la España contemporánea*, Salamanca: Universidad de Salamanca, 283 y ss.

Dedieu, Jean-Pierre (1997): «El sistema NICANTO», *Bulletin Hispanique*, 99-1. 325-336.

DELISLE, Jean (2000): «Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques», *Equivalences*, vols. XXVI/ y XVII/1, 1997-1998: 25.

DE LOS REYES GÓMEZ, Fermín (2010): *Las historias literarias españolas. Repertorio bibliográfico (1754-1936)*, Zaragoza: Universidad de Zaragoza.

DEMERSON, P. (1976): *Esbozo de la biblioteca de la juventud Ilustrada (1740-1808)*, Oviedo: Universidad de Oviedo.

DEMERSON, J. (1984): *Carlos González de Posada: aproximación a su biografía*, Oviedo: Centros de Estudios del Siglo XVIII.

DÍAZ-ANDREU GARCÍA, Margarita, Gloria MORA y Jordi CORTADELLA (coords.) (2009): *Diccionario histórico de la arqueología en España: (siglos XV-XX)*, Madrid: Marcial Pons.

DÍAZ DÍAZ, Gonzalo (1988): *Hombres y documentos de la Filosofía española*, Madrid: CSIC.

Diccionario Histórico ó *Biografía universal de Hombres célebres. 1830-1834*, 11 t. Barcelona: Imprenta de D. Francisco Oliva (hasta el tomo de 1828: *La historia compendiada por orden alfabético de los personajes célebres de todos los países* [...].

Dictionnaire des poëtes [...], *et les meilleures* éditions *des femmes savantes, des peintres...* 1752, París: Didot.

DIMIC, Milan. V. (1999): *Teoría de los polisistemas*, Madrid: Arco Libros.

DROIXHE, Daniel (1978): *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, Ginebra: Droz.

DONAIRE, María Luisa y Francisco LAFARGA (1991): *Traducción y adaptación cultural. España-Francia*, Oviedo: Universidad de Oviedo.

DUBUIS, Michel (1985): «Erudition et piété. La réception en Espagne du 'Traité des *études* monastiques' de D. Mabillon», en *Foi et Lumières dans l'Espagne du XVIIIe siècle*, Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 113-165.

DUFOUR, Gérard: *El libro de la Inquisición. Biblioteca virtual Miguel de Cervantes*, en línea: <http: //www.cervantesvirtual.com/obra-visor/el-libro-y-la-Inquisicion/html/d8492ebb-ce9f-4658-8261-0d0e3940499a.html>.

DURNERIN, James (2004): «Las ruinas de Palmira de Volney en la traducción del Abate Marchena», *Anales de Filología Francesa*, 12(2004): 95-106.

ENCISO, L. M. y Vicente PALACIO ATTARD (2002): *Barroco e Ilustración en las bibliotecas privadas españolas del siglo XVIII*, Madrid: Real Academia de la Historia.

ENGLER, R. (1980): «Sous l'égide de l'histoire». *Langue française*, núm. 48: 100-113.

ERSCH, Johann Samuel (1798): *La France litéraire: contenant les auteurs français de 1771* à *1796*, vol. I.

ETIENVRE, Françoise (2002): «Avant Masson, L'Espagne dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert», *Bulletin hispanique*, junio 2002, núm. 1, 161-180.

— (2006): «Traducción y renovación cultural a mediados del siglo XVIII en España», en *Fénix de España. Modernidad y cultura propia en la España* del siglo XVIII (1737-1766), Madrid: Marcial Pons, 93-117.

EVANS, Wilfred Hugo (1930): *L'historien Mezeray et la Conception de l'Histoire en France Au XVIIe Siècle*, París: Libraire Universitaire J. Gamber,

EVEN-ZOHAR, Itamar (1990): «Crítica de la traducción», en línea: <http: //courses.logos.it/plscourses/linguistic_resources.cap_5_36?lang=es>.

— (2011): «Translation theory as historical problem-solving». *Intercultural Communication Review* 9, 49-61, en línea: <http: //clasedetraduccion.blogspot.com/2014/07/teoria-de-los-polisistemas.html>.

FERNÁNDEZ CALDERÓN, Rosalía (1995): «Les *journées amusantes* de Mme. de Gómez, fuente para el teatro de Gaspar Zaval y Zamora», en *Castilla. Estudios de Literatura*, núm. 22, Valladolid.

FERNÁNDEZ GÓMEZ, J. F. y N. Nieto Fernández (1991): «Tendencias de la traducción de obras francesas en el siglo XVIII», en M. L. Donaire y F. Lafarga (eds.): *Traducción y acción cultural: España-Francia*, Oviedo: Universidad de Oviedo, 579-591.

FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier (1994): *La Ilustración política. Las reflexiones sobre las formas de gobierno de José A. Ibáñez de la Rentería y Otros Discursos Conexos 1767-1790* (edición, notas, notas y estudio introductorio a cargo de Javier Fernández Sebastián), Bilbao: Universidad del País Vasco.

FERRERAS, Juan Ignacio (1979): *Catálogo de novelas y novelistas españoles del siglo XIX*, Madrid: Cátedra.

FIGUEROA, Pedro Pablo (1901): *Diccionario biográfico chileno (1550-1887)*, t. III, Santiago de Chile: Imprenta «Victoria» de H. Izquierdo y Cía.

FIGUEROA, Virgilio (1931): *Diccionario histórico biográfico y bibliográfico de Chile*, t. V, Santiago de Chile: Establecimientos Gráficos «Balcells».

FITA, F. (1907): «Un asturiano ilustre, o sea Don Carlos González Posada. Datos biográficos y bibliográficos», *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LI, Madrid: Real Academia de la Historia.

FRANCH BENAVENT, Ricardo y Antonio MESTRE SANCHIS (1984): «La compañía de Libreros e Impresores de Valencia: Finanzas y cultura en el siglo XVIII», *Revista de la Historia Moderna*, núm. 4, 23-46.

FREIRE LÓPEZ, A. M. (1989): «Un traductor del reinado de Carlos III: Bernardo María de Calzada», *Estudios de Investigación Franco-española*, núm. 2, 1989, 77.

— (2008): *Entre la Ilustración y el Romanticismo: la huella de la Guerra de Independencia en la literatura española*, Alicante: Universidad de Alicante.

FUENTES, Yvonne (2006): *Mártires y antecristos. Análisis bibliográfico sobre la Revolución francesa en España,* Madrid: Iberoamericana, en línea: <books.google.es › books>.

FURET, François (1965): *Livre et société dans la France du XVIIIe siècle*, en línea: <https://books.google.es/books?id=Eex3xwEACAAJ&dq=Furet,+Fran%C3%A7ois.+1965.+Livre+et+soci%C3%A9t%C3%A9&hl=es&sa=X&ved=0ahUKEwj1qvDX46vnAhVZQkEAHVczCPcQ6wEILTAA>.

GALLEGO MORELL, Antonio (1970): *Sesenta escritores granadinos con sus partidas de bautismo*, Granada: Caja General de Ahorros.

GALLEGO ROCA, Miguel (1991): «La teoría del polisistema: los estudios sobre la traducción»), Sendebar 2, 63-70.

— (1994): «La teoría del polisistema: Nuevo paradigma para los estudios literarios sobre la traducción»), *Traducción y Literatura* 145-172, Madrid: Edicions Júcar.

GARCÍA CÁRCEL, Ricardo (coord.) (2002): Historia de España, siglo XVIII: la España de los Borbones, Madrid: Cátedra.

— (2004): *La construcción de las historias de España*, Madrid: Marcial Pons.

GARCÍA BASCUÑANA, Juan Francisco (2008): «Las aventuras de 'Telémaco', hijo de Ulyses», de Fénelon, en la traducción de Fernando Nicolás de Rebolleda (1803), Alicante: Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.

García Cuadrado, Amparo (2000): «La edición española del 'Compendio de la Historia de España' de Duchesne: una traducción del Padre Isla», *Revista General de Información y Documentación*, vol. x, 2,105-134.

— (2010): *La librería en el xviii: el murciano Juan Polo Ruiz*, Murcia: edit. um.

García Garrosa, María Jesús y Francisco Lafarga (eds.) (2004): *El discurso sobre la traducción en el siglo xviii. Estudio y antología*, Kassel: Reichenberger.

García Gual, Carlos (1995): *La antigüedad novelada: las novelas históricas sobre el mundo griego y romano*, Madrid: Anagrama.

— (1996): «Un truco de la ficción histórica. El manuscrito reencontrado», *1616: Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, vol. i-x, Madrid: Cátedra, 47-60.

García Hernán, Enrique (2017): «Construcción de las historias de España en los siglos xvii y xviii», en Ricardo García Cárcel (coord.): *La construcción de las historias de España*, 127-194.

García Hurtado, Manuel Reyes (1999): «La traducción en España, 1750-1808: cuantificación y lenguas en contacto», en F. Lafarga (ed.): *La traducción en España (1750-1830). Lengua, literatura, cultura*, Lérida: Universitat de Lleida, 33-43.

— (1999): *Traduciendo la guerra. Influencias extranjeras y recepción de las obras militares en la España del siglo xviii*, A Coruña: Universidade da Coruña.

García Romeral Pérez, Carlos (1999): *Bio-bibliografía de viajeros españoles (s. xix)*, Madrid: Ollero y Ramos.

García Garrosa, María José y Francisco Lafarga (2004): *El discurso sobre la traducción en la España del siglo xviii. Estudio y antología*, Kassel: Edition Reichenberger.

Gil Novales, Alberto (1978): «Ilustración y liberalismo en España», *Spicilegio Moderno*, 10, 26-41.

— (1997): «La guerra de 1823: consideraciones historiográficas», en J. R. Aymes y J. Fernández Sebastián (eds.): *L'image de la France en Espagne (1808-1850)*, Madrid: Universidad Complutense de Madrid.

Gil Novales, Alberto (dir.) (1991): *Diccionario biográfico del Trienio liberal (DBTL)*, Ediciones El Museo Universal: Madrid.

Infantes, V., F. López y J. F. Botrel (dirs.): *Historia de la edición y de la lectura en España (1472-1914)*, Madrid: Fundación Sánchez Ruipérez.

Godoy Alcántara, J. [1868] (1981): *Historia crítica de los Falsos Cronicones*, Madrid.

Gómez García, Manuel (1997): *Diccionario del Teatro*, Madrid: Akal.

GONZÁLEZ DE POSADA, C. (1794): *Memorias históricas del Principado de Asturias y Obispado de Oviedo. Juntábalas el Dr. D. Carlos de Posada, canónigo de Tarragona, de la Real Academia de la Historia*, Tarragona: Pedro Canals.

GRELL, Chantal (1995): *Le XVIIIe siècle et l'Antiquité en France, 1680-1789*, tesis doctoral, 2 vols., Oxford: SVEC.

— (2006): *Les historiographes en Europe de la fin du Moyen âge à la révolution*, en línea: <https: //books.google.es › books>.

GRELL, Chantal (2010): «Penser l'histoire grecque et romaine en France au XVIIIe siècle: ambiguités et potentialités de "modèles historiques"», *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIIIe et XIXe siècles*, Amsterdam / Nueva York: Internationale Forschungen Zur Allgemeinen und Vergleichebden Literaturwissenschaft, 33-51.

GRELL, Chantal y Christian MICHEL (1988): «Erudits, hommes de lettres et artistes de France au XVIIIe siècle face aux découvertes d'Herculanum», en Luisa Franchi Dell'Orto (ed.): *Ercolano, 1738-1988: 250 anni di ricerca archeologica*.

GUINARD, P. J. (1957): «Le livre dans la Péninsule ibérique au XVIIIe siècle. Témoignage d'un libraire français», *Bulletin Hispanique* núm. 2: 176-198.

GULLÓN, Ricardo (1993): *Diccionario de Literatura Española e Hispanoamericana*, Madrid: Alianza Editorial.

HERNÁNDEZ DÍAZ, José María (2014): *Francia en la Educación de la España contemporánea (1808-2008)*, Salamanca: Universidad de Salamanca.

HERCE Y VALES, Fernando (1911): *Biografías de los ex-Presidentes de la Academia y de los jurisconsultos anteriores al s. XX inscritos en sus lápidas*, III, Madrid: Real Academia de Jurisprudencia y Legislación.

HERRERO PUYUELO, María Blanca (1998): *Diccionario de palentinos ilustres*, Palencia: Institución «Tello Téllez de Meneses».

HIDALGO, Dionisio (1862-1881): *Diccionario general de bibliografía Española*, vol. I, [s. l.: s. n.], Madrid: Imprenta de las Escuelas Pías, [...]; t. VII, Madrid: Imprenta y Litografía de la Guirnalda.

HIDALGO, Dionisio y Manuel F. Hidalgo (1870-72): *Diccionario general de bibliografía española*, Madrid: Aguado.

IMBRUGLIA, Girolamo (1985): «La genèse de l'idée de révolution dans les 'Mémoires historiques, militaires et politiques de l'Europe' de Raynal», en Gilles Bancarel y Gianluca Goggi (eds.): *Raynal, de la polémique à l'histoire*, Oxford: Voltaire Foundation, 98-112.

Índice *Biográfico de España, Portugal e Iberoamérica* (*IBEPI)* (2000), 3.ª ed. corr. y ampl., Múnich: Saur.

Índice *de los libros prohibidos por el Santo Oficio de la Inquisición Española* (1873), Madrid: Antonio Pérez Dubrull.

HERRERO, Isabel y L. VÁZQUEZ (1991): «Recepción de Montesquieu en España a través de sus traducciones», en M. L. Donaire & F. Lafarga (eds.): *Traducción y adaptación cultural: España Francia*, Oviedo: Universidad de Oviedo, 127-143.

HOEFER, Jean-Chrétien Ferdinand (1852-1866): *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés, sous la direction de –*, París: Firmin-Didot Frères.

— (1857): *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours: avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*

LAFARGA, Francisco (1982): *Voltaire en España (1734-1835)*, Barcelona: Universidad de Barcelona.

— (1989): *Voltaire en Espagne (1734-1835)*, Oxford: Voltaire Foundation at the Taylor Institution.

— (1999): «Un intermediario cultural en la España del siglo XVIII el duque de Almodóvar y su Década epistolar», en Kurt Spang, Hugo Dyserinck, Angel Raimundo Fernández González, Enrique Banús Irusta (coords.): *Europa en España, España en Europa: actas del Simposio Internacional de Literatura comparada* [celebrado en octubre de 1988 en Pamplona], 123-136.

— (2004): «Clérigos traductores y traducción clerical en el siglo XVIII», en R. Fernández Díaz y Jacques Soubeyroux (eds.): *Historia social y literatura*, vol. III, Barcelona: Ed. Milenio.

LAFARGA, Francisco y L. PEGENAUTE (2004): *Historia de la traducción en España*, Salamanca: Ambos Mundos.

LAFARGA, Francisco y L. PEGENAUTE (eds.) (2009): *Diccionario histórico de la traducción en España*, Madrid: Gredos.

LAMARCA LANGA, Genaro (1994): *La cultura del libro en la época de la Ilustración. Valencia, 1740-1808*, Valencia: Alfons el Magnànim, Generalitat Valenciana.

LAZCANO, Rafael (ed.). [1756] (2000-2012): *España sagrada* [...] *Enrique Flórez*, Madrid: Editorial Agustiniana y Órbigo (51 tomos).

LAWRENCE BARNELL PHILLIPS, F.R.A.S, y c. (1871): «*The*» *Dictionary of Biographical Reference: Containing One Hundred Thousand names together with a classed index of the Biographical Literature of Europe and America*, Londres: Sampsan Low, Son & Marston

LE GOFF, Jacques (1986): *Histoire et mémoire*, París: Gallimard.

LENGLET DUFRESNOY, Nicolas (1741): *Supplement de la methode pour* étudier *l'Histoire avec un catalogue des principaux Historiens, & des remarques sur la bonté & le choix de leurs* éditions, París: Rollin Fils et Debure l'aîné [*Historia de la Iglesia de Francia*, p. 327 y ss.; *Historia eclesiástica*, p. 329 y ss.; *Historia civil de España*, p. 376 y ss.; Historia de las Indias, 1741, p. 444 y ss.].

— (1735): *Methode pour* étudier *l'histoire ave un catalogue des principaux historiens, & des remarques sur la bonté de leurs ouvrages, & sur le choix des meilleures editions. Par Mr. L'Abbé L'abbé Du Fresnoy, Nouvelle edition*, t. IV, París: Pierre Gaudoin.

— (1772): (nouvelle édition, revue, corrigee [...]). *Méthode pour* étudier *l'histoire avec un catalogue des principaux historiens* [...], París: Debure / Tilliard.

Les livres des Espagnols à l'Epoque Moderne (1997): (Introducción: François Lopez). *Bulletin Hispanique*, t. XCIC, núm. 1.

LÉPINETTE, Brigitte (1994): «Las traducciones españolas de un texto europeo: El 'Télémaque' (1699) de Fénelon y su recepción en España», *Aspectes de la praxi y de la reflexió interlingüísticas. Quaderns de Filologia Studis linguistics* (eds. C. Hernández Sacristán, B. Lépinette, M. Pérez Saldanya), Servei de Publicacions, Universitat de València 1, 63-82.

— (1997): *La historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos. Lynx (Documentos de trabajo)*, Centro de Estudios sobre Comunicación Interlingüística e Intercultural, vol. XIV.

— (1998): «Traducciones del francés en el ámbito de la historia (s. XVIII)», en Francisco Lafarga (ed.): *La traducción en España (1750-1830), Lengua, Literatura, Cultura*, Barcelona: Universitat de Barcelona, 209-224.

— (2001): *El francés en contacto y en contraste con el español. Estudios de historiografía lingüística (siglos XVI-XVII)*, València: Universitat de València.

— (2003): «Traduction et histoire», en Brigitte Lépinette y Antonio Melero (eds.): *Quaderns de Filologia, Historia de la traducción*, València: Universitat de València, 69-92.

— (2004): «Heureux ceux qui s'instruisent en se divertissant! (Télémaque, liv. 12) A propos de Télémaque en Espagne (fin XVIIIe-début XIXe siècle)», *Documents pour l'histoire du français langue* étrangère *et seconde (SIHFLES)* 30, 102-117.

— (2011*a*): «A propósito de las fuentes gramaticales francesas en la Gramática General española de J. Gómez Hermosilla (Madrid 1841)», *Historiographia linguistica*, vol. XXXVIII, 3, 325-342.

LÉPINETTE, Brigitte (2011*b*): «Los Elémens d'Idéologie de Destutt de Tracy vertidos al español (1821-1832). Traducción y arqueología del saber gramatical general en España», en José J. Asencio (dir.): *El castellano y su codificación gramatical* (vol. IIII. De 1700 a 1835), Instituto Castellano-leonés de la Lengua, col. «Beltenebros», 125-158.

— (2012): *Un demi-siècle de grammaire française en Espagne*, València: Universitat de València.

— (2016): «La historiografía traducida del francés en el principio del siglo XIX», en Lépinette y J. Pinilla (eds.): *Reconstruyendo el pasado de la traducción en España*, Granada: Comares.

— (2016): «La historia de la historiografía española traducida del francés», *Una vida entre libros: estudios traductológicos y lingüísticos en homenaje a Fernando Navarro Domínguez*, Alicante: Universidad de Alicante: 165-182.

— (2018): «De la traducción historiográfica franco-española: la ciencia de las medallas (siglo XVIII)», en J. Sevilla, Julia (ed.): *Enfoques actuales de la traducción. Libro homenaje a Valentín García Yebra*, Madrid: Gredos, en línea: <https: //cvc.cervantes.es/lengua/yebra/lepinette.htm>.

— (2019): «La medicina doméstica en Francia. Sus textos y sus traducciones al español (siglos XVIII y XIX)», en Brigitte Lépinette y Julia Pinilla (eds.): *Reconstruyendo el pasado de la traducción* III, Granada: Comares.

LÉPINETTE, Brigitte y Julia PINILLA (eds.) (2015): *Reconstruyendo el pasado de la traducción en España*, Granada: Comares.

— (2016): *Reconstruyendo el pasado de la traducción: a propósito de obras francesas especializadas, científicas y técnicas en sus versiones españolas (ámbito español-francés, s. XVIII-XIX)*, Granada: Comares.

— (2019): *Reconstruyendo el pasado de la traducción* III, Granada: Comares.

— (2019): *Traduction et femmes (Littérature. Médecine. Administration, XIXe siècle). Synergies Espagne*, núm. 12.

LLANOS GÓMEZ, Rafael (1999): «El padre Isla, traductor de obras francesas», en M. A. Vega y R. Martín-Gaitero (dirs.): *Lengua y cultura. Estudios en torno a la traducción*, Madrid: Editorial Complutense.

LOPEZ, François (1977): *Juan Pablo Forner et la crise de la conscience espagnole au XVIIIe siècle*, Lille: Université de Lille.

— (1981): «Lisants et lecteurs en Espagne au XVIIIe siècle», en *Livres et lecteurs en Espagne sous l'Ancien Régime. Ebauche d'une problématique*, París: ADPF, 141-143.

— (1998): «Lisants ou lecteurs en Espagne XVI-XIXe siècle», *Bulletin Hispanique* 100.

LÓPEZ ALCALÁ, Samuel (2001): *La historia, la traducción y el control del pasado*, Madrid: Universidad Pontificia ICAI/ICADE.

LORENZO Y GARCÍA, R. (1865): *La esclavitud y el pauperismo en el siglo XIX*, Las Palmas: Imprenta de Tomás B. Matos.

LUCENA GIRALDO, Manuel (2002): «Una entrevista con Sir John Elliott sobre el pasado imperial europeo: Debate y perspectivas», *Debate y perspectivas: cuadernos de historia y ciencias sociales*, ISSN 1577-1261, núm. 2, 219-224.

MAALOUF, AMIN (TRAD.) (2006): *Las cruzadas vistas por los* árabes, Madrid: Alianza Editorial.

MAIER ALLENDE, Jorge (2002): *Comisión de antigüedades de la Real Academia de la Historia: documentación*, Madrid: Real Academia de la Historia.

— (2003): *Noticias de antigüedades de las actas de sesiones de la Real Academia de la Historia (1792-1333)*, Madrid: Real Academia de la Historia.

— (2011): *Noticias de Antigüedades de las Actas de sesiones de la Real Academia de la Historia (1738-1791)*, Madrid: Real Academia de la Historia.

MAÍSO GONZÁLEZ, Jesús (1993): «La difícil penetración de la erudición crítica en la España del siglo XVIII», en Francisco M. Gimeno Blay (ed.): *Erudición y discurso histórico: las instituciones europeas (s. XVIII-XIX)*, Valencia: Universitat de València, 179-192.

MALLENT, Salvá y Cía. (1819): *Catálogo de la Librería*, Valencia.

MANGUEL, Alberto (1996): *Una historia de la lectura*, Madrid: Lumen.

Manual del librero hispanoamericano: bibliografía general española e hispano-americana desde la invención de la imprenta hasta nuestros tiempos con el valor comercial de los impresos descritos, 1970, vol. XXII, Dolphin Book Company.

MARTÍN ESCUDERO, F. (2011): *Las monedas de Al-Andalús. De actividad ilustrada a disciplina científica*, Madrid: Real Academia de la Historia.

MEDINA ARJONA, Encarnación (1999): «Las traducciones de Charles Rollin y su lugar en la bibliografía pedagógica española del siglo XVIII», Alicante: Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2007. Edición digital a cargo de Francisco Lafarga (ed.): *La traducción en España (1750-1830). Lengua, literatura, cultura*, Lleida: Edicions de la Universitat de Lleida, 233-242

MENANT, Sylvain (1981): *La chute d'Icare: la crise de la poésie française 1700-1750*, Ginebra-París: Droz.

MENICHELLI, Gian Carlo (1962): *Viaggiatori francesi reali o immaginari nell'Italia dell'Ottocento*, Roma: Edizione di Storia e Letteratura.

MESTRE SANCHIS, Antonio (1980): *Humanismo y crítica histórica en los Ilustrados alicantinos*, Alicante: Universidad de Alicante.

— (1998): *La ilustración española*, Madrid: Arcos / Libros.

Mestre Sanchis, Antonio (1999): *Don Gregorio Mayans y Siscar, entre la erudición y la política*, Valencia: Institució Alfons el Magnànim.

— (2000): *Historia, fueros y políticas: Mayans y la historiografía del siglo XVIII*, València: Universitat de València.

— (2003*a*): *Apología y crítica de España en el siglo XVIII*, Madrid: Marcial Pons.

— (2003*b*): *El Deán de Alicante*, Alicante: Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert.

— (2010): *Mayans y la cultura valenciana en la España del siglo XVIII*, Oliva: Ayuntamiento de Oliva.

Milo, Daniel (1987): «Les classiques scolaires», en P. Nora (dir.): *Les lieux de la mémoire*, t. II, *La nation*, París: Gallimard.

Moormann, Eric (2015): *Pompeii's Ashes: The Reception of the Cities Buried by Vesuvius in Literature, Music, and Drama*, Boston / Berlín / Munich: De Gruyter.

Montègre, Gilles (ed.) (2017): Éphémérides *romaines*: *24 mars-24 octobre 1775*, vol. V de Correspondances et mémoires: Serie *Le Dix-huitième siècle. François de Paule Latapie*, París: Garnier.

Mora, Gloria (1996): «Las antigüedades de España. Noticias sobre la aportación española a la literatura anticuaria europea en el siglo XVIII», J. Álvarez Barrientos y J. Checa (eds.): *El siglo que llaman Ilustrado. Homenaje a Francisco Aguilar Piñal*, Madrid, 671-676.

— (1998): *Historia del mármol: la arqueología clásica española en el siglo XVIII Anejos de AEspeA XVIII*, Madrid: CSIC. Epifemo, en línea: <https: //books.google.com/books?isbn=8400077628>.

Morales Moya, Antonio y Mariano Esteban de Vega (1996): *La historia contemporánea en España* [...], Salamanca: Universidad de Salamanca.

Moreno Gallego, Valentín (2008): «Juan de Mariana ante la imprenta de Luis Sánchez», *Bulletin Hispanique* 110.1, 136-144.

Morán [Turina], Miguel (1990): *La imagen del rey Felipe V y el arte*, Madrid: Nerea.

Moreri, Louis [1712] (1725): *Le grand Dictionnaire Historique ou le Mélange curieux de l'histoire sacrée & profane qui contient en abrégé l'histoire fabuleuse Des Dieux & des Heros de l'Antiquité payenne, les vies et les actions remarquables* [...] *des Empereurs, des Rois; des Princes Illustres et des Grands capitaines* [...]*; le tout enrichi de Remarques, de Disserations & de recherches curieuses, pour l'esclaircissement des difficultez de l'Histoire, de la Chronologie & de la Géographie, tirées de differens auteurs, & surtout de Dictionnaire critique de M. Bayle*, París: JeanBaptiste Coignard.

Moreri, Louis (1753): *El Gran Diccionario Histórico o Miscelánea curiosa de la Historia sagrada y profana* [...] *Con adiciones y curiosas investigaciones relativas a* [...] *España y Portugal que contiene en compendio* [...] (8 t. en 10 vols.), París, León de Francia: Hermanos Detournes.

Nava Rodríguez, M. T. (1990): «Logros y frustraciones de la historiografía ilustrada española a través de los proyectos de la Real Academia de la Historia», en *Actas del Coloquio Internacional sobre Carlos III y su siglo*, Madrid: Universidad Complutense de Madrid, Departamento de Historia Moderna t. i, 73-83.

Navarro Durán, Rosa (2000): *Enciclopedia de Escritores en Lengua Castellana*, Barcelona: Planeta.

Neveu, Bruno (1996): *Un historien à l'école de Port-Royal. Sebastien Le Nain de Tillemont 1637-1698. (Papes, princes et savants dans l'Europe moderne* [...] (Jean-Louis Quantin, Jean-Claude Waquet, eds.), La Haya: Martinus Nijhoff, en línea: <https: //www.google.es/search?q=Neveu,+Bruno.+1996.+Un+historien+%C3%A0+l%E2%80%99%C3%A9cole+de+Port-Royal.+Sebastien+Le+Nain&hl=es&tbm=bks&ei=uBUzXtCvNYbvgAbM5IPoCw&start=10&sa=N&ved=0ahUKEwjQ69Dx76vnAhWGN8AKHUzyAL0Q8tMDCI0B&biw=994&bih=870&dpr=1>.

Nora, Pierre (dir.) (1987): *Les lieux de la mémoire*, t. ii, *La nation*, París: Gallimard.

Niederehe, Hans-Josef (ed.) (2005): *Bibliografía cronológica de la lingüística, la gramática y la lexicografía* (BICRES III), Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.

Ochoa, Eugenio de (1844): *Catálogo razonado de los manuscritos españoles existentes en la Biblioteca Real de París: seguido de un suplemento que contiene los de las otras tres bibliotecas públicas (del Arsenal, de Santa Genoveva y Mazarina)*, París: Imprenta Real.

Olábarri Gortázar, Ignacio (1987): «Les études d'histoire de l'historiographie espagnole contemporaine: état de la question», *Storia della Storiografia*, 11, 122-140.

Onandía Ruiz, Beatriz (2019): «Être une femme invisible. La présence du français dans le monde de la traduction des Lumières», en *Synergies* núm. 12, *Histoire de la traduction* (Brigitte Lépinette & Julia Pinilla, eds.).

O'Neill, Charles E. y Joaquín María Domínguez (dirs.) (2001): *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Roma / Madrid: Universidad Pontificia Comillas.

Ordóñez López, P. y Antonio Sabio Pinilla (2015): *Historiografía de la traducción en el espacio ibérico*, Cuenca: Escuela de Traductores de Toledo.

Ortega, José y Celia del Moral (1991): *Diccionario de escritores granadinos: siglos VIII-XX*, Granada: Universidad de Granada.

Osca, Julia (2014): «Una aproximación bibliométrica a las obras traducidas del francés durante los siglos XVI-XIX», en Julia Pinilla y Brigitte Lépinette (eds.): *Traducción y difusión de la ciencia y la técnica en España (s. XVI-XIX)*.

Ossorio y Bernard, Manuel (1903): *Ensayo de un catálogo de periodistas españoles del siglo XIX*, Madrid: Impr. y Litografía de J. Palacios.

Ostrogorsky, G. (1984): *Historia del Estado bizantino*, Madrid: Akal.

Óvilo y Otero, Manuel (1859): *Manual de biografía y de bibliografía de los escritores españoles del siglo XIX*, París: Rosa y Bouret.

Palacios Fernández, Emilio y Elena Palacios Gutiérrez (2012): *Diccionario biográfico español* (Real Academia de la Historia) 39, Madrid: Real Academia de la Historia.

Palomeque Torres, Antonio (1982): *Aportación al estudio de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Barcelona en el primer decenio del siglo XX*, Barcelona: Publicacions i Edicions de la Universitat de Barcelona.

Parada, Alejandro E. (2005): *El orden y la memoria en la librería de Duportail Hermanos*: un catálogo porteño de 1829, INIBI, Instituto de Investigaciones Bibliotecológicas, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires.

Pasamar Alzuría, Gonzalo (1995): *Apologia and criticism. Historians and the History of Spain, 1500-2000*, Fráncfort / Nueva York: Peter Lang.

Peiró Martín, Ignacio y Gonzalo Pasamar Alzuria (2002): *Diccionario Akal de historiadores españoles contemporáneos*, Madrid: Akal.

Peligry, Christian (1975): «L'accueil réservé au libre espagnol par les traducteurs parisiens de la première moitié du XVIIe siècle (1798-1661)», *Mélanges de la Casa Velázquez*, CNRS, t. IX, 163-176.

Pellistrandi, Benoît y Jean-François Sirinelli (eds.) (2008): *L'Histoire culturelle en France et en Espagne. Etudes réunies et présentées par –*, Madrid: Casa de Velázquez.

Peligry, Christian (1993): «Un hispanista del siglo XVII: Jean Chapelain (1595-1674)», en María-Luisa Löpez Vidriero y Pedro Cátedra (eds.): *El libro antiguo español. Actas del primer coloquio internacional* (Madrid, diciembre 1986), Salamanca: Universidad de Salamanca, BNM, Sociedad Española de Historia del Libro.

Pérez Blázquez, David (2013): «Examen crítico de la bibliografía sobre la historia de la traducción en España», MonTI, núm. 117-137.

Perez, Joseph (2007): *Isabel la católica* (trad.), Granada: Ed. Almed.

PESET LLORCA, Vicente, Antonio MESTRE y Pablo PÉREZ GARCÍA (1972): *Epistolario Mayans y Martí*, Oliva: Ayuntamiento de Oliva.

PINILLA, Julia y Brigitte LÉPINETTE (2011): «Projet de recherche du groupe TRADCYT. Traduction et transmission des savoirs scientifiques et techniques entre la France et l'Espagne (1750-1850)», *Cuadernos de Filología Francesa de la Universidad de Extremadura* 22, 19-29, en línea: <http://Histal.ca>.

— (2014): *Traducción y difusión de la ciencia y la técnica en España (s. XVI-XIX)*, València: Universitat de Valencia-IULMA.

POULOUIN, Claudine y Didier MASSEAU (dirs.) (2011): *Lenglet Dufresnoy entre ombres et lumières*, París: H. Champion.

PUELLES, Luis (1992): «Meditaciones en las postrimerías de la Ilustración: las ruinas de Palmira del conde Volney», en *Cuadernos de Ilustración y Liberalismo*, 2(1992): 133-140.

PYM, Anthony (2008): «Humanizing Translation History», *Hermes-Journal of Language and Communication Studies* 42: 23-48.

Real Academia de la Historia (2012): *Diccionario biográfico español. Real Academia de la Historia*, Madrid: Real Academia de la Historia.

ROCA BAREA, María Elvira (2016): *Imperiofobia y leyenda negra. Roma, Rusia, Estados Unidos y el Imperio español*, Madrid: Siruela.

ROCHE, Daniel (1988): *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, París: Fayard.

RODRÍGUEZ CASANOVA, Isabel (2012): «La numismática en la España de la Ilustración», en Martín Almagro Gorbea y Jorge Maier Allende (eds.): *De Pompeya al Nuevo Mundo: la corona española y la arqueología en el siglo XVIII*, Madrid: Real Academia de la Historia, 157-173.

RODRÍGUEZ-MOÑINO, Antonio (1971): *La imprenta de D. Antonio de Sancha (1771-1790)*, Madrid: Castalia.

RODRÍGUEZ PARDO, José Manuel (2014): «Benito Jerónimo Feijoo, reflexiones sobre la historia ('Del teatro crítico universal')», Madrid: Fondo de Cultura Económica, edición, introducción y notas de Francisco Fuster, *Historiografías* 7, 142-145.

RODRÍGUEZ SÁNCHEZ, Tomás (1994): *Catálogo de dramaturgos españoles del siglo XIX*, Madrid: Fundación Universitaria Española.

ROMERO RECIO, Mirella (2007): «Las traducciones de obras sobre la Antigüedad en España entre 1800 y 1833: aceptación y rechazo de las nuevas corrientes de pensamiento», en María del Carmen García Tejera, Isabel Morales, Fátima Coca y José A, Hernández Guerrero (eds.): *Lecturas del pensamiento filosófico, estético, y político*, Cádiz: UCA, Universidad de Cádiz, 431-442.

ROMERO RECIO, Mirella (2010): *Historiographie de l'Antiquité y transferts culturels: les Histoires anciennes dans l'Europe des XVIIIe et XIXe siècles* (Chrisanti Avlami, Jaime Alvar, Mirella Romero Recio, eds.), Amsterdam / Nueva York, 33-43.

RICO Y SINOBAS, Manuel (1903): *Diccionario de calígrafos españoles, con un apéndice sobre los calígrafos más recientes por D. Rufino Blanco*, Madrid: Imprenta de Jaime Ratés (Sucesor de P. Núñez).

RIERA PALMERO, Juan y Luis RIERA CLIMENT (2003): *La ciencia extranjera en la España Ilustrada. Ensayo de un diccionario de traductores*, Valladolid: Universidad de Valladolid.

RUIZ TORRES, Pedro (2002): «La renovación de la historiografía española: antecedentes, desarrollos y límites», en María Cruz Romeo y Ismael Saz (eds.): *Historiografía e Historia*, Valencia: Universitat de València, 47-76.

SABIO PINILLA, José Antonio (2006): «La metodología en historia de la traducción: estado de la cuestión», *Sendebar* 17, 21-47.

— (2009): *La traducción en la* época *ilustrada: panorámicas de la traducción en el siglo XVIII*, Granada: Editorial Comares.

SAINZ DE ROBLES, Federico Carlos (1973): *Ensayo de un diccionario de la literatura Escritores españoles e Hispanoamericanos* II, 4.ª ed., Madrid: Aguilar.

SALAS ÁLVAREZ, Jesús (2010): «El viaje del marqués de Valdeflores. Un intento fallido de catalogación de los monumentos y antigüedades de España», SPAL 19, 9-34, en línea: <https: //eprints.ucm.es/34906/1/Spal%2019.pdf>.

SALVÁ, Miguel y Pedro SAINZ DE BARANDA (1855): *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, Madrid: Vda. de Calero.

SÁNCHEZ-BLANCO, Francisco (2002): *El absolutismo y las luces en el reinado de Carlos III*, Madrid: Marcial Pons.

SÁNCHEZ-ALONSO, Benito (1941-1950): *Historia de la historiografía española*, Madrid: CSIC.

SÁNCHEZ MARCOS, Fernando (1999) [2003]: «La historiografía del siglo XVIII como espejo del Antiguo Régimen y primicias de la historia moderna: consideraciones sobre las 'Memorias históricas' de A. de Capmany y el compendio de 'Historia universal' de C. Buffier», en José Andrés-Gallego, (coord.): *Historia de la historiografía española*, Madrid: Encuentro, 91-101.

SANTOYO, Julio C. (2009): *La traducción medieval en la península Ibérica*, León: Universidad de León.

SARMANT, Thierry (2003): *La république des médailles: numismates et collections numismatiques* à *Paris du Grand Siècle au Siècle des Lumières*, París: Champion.

Schaub, Jean-Frédéric (2004): *La Francia española: las raíces hispanas del absolutismo francés*, Madrid: Marcial Pons.

Senardens, Vanessa de (2003): *Montesquieu historien de Rome*, Ginebra: Droz.

Sevilla, Julia (ed.) (2018): *Enfoques actuales de la traducción. Estudios dedicados a Valentín García Yebra*, Madrid: Gredos, y en línea: <https: //cvc.cervantes.es/lengua/yebra/>.

skpzek, Marian (2000): «Le commerce instrument de la paix mondiale», en Gilles Bancarel y Gianluca Goggi (eds.): *Raynal, de la polémique à l'histoire*, Oxford, Voltaire Foundation, 243-254.

Soriano Muñoz, Núria (2015): *Bartolomé de las Casas. Un español contra España. Usos políticos de la figura del «Defensor de los Indios». a partir de los testimonios de los jesuitas expulsos y otros escritos de finales del siglo xviii*, Valencia: Institució Alfons el Magnànim.

Torre Revello, José (1991): *El libro, la imprenta y el periodismo en América durante la dominación española*, México: Universidad Autónoma de México.

Urzainqui, Inmaculada (1991): «Hacia una tipología de la traducción en el siglo xviii. Los horizontes del traductor», en Donaire M. L. y F. Lafarga (eds.): *Traducción y adaptación cultural. España-Francia*, Oviedo: Universidad de Oviedo, 623-638.

Vallejo [Fernández de la Reguera], Jesús (2000): *Duque de Almodóvar: Constitución de Inglaterra, Transcripción e índices de Jesús Vallejo*, Madrid: Centro de Estudios Políticos y Constitucionales / Boletín Oficial del Estado.

— (2018): «Pedro Francisco de Suárez de Góngora y Luján», *Diccionario biográfico español*, Real Academia de la Historia.

Volpe, Hans (1956): *Raynal et sa machine de guerre*, París: Médicis.

Vega Cernuda, Miguel Ángel: «La historia de la traducción y de la teoría de la traducción en el contexto de los estudios de la traducción», *MonTI 5*, 2013, s. 9-38.

Vela, Gregorio de Santiago (1917): *Ensayo de una biblioteca ibero-americana de la orden de san Agustín* III, Madrid: Imprenta del Asilo de Huérfanos del S. C. de Jesús.

Veyne, Paul (2002): *Comment on* écrit *l'histoire*, París: Seuil.

Viguerie, Jean de (1995): *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, París: Laffont

Vilar, Juan Bautista, Francisco Víctor Sánchez Gil y María José Vilar (2009): *Catálogo de la biblioteca romana del Cardenal Luis Belluga: transcripción, estudio y edición*, Murcia: Universidad de Murcia.

Viñaza, conde de la [1888] (1893): *Biblioteca histórica de la filología castellana*, en línea: <books.google.es › books>.

[Viñaza, conde de la] Cipriano Muñoz y Manzano (1893): *Biblioteca histórica de la filología castellana*, Madrid: M. Tello.

Volpe, Hans (1956): *Raynal et sa machine de guerre*, París: Médicis.

Winckelmann, J. J. (1967): *Historia del arte en la Antigüedad*, Barcelona: Iberia.

Zaro Vera, Juan Jesús y Francisco Ruiz Noguera (2007): *Retraducir: una nueva mirada: la retraducción de textos* [...], Berna: Peter Lang.

Zarrouk, Mourad (2006): «Microhistoria y traducción», *Sendebar* 17: 5-19.

— (2009): *Los traductores de España en Marruecos (1859-1939)*, Barcelona: Universidad de Bellaterra.

ÍNDICE ONOMÁSTICO

G

H

I

J

L

M

H

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Z

ÍNDICE DE IMPRESORES ESPAÑOLES Y EXTRANJEROS de obras historiográficas traducidas al español en el siglo XVIII con la ciudad dónde se imprimieron*

* No figuran las imprentas del siglo XIX que reeditaron obras del siglo XVIII.





HISTORIA DE LAS MEDALLAS.

Este volumen nace con el objeto de inventariar de la manera más exhaustiva posible el conjunto de textos históricos traducidos del francés al español, para comprender las diversas causas de las transferencias del saber historiográfico francés del siglo XVIII a la sociedad española del mismo período. El propósito del libro es tratar de conocer por qué y gracias a quién se seleccionaron esos libros para que se tradujeran al español, y cómo, cuántos y quiénes en España se interesaron, leyeron, tradujeron o compraron dichos libros en su versión castellana. Finalmente, también resulta de interés saber qué cultura historiográfica se transmitió a los historiadores españoles de la época y cómo la asimilaron, la rechazaron o la interpretaron.

Brigitte Lépinette es «licenciée és Lettres» por la Universidad de París-Sorbonne y doctora por la Universidad Complutense de Madrid, es catedrática emérita de Filología Francesa de la Universitat de València. Es autora de varios libros sobre la enseñanza del francés en España y la historia de la traducción, así como de numerosos artículos sobre lingüística y traducción.

